Revue d'Histoire Littéraire de la France

AVRIL-JUIN 1960
60e ANNÉE - N° 2

RONSARD DÉBUTANT ET LA « THÉOGONIE » d'HÉSIODE

I

Entre la société qui a donné naissance aux épopées d'Homère et celle qui a produit les poèmes d'Hésiode, la différence fut vaste. La lutte des nations sur la frontière de l'Europe et de l'Asie, l'ordonnance des armées sous la conduite des aristocraties héréditaires, la préoccupation presque exclusive des personnalités et histoires de capitaines et de rois qui caractérisent l'*Iliade*, sont remplacées par leurs contraires dans *Les Travaux et les Jours* d'Hésiode. Au lieu d'une lutte entre nations, nous trouvons une contention d'individus [1], Hésiode et son frère Persès, à propos d'un minuscule lopin de terre, tandis que les mouvements brillants des chefs et des armées ont disparu devant les réalités plébéiennes d'une dure existence de paysan dans le fruste hameau béotien d'Ascra, ce « meschant village au pied d'Helicon » dont parle Ronsard (XII, p. 20).

Homère a sans doute composé ses chants en premier lieu pour faire plaisir aux seigneurs ioniens. Pourtant il a réussi à créer une poésie capable d'exprimer en termes universels les sentiments les plus profonds des héros dont il racontait les gestes. Les écritures d'Hésiode, par contre, ont dû donner un plaisir assez médiocre aux seigneurs béotiens, à qui il adressait parfois des vérités désagréables, et sa langue n'était pas déterminée par la recherche d'une beauté formelle, mais par le désir d'exprimer honnêtement des pensées honnêtes.

Qu'y avait-il dans la poésie de ce paysan pour attirer l'attention de l'aristocrate Ronsard, qui écrivait à peu près comme Homère pour

N. B. — Les renvois, sauf avis contraires, sont à l'édition critique de Ronsard par Paul Laumonier.

1. « ... der Homeride verschwindet mit seiner Person, Hesiodos nennt sich und redet von seinen persönlichen Erfahrungen. Das ist ja der grosse Fortschritt, darum hat er ein Recht, neben Homer zu stehen. » U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Hesiodos Erga*, Berlin, 1928, p. 135.

faire plaisir aux princes, et dont l'épopée quasi-homérique ne s'adressait que trop consciemment aux oreilles de la royauté ?

Des différences d'origine, de milieu social, même de circonstances historiques fondamentales, ne suffisent pas nécessairement à détruire les sympathies entre écrivains, fussent-ils séparés par des millénaires. L'universalité d'un chef-d'œuvre l'affranchit du triple joug du temps, de l'espace, et des conditions sociales. Ronsard, pour qui les divinités grecques étaient si riches de signification morale et spirituelle qu'il voyait en elles des aspects ou puissances du Dieu chrétien, qui pensait que la figure la plus élevée du panthéon grec échappait, à cause de son universalité, à toute limitation de temps et de lieu, Ronsard ne pouvait pas ne pas partager les intérêts théogoniques d'Hésiode, d'autant plus que les spéculations hésiodiques étaient si intimement associées aux Muses auxquelles le poète béotien devait l'inspiration de sa *Théogonie*. Le rôle important des Muses, que Ronsard chérissait avec un dévouement sincère, dans les écrits d'Hésiode, a sans doute favorisé le rapprochement de l'aristocrate français et du paysan grec.

Mais il y a mieux. Il est possible de parler d'une affinité réelle de caractère entre les deux poètes. Le haut rang du travail dans la conception hésiodique de la vie est suffisamment indiqué par le titre d'un de ses principaux écrits. Pour Hésiode, ἔργα étaient la condition non seulement de réussites matérielles, mais aussi et surtout d'excellence ou de vertu. Ronsard a reconnu à plusieurs reprises la valeur de ce principe, qui reflétait chez lui, comme chez Hésiode, un aspect essentiel de sa nature. Quoique Ronsard n'ait jamais cessé de suivre les Muses, il trouvait souvent assez dure la vie travailleuse que leur discipline imposait. Peu de poètes peuvent se vanter d'une carrière aussi laborieuse et en même temps aussi féconde que celle de Ronsard. L'immensité et la qualité de sa production littéraire, ainsi que la vaste mer des variantes, sont là pour le prouver.

Hésiode et Ronsard se ressemblaient aussi par leur attachement à la justice, attribut primordial de toute société viable. Le cri des opprimés réclamant aux princes la justice est sans doute l'un des principaux motifs qui animent les *Travaux*, de même que, dans la *Franciade*, le nom du roi de Crète (Dicée, δίκαιος, juste) montre assez clairement la conviction de Ronsard que la justice est inséparable de la royauté. Dans l'antiquité comme à l'époque de la Renaissance, le monarque était le représentant de Dieu sur la terre.

II

Le prélude de la *Théogonie* est le récit de la rencontre d'Hésiode et des Muses qui devait le transformer d'un simple paysan et berger en un des plus grands poètes et prophètes de la Grèce :

Pour commencer, chantons les Muses Héliconiennes, reines de l'Hélicon, la grande et divine montagne. Souvent, autour de la source aux eaux sombres et de l'autel du très puissant fils de Cronos, elles dansent de leurs pieds délicats. Souvent aussi, après avoir lavé leur tendre corps à l'eau du Permesse ou de l'Hippocrène ou de l'Olmée divin, elles ont, au sommet de l'Hélicon, formé des chœurs, beaux et charmants, où ont voltigé leurs pas ; puis, elles s'éloignaient, vêtues d'épaisse brume, et, en cheminant dans la nuit, elles faisaient entendre un merveilleux concert, célébrant Zeus qui tient l'égide, et l'auguste Héra d'Argos, chaussée de brodequins d'or... Ce sont elles qui, à Hésiode, un jour, apprirent un beau chant, alors qu'il paissait ses agneaux au pied de l'Hélicon divin. Et voici les premiers mots qu'elles m'adressèrent, les déesses, Muses de l'Olympe, filles de Zeus qui tient l'égide : « Pâtres gîtés aux champs, tristes opprobres de la terre, qui n'êtes rien que ventres ! nous savons conter des mensonges tout pareils aux réalités ; mais nous savons aussi, lorsque nous le voulons, proclamer des vérités. » Ainsi parlèrent les filles véridiques du grand Zeus, et, pour bâton, elles m'offrirent un superbe rameau par elles détaché d'un olivier florissant ; puis elles m'inspirèrent des accents divins, pour que je glorifie ce qui sera et ce qui fut, cependant qu'elles m'ordonnaient de célébrer la race des Bienheureux toujours vivants, et d'abord elles-mêmes au commencement ainsi qu'à la fin de chacun de mes chants [1].

Cette narration de la naissance d'Hésiode à la poésie enchantait l'imagination de Ronsard. Avec diverses modifications, suivant parfois directement le texte de la *Théogonie*, parfois imitant plutôt un poète latin inspiré par les mêmes vers, Ronsard accueillait ce passage comme la représentation éloquente de sa propre initiation à la poésie.

Dans l'ode *A Phebus luy vouant ses cheveus*, qui remonte certainement à ses débuts [2], Ronsard remercie le dieu de ce qu'il l'avait présenté, encore enfant, aux Muses :

C'est toi, qui n'as point dedaigné
De m'avoir seul acompaigné,
Quand des le berseau j'allai voir
Tes compaignes, dont le sçavoir
M'a tellement ravi depuis,
Que je ne sçai si je me suis
Ivré, de leur russeau ami,
. . . . . .
A mon réveil il me sembla
Que leur college s'assembla :
Et que Calliope aus beaus yeus
M'acointant sur toutes le mieus
Pour present son luc me donna... [3].

(II, p. 8-9.)

1. Paul Mazon, *Hésiode ; Théogonie, Les Travaux et les Jours, Le Bouclier* (Paris, « Les Belles Lettres », 1951), v. 1-12, 22-34 de la *Théogonie*.

2. Si, comme le suppose Paul Laumonier (II, p. 8, n. 2), cette ode fut composée « à l'époque où Ronsard fut tonsuré (mars 1543) », on peut la considérer comme un exemple remarquable de la désinvolture du poète en matière de religion. Quoiqu'il nous paraisse incompréhensible que les cheveux de la tonsure soient voués à Apollon, le geste ne contrastait pas violemment avec les mœurs de la Renaissance.

3. Calliope et son luth et le collège des Muses paraîtront de nouveau avec d'autres réminiscences hésiodiques au commencement de l'ode *A mes Dames* (1555), que Ronsard a écrite en l'honneur des filles d'Henri II et de Catherine de Médicis. Voir t. VII, p. 75 et suiv.

Hésiode ne dit pas qu'il s'était endormi au pied d'Hélicon et que les Muses l'entouraient à son réveil. Mais il paraît que Ronsard, sous l'influence possible de Properce [1], préférait ne pas suivre la version hésiodique, peut-être parce qu'il lui semblait que le phénomène de l'inspiration poétique ne pourrait pas avoir lieu dans le monde prosaïque des veillants, même dans le monde si doux et si proche des Muses qu'est celui des bergers sur les pentes de l'Hélicon. L'expression « A mon réveil » indique suffisamment que, selon Ronsard, son initiation à la poésie s'est opérée dans un état d'ivresse ou de ravissement hypnotique.

Toutefois, pour persuader à Cassandre qu'il ne doit son talent qu'à la beauté des yeux de celle-ci, Ronsard n'hésite pas à rejeter toute obligation aux Muses d'Hésiode :

> Je ne suis point, Muses, acoustumé
> De voir la nuict vostre dance sacrée :
> Je n'ay point beu dedans l'onde d'Ascrée,
> Fille du pied du cheval emplumé.
> De tes beaulx raiz chastement allumé
> Je fu poëte: si ma voix recrée,
> Et si ma lyre, ou si ma rime agrée,
> Ton œil en soit, non Parnase, estimé.
>
> (IV, p. 137.)

Ici l'allusion au poète béotien est certaine, aussi bien que la référence à la fontaine Hippocrène. Désireux de flatter sa maîtresse, Ronsard peut momentanément oublier sa dette envers les Muses, mais celle qu'il a envers Hésiode est manifeste dans les termes mêmes de la dénégation. Dans une variante (1578-1584) du dernier sonnet des *Amours* de Cassandre, Ronsard adresse une palinodie aux Muses et à Hésiode :

> Vous sainct troupeau, mon soustien ma gloire
> Dont le beau vol m'a l'esprit enlevé,
> Si autrefois m'avez permis de boire
> Les eaux qui ont Hesiode abreuvé,
> Soyt pour jamais ce souspir engravé,
> Au plus saint lieu du temple de Memoyre.
>
> (IV, p. 172.)

Le beau mouvement poétique de ces tercets rappellent les quatrains du *Vœu (Divin troupeau, qui sur les rives molles)* qui ouvrent ce recueil, de sorte que la série entière se trouve encadrée dans des réminiscences hésiodiques, du moins dans les deux dernières éditions collectives publiées du vivant de Ronsard.

L'*Hymne de Charles Cardinal de Lorraine* (1559) raconte l'influence bienfaisante sur les lettres françaises de ce prince de l'Église depuis le début du règne d'Henri II. C'était alors que Du Bellay, Dorat,

1. *Elegiae*, III, III, *Propertii Somnium.*

Baïf et Ronsard ont trouvé un Mécène pour les encourager dans leurs ambitions poétiques :

> Soudain tu reveillas des François les courages
> A suivre la vertu, alors nos boccages
> Reclus par si long temps, entre les buissons vers
> Commencerent au vent à murmurer des vers.
> L'Élicon fut ouvert, et l'onde où but Ascrée
> De muette parla, se refist sacrée...
>
> (IX, p. 69.)

Et dans l'*Hymne de l'Automne* (1564), Ronsard met devant nos yeux la scène où les Muses l'avaient doué de la magnanimité d'un grand poète. Malgré le délayage évident, on peut reconnaître l'origine hésiodique du passage :

> J'allois apres la danse craintif je pressois
> Mes pas dedans le trac des Nymphes, pensois,
> Que pour mettre mon pied en leur trace poudreuse
> J'aurois incontinent l'ame plus genereuse,
> Ainsi que l'Ascrean qui gravement sonna,
> Quand l'une des neuf Sœurs du laurier luy donna.
> Or je ne fu trompé de ma douce entreprise,
> Car la gentille Euterpe ayant ma dextre prise,
> Pour m'oster le mortel par neuf fois me lava,
> De l'eau d'une fontaine où peu de monde va...
>
> (XII, p. 48-49.)

III

Il est plus facile de comprendre et d'admirer la continuité entre la nature et les dieux, qualité si charmante de la religion grecque, que de la reproduire dans une époque et dans une langue tout à fait différentes, surtout après l'expérience millénaire du monothéisme chrétien. Le danger d'une chute dans des conceptions factices, des imitations mythologiques artificielles, était presque inévitable. Ce n'était qu'au moment où le poète-humaniste, oubliant son érudition, était ravi dans la vision naturelle à laquelle une divinité particulière devait son existence, qu'il était capable d'écrire des vers vraiment helléniques sans démentir pour cela son individualité française. Ce que le poète accomplissait alors n'était pas un tour de force. Sa réussite résultait moins d'un acte d'intelligence dissociée que d'un acte de pénétration spirituelle dans ce mystère grand ouvert, baigné dans la lumière de la Grèce, qu'est la façon grecque de voir et de comprendre le monde, les dieux et l'homme.

Ce sont les Muses qui se chargent d'exprimer cette vision, les Muses qui « autour de la source aux eaux sombres... dansent de leurs pieds délicats... vêtues d'épaisse brume, et, en cheminant dans la nuit... [font] entendre un merveilleux concert, célébrant Zeus qui tient l'égide... ». Comprendre à quel point la nature et les personnes des Muses sont

réalisées dans ces vers, c'est se rendre compte de la difficulté de réanimer ces figures mythologiques séparées par le mouvement inexorable du temps de leur sol nourricier.

Ronsard et les écrivains de son époque se trouvaient engagés dans cette entreprise par des forces historiques auxquelles ils n'avaient pas contribué, mais qu'ils accueillaient avec joie. Qu'ils aient souvent réussi à écrire de belles, parfois de grandes poésies, sur les figures et légendes de la mythologie grecque, témoigne de leur intime compréhension de cette mythologie.

[Les Muses] — nous dit Hésiode — célèbrent la race des humains et celles des puissants Géants, réjouissant ainsi le cœur de Zeus dans l'Olympe, les Muses Olympiennes, filles de Zeus qui tient l'égide. C'est en Piérie qu'unie au Cronide, leur père, les enfanta Mnémosyne, reine des coteaux d'Éleuthère, pour être l'oubli des malheurs, la trêve aux soucis. A elle, neuf nuits durant, s'unissait le prudent Zeus, monté, loin des Immortels, dans sa couche sainte Et quand vint la fin d'une année et le retour des saisons, elle enfanta neuf filles, aux cœurs pareils, qui n'ont en leur poitrine souci que de chant et gardent leur âme libre de chagrin, près de la plus haute cime de l'Olympe neigeux. Là sont leurs chœurs brillants et leur belle demeure. Les Grâces et Désir près d'elles ont leur séjour. Et lors elles prenaient la route de l'Olympe, faisant fièrement retentir leur belle voix en une mélodie divine [1]...

En 1550, Ronsard composait en l'honneur de son bienfaiteur Michel de L'Hospital, une des odes pindariques les plus ambitieuses de la littérature européenne. La première strophe nous montre Ronsard en quête des matériaux de cette ode :

Strophe [1]
Errant par les champs de la Grace
Qui peint mes vers de ses couleurs,
Sus les bords Dirceans j'amasse
Le tesor des plus riches fleurs,
Affin qu'en pillant je façonne
D'une laborieuse main,
La rondeur de ceste couronne
Trois fois torce d'un ply Thebain...
(III, p. 118-119.)

D'accord avec le programme ainsi tracé, le poème contient bien des éléments puisés dans les odes de Pindare. Cependant, la substance de la composition présentée à L'Hospital est très nourrie de diverses sources grecques et latines.

« Le sujet est... une *glorification* : c'est l'éloge de L'Hospital, à qui le mérite revient d'avoir ramené sur la terre les Muses qui trônaient aux cieux [2]. » La première antistrophe introduit l'élément proprement mythique ou fabuleux qui est si caractéristique des odes de Pindare, mais c'est dans Hésiode que Ronsard l'avait trouvé :

1. P. Mazon, *Théogonie*, v. 50-69.
2. Henri Chamard, *Histoire de la Pléiade*, 4 vol. (Paris, 1939-1940), I, p. 365.

ANTISTROPHE [1]

Memoyre royne d'Eleuthere,
Par neuf baisers qu'elle receut
De Juppiter qui la fist mere,
En neuf soirs neuf filles conceut [1].
Mais quant la Lune vagabonde
Eut courbé douze fois en rond,
(Pour r'emflammer l'obscur du monde)
La double voulte de son front :
Elle adonc lassement oultrée
Dessoubz Olympe se coucha,
Et criant Lucine, acoucha
De neuf Filles d'une ventrée.

ÉPODE [1]

En qui respandit le ciel
Une voix sainctement belle,
Comblant leur bouche nouvelle
Du just d'un Attique miel,
Et à qui vraiment aussi
Les vers furent en souci,
Les vers dont flattez nous sommes :
Affin que leur doulz chanter,
Peust doulcement enchanter
Le soing des dieux, des hommes.

(III, p. 119-120.)

Au cours des triades suivantes, Ronsard développe le mythe de la visite des Muses au « Chasteau de l'Ocean » où Zeus est le convive d'honneur à une fête. Là elles trouvent Phœbus qui divertit les dieux en chantant et en jouant de la lyre. A la vue de ses neuf enfants, le père des dieux désire vivement entendre leur chant. Par manière de prélude, elles racontent la rivalité entre Athéna et Poséidon pour la suprématie en Attique. Puis elles chantent quel fut le destin des Titans après leur malheureuse révolte contre Zeus :

ANTISTROPHE [6]

Puis d'une voix plus violente
Chanterent l'Enclume de fer,
Qui par neuf et neuf jours roulante,
Mesura le Ciel, et l'Enfer,
Qu'un rampart d'airain environne
En rond s'allongeant à l'entour,
Avecque la nuict qui couronne
Sa grand longueur d'un triple tour.
Là, tout debout devant la porte
Le filz de Japet [2], fermement
Courbé dessoubz le firmament
Dresse son poix d'une main forte.

1. Cf. V, p. 264 et XIII, p. 159.
2. Atlas.

ÉPODE [6]

Dedans ce gouffre beant
Hurle la trouppe heretique,
Qui par un assault bellique
Assaillit le Tugeant.

(III, p. 129-130.)

Dans ce passage, Ronsard renverse l'ordre des événements qu'il avait trouvé dans Hésiode, qui place la punition des Titans à la fin du récit de leur soulèvement :

... une enclume d'airain tomberait du ciel durant neuf jours et neuf nuits, avant d'atteindre le dixième jour à la terre ; et, de même, une enclume d'airain tomberait de la terre durant neuf jours et neuf nuits, avant d'atteindre le dixième jour au Tartare. Autour de ce lieu court un mur d'airain. Un triple rang d'ombre en ceint la bouche étroite. Au-dessus ont poussé les racines de la terre et de la mer inféconde. C'est là que les Titans sont cachés dans l'ombre brumeuse, par le vouloir de Zeus, assembleur de nuées... Là se dresse l'effrayante demeure de l'infernale Nuit, qu'enveloppent de sombres nuées. Devant cette demeure, le fils de Japet, debout, soutient le vaste ciel de sa tête et de ses bras infatigables, sans faiblir. C'est là que Nuit et Lumière du Jour se rencontrent et se saluent, en franchissant le vaste seuil d'airain. L'une va descendre et rentrer à l'heure même où l'autre sort, et jamais la demeure ne les enferme toutes deux à la fois ; mais toujours l'une est au dehors, parcourant la terre, tandis que, gardant la maison à son tour, l'autre attend que vienne pour elle l'heure du départ. L'une tient en mains pour les hommes la lumière qui luit à d'innombrables yeux ; l'autre porte en ses bras Sommeil, frère de Trépas : c'est la pernicieuse Nuit, enveloppée d'un nuage de brume [1].

La description de Ronsard traduit d'assez près la force graphique qui est l'une des qualités d'Hésiode :

STROPHE [7]

Là, de la Terre, et là de l'Onde
Sont les racines jusqu'au fond
De la gorge la plus profonde
De ce ventre le plus profond.
La nuict d'estoilles accoustrée
Là, saluë à son rang le jour,
D'ordre parmy la mesme entrée
Se rencontrant de ce sejour :
Soit lors que sa noire carriere
Va tout le Monde embrunissant,
Ou quand luy, des eaux jaillissant,
Ouvre des Indes la barriere.

(III, p. 130-131.)

Ensuite les Muses racontent la lutte dont dépendra le sort du monde, une lutte entre, d'une part, la raison et la beauté du règne de Zeus et des Olympiens, et, d'autre part, l'anarchie et la violence des Titans :

1. *Théogonie*, v. 722-730, 744-757.

ANTISTROPHE [7]

Apres sus la plus grosse chorde
D'un bruit qui tonnoit jusqu'aux cieulx,
Le pouce des Muses accorde
L'assault des Geants, des Dieux.
Comme eulx, sur la crouppe Othryenne
Rangeoient en armes les Titans,
Et comme eulx, sus l'Olympienne
Leur feirent teste par dix ans :
Eulx, dardant les roches brisées
Mouvoyent en l'air chacun cent braz,
Eulx, ombrageant tous les combatz
Grelloyent leurs fleches aiguisées.

ÉPODE [7]

D'aile doubteuse vola
Long temps sus eulx la Fortune,
Qui or' se montroit commune
A ceulx-cy, or' à ceulx-là.
Quand Juppiter feit sonner
La retraitte, pour donner
A ces Dieux un peu d'haleine,
Si qu'eulx, en ayant un peu
Prins du Necta, et repeu,
Plus fort retantent la peine.

(III, p. 131-132.)

Ronsard a bien compris la signification de la Titanomachie. Il lui a accordé la place la plus importante dans la série de compositions chantées par les Muses en l'honneur de Zeus. Ce procédé fut particulièrement heureux dans l'ode à L'Hospital, car c'était celui-ci qui avait défendu la réputation poétique de Ronsard, ainsi que sa situation à la cour d'Henri II, en intervenant auprès du roi pour contrecarrer les « médisances » des Rhétoriqueurs. Symboliquement, Ronsard assimilait ce groupe aux malfaisants Titans ligués contre les Olympiens, auteurs de tous bienfaits :

Depuis de longs jours déjà, peinant douloureusement, ils combattaient les uns contre les autres au cours des mêlées puissantes, les dieux Titans et les fils de Cronos, établis, les uns — les Titans altiers — sur le haut de l'Othrys, les autres, sur l'Olympe — les dieux auteurs de tous bienfaits, qu'avait enfantés Rhéia aux beaux cheveux unie à Cronos. Les uns contre les autres, un courroux douloureux au cœur, sans répit, ils combattaient depuis dix années pleines, et nul dénoûment, nul terme à la rude lutte n'apparaissait à aucun des deux partis ; pour tous également la fin de la guerre restait en suspens. Mais quant à ceux-là les dieux eurent offert ce qui était séant, le nectar et l'ambroisie, dont ils sont seuls à goûter, dans leur poitrine à tous se gonfla leur cœur valeureux [1].

« Ceux-là » étaient Briarée, Cottos et Gyès, que Zeus avait affranchis de Tartare pour en faire ses auxiliaires. « Ils avaient chacun cent bras, qui jaillissaient, terribles, de leurs épaules, ainsi que cinquante

1. *Théogonie*, v. 629-641.

têtes, attachées près de l'épaule à leurs corps vigoureux. Et lors, ils se dressèrent en face des Titans dans l'atroce bataille, tenant des rocs abrupts dans leurs mains vigoureuses. [1] » Nous avons vu que Ronsard, sans les nommer, avait suivi Hésiode dans sa description des Hécatonchires. Il va bientôt les identifier par leurs noms :

> Styx [2], d'un noir halecret rempare
> Ses braz, ses jambes, son sein,
> Sa Fille amenant par la main,
> Avec Cotte, Gyge, Briare.
>
> (III, p. 133.)

La victoire est à Zeus, qui détruit les auteurs de la rébellion contre l'ordre céleste par la puissance irrésistible de sa foudre :

> Le haut Olympe chancelait sur sa base à l'élan des Immortels. Un lourd tremblement parvenait jusqu'au Tartare brumeux, mêlé à l'immense fracas de pas lancés dans une ruée indicible, ainsi que de puissants jets d'armes. Ils allaient ainsi se lançant des traits chargés de sanglots, et, des deux côtés, les voix en s'appelant montaient jusqu'au ciel étoilé, tandis que tous se heurtaient en un tumulte effrayant. Et Zeus lui-même cessait alors de retenir sa fougue ; et, la fougue aussitôt emplissant son âme, il déployait sa force toute entière. A son tour, il venait du ciel et de l'Olympe, lançant l'éclair sans répit, et, de sa main vigoureuse, les carreaux de la foudre volaient accompagnés de tonnerre et d'éclairs, faisant tournoyer la flamme divine, précipitant leurs coups. Et, tout autour, le sol, source de vie, crépitait, en feu ; et, en proie à la flamme, les bois immenses criaient à grande voix. La terre bouillait toute, et les flots d'Océan, et la mer inféconde. Un souffle brûlant enveloppait les Titans, fils du sol... [3].

En imitant la ruine et la conflagration universelles décrites par Hésiode, Ronsard a réalisé les vers les plus puissants de l'ode à L'Hospital. On peut se demander si des effets comparables avaient jamais été tirés de la langue française. Son oreille accordée aux instruments de bronze de l'épopée, Ronsard a introduit dans la poésie française des tonalités qui constituaient une innovation acoustique radicale. Les sons de sa Titanomachie ont dû tomber avec un effet extraordinaire sur les sensibilités de ses lecteurs, éblouis par la vision hésiodique d'un monde flambant et chancelant sous les foudres de Zeus :

> Un cry se faict, Olympe en tonne,
> Othrye en bruit, la Mer tressault,
> Tout le Ciel en mugle là hault,
> Et là bas l'Enfer s'en estonne...
>
> Épode [9]
> Adonc le Pere puissant,
> Qui d'oz et de nerfz s'efforce,
> Ne mist en oubly la force
> De son fouldre punissant,

1. *Théogonie*, v. 671-675.
2. Cf. XVI², p. 197, v. 522-526 et note 3.
3. *Théogonie*, v. 680-697.

My-courbant son sein en bas,
Et dressant bien hault le bras
Contre eulx guigna sa tempeste,
Laquelle en les fouldroyant
Sifloit aigu, tournoyant
Comme un fuzeau, sus leur teste.

Strophe [10]

Du feu, les deux pilliers du Monde
Bruslez jusqu'au fond chanceloyent,
Le Ciel ardoit, la Terre l'Onde
Tous petillantz etincelloyent :
Si que le souffre amy du fouldre
Qui tomba lors sus les Geans,
Jusqu'au jourd'huy noyrcist la pouldre
Qui put [1] par les champs Flegreans.
Atant les filles de Memoyre
Du Luth appaiserent le son,
Finissant leur doulce chanson
Par ce bel hynne de victoire.

(III, p. 135-137.)

IV

Vers la fin du prélude de la *Théogonie* (v. 75-103), Hésiode donne expression à une pensée destinée à un grand retentissement dans la philosophie de la Grèce et du monde. Le don suprême des Muses à l'humanité, dit le poète, est l'influence bienfaisante qu'elles sont capables d'exercer sur les rois. C'est des Muses que les rois reçoivent la sagesse et l'éloquence qui leur permettent de conduire leurs peuples dans les chemins de la justice et de la paix. Ce rapport entre poésie, sagesse et souveraineté a son principe en Zeus, ainsi qu'Hésiode l'indique avec grande clarté par le parallélisme étroit entre les expressions Διὸς κοῦραι et βασιλήων διοτρεφέων [3] (*Théogonie*, v. 81-82). Les filles de Zeus contemplent à sa naissance le prince nourri du ciel, elles versent sur sa langue « une rosée suave..., de ses lèvres [il] ne laisse couler que douces paroles... Car c'est à cela qu'on connaît les rois sages, à ce qu'aux hommes un jour lésés, ils savent donner, sur la place, une revanche sans combat, en entraînant les cœurs par des mots apaisants. Et quand il s'avance à travers l'assemblée, on lui fait fête comme à un dieu... » (v. 83-91). Ce n'est que par l'intercession des Muses auprès de Zeus, nous dit Hésiode, qu'un roi mérite d'être adoré par son peuple, ce qui est une façon poétique de dire que seul le roi-philosophe peut régner par le droit divin.

5. « Le mot *put* vient du verbe *puir*, qui s'employait dans le même sens que *puer*, seul usité aujourd'hui. » Note de Paul Laumonier, III, p. 137, note 1.

6. Ce mot, ou celui encore plus explicite du v. 96 : ἐκ δὲ [illegible]τός βασιλῆες, Ronsard l'a traduit presque littéralement dans sa première ode pindarique à Henri II (I, p. 64, v. 48, var.), dans son hymne au même prince (VIII, p. 25, v. 380), et dans l'élégie *Au Seigneur Cecille* (XIII, p. 164, v. 102).

Ce qu'Hésiode considère ainsi comme l'union de sagesse et de modération faisant intimement partie de la nature des Muses, Ronsard le représente comme une puissance accordée par Zeus aux filles de Mnémosyné, à leur sollicitation, au moment où elles terminent l'hymne célébrant la victoire de leur père. Les Muses de Ronsard demandent la faculté de guérir par « Des vers medecins enchantez » (v. 354), de refouler le mal et l'injustice (v. 358), et, dans des paroles plus chrétiennes qu'helléniques, de libérer « les ames dehors Le salle bourbier de leurs corps... » (v. 362-363). Mais leur plus pressante requête est de pouvoir conférer aux rois la sagesse, pour que leur règne participe au divin :

Épode [11]

Donne nous que les Seigneurs,
Les Empereurs, les Princes,
Soyent veuz Dieux en leurs provinces
S'ilz reverent noz honneurs.
Fay, que les Roys decorez
De noz presentz honorez,
Soyent aux hommes admirables,
Lors qu'ilz vont par leur cité,
Ou lors que plains d'equité
Donnent les loix venerables.

(III, p. 139-140.)

Isidore Silver.

EN ÉCOUTANT SAINT-ÉVREMOND

Desmaizeaux, présentant à Bayle, en 1706, sa *Vie de M. de Saint-Évremond*, lui disait :

Ne vous attendez pas de recevoir des Memoires qui soient complets, ni qui soient même fort suivis. Il n'y a personne en Angleterre qui puisse vous en fournir de tels... Mr de St. Évremond étoit, peut-être, l'homme du monde qui aimoit le moins à parler de soi. Sa délicatesse alloit si loin sur cette matiere que, dès qu'il s'apercevoit qu'on vouloit le mettre sur quelque évenement de sa vie, il détournoit la conversation ; ou bien il s'excusoit sur ce qu'il y avoit si longtems que ces choses étoient arrivées, qu'il ne s'en souvenoit plus... Je n'ai laissé échaper aucune occasion d'en tirer toutes les lumieres possibles... la revision que je faisois avec lui de ses ouvrages m'a mis en état de savoir plus de circonstances de sa vie que beaucoup d'autres personnes qui l'ont pratiqué plus longtems que moi. Je recueillois avec soin les particularités qu'il m'avoit dites... [1].

Desmaizeaux était arrivé en Angleterre à la fin de l'année 1699. Il avait alors vingt-six ans, et un vif désir de se faire connaître dans le monde des lettres. Il avait séjourné quelque temps en Hollande et rencontré des réfugiés protestants ; Bayle avait apprécié son savoir. A Londres, il chercha des emplois, des protecteurs et des occasions de se distinguer [2]. « J'avois, dit-il, l'honneur de voir assez souvent M. de St. Evremond. Je le sollicitai plusieurs fois de donner une edition correcte de ses ouvrages, mais il s'en défendoit toûjours [3]. » Saint-Évremond accepta cependant de marquer sur un exemplaire [4] les pièces qui n'étaient pas de lui, il en corrigea d'autres et donna à Desmaizeaux « l'explication de plusieurs endroits ».

Suivons le récit de Desmaizeaux. Il apprit, en 1701, par une lettre

1. Saint-Évremond, *Œuvres mêlées*, Amsterdam, P. Mortier, 1706, t. VI, *Mélange curieux... La Vie de M. de Saint-Évremond*, p. 1-3.

2. Cf. J.-H. Broome, « Pierre Desmaizeaux journaliste », *R.L.C.*, 1955, p. 184-204. — J.-H. Broome, « Bayle's biographer : Pierre Desmaizeaux », *French Studies*, 1955. — Élis. R. Labrousse, « Bayle et l'établissement de Desmaizeaux en Angleterre », *R.L.C.*, 1955, p. 251-257.

3. *Vie de M. de Saint-Évremond* (voir note 1), p. 83.

4. Desmaizeaux possédait et utilisa pour l'établissement du texte l'édition de Pierre Mortier, à Amsterdam : t. I-V, 1699 ; t. VI, 1700. On le constate par les références qu'il inscrit dans le cahier dont nous allons parler.

de La Motte [1], que Mortier, le libraire d'Amsterdam, qui avait publié en 1699-1700, six volumes d'*Œuvres meslées* de Saint-Évremond, préparait une nouvelle édition. Il fit savoir au libraire qu'il pouvait lui fournir « une copie beaucoup plus exacte » et la lui envoya, « peu de temps après », en 1702. Il avait réuni toutes les pièces publiées qui étaient « effectivement » de Saint-Évremond, il y avait joint quelques pièces inédites et avait « éclairci par des notes les endroits qui en avoient besoin ». Il avertit ensuite Saint-Évremond de la liberté qu'il avait prise et l'engagea à publier lui-même ses ouvrages, « tels qu'ils étoient dans ses manuscrits ». Saint-Évremond refusa d'abord ; « quelque temps après [2], il changea de sentiment ».

Il voulut bien me choisir pour revoir avec lui ses manuscrits et les mettre en ordre. Il me dit aussi qu'il me marqueroit ce qui devoit être imprimé et ce qui ne devoit pas l'être, car il ne croyoit pas qu'on dût également publier tout ce qu'il avoit fait.

Desmaizeaux pria Mortier de renoncer provisoirement à l'édition projetée ; il se mit à copier les manuscrits, et demanda à Saint-Évremond de bien vouloir corriger les pièces imprimées « dont il avoit perdu les originaux ».

Lorsque nous les lisions ensemble, j'avois soin de faire rétablir les noms propres, que l'on avoit suprimés ou designés par une seule lettre. Je m'instruisois aussi du tems où chaque piece avoit été faite, de ce qui lui avoit donné occasion de l'écrire, des allusions qu'il pouvoit y avoir à des faits peu connus... Son grand âge et ses infirmités me donnant lieu de craindre qu'il ne vécût pas longtems, je faisois toute la diligence possible, et il ne nous restoit plus à revoir que quelques petites pieces, lorsque je fus engagé [3] d'aller à la campagne.

Saint-Évremond mourut pendant cette absence, le 9/20 septembre 1703 [4]. Desmaizeaux n'avait pas été son secrétaire pendant deux ou trois ans, comme on le croit parfois. De son propre aveu, il ne le voyait que de temps en temps ; il recueillait quelques fragments de ses derniers écrits, mais, comme il lui cachait son projet de publication, il lui était difficile de l'interroger. Il n'eut connaissance de ses manuscrits qu'au printemps 1703, ou plus tard encore, et il se hâta de s'instruire un peu. Son récit, même réduit à sa juste mesure, reste imprécis et ne satisfait pas. Trop manifestement Desmaizeaux veut donner l'impression qu'il a vécu dans la familiarité de Saint-Évremond et connu mieux que personne sa vie et les circonstances de ses écrits.

1. C'était un protestant réfugié à Amsterdam et devenu correcteur d'imprimerie.
2. Dans les éditions suivantes de sa biographie, Desmaizeaux a corrigé ces mots et écrit : « Quelque tems avant sa mort ». Il importe de tenir compte de cette rectification, de cet aveu.
3. Dans les éditions suivantes, Desmaizeaux a corrigé ces mots et écrit, pour mieux s'excuser : « Je fus obligé... ».
4. *Vie de M. de Saint-Évremond*, p. 84-87.

Ce jeune homme était habile à se donner de l'importance ; il serait imprudent de lui faire entièrement crédit.

On constate, en lisant les lettres qu'il recevait de Bayle, que Saint-Évremond n'est pas nommé dans les deux premières, celles du 29 décembre 1699 et du 23 avril 1700 ; qu'il est nommé seulement dans la troisième, le 22 octobre : « Je vous prie d'assurer M. de Saint-Évremond de mon admiration et des vœux que je fais pour sa longue vie [1]. » On est porté à penser que Desmaizeaux a connu Saint-Évremond entre avril et octobre 1700, et non dès son arrivée, comme il le laisse entendre.

En 1701, il recherchait des pièces inédites ou peu connues du vieil exilé. Bayle lui annonçait, le 30 août, l'envoi prochain de la *Comédie des Académistes*, qu'il n'avait jamais lue [2]. Il n'avait pas alors d'autre désir que de procurer à Mortier quelques textes complémentaires. La Motte lui écrivait le 11 octobre :

> M. Mortier imprimeroit volontiers tout ce qui sort de la plume de M. de S. Évremond et s'il avoit cette piece dont vous me parlez il la mettroit tout à l'heure sous la presse [3].

Quand Desmaizeaux apprit que Mortier préparait une nouvelle édition [4], il lui proposa une copie complète et corrigée, mais il n'envoya pas cette copie « peu de temps après » comme il le dit. Il en envoya une partie, puis des corrections, puis une autre partie. Mortier, furieux de ces retards et de ces changements, déclarait qu'il ne commencerait pas l'impression avant d'avoir reçu « absolument toute la copie ». C'est ce qu'écrivaient d'Amsterdam, Jacques Bernard le 5 septembre 1702, La Motte le 20 octobre [5]. Desmaizeaux n'était ni négligent, ni absorbé par ses autres occupations, mais il était beaucoup moins riche qu'il ne l'avait dit et cherchait de toutes parts des textes et des informations.

De son activité des années 1701-1702, de sa présence auprès de Saint-Évremond, de ses questions, il reste un curieux témoignage, un cahier de 58 feuillets, conservé au British Museum [6]. Il y notait, ces années-là, des propos de Saint-Évremond, entre de menus faits pris dans des livres ou dans les *Nouvelles de la République des Lettres ;* il y copiait les textes qu'il avait pu se procurer. Tout cela est mélangé, dans le plus grand désordre. Desmaizeaux manquait de méthode. Son cahier n'en est pas moins précieux : on y voit ce qu'il avait appris de Saint-Évremond

1. P. Bayle, *Œuvres diverses*, 1727-1731, t. IV, p. 786, 789, 795.
2. *Ibid.*, p. 801.
3. B. Mus. Add. Mss. 4286, f° 4. — Les lettres reçues par Desmaizeaux forment au British Museum 9 volumes, Add. Mss. 4281-4289.
4. Il l'apprit par cette lettre de La Motte, du 11 octobre 1701.
5. B. Mus. Add. Mss. 4281, f° 126 ; 4286, f° 5.
6. B. Mus. Add. Mss. 4470. J'ai découvert ce document en septembre 1930 et regrette de ne l'avoir pas fait connaître plus tôt. Je l'ai utilisé dans mon *Saint-Évremond et la politique de son temps*, thèse dact.1959.,

lui-même et on peut ainsi apprécier l'usage qu'il a fait des récits et des renseignements recueillis.

Dans ce cahier, — dont il faut commencer la lecture par la fin — on lit quelques dates :

F° 53 r° : « 1701 » ... « Il m'a dit le 15 avril... »
F° 48 v° : « 9bre 1701. »
F° 47 r° : « 5e de juillet 702. »

Ces trois dates sont celles d'entretiens avec Saint-Évremond. Elles confirment ce qu'on savait ou pressentait. Aucune n'est antérieure au 15 avril 1701. On en remarque d'autres :

F° 49 v° : « Phil. Trans. for ye months of May and June 1702. »
F° 29 r° : « Vers composés en septembre 1702. »
F° 1 v° : « B. Lettre du 6 9bre 1703. »

Les dates extrêmes, — 15 avril 1701 et 6 novembre 1703 — autorisent à penser que Desmaizeaux n'a pas eu d'autre cahier que celui-là. On aimerait savoir le nombre de ses entretiens avec Saint-Évremond, de ceux qui, ayant été instructifs, sont les seuls qui importent. Mais le désordre du carnet est tel que la disposition des notes, leur groupement ou leur isolement, même après un examen attentif, ne permettent aucune affirmation. Huit entretiens, avant le travail plus régulier des derniers mois ou des dernières semaines ? Cela paraît être le chiffre le plus faible. Douze ? Peut-être. Disons approximativement une dizaine, en deux ans. Et n'oublions pas que Desmaizeaux, du moins avant les derniers mois, ne pouvait pas interroger aussi librement qu'il l'aurait désiré.

Il apparaît que Saint-Évremond lui a donné, comme il le dit, quelques « explications » et qu'il lui a révélé les noms de personnages désignés par des lettres dans les éditions de Barbin et de Mortier :

[F° 18 v°] Vous deferés cent M. et cent L. c. d. *Midleton* qui étoit la plus belle femme d'Angl. et *Louvigni* [1].

Les notes de ce genre sont extrêmement rares. Desmaizeaux en a sans doute transcrit d'autres directement sur les copies des manuscrits, mais on constate en parcourant son édition qu'il a dû souvent laisser les initiales sans pouvoir les traduire, et que souvent il n'a pas su expliquer les allusions [2].

On lit dans le cahier :

[F° 50 r°] *Moret* frere du marquis de Vardes ; le marechal de Clerembault et 7 ou 8 autres avec Mr de St. Ev. y travaillerent.

1. Cf. Saint-Évremond, *Œuvres mêlées*, Amsterdam, 1706, IV, p. 53.
2. C'est ainsi qu'il n'a mis aucune note à la lettre sur la Paix des Pyrénées, où tout n'est pas clair. Ni à d'autres textes, obscurs pour nous. Qui était la dame « qui voulait devenir dévote » ? Quel était cet ami qui autrefois n'avait pas de secrets pour Saint-Évremond et dont il plaint l'infortune ? etc.

Il s'agit de l'*Apologie de Mr le Duc de Beaufort.* Plus tard, Desmaizeaux écrivit : « Chacun fournit ce qu'il croyoit le plus capable de le rendre ridicule et on chargea M. Girard, celui qui nous a donné la vie du duc d'Épernon, de rédiger par écrit ce qu'ils avoient dit. » L'*Apologie* fut rejetée dans le *Mélange curieux*, peut-être sans raisons suffisantes [1]. En 1701, Saint-Évremond ne disait pas qu'il la désavouait. Il y en avait une copie dans ses manuscrits [2].

Un autre jour, l'année suivante, semble-t-il, il était question du récit plaisant qui est intitulé *Le Prophète Irlandois* et qui, dans les éditions de Barbin et de Mortier, portait le simple titre de *Nouvelle.* Saint-Évremond disait :

[F° 17 v°] A certains agremens près, nécessaires pour la Narration, il n'y a rien dans cette Nouvelle qui ne soit vrai à la Lettre. L'Irlandois s'étoit rendu si celebre que toute sorte de Malades couroient en foule lui demander leur guerison et la pluspart s'en retournoient croyant l'avoir obtenue. Il y eut meme des personnes d'Esprit et de Qualité qui donnerent dans la Credulité du Peuple. Le duc de Buckingham s'etant rompu une epaule y ala tout comme les autres.

Desmaizeaux ne sut rien de plus. Dans son édition, il crut pouvoir affirmer que l'Irlandais était « Greaterick », celui qui guérissait les malades en les touchant. Puis il lut le petit livre où Greatrakes avait raconté son histoire et il étala son savoir. Mais Saint-Évremond n'avait pas nommé Greatrakes, et il ne l'avait pas nommé pour la bonne raison qu'il ne s'agissait pas de Greatrakes [3].

Desmaizeaux n'a pas toujours fait un usage heureux des notes explicatives qu'il avait demandées. Et ces notes ont été rares. Le travail de revision et de commentaires n'était probablement pas très avancé quand Saint-Évremond mourut, ou plus exactement quand Desmaizeaux dut aller « à la campagne ».

On lit aussi dans le cahier, une phrase troublante. Saint-Évremond disait, le 5 juillet 1702 :

[F° 47 r°-v°] Je voudrois qu'il me coutat 50 guinées et qu'on n'en eût jamais rien imprimé (on se fait un plaisir secret d'avoir une chose que les autres n'ont pas) et on n'y auroit pas vû mes fautes que je reconnois bien et que j'eusse (tres bien) pû eviter : mais n'ayant ecrit que pour moi meme ou mes Amis, je n'y ai pas regardé de si près.

Il y a tant de fautes que cela me fait trembler. C'est vous qui m'avés engagé à les corriger, et il y a trois mois que j'y travaille (sans avoir pu les ôter).

1. Le *Mélange curieux* forme les tomes VI et VII des *Œuvres mêlées* dans l'éd. P. Mortier, Amsterdam, 1706. Cf. t. VI, p. 1-21.

2. Les f°s 54-58 du cahier de Desmaizeaux sont occupés par le catalogue des manuscrits dont il disposa après la mort de Saint-Évremond. Cf. f° 58 v°.

3. Saint-Évremond, *Œuvres mêlées*, 1706, t. II, p. 219, note (même note dans l'éd. de 1705) ; t. VI, *Vie...*, p. 39-40.

L'avant-dernière phrase se retrouve textuellement dans une lettre que Desmaizeaux disait avoir reçue de Saint-Évremond et qu'il a publiée :

J'ai marqué dans vôtre exemplaire les pieces qui ne sont pas de moi, et vous savez qu'on a rempli d'un si grand nombre de fautes celles qui en sont que je ne m'y reconnois presque plus. Vous m'avez engagé à les corriger, et il y a trois mois que j'y travaille, sans avoir pû les ôter. Je continuerai pourtant de les revoir, puis que cela vous fait plaisir [1].

Pourquoi Saint-Évremond aurait-il écrit à Desmaizeaux ce qu'il lui avait dit de vive voix, et l'aurait-il écrit dans le même temps, puisqu'on retrouve les mots : « il y a trois mois » ? Et pourquoi aurait-il écrit que les textes étaient si altérés qu'il ne s'y reconnaissait « presque plus », alors qu'il disait, tout au contraire, qu'il reconnaissait ses fautes ? Il est vraisemblable que Desmaizeaux a fabriqué cette lettre, pour donner un grand prix à son travail. Voilà sans doute une tricherie. On en découvrira d'autres. Desmaizeaux n'a pas été un éditeur aussi scrupuleux qu'on pourrait le croire.

Quand on lit certaines pages de son cahier, on croit parfois entendre la parole de Saint-Évremond ; on imagine son regard vif et son sourire malicieux ; on le voit, avec sa loupe, ses cheveux blancs et sa calotte, peu soigné et même malpropre parmi ses chiens et ses chats, parfait gentilhomme dans ses manières, sachant causer et conter, se laissant aller à évoquer de vieux souvenirs.

Il était né dans les premiers jours de 1614 et avait quatre-vingt sept ans en 1701 [2]. Mais il ne savait pas exactement son âge et se plaisait parfois à se dire plus vieux qu'il n'était ; il était difficile d'accorder les chiffres :

[F° 53 r°] (1701). Mr de St... disoit l'année derniere a Mr C. que son grand pere avoit vecu 88, que son pere en avoit vecu 83 et que lui couroit sa 87 année : et ainsi il doit avoir presentem^t^ 88 ans et par conseq. il est né en 1614. il m'a dit (le 15 d'Avril 1701) qu'il avoit eû 90 accomplis le premier d'Avril etc.

Il parlait plus volontiers de sa jeunesse, de ses services de guerre, de la blessure qu'il avait reçue à Nordlingen en 1645, de ceux qu'il avait connus autrefois, que de ses quarante années d'exil et de ses relations anglaises. Desmaizeaux, après l'avoir quitté, notait ce qu'il avait retenu :

[F° 47 r°] Il est né dans la Terre de St Denis du Guast dans le Cotentin.
[F° 51 v°] Apres avoir fait ses etudes il fut enseigne dans le Regim^t^ de... d'infanterie, puis...

1. Saint-Évremond, *Œuvres mêlées*, 1706, t. V, p. 434.
2. Saint-Évremond fut baptisé le 5 janvier 1614 ; « l'imposition du nom et les cérémonies » furent différées jusqu'au 3 janvier 1616 (Registres paroissiaux de Saint-Denis-le-Gast, Manche).

[F° 18 v°] Mr de S. Ev. a 9 Ans ala à Paris, entra en V^e chés les Jesuites ; il fit ses humanités en 4 Ans, ala à Caen ou il etudia un An en Philosophie, retourna à Paris où il etudia un autre An ; etudia le droit un An et ala a l'Armée au commencem^t de sa 16^e Année.

[F° 47 v°] Il a été Lieutenant des Gardes du Corps de Mr le Prince : il quita cet emploi pour se metre dans les troupes du Roi.

[F° 47 r°] 5^e de juillet 702. Il sortit de chés lui à l'age de 9 ans et il fut marechal de camp, premierement en Espagne, ensuite en Guienne sous Mr de Candale d'où il emporta tous frais payés en un An de tems 50 m. Écus, et enfin en Allemagne.

[F° 47 r°] A la bataille de Nordlingue il étoit dans les troupes de Mr le Prince et il fut commandé avec cent cavaliers pour se poster dessus une hauteur où ils essuyerent pendant deux heures tout le feu d'une Baterie (de Canon) qui n'en étoit pas éloignée de 30 pas : de ces cent hommes il n'y eut que 30 qui ne fussent pas morts ou blessés. Il arriva dans ce tems là (ni fallor) que les Ennemis aiant fait une sortie sur la tranchée, les Officiers sortirent l'epée a la main et comme ils estoient de rang, un coup de canon emporta le bras droit de 7 personnes.

[F° 47 v°] A la bataille de Nordlingue il commandoit un esquadron de cavalerie ; un boulet de canon lui emporta la moitié de la Rotule du genou : il fut trois [*sic*] qu'on de mandoit mourra-t-il, ne mourra-t-il pas (voy Voiture) et il demeura plus d'un An avant que de pouvoir marcher.

Quand Silvestre écrivit une « préface » pour l'édition des *Œuvres* de Saint-Évremond qui devait paraître à Londres en 1705, Desmaizeaux, qui travaillait avec lui, se garda bien de lui dire ce qu'il savait des années de jeunesse, des études et des services militaires [1] ; il réserva ses notes pour l'édition d'Amsterdam, qui devait porter son nom. Et même dans cette édition il évita de dire, comme il le lisait dans son cahier, que Saint-Évremond, servant en Guyenne sous les ordres de Candale, « emporta tous frais payés en un an de tems 50 mille écus ». Silvestre, qui avait lui aussi écouté Saint-Évremond, et recueilli ce que savait son médecin et ami le docteur Le Fèvre, avait écrit : « On payoit alors peu régulierement les troupes ; on donnoit simplement aux officiers des assignations sur les villes et sur les communautés, et chacun en tiroit ce qu'il pouvoit. Habile à profiter des conjonctures, et soûtenu par M. Fouquet, de qui il étoit particulierement connu, M. de Saint-Evremond ne fit pas mal ses affaires dans la Guienne. Il avoüoit lui-même, et en plaisantoit souvent, qu'en deux ans et demi il en avoit rapporté cinquante mille francs tous frais faits. » Mais Desmaizeaux, quel que fût son désir de publier une biographie copieuse, omettait délibérément les faits qu'il jugeait de nature à ternir le renom de Saint-Évremond [2].

En Guyenne, en 1652-1653, Saint-Évremond avait été le conseiller du jeune duc de Candale. Il avait espéré des commandements et de grands avantages. Mais, après la reddition de Bordeaux et la conclusion

1. Silvestre connaissait l'épisode de Nordlingen (cf. sa préface), mais par d'autres récits de Saint-Évremond.

2. Préface de Silvestre et *Vie de M. de Saint-Évremond*, p. 21. — Sur S.-E. en Guyenne, cf. *Saint-Évremond et la politique de son temps*, chap. I (6-7).

d'un traité qui ménageait un peu trop les princes, après « l'accommodement » général, il fut arrêté et passa trois mois à la Bastille. Quand, plus tard, il racontait la fin malheureuse de son aventure, il laissait entendre que les soupçons du cardinal n'étaient pas fondés et qu'il n'avait eu aucun rôle dans cette affaire :

[Fos 51 vo et 52 ro] Il fut mis à la Bastille où il demeura 3 mois. Étant allé remercier le Card. Maz. comme c'est la coutume, il lui dit qu'il etoit persuadé de son innocence mais que dans le poste ou il etoit on entendoit tant de choses qu'il etoit bien difficile de distinguer les vraies des fausses.

Le pretexte etoit que lorsqu'on voulu traiter d'un accomodement avec toute la guienne le Cardinal vouloit qu'on s'adressât a ses Creatures, au lieu que le Duc de Candale s'adressa a ceux qui avoient chassé Mr d'Epernon, croiant qu'etant les plus forts (comme l'Eveque d'Agen, etc) ils feroient plus d'effet, ce qui reussit. Le cardinal crut que Mr de St Ev. avoit donné cet avis à Mr de Candale [1].

De l'exil de 1661, Desmaizeaux ne savait que ce qu'on disait autour de lui et n'apprit pas davantage. Il semble que Saint-Évremond évitait ce sujet. S'il lui arrivait d'y faire allusion, c'était seulement pour accuser Le Tellier et Colbert, sans rien dire des raisons possibles, des raisons bonnes ou mauvaises de leur longue hostilité :

[Fo 47 vo] Mr le Tellier (secretaire d'État) et Mr Colbert (contrôleur general des finances) rendirent sa letre la plus criminelle qu'ils purent : et Mr de Croissi Ambass. en Angl. etant de retour en france et ayant prié Mons. Colbert son frere de parler au Roi pour son retour en France, il lui dit que s'y etant toujours oposé de tout son pouvoir et ayant meme travaillé avec chaleur a le faire exiler, il ne pouvoit pas parler de son retour quoiqu'il ne fut pas faché qu'il revint [2].

Desmaizeaux utilisa une partie de ses notes pour compléter et rectifier à l'occasion le récit de Silvestre. En général, il les reproduisait correctement, mais il lui arrivait aussi d'y changer les mots et les circonstances quand il jugeait que Saint-Évremond n'avait pas eu un rôle ou une place assez honorable. Saint-Évremond lui avait dit comment Charles II, avant son rétablissement, pour se concilier la faveur et l'aide de Mazarin, lui avait demandé la main de sa nièce Hortense :

[Fo 32 vo] Charles II étant alé à Fontarabie envoya le duc d'Ormond à St Jean de Luz pour faire ces propositions et lorsq. la Cour étoit à Thoulouse il y envoya mylord Barcklay depuis Conte de Falmouth pour le même sujet : M. de St. Evr. sortit de la Comedie (q. étoit commencée) pour lui faire parler au Com. de Jars qui devoit lui faire son affaire.

1. Cf. la préface de Silvestre et *Vie de M. de Saint-Évremond*, p. 21-22.

2. Il semble que Saint-Évremond ne faisait pas allusion aux lettres que Colbert de Croissy avait écrites en sa faveur pendant son ambassade, ni à tout ce que lui-même avait fait pour s'assurer la bienveillance de l'ambassadeur. Cf. *Saint-Évremond et la politique de son temps*, chap. V (1 et 3).

Dans le récit de Desmaizeaux, la dernière phrase devint, contre toute vraisemblance : « M. Berkeley s'adressa à M. de St Evremond qui l'introduisit auprès du cardinal [1]. »

Desmaizeaux procédait de la même façon quand, pour agencer sa biographie, il n'avait pas d'autre ressource que le texte de Silvestre. La cour, disait Silvestre, ayant décidé l'arrestation de Foucquet et voulant cacher son dessein, « alla faire un tour en Anjou et de là en Bretagne » ; « M. de St. Evremond fit le voyage avec le maréchal de Clérembaut ». Ce n'était pas assez pour Desmaizeaux ; il écrivit : « Sa Majesté nomma ceux qui le devoient accompagner dans ce voyage ; M. de Saint-Évremond fut une des personnes nommées [2]. » On multiplierait sans peine les exemples de ce procédé. Ce n'est parfois qu'une amplification banale ; il arrive aussi que le mensonge soit plus grave et, sans que Desmaizeaux l'ait précisément voulu, de nature à égarer les recherches.

Si peu qu'il eût connu Saint-Évremond, Desmaizeaux n'ignorait pas l'indépendance de sa pensée et les libertés de sa parole. Mais il ne voulait pas se compromettre par un portrait trop fidèle, il tenait à l'approbation de ses coreligionnaires et s'appliquait à écrire une biographie édifiante. Il en écartait tout ce qui pouvait être signe de libertinage ou image trop vive d'une époque.

Il avait lu, ou Saint-Évremond avait lu, dans les mémoires du comte de Chavagnac, publiés récemment, l'histoire de « deux amies », qui n'étaient pas nommées, mais qu'il était facile de reconnaître, Marion de Lorme et Ninon de Lenclos. Chavagnac disait que son frère et « Dandelot », le fils du maréchal de Châtillon, protestants l'un et l'autre, s'étaient convertis pour obtenir les faveurs de Marion de Lorme, qui leur avait imposé cette condition : elle les fit instruire par « un coutelier » qui, bien qu'illettré, « disputoit » sur des points de dogme tous les dimanches à l'église de la paroisse ; ils se confessèrent de leurs énormes péchés et abjurèrent secrètement, « après quoi elle les ramena chez elle et leur tint parole, avec tout l'honneur qu'on peut avoir dans un pareil traité » [3]. Saint-Évremond, qui avait bien connu le marquis d'Andelot, disait un jour à Desmaizeaux les circonstances et la vraie raison de sa conversion :

1. *Vie de M. de Saint-Évremond*, éd. 1709, p. xxxix. Desmaizeaux n'avait pas utilisé cette note dans la première édition de sa biographie.

2. *Vie...*, 1706, p. 28.

3. *Mémoires de Gaspard, comte de Chavagnac*, Amsterdam, 1700, p. 48-52. Une première édition de ces mémoires, qui sont une œuvre de Courtilz de Sandraz, avait été publiée à Besançon en 1699. On y remarque, dans cet épisode comme ailleurs, d'énormes erreurs de chronologie. — Sur le maréchal de Châtillon (1584-1646) et sur son fils, qui fut tué à Charenton en 1649, cf. Tallemant, éd. Mongrédien, IV, 152-156 ; III, 43 ; VI, 6. — François Goyon, marquis de La Moussaye, un des « petits maîtres » de l'entourage de Condé, mourut en novembre 1650. Cf. Tallemant, III, 142. — Marion de Lorme mourut la même année, pieusement. Cf. Tallemant, IV, 43-46.

[F° 51 r°] Mr de Chatillon (Andelot fils du Marechal) etant a souper avec La Moussaye et St Evremont comme on parloit des P...ins et quelles produisoient quelquefois d'assés bons effets, Chatillon dit qu'on pretendoit que Marion (Voy. Chav. Mem. p...) etoit cause de sa conversion (tout le monde le disoit temoin cette chanson

« Nous n'avons pas besoin d'Apotres
Puisque les C. sont nos docteurs... »

mais que l'on se trompoit, que toute la part qu'elle pouvoit y avoir eûe etoit bien petite ; et que c'etoit les orgues et les ornemens des eglises qui l'avoient touché le plus et qui l'avoient eloigné d'un culte sec et decharné.

Desmaizeaux nota l'anecdote, mais se garda bien de la rapporter dans sa *Vie* de Saint-Évremond. Il ne retint même pas les noms de ces deux compagnons de plaisir qu'avaient été pour lui Andelot et La Moussaye.

Chavagnac disait aussi que la reine, ayant appris la conduite de Ninon de Lenclos, lui en fit des reproches, et qu'elle l'invita à choisir le couvent où on allait la mettre « pour réparer sa réputation » ; Ninon « fit une profonde révérence » et pria la reine de la faire conduire « au couvent des grands Cordeliers » ; la reine dit en riant : « Fy, la vilaine, qu'elle s'en aille où elle voudra [1] ». Les choses ne s'étaient pas passées ainsi. Ninon avait été effectivement mise au couvent, par ordre de la reine, en 1656. Tous ses amis avaient pris l'affaire à cœur, et ils ne l'avaient pas oubliée. Saint-Évremond avait plaisir à se rappeler cette Ninon, jeune encore et hardie, qui bravait les colères des dévots. Il disait à Desmaizeaux, corrigeant le récit peu vraisemblable de Chavagnac :

[F° 49 v°] M^e de Vendome et M^e Brillon (fort. Brignan) conduisant par ordre de la Reine Mlle de L. dans un Couvent elles lui demanderent ou elle souhaitoit qu'on la menat et elle repondit que puisqu'on lui donnoit le choix elle souhaitoit qu'on la conduisit aux Cordeliers. Elle fut mise dans un couvent à la Campagne où elle demeura 6 mois, après quoi elle fut transferée dans un autre où elle demeura encore 6 mois : et ensuite elle fut mise en liberté [2].

Desmaizeaux évita de rappeler cette anecdote et crut qu'il était préférable d'écrire, entre les années 1653 et 1659 : « M. de St. Évremond n'avoit pas un penchant extraordinaire pour le beau sexe ; mais il ne laissa pas d'aimer avec toute la tendresse possible quelques dames d'un merite distingué... J'ai particulierement en vûe M^lle de L'Enclos... On l'a toûjours regardée comme un modelle de politesse... Elle a joint

1. Chavagnac, p. 49-50.

2. Tallemant, VI, 14 : « On verra dans les mémoires de la Régence la persécution que les dévots firent à la pauvre Ninon... Ce fut la mareschale de Grammont, prude maligne... qui fut cause que la Reyne-mère la fit entrer aux Madelonnettes. M^me de Vendosme fit l'exécution... On alla dire après que tous les galans de la Cour vouloient investir la maison des Madelonnettes... On en fit tant de bruit, qu'il fallut l'oster de là ; mais ce fut à condition de passer quelque temps dans un couvent à Lagny. » — Cf. M^me de Motteville, *Mémoires*, éd. F. Riaux, IV, 74.

à une parfaite connoissance du monde la lecture de tout ce que les Anciens et les Modernes nous ont laissé de meilleur... Sa maison a toûjours été le rendez-vous de ce qu'il y avoit de plus galant et de plus spirituel à la Cour [1]. »

Desmaizeaux ne cita pas non plus le mot que l'on prêtait à la princesse de Conti et qui amusait Saint-Évremond :

[F° 32 r°] Le Marechal de Bassompierre disoit un jour à Mad^e la Princesse de Conti (femme d'esprit et qui étoit mariée de conscience avec Bassompierre) qu'on avoit examiné au Concile de Trente si la fornication (simple) étoit un peché mortel (ce qui s'etoit effectivem^t fait dans une agitation). Elle aloit passer pour un peché veniel si deux eveques Alemands ne fussent venus (et n'eussent emporté les voix). Elle repondit d'abord *diable soit des ivrognes* [2].

Ces anecdotes ne méritaient pas qu'on leur fît une large place ; mais Desmaizeaux en consignait de plus insignifiantes. Et celles-ci avaient du moins l'avantage de faire connaître le tour d'esprit de Saint-Évremond, le ton habituel de sa conversation. C'était un homme du temps de Louis XIII et de la Régence. Les « historiettes » qu'il aimait conter étaient du même genre que celles dont son contemporain Tallemant des Réaux, le beau-frère de son ami Ruvigny, avoit rempli de gros cahiers [3]. Une époque déjà lointaine, un autre siècle revivait, pour qui voulait bien l'y suivre.

D'autres propos laissaient paraître la liberté de sa pensée, son esprit de tolérance à base d'indifférence et le plaisir que lui donnaient l'incrédulité de ses amis et leurs récits irrévérencieux :

[F° 48 v°] 9^bre 1701... Milord St Albans (le Conte) disoit que si on vouloit persecuter les quaquers il faloit donc commencer par St Paul qui avoit été le premier des quakers [4].

[F° 4 v°] Vos. q. avoit des Correspondances dans la Chine lui disoit que les J. s'adressant aux Chinois leur montroient un Cr. en ajoutant : voyés que la bonté de D. est grande, il a bien voulu envoyer son fils qui s'est fait homme et est mort pour nous racheter. Si le Ch. repliquoit qu'on se moquoit de dire qu'un dieu se fut fait homme et eut souffert une mort honteuse, ils ajoutoient aussi en retirant le Cr. lors (?) il voulut se faire dieu et on le pendit avec raison... Si le Ch. paroissoit attentif, ils continuoient de l'instruire.

Cette dernière anecdote, où Isaac Vossius raillait la prédication des jésuites en Chine et leur manière de convertir, aurait pu servir à compléter son portrait dans la *Vie de M. de Saint-Évremond*. Mais

1. *La Vie de M. de Saint-Évremond*, 1706, p. 22-23.

2. Sur la princesse de Conti (1577-1631), cf. Tallemant, éd. Mongrédien, I, p. 50-56. — *Mémoires* de Bassompierre, éd. Chanterac, 4 vol., 1870-1877.

3. On trouve la même liberté de propos dans certaines lettres de Saint-Évremond à d'Hervart (publ. p. P. Chaponnière, *R.H.L.*, 1922) et dans les lettres au duc de Candale (publ. p. R. Ternois, *R.H.L.*, 1933), jamais dans les lettres publiées par Desmaizeaux.

4. Henry Jermyn, comte de Saint Albans : cf. *Dictionary of National Biography*, t. XXIX, p. 342-344. Il mourut en janvier 1684 ; il avait plus de quatre-vingts ans, Saint-Évremond l'avait connu en France, avant la Restauration.

Desmaizeaux, qui ne cachait pas l'incrédulité du chanoine de Windsor, n'alla pas jusqu'à citer ses propos familiers ; il préféra tirer de son exemple fâcheux une leçon édifiante [1]. Et de Saint-Évremond, dont il avait entendu et noté les récits narquois, dont il connaissait les railleries et les ironies, il disait, pensant ainsi servir sa mémoire :

> Il a toûjours fait paroître une humeur gaye, et un enjoûment, qui au lieu de diminuer sur la fin de sa vie, sembloit reprendre de nouvelles forces... Il a toûjours fait profession de la Religion Romaine, où il étoit né... Vous m'assurez qu'on vous l'a representé comme un Esprit fort... Pour ce qui regarde ses conversations ordinaires, je puis vous dire certainement, et comme l'ayant vû plus d'une fois, qu'il ne lui échapoit jamais rien de libre ni d'indécent contre la Religion, et qu'il avoit même de la peine à souffrir qu'on en fît un sujet de plaisanterie... [2].

Desmaizeaux, qui avait connu et aurait pu mieux connaître le vrai Saint-Évremond, a présenté un Saint-Évremond de sa façon. Le vrai Saint-Évremond, Saint-Évremond vivant, ce n'est pas dans les notes et la notice bavarde de ses éditions qu'il faut le chercher, mais ailleurs, — dans la préface de Silvestre, si discrète qu'elle soit, dans des lettres inédites, dans les documents qu'on peut encore découvrir, et en particulier dans ce cahier de notes, où on entend le vieil homme parler de lui-même, de sa jeunesse et de ses écrits [3].

René Ternois.

1. Saint-Évremond avait connu Isaac Vossius en Hollande. Vossius vint à Londres en 1670 ; il fut nommé chanoine de Windsor en 1673 et mourut en 1689. — Cf. ce que Desmaizeaux dit de lui dans sa *Vie de M. de Saint-Évremond*, 1706, p. 58-59 (Texte corrigé dans l'éd. de 1709 et les éd. suivantes).

2. Ces lignes manquent dans la *Vie de M. de Saint-Évremond*, édition de 1706 ; elles ont été ajoutées en 1709, pour répondre aux questions et objections de Bayle et de Mathieu Marais (*Œuvres meslées*, Londres, 1709, in-4°, t. I, p. LXVIII).

3. Je n'ai pas épuisé le contenu du cahier : on y trouve d'autres notes, que Desmaizeaux a utilisées ; une page sur Spinoza, qui fait l'objet d'un article à paraître, et divers petits faits ou remarques, qui auront leur place dans une édition critique des œuvres de Saint-Évremond.

ZULMA CARRAUD « BEST-SELLER »

L'histoire littéraire a ses cruautés. Le grand homme une fois mort, il semble que l'entourage meure aussi. On discutera sur les mains de Zulma : sont-elles crémeuses, onctueuses, parfumées, ou seulement jaunes et « de papier de Chine » ? Sur la beauté ou la laideur de Zulma, « si coquettement mise, si féminiement recherchée », mais petite, haut casquée de cheveux noirs comme taupe, et claudicant imperceptiblement ; du reste, habile à doser l'humilité et l'orgueil : « Je suis bien laide, cher, mais il est des éloges que j'ai toujours tenus pour offensants, parce que je sentais que je méritais mieux. » Pleine d'âme et de feu (« j'ai raconté ce foyer toujours embrasé qui s'appelle Zulma »), mais de principes inflexibles, elle prétend « à un sentiment plus élevé», et elle l'obtient, coûte que coûte: «C'est une probité antique, une amitié raisonneuse qui a ses angles » (à l'Étrangère, 11 août 1834). On la connaît, par le menu..., jusqu'au 18 août 1850. Puis on l'expédie en dix lignes, dont deux nous révèlent que son petit-fils Gaston fut grand prix de Rome de musique, et que son arrière-petit-fils, Raymond Payelle, est M. Philippe Hériat.

Balzac lui-même, dès 1837, oscillant du deuil à l'allégresse, car la Dilecta venait de mourir et l'Étrangère d'apparaître, et il écrivait les *Contes Drolatiques*, l'enterrait, comme Grandgousier Badebec, avec une tristesse assez cavalière : « Elle est bien souffrante, bien faible.... Elle partira aussi, je le prévois, cette belle et noble intelligence, et, des trois femmes bien véritablement grandes que j'aurai connues, il ne me restera que vous » (A M^me^ Hanska). Prédictions dérisoires ; nos campagnes disent : « Qui pignoche, vivoche » ; Zulma ne quittera son Nohant que... le 24 avril 1889, à 93 ans et un mois.

Elle était devenue, depuis 1852, un des *best-sellers* de chez Hachette. En 1850, le ménage Carraud abandonnait Frapesle près d'Issoudun, trop onéreux pour la pension du commandant (2 325 francs) : on s'installe à cinq lieues au nord, dans le « petit cottage » de Nohant-en-Graçay (Cher). « Il y a dans la ville un excellent médecin » (lettre du 28 mai 1850), mais elle ira soigner les paysans et se fera maîtresse d'école. On la voit trottinant hiver comme été, à travers champs et

ornières, chargée de secours et de douceurs. « Je n'avais pas été créée pour végéter passivement » (1831). En montrant à lire aux fillettes de Nohant, elle constate la pénurie d'ouvrages destinés aux enfants des campagnes. « Vous savez que mon *dada*, c'est l'éducation. J'ai approfondi cette question autant que femme le peut, et je me suis persuadée que le temps où cette éducation est la plus importante, c'est dans les premiers temps de l'existence » (1835) .C'est alors qu'elle écrit : *La Petite Jeanne ou le Devoir*, livre de lecture courante, spécialement destiné aux écoles primaires de filles. Publié chez Hachette en 1852, couronné par l'Académie Française, l'ouvrage connaît un tel succès qu'il sera réimprimé 41 fois de 1853 à 1901 [1].

Tout se passe comme si le mariage, puis la mort de Balzac, en privant Zulma d'une correspondance qui durait depuis vingt ans, l'avait contrainte à chercher dans la composition d'une douzaine de volumes un dérivatif à sa solitude, à la pauvreté, à ses tristesses, un remède à l'abêtissement de la vie rurale. Cette disparition la libère aussi des complexes d'infériorité qu'elle ne pouvait manquer d'éprouver à l'idée que Balzac serait son premier lecteur. Enfin, nous allons la voir dans son meilleur livre reprendre seule le dialogue interrompu, confronter ses idées sur la question sociale avec celle de son génial ami, maintenir, en dépit de la mort, l'alliance des âmes à laquelle elle crut toujours si fort, elle qui mettait *Louis Lambert* à mille coudées au-dessus de *Faust*. Dans une large mesure, l'étude des *Veillées de Maître Patrigeon* comble une lacune : nous n'avons qu'une faible idée de ce que furent les entretiens de Frapesle ou de la Poudrerie d'Angoulême,

1. Un succès presque égal attendait les *Historiettes à l'usage des jeunes enfants qui commencent à savoir lire* (1853), 24 réimpr. de 1859 à 1898, 5 éditions de la trad. en espagnol de 1878 à 1887 ; *Maurice ou le travail* (1853), le « pendant » de *Jeanne* à l'adresse des garçons, 32 réimpressions de 1854 à 1897 (« J'ai eu du chagrin pendant deux jours de me voir un autre garçon ; puis je me suis relevée de cela et je me renferme dans la pensée que je suis appelée à accomplir une tâche difficile, mais grande, celle de faire deux hommes » (1834) ; *Lettres de famille ou modèles de style épistolaire pour les circonstances ordinaires de la vie* (1855), 5 réimpr. 1858-1900 ; *Les Métamorphoses d'une goutte d'eau, suivies des guêpes, de la fourmi, de la goutte de rosée* (1864, rééd. 1865, 1883) : « Qu'est-ce qu'un nuage, cher Honoré ? Une agglomération de gouttes d'eau sous la forme la plus légère, et cet atome de brouillard ne paraît rien, isolé, et pourtant il forme les orages ! Plus d'orages donc... » (1835) ; *Historiettes véritables pour les enfants de quatre à huit ans* (1864, 6 réimpr. de 1866 à 1896) ; *Une servante d'autrefois* (1866, — dix ans avant *Un cœur simple* de Flaubert, réimpr. 1869, 1879, 1884) ; *Le livre des jeunes filles, simple correspondance* (1867) ; *Les goûters de la grand-mère* (1868, réimpr. 1869, 1879) ; *Les Veillées de Maître Patrigeon, entretiens familiers sur l'impôt, le travail, la richesse, la propriété, l'agriculture, la famille, la probité, la tempérance, etc.* (1868, réimpr. 1869, 1873, 1879, 1886). Le tout chez Hachette, où parut aussi le livre de l'ex-banni du coup d'État, Émile Deschanel : *A pied et en wagon*, sur l'amitié de Balzac et de Zulma (1862, réimpr. 1882). *Les Veillées* furent couronnées par l'Académie Française.

Zulma n'était pas la seule que la mort de Balzac libérait d'une sorte d'inhibition : Laure Surville ne publie qu'en 1853, chez Giraud, son recueil de contes : *Le Compagnon du Foyer ;* on y trouve *Le Voyage en coucou*, qui eut « l'insigne honneur d'inspirer *Un début dans la vie* à ce savant alchimiste qui convertissait le strass en diamant ».

pendant les séjours de Balzac près de Zulma. Nous en retrouvons ici, quinze ans après la mort de Balzac, un émouvant écho. Ajoutons que la carrière littéraire de Zulma finit comme elle avait commencé, sous l'effet d'un deuil. Son fils Yorick, capitaine de chasseurs, étant tombé devant Sedan, Zulma pose la plume : les *Veillées* seront son dernier livre, et comme son testament.

***

L'affabulation des *Veillées* est simple, et ne tient guère plus de place que dans les dialogues de Platon. Sylvain Patrigeon, fils d'un riche fermier, avait acheté en 1777 la métairie du Grand-Parc à l'extrémité du faubourg des Allouettes, à Issoudun. Instruit du rudiment par les moines, il envoya ses enfants à l'école, chose rare à l'époque. Son fils aîné, Cyr, — ce prénom est-il un hommage à Saint-Cyr, sous l'invocation duquel Zulma vécut dans son jeune temps ? — après avoir acquis « une sérieuse influence » dans le quartier par son obligeance, sa sérénité et sa probité, est atteint de paralysie en 1860. Il était veuf ; sa sœur Véronique a élevé les enfants et pris « le gouvernement du ménage ». Des trois fils, un seul est à la métairie, Étienne, qui a maintenant soixante ans. Le vieillard, entouré de « soins religieux » par tous, reste l'âme de la famille. Après la Toussaint, on emploie les veillées à casser et à *curer* (éplucher) les noix avant de les porter à l'huilerie. Les voisins viennent volontiers aider, car, dans cette maison, on apprend « toujours quelque chose de bon et d'utile ». C'est ainsi qu'en 1864 se réunissent, outre quelques comparses, un huissier, le parcheminier Châtelain, l'instituteur, l'ignorant fermier Limondin, l'intelligent meunier Pigelet, et, pour porter la contradiction au nom des idées nouvelles, Rémi, ouvrier fileur à la filature de Chinault, fiancé à l'une des petites-filles d'Étienne Patrigeon. Quatre générations sont donc en présence ; et les souvenirs du vieux Cyr remontent à l'ancien régime. On notera l'absence du prêtre, ce qui eût choqué l'auteur du *Curé de village*, qui avait déjà fait une place à M. Janvier, « vrai Fénelon réduit aux proportions d'une cure », auprès du *Médecin de campagne*. Le dessein de Zulma est clair : élaborer une morale purement laïque. Laïcité qui n'exclut pas la foi dans la Providence : on parle souvent de Dieu, et l'instituteur tout le premier.

Par le titre, qui rappelle les *Veillées du chanvreur*, par le parti pris d'idéalisation, le livre évoque à première vue plutôt George Sand que Balzac. Zulma aurait faites siennes les remarques de George, à propos de son *Compagnon du Tour de France*. Forte de l'exemple d'Agricol Perdiguier, la romancière revendiquait le droit de tracer d'un ouvrier « un portrait, le plus agréable et le plus sérieux possible, pour que tous les ouvriers intelligents et bons eussent le désir de lui ressembler ». Elle laissait à Balzac le soin de peindre « ce qui est, la dure et froide

réalité des hommes et des choses contemporaines ». Zulma, au demeurant, devait peut-être, autrement que Lélia, forcer sa nature, pour voir les êtres en beau : n'avait-elle pas, dans un admirable passage sur *Eugénie Grandet* (8 février 1834), taxé Balzac de timidité ? « Comme avare, Grandet n'est pas vrai, il n'est que petit et pauvre.... Je vous mettrai en relations avec des avares millionnaires... [1] ». Ou si l'âge l'aveuglait un peu, et l'inclinait à l'indulgence ? Le seul trait d'avarice relevé dans les *Veillées* est assez terne : le meunier veut montrer seulement que la méfiance « marche de compagnie avec l'ignorance » :

> Mon grand-père, qui était fort à l'aise, mettait de temps en temps quelques écus de côté, et il cachait ses épargnes dans un vieux pot ébréché, derrière la grande cuve du cellier, dans un coin où l'on ne voyait goutte en plein midi. Il en gardait la clef et allait lui-même chercher le vin dont on avait besoin chaque jour. Je couchais auprès de lui, et je l'ai vu souvent se lever la nuit pour aller ajouter quelques pièces à son trésor. Je l'ai suivi plus d'une fois sans qu'il s'en doutât. La crainte d'être volé finit par le rendre morose et grondeur, lui, le meilleur homme du monde.

Ce refus de l'exceptionnel ne la dessert pas ; et l'impression de vérité que donnent les *Veillées*, malgré leur intention pédagogique, vient précisément de ce que vices et vertus sont comme estompés, vus dans un « brouillard » ; elle l'écrivait à Balzac dans la même lettre sur *Eugénie Grandet :* « Les vertus en province sont profondes, on n'en a pas même la conscience.... En province, rien n'est saillant. » Les naïfs remords du vieux Cyr, qui se souvient d'avoir dérobé trois pommes de terre à M. Tailhandier, riche propriétaire de Lignières, en 1796, par désir de cultiver lui aussi la nouvelle et « précieuse denrée », et qui, après soixante-dix ans, ne voit pas une pomme de terre sans que son cœur « batte plus vite », — ils peuvent faire sourire comme le ruban volé de Rousseau ; leur naïveté même en garantit la vérité.

Par de nombreux détails concrets, qui renseignent sur la vie quotidienne des paysans, des ouvriers, voire des petits fonctionnaires, les *Veillées* sont un document historique de premier ordre. Zulma y prend le pouls de la province en 1864. Les propos de chaque per-

1. « L'avare, c'est l'oncle Robin, de M. Périolas, ramassant tous les brins de paille qu'il trouve, pour faire du fumier ; buvant l'Hermitage de son cru, à quatre cents francs la barrique, pour ne pas acheter du vin ordinaire à cent francs. Prêt à mourir, il se fait descendre dans sa vaste cuisine, parce que son escalier est étroit, lui colossal en hauteur, et que, pour descendre sa bière, il faudrait deux hommes de corvée ; puis il désigne de vieilles planches pour son cercueil, parce que la vanité de sa femme et de ses enfants leur ferait employer des neuves ; le fait confectionner devant lui, et, se faisant apporter la boîte aux vieux clous, il les donne lui-même, puis meurt en disant à sa femme ce qu'il faudra faire en vendanges, car leur fortune, c'est le clos de l'Hermitage. Un autre avare (et je l'ai vu) prend les figues que sa femme a osé acheter à bon marché, les jette sur le fumier, afin que dans sa maison l'on ne s'accoutume point à ces friandises.... » Elle avait l'étoffe d'une romancière, et elle le savait, tout heureuse de retrouver dans *Les Bons propos des religieuses de Poissy* l'anecdote contée à son grand homme le 3 mai 1832 ; mais celle du bourreau de Plaisance (31 mars 1840), Balzac la laissa perdre....

sonnage jettent de fugaces lueurs sur la psychologie de « nos frères farouches ». Nous parvenons à connaître chaque individu et presque à prévoir ses réactions devant une question donnée. Réponse délibérée au dénigrement de Balzac dans *Les Paysans*, ce livre d'idées contient même des *quadri* où l'on retrouve la manière de Paul-Louis Courier :

Cyr Patrigeon : « Mes bons amis, voilà les noix cassées et *curées*, grâce à votre aide, et nos bonnes veillées sont arrivées à leur terme. Demain, la maîtresse nous fera faire un bon *berlaud* [fête de fin de travail], en vous remerciant de votre obligeance. A demain donc, et pas trop tard ; que personne ne manque à la réunion, dont le père Puy fera partie ; car il vient de prendre livraison de deux beaux bœufs que lui a vendus Étienne : deux belles bêtes, ma foi ! »

***

Mais le conte n'est là que pour faire passer la morale. Voyons donc les idées de Zulma, et le dialogue avec Balzac.

Balzac lui dédiait en 1838 *La Maison Nucingen* « accolée à *César Birotteau* », avec l'espoir que Zulma et « quelques âmes » belles comprendraient sa pensée : « Dans ce contraste, n'y a-t-il pas tout un enseignement social ? » L'enseignement social était la vraie vocation de Zulma : « Je vous plains de tout cœur, d'être entré si avant dans la vie réelle, que le bonheur de tous, l'appel de tous aux bienfaits du développement de l'intelligence placée au cœur de chaque individu, ait été par vous mis au nombre des utopies »... (16 juin 1832). Et, le 10 mai 1837 : « Ni les déceptions, ni les mécomptes de tout genre n'ont pu altérer ma foi profonde dans l'avenir de l'humanité. » De cette conviction, et de cette foi, sont nées les *Veillées* qui n'hésitent pas à traiter, en toute simplicité de cœur et d'esprit, des problèmes les plus ardus, comme l'économie politique : « Pourquoi ne pas faire connaître dans vos écrits vos idées d'économie politique ? » (30 septembre 1832.) Balzac avait écouté le conseil, écrit *Le Médecin de campagne*, « un livre selon votre cœur ». En septembre 1833, Zulma ne peut penser à autre chose : « Ce livre m'a prise par tous les côtés, s'est infiltré en moi, je ne vis que de lui. » Elle remercie pour cette « foule de bonnes et braves gens » qui vont s'en nourrir à leur tour ; pour « les cœurs d'élite que les lois immuables de la société condamnent, par suite de travaux nécessaires, à des dehors communs, à une enveloppe raboteuse »... Quand elle s'adresse à eux à son tour, trente ans plus tard, elle garde le ton du *Médecin :* « Il n'y a point d'*esprit* là, et c'est ce qui me le rend si beau » ; mais elle ne manque pas de rectifier, énergiquement, les opinions fausses, comme son amitié pleine « d'angles » en avait prévenu Balzac : « Quoique je ne partage pas toutes les idées que vous avancez, et que j'en trouve même quelques-unes de contradictoires.... »

On connaît les limites du système social de Balzac, l'absence des ouvriers dans la *Comédie Humaine*, et, malgré quelques pages du

Catéchisme social [1] sur les « esclaves innomés », la sèche logique d'un propos qui ne préconise qu'une solution agricole, par exemple, au problème du salariat, lequel « est un problème industriel, politique et social » (Bernard Guyon). Bénassis part de l'inégalité [2], divise la société en trois classes : l'inférieure qu'il faut contenir et filtrer, en ne laissant accéder aux classes supérieures que certaines « valeurs », la bourgeoisie qu'il faut duper, et l'aristocratie, qui se voit confier le pouvoir. Le curé de Montégnac, Mme de La Chanterie *(L'Envers de l'histoire contemporaine)* pratiquent, comme Bénassis, une charité catholique très éloignée de la « philanthropie moderne ». L'action de quelques individus, ou de confréries, permet une lutte plus efficace contre les misères sociales qu'un plan de réformes d'ensemble, promu par « des esprits ardents à chercher *le mieux* » : « Je conclus au maintien des institutions existantes. » Un pouvoir fort doit servir le peuple et améliorer sa condition sans lui remettre la puissance politique par le suffrage universel.

Quand même elle n'eût pas été jalouse de Mme de Castries, Zulma aurait haï l'aristocratie, méprisé « l'être qui ne voit dans un individu revêtu d'habits *démodés* qu'un esprit borné, dans l'ouvrier qu'une mécanique, dans le manœuvre aux mains calleuses qu'un gibier de Cour d'assises ». Pour elle, elle est peuple : « J'ai des vaches, ne vous déplaise »... (1831). Elle raille Balzac de ses idées « infléchies » : « Vous vous les entonnez de force, comme on fait la pâture aux volailles à l'engrais » (10 septembre 1832). Aussi, dès la troisième page, les *Veillées* célèbrent-elles le suffrage universel, que le peuple exerce depuis seize ans : elles protestent contre l'abstention : « Le vote est universel, et il est encore des gens qui n'y participent pas ! C'est une honte pour le pays, un des grands maux causés par l'ignorance !... » Contre Bonald, le « philosophe de l'Aveyron » des *Deux Jeunes Mariées*, et contre Balzac, Zulma pose en principe l'égalité : « Nous sortons tous égaux des mains de Dieu. » Elle croit non seulement au progrès matériel, mais au progrès moral par la lecture et l'écriture, et l'instruction obligatoire : « Aujourd'hui que, pour cinq centimes, on peut avoir un journal qui met au fait de tout ce qui se passe..., celui qui reste en arrière de ses contemporains n'a vraiment aucune excuse » ; réponse à la boutade de Balzac dans sa *Monographie de la Presse :* « Si la presse n'existait pas, il faudrait ne pas l'inventer » ; mais on sait que Bénassis avait déjà remis les choses au point ; dans sa commune, « tout le monde sait lire et écrire. Enfin nous avons dix-sept abonnements à différents journaux ». Zulma proteste contre la coutume des épin-

1. Que Zulma n'a peut-être pas lu. Inédit jusqu'en 1933. Composé vers 1840-1842.

2. « Vous érigez en principe la nécessité des classifications sociales, et voulez parquer l'espèce humaine d'après le hasard de la naissance, et condamnez à l'amère servitude, à la dégradante dépendance, des gens à âmes larges, à génie égal au vôtre, peut-être !... » (Zulma à Balzac, à propos de la deuxième partie des *Marana*, 1er mars 1833.)

gliers qui, « travaillant presque tous en famille, mettent leurs enfants trop jeunes à l'ouvrage, et ne les laissent pas assez longtemps à l'école pour qu'ils puissent nourrir leur intelligence ».

Cela posé, tantôt elle adopte certaines idées de la *Lettre sur le travail* de 1848, tantôt elle la réfute. Balzac avait protesté contre « l'unique traduction » du mot *travailleur* par le mot *ouvrier*. « On a supprimé, comme par enchantement, tous les autres travaux : ceux de l'intelligence, ceux du commandement, ceux de l'invention, ceux des voyageurs, ceux des savants, etc. » L'instituteur, chez Zulma, ne manque pas de rappeler à son auditoire de « travailleurs » la responsabilité de l'avocat, du médecin, de « l'homme en place » : « L'auteur qui fait un bon livre ne rend-il pas plus de service que celui qui fait cent brasses de cordes ? » Au contraire, alors que Balzac insistait — déjà ! — sur la course des salaires et des prix : « Dès que les salaires sont doublés, les objets de consommation suivent cette marche », Zulma, en bonne physiocrate, récuse le dirigisme, prône le libre-échange, la concurrence, « bataille » dont la victoire est le monopole ; elle approuve le luxe, avec Voltaire contre Rousseau, et le capital (y compris le capital-*temps*) : « Le capital c'est le travail d'hier, et le travail d'aujourd'hui sera le capital de demain » ; elle justifie aussi l'intérêt et le crédit, en termes que n'eût peut-être pas soussignés Mercadet le Faiseur. Mais le mécanisme du progrès social est finalement le même qu'avait démonté Bénassis : « Le besoin engendrait l'industrie, l'industrie le commerce, le commerce un gain, le gain un bien-être, et le bien-être des idées utiles. »

Il semble que Zulma ait eu à cœur, en partant d'une conception du monde toute différente, d'arriver à la même démonstration que ce *Médecin de campagne* qu'elle avait tant aimé. Elle avait relevé avec joie que Balzac fondait son système sur l'autorité du *pater familias*. « Là, les mœurs sont patriarcales : l'autorité du père est illimitée, sa parole est souveraine. » Et Bénassis rappelait le mot, rapporté par Vauvenargues à Chamfort, d'un vieillard de quatre-vingt-dix ans, ravi d'être traité par ses quatre fils « comme leur enfant » : Cyr Patrigeon, de même, alors qu'il voulait céder son bien à son fils Étienne, s'est vu respectueusement représenter « qu'il n'est pas séant que le chef de la famille renonce à l'entière disposition de son avoir et qu'il doit toujours conserver sa supériorité en toute chose ». Le nom même de Patrigeon, choisi selon la méthode balzacienne, implique déjà un microcosme patriarcal. Bénassis exigeait de ses administrés qu'ils se nourrissent, et de viande : « Un boucher annonce dans un pays autant d'intelligence que de richesses. Qui travaille mange, et qui mange pense.... Je guérissais mes paysans de leurs maladies, si faciles à guérir ; il ne s'agit jamais, en effet, que de leur rendre des forces par une nourriture substantielle. Soit économie, soit misère, les gens de la campagne se nourrissent si mal que leurs maladies ne viennent que de leur indigence, et généralement ils se portent assez bien. » Le

docteur d'Issoudun dit de même au fermier Limondin : « Vous travaillez comme quatre et ne mangez pas de viande ! Je n'ai d'autre ordonnance à vous donner que de manger la soupe grasse au moins trois fois la semaine, et de boire de temps en temps un coup de bon vin.... » Les humeurs froides « dont tous vos enfants sont atteints » tiennent à ce régime débilitant « qui leur appauvrit le sang ». Et le charron, qui a vu des ouvriers anglais à la forge de Mareuil, a constaté que « le forgeron anglais mange beaucoup plus de viande que le Français, et résiste mieux à la fatigue » ; il faut donc lutter contre cette « trop grande frugalité » qui épuise avant l'âge l'homme des champs, et lui cause tant de maladies.

Zulma insiste, après Bénassis, sur la nécessité d'avoir de bons chemins de voiture, source de fortune pour le pays. « Ce n'est pas le grand nombre des vaisseaux qui prouve la prospérité d'un pays, mais bien celui des routes et des canaux qui le sillonnent. » Elle vante ce que Bénassis nommait le « mouvement général » et la « circulation de l'argent ». Elle rend même un juste hommage au médecin de campagne d'Issoudun, « toujours par voies et par chemins, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il tonne » ; et quand il se met au lit, il n'est pas bien sûr d'y finir son somme. Bénassis a enrichi « l'avenir de la commune en plantant une double rangée de peupliers le long de chaque fossé latéral. Aujourd'hui, ces arbres sont déjà presque une fortune ». On retrouve ces peupliers dans les *Veillées*, plantés par un propriétaire autour d'un pré, sur la route de Châteauroux, et le cordier de se demander : « Où donc trouvait-on du bois blanc dont on a si grand besoin pour toutes sortes d'usages, quand il n'y avait pas de peupliers ? » (Ces peupliers sont aussi, on le sait, dans *Eugénie Grandet.*)

Tant et si bien qu'on ne peut esquiver la question : plus qu'une imitatrice, Zulma ne serait-elle pas l'inspiratrice ? Ces idées qui lui tiennent tant à cœur, ne les aurait-elle pas exposées devant Balzac, dans les entretiens d'Angoulême ou de Frapesle ? On retiendra l'aveu de Balzac (25 mai 1833) : « J'ai à aller chercher un regard de vous, comme une de mes plus chères récompenses pour ce *Médecin de campagne* dont *vous avez inspiré quelques pages.* » L'effort de Balzac, pour être, dans cet ouvrage, plus juste à l'égard de l'homme des champs qu'il ne l'était et ne le sera (« Aujourd'hui, je pense plus de bien et moins de mal d'eux que par le passé », remarque curieusement Bénassis) [1], — on peut être sûr qu'il est dû à l'influence de Zulma. Dans *Eugénie Grandet*, les lignes sur la dot en pièces d'or, ou « douzain de mariage », habituelle en Berry, et justement à Issoudun, viennent certainement de Zulma, qui conta aussi à Balzac les exploits des Chevaliers de la Désœuvrance *(La Rabouilleuse).* On ne sous-estime pas non plus l'apport du « commandant Piston », dans l'éla-

1. C'est en décembre 1844 que Balzac donne à *La Presse* la première partie de ses sarcastiques *Paysans.* L'autorité de Zulma sur lui est déjà beaucoup moindre à cette date.

boration tant des futures *Veillées* que du *Médecin de campagne*. Carraud avait médité sur les moyens d'obtenir « l'extinction du paupérisme » rural. Quand Balzac compose son « écrit bienfaisant, à gagner le prix Monthion » *(sic)*, c'est lui qu'il appelle à l'aide : « S'il m'aime un peu, il me gardera toutes ses idées d'améliorations, et je les proclamerai en les coordonnant dans mon système. » Mais, plus tard, il déplorera l'inaction, — Zulma dit la paresse — où demeure constamment M. Carraud : « Il n'est pas de problème scientifique qu'il n'explique admirablement quand on l'interroge, mais le fait de ces immenses esprits mathématiques est de juger la vie pour ce qu'elle est ; et, n'y voyant pas de fin logique, ils attendent la mort pour être quittes de leur temps. Cette existence de plante fait le désespoir de Madame Carraud » (à M^me^ Hanska, 22 avril 1838). Zulma ne se crut jamais quitte de son temps ; on peut penser qu'elle prenait des notes, à toutes fins utiles, quand « l'Inspecteur » consentait à expliquer les problèmes. Peut-être aussi a-t-elle lu les *Mémoires sur plusieurs grands objets d'utilité publique* que le père de Balzac avait publiés à Tours en 1809. Le souci qu'avait Balzac père de sauver « les jeunes filles trompées et abandonnées dans un absolu dénuement », de prévenir les vols et les assassinats et de « ramener les hommes qui les commettent aux travaux de la Société », — elle le partageait sans aucun doute. Et puis, c'était encore s'approcher un peu de son grand homme !

Sur le morcellement de la propriété, la position de Zulma est nuancée et assez flottante. Celle de Balzac, dans *Les Paysans*, était agressive : le morcellement cause la tragédie de la terre ; le paysan s'entend traiter d' « infatigable sapeur », de « rongeur qui morcèle et divise le sol, le partage, et coupe un arpent de terre en cent morceaux, convié toujours à ce festin par une petite bourgeoisie qui fait de lui tout à la fois son auxiliaire et sa proie ». Dans *Le Curé de village*, Balzac revenait sur l'appétit de « parcelles », qui rend impossible « la recomposition de la Propriété » : « On a des propriétaires de quinze, de vingt-cinq centimes de revenu. » Cyr Patrigeon et Limondin constatent, au contraire, « les avantages de la petite culture » : elle fait disparaître les « mauvais prés dits *sécherons* » ; cette « grande division de la terre en a triplé la production en peu de temps » ; pourtant, soyons justes, le « riche propriétaire » risque son argent dans des expériences agricoles ; à lui revient l'initiative, souvent profitable à tous ; par lui, on sort de la routine ; est-ce à dire qu'il ne faille plus que de grandes propriétés et des journaliers, comme le fileur l'a lu dimanche dans un journal (entendons : comme Zulma l'a lu dans *Le Curé de village*) ? Non certes, et la réplique ne manque pas de vivacité :

Étienne : « Non vraiment, je ne suis point de l'avis de ton journal ! Celui qui l'écrit est un *monsieur* qui, les pieds sur ses chenets, arrange les choses à sa guise, sans se soucier des impossibilités et des conséquences de ses arran-

gements. On voit bien qu'il ne connaît le pauvre paysan que de vue, et qu'il n'est jamais venu s'asseoir à son foyer. L'ouvrier ne travaillant qu'à la journée secoue bien moins encore sa paresse d'esprit, que celui qu'aiguillonne sans cesse le désir d'ajouter aux ressources de sa famille en redoublant d'efforts. »

Intéressé ou altruiste, il importe que le travail ait une raison d'être ; Zulma relate l'anecdote de Franklin qui imagina, pour en convaincre ses ouvriers, « de faire puiser de l'eau dans un puits pour l'y rejeter aussitôt » : aucun de ses manœuvres, grassement payés, ne voulut finir sa journée.

Zulma loue encore, à deux reprises, les commis voyageurs (ô illustre Gaudissart !) ; elle exalte (ô Balthazar Claës, ô David Séchard !) « les joies sans pareilles de l'inventeur », et n'oublie pas l'hommage, presque de rigueur alors, à Jacquard ; elle réserve une place à la charité individuelle : les Patrigeon gardent près d'eux une pauvre mère Chopin qu'ils ont recueillie ; et la tante Véronique s'accuse, en contant deux historiettes, de n'avoir pas toujours été aussi secourable qu'il eût fallu, à cause de la *fausse honte*, « cette exagération du respect humain, caractère distinctif du Berrichon ». Avec un tel art de vivre, les Patrigeon n'ont à redouter aucun des maux qui menacent : ils ne craignent pas la surproduction : « La grande loi du travail veut que plus il produit, et plus la nécessité de le faire produire augmente. » Ni la poussée démographique : « Si, dans un pays, la population croît dans la proportion d'*un*, la production s'accroît dans la proportion de *quatre*. » Ni le communisme, vaguement souhaité par le jeune fileur : ils lui opposent le goût de l'indépendance personnelle « si longtemps disputée, si chèrement acquise » : « Rien ne serait plus opposé à la liberté individuelle que cette communauté qui ne la respecte en rien : un tel ordre de choses est particulièrement antipathique aux Français. » Et les travailleurs de la veillée sont hostiles à la grève : il vaut mieux « éclairer sur leurs véritables intérêts ces meneurs dangereux, et affaiblir leur influence sur leurs camarades, en répandant les saines doctrines ».

En somme, après cent ans, les idées de Zulma n'ont guère été contredites que sur un point, où elles étaient, dès 1864, fort utopiques. Son instituteur affirme que « les moyens de tuer promptement et à distance ont rendu les guerres moins fréquentes et moins meurtrières » : assertion déconcertante sous la plume de la veuve d'un officier supérieur ! Il hasarde même, plus loin : « La guerre est le seul vestige qui nous reste du règne de la force, et chaque jour elle a moins de chances de se produire. » Tendre Zulma, que la guerre allait meurtrir si cruellement, moins d'un lustre plus tard !... Pour le reste, on ne peut qu'approuver ses vues sur la société considérée comme « une grande assurance mutuelle » et l'anathème qu'elle jette sur qui refuse sa participation. Approuver encore le satisfecit qu'elle s'accorde si gentiment, mais

aussi à l'auteur du *Médecin de campagne*, par-delà sa contribution personnelle si modeste, si touchante : « Qu'on fasse de bons livres, — dit le fileur un instant égaré dans le communisme, — pour nous éclairer et nous soutenir dans nos épreuves, et l'on verra si ces braves travailleurs n'ont pas le feu sacré aussi bien que les autres hommes ! » Elle qui aurait tant voulu voir Balzac occupé « à de semblables ouvrages » !... « Car les idées, comme la vérité, sont un bien commun à toute l'humanité, et il faut s'empresser de les répandre. »

Avec la prudence de qui veut la paix et non la guerre, Zulma ne s'était pas prononcée sur le régime ; elle prépare « l'intégration des âmes » pour la future République, mais elle n'en prononce pas le nom ; se serait-elle contentée de l'Empire, un peu plus libéral [1] ? C'est pourtant sous la République que son livre s'est répandu, jusqu'au moment où, apparemment (après 1886), son Instituteur parut trop respectueux de la Providence ; l'on cessa de réimprimer *Les Veillées*. A qui douterait que l'ouvrage ait atteint son public, un public populaire et paysan, l'exemplaire que je possède apporte la réponse la plus nette : au verso de la couverture cartonnée, une écriture appliquée et ferme a tracé ces mots, magnifique récompense : « Ce livre appartient à Félicie Fougerel à Bellegarde (Creuse). Celui qui voudrait savoir son devoir, qu'il regarde dans ce petit livre [2]. »

André Lebois.

1. Des allusions personnelles retiennent de temps à autre le lecteur, pour un sourire apitoyé : défendant « les beaux messieurs en habit noir qui passent leur vie à ne rien faire », Zulma écrit : « Savez-vous ce qu'ils reçoivent pour le temps qu'ils donnent aux emplois qu'ils occupent ? A peine 5 francs par jour, qu'ils soient *militaires*, ingénieurs, comptables, où bien dans l'administration et dans la magistrature.... » Souvenir douloureux de la piètre solde du commandant.... Et ceci, qui pénètre plus avant dans le secret de ce cœur tourmenté et rejoint la tentation de l'année 1833 : quitter Carraud, s'attacher Balzac :

« Voyez la femme ! quand elle entend bien les intérêts et l'honneur de la famille, ne reste-t-elle pas avec un mari qui, bien souvent, ne la rend pas heureuse ? C'est qu'elle sait bien qu'isolée elle ne peut rien et n'inspire même pas grand intérêt. »

Pauvre, ardente, résignée, *sainte* Zulma !...

2. Rappel bibliographique : Émile Deschanel : *A pied et en wagon* (Hachette, 1862) ; André Fouqueure : *Balzac à Angoulême* (Levé, 1913) ; Paul Souday : *Une amitié de Balzac* (*Le Temps*, 15 janvier 1923) ; J.-H. Bornecque : *Rencontre d'un grand homme et d'une grande âme* (*Revue Bleue*, 1935, p. 815-818) ; Balzac : *Correspondance avec Zulma Carraud*, notes et commentaires par Marcel Bouteron (N. R. F., 1951) ; Paul-Émile Cadilhac : *Balzac chez Lucien de Rubempré* (*Demeures inspirées et sites romanesques*, t. I, p. 229 à 237 ; éd. S. N. E. P., 1949).

MALLARMÉ ET LA TENTATION DU LYRISME

Un des grands défauts de la critique mallarméenne, c'est qu'elle essaie trop souvent d'expliquer les œuvres du poète *in vacuo* sans tenir compte de leur date de composition. L'immense mérite, à notre avis, du mince, mais précieux volume de Guy Michaud, *Mallarmé, l'homme et l'œuvre*, Paris, Hatier-Boivin, 1953, c'est d'avoir le premier tenté d'établir une telle chronologie de composition et d'interpréter les poèmes à la lumière de leur position dans l'évolution de la pensée de leur auteur. Il nous semble pourtant que M. Michaud a tracé avec un pas quelque peu hésitant une des premières étapes de cette évolution et nous nous proposons ici de l'examiner à nouveau.

S'il est généralement admis que les premiers poèmes de Mallarmé ne présentent guère de difficulté, de syntaxe ou de pensée, il en va autrement avec *Las de l'amer repos*, composé au mois de février 1864. Jusque-là Mallarmé joue sur la simple antithèse entre l'idéal et le réel : dans *Le Guignon*, dont une première version fut publiée au mois de mars 1862, des « mendieurs d'azur », « mordant au citron d'or de l'idéal amer », bondissent « au-dessus du bétail ahuri des humains », mais ils ont tout de même « le pied dans nos chemins » ; dans *Le Sonneur*, publié en même temps que *Le Guignon*, le poète se plaint qu'il a beau « tirer le câble à sonner l'Idéal » ; dans *Vere Novo*, composé en mai 1862 et publié plus tard sous le titre *Renouveau*, il « erre après un rêve vague et beau » ; dans *Apparition* [1], la réalisation de son rêve

1. Les éditeurs des *Œuvres complètes de Stéphane Mallarmé*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1945, p. 1412-1413, donnent à ce poème la date 1863 et estime que c'est un « portrait » fait par Mallarmé, à la demande de son ami Gazalis, de la jeune fille qu'aimait alors ce dernier. Dans les premiers jours de juillet 1862, cependant, Mallarmé écrivit deux lettres à la jeune fille qu'il aimait, lui, Maria Gerhard, qui devait plus tard devenir son épouse. Dans ces lettres il parle d'une « clarté » qui « enivre », de la « fleur » de l'amour et de son « parfum », du « regard divin » et du « sourire céleste » de son « ange » dont il veut un « baiser » au lieu d'être « martyrisé » et de se perdre en « songeries » qui se terminent en « sanglots ». Non seulement ces deux lettres (citées dans H. Mondor, *Vie de Mallarmé*, Paris, 1941, p. 59-62) contiennent donc un bon nombre des mots qui se rencontrent dans *Apparition*, mais voici comment se termine la première lettre : « Il me semble, quand vous tournez la rue, que je vois un fantôme de lumière et tout rayonne. » La dernière partie d'*Apparition* n'étant en somme qu'une version embellie de cette phrase, il nous paraît que le poème doit être contemporain de la lettre et qu'*Apparition* doit donc dater de juillet 1862.

de recevoir le premier baiser de sa bien-aimée n'est pas sans laisser dans son cœur « un parfum de tristesse », car, si délicieux qu'il soit, le réel ne peut jamais égaler l'idéal ; dans *Les Fenêtres*, composé en mai 1863, il « tourne l'épaule à la vie » et voudrait « renaître au ciel antérieur où fleurit la Beauté » ; dans *L'Azur* enfin, composé en janvier 1864, malgré son angoisse de n'avoir plus « l'art d'attifer la sanglotante idée », il ne parvient pas à se réfugier dans la vie réelle et à oublier cet idéal dont il est hanté.

Dans *Las de l'amer repos* cependant, il nous semble que cette simple antithèse cède la place à un argument triangulaire. Mallarmé déclare d'abord qu'il est las de ne rien écrire, car une paresse aussi totale offense ses rêves de gloire poétique qui lui ont fait fuir les plaisirs de l'enfance. (Est-ce là une réminiscence des célèbres vers du *Lycidas* de Milton : « Fame is the spur that the clear spirit doth raise... To scorn delights and live laborious days. » — « La gloire est l'éperon qui incite l'âme pure à mépriser les plaisirs et à vivre des jours laborieux » ?) Il affirme ensuite qu'il est bien plus las encore de ses pénibles et vains efforts pour écrire cette poésie difficile par laquelle il avait voulu atteindre l'idéal. Dans l'espoir de le rendre fertile, il a labouré impitoyablement « le terrain avare et froid de sa cervelle » qui pourtant est resté stérile ; les sillons qu'il a creusés se sont trouvés être des tombes et lui-même par conséquent non pas un laboureur, mais un fossoyeur. Cependant, si « le poète impuissant qui maudit son génie » dans *L'Azur* continue donc à le faire dans *Las de l'amer repos*, il a changé d'avis sur un point important : dans *L'Azur*, sa seule ressource en dehors de son rêve d'écrire une poésie idéale était de « lugubrement bâiller vers un trépas obscur » ; dans *Las de l'amer repos*, au contraire, non seulement il ne peut plus supporter cette fainéantise, comme le disent les premiers vers, mais, en outre, il s'inquiète de l'idée de ne rien laisser à la postérité. Car tel nous semble être le sens des vers 8, 9 et 10 que Mme Noulet refuse de comprendre [1] :

> Que dire à cette Aurore, ô Rêves, visité
> Par les roses, quand, peur de ses roses livides,
> Le vaste cimetière unira les trous vides ?

— que dire au jour du Jugement Dernier (ce qui explique la majuscule que porte « Aurore ») quand le vaste cimetière, dont les roses livides de la mort auront reculé de peur devant les roses divines de la vie éternelle, ne sera qu'un groupement de tombeaux vides, quand les morts auront été appelés à justifier l'usage qu'ils ont fait de leur talent, à rendre à Dieu, comme le dit encore Milton dans le sonnet *On his blindness*, leur « true account » ?

1. Voir E. Noulet, *L'œuvre poétique de Stéphane Mallarmé*, Paris, 1940, p. 363 : « Beaux exemples de poésie pure, si l'on veut admettre cette expression ; car il est bien évident que le sens non seulement n'a aucune importance, mais encore s'évade des mots. »

Voici Mallarmé donc enfermé dans un dilemme : puisqu'il ne parvient pas à écrire cette poésie idéale qui le hante, a-t-il le droit de ne rien écrire du tout et de se réfugier dans « la litière où le bétail heureux des hommes est couché », comme il avait voulu le faire dans *L'Azur* ? C'est alors qu'un moyen de sortir de ce dilemme se présente à lui : las de sa paresse, comme de ses efforts par trop pénibles, il se décide à se contenter d'une poésie moins exigeante — c'est cette troisième solution dont nous avons fait mention. « Je veux délaisser l'Art vorace d'un pays cruel », dit-il, dans un rappel évident du terrain avare, froid et stérile dont il a parlé quelques vers plus haut. Avec un sourire résigné devant les reproches constants de ses amis, de son passé, de son génie et surtout peut-être de sa lampe qui pourtant, témoin de son angoisse pendant ses longues veillées, devrait se montrer compatissante, il veut :

> Imiter le Chinois au cœur limpide et fin
> De qui l'extase pure est de peindre la fin
> Sur ses tasses de neige à la lune ravie
> D'une bizarre fleur qui parfume sa vie
> Transparente, la fleur qu'il a sentie, enfant,
> Au filigrane bleu de l'âme se greffant.

On ne saurait trop insister, à notre avis, sur l'importance dans ces vers des mots « cœur », « limpide », « extase », « ravie », « parfume », « transparente », « sentie » et « âme » qui suggèrent tous un abandon à la sensibilité au lieu d'une lutte intellectuelle et qui contrastent de façon saisissante avec le vocabulaire de la première partie du poème — « pacte dur », « creuser », « veillée », « terrain avare et froid de ma cervelle », « fossoyeur sans pitié pour la stérilité ».

Ayant donc renoncé à sa folle ambition d'être un grand poète en faveur du rêve plus sage de ne laisser à la postérité que de jolis vers, Mallarmé est maintenant « serein » et « distrait », non plus hanté et las. Il va choisir non plus un « pays cruel », mais « un jeune paysage » dont il peindra, sans tenter d'y découvrir des profondeurs, les traits superficiels — la ligne d'azur mince et pâle d'un lac sous un ciel de porcelaine, le clair croissant de la lune près d'un nuage blanc, trempant sa corne dans les eaux non loin d'un groupe de roseaux semblables à des cils autour des yeux.

Le poème *Les Fleurs*, composé le mois suivant, en mars 1864, ne peut donc être que la mise en pratique de cette décision de renoncer à la poésie cérébrale en faveur du lyrisme facile, et en effet, comme l'indique le titre, Mallarmé, répondant au vœu de *Las de l'amer repos*, imite le Chinois au cœur limpide en peignant toute une série de fleurs que la nature a créées « pour le poète las que la vie étiole » — triste vers final qui rappelle manifestement l'argument du poème précédent.

Le pitre châtié, dont une première version fut composée, on le sait, le même mois que *Les Fleurs*, doit donc se placer immédiatement après

dans l'évolution de la pensée de Mallarmé, et une fois que cet ordre est accepté, la signification du titre, et, partant, le thème du sonnet deviennent parfaitement clairs. Car le premier sens du mot « pitre » est celui de « renégat » et c'est précisément parce qu'il a, dans *Les Fleurs*, renié sa vraie muse, celle de la poésie cérébrale, en faveur du lyrisme facile, que Mallarmé est châtié. Le tercet final de la première version du sonnet, réduit à deux vers dans la version définitive, nous semble d'ailleurs confirmer cette interprétation, puisque Mallarmé y reprend, d'une part, la deuxième moitié d'une analogie employée dans *L'Azur* entre sa cervelle épuisée et un pot de fard vidé et, de l'autre, l'image du calme lac de la fin de *Las de l'amer repos :*

> Ne sachant pas, hélas ! quand s'en allait sur l'eau
> Le suif de mes cheveux et le fard de ma peau
> Muse, que cette crasse était tout le génie.

Autrement dit, ne sachant pas, hélas, que son véritable génie résidait dans « l'art d'attifer la sanglotante idée », dans cette poésie cérébrale qu'il avait trouvé si difficile, trop difficile même, il a répudié ses pénibles efforts intellectuels en faveur du traître charme de la poésie naïve et simple.

Cependant, l'analogie de *L'Azur*, reprise dans ces vers, entre l'élaboration intellectuelle et le déguisement physique (jaillie sans doute de la métaphore courante : « parler sans fard ») fait naître dans l'esprit de Mallarmé une autre analogie, entre le poète cérébral et l'acteur qui doit toujours agencer froidement son jeu. Cette analogie se laisse déjà apercevoir dans le titre du sonnet, car le mot « pitre » a aussi un sens théâtral et Mallarmé est donc puni non seulement pour avoir été un renégat à sa muse, mais aussi, dans les derniers vers de la version primitive que nous venons de citer, pour avoir abandonné son métier d'acteur fardé, de poète cérébral.

Ce deuxième sens du mot « pitre » pourtant n'est guère développé dans la version primitive du poème, dont le premier quatrain ne fait que reprendre l'analogie entre des yeux et des lacs, et par conséquent la correspondance (comme dirait la critique baudelairienne) entre ceux-ci et le lyrisme facile, implicites dans le vers final de *Las de l'amer repos :*

> Pour ses yeux, — pour nager dans ces lacs, dont les quais
> Sont plantés de beaux cils qu'un matin bleu pénètre,
> J'ai, Muse, — moi, ton pitre, — enjambé la fenêtre
> Et fui notre baraque où fument tes quinquets,

Mais dans la version définitive de ce premier quatrain, Mallarmé développe beaucoup plus longuement le deuxième sens du mot « pitre », lui faisant de la place en réduisant à deux mots les deux premiers vers de la version primitive :

Yeux, lacs avec ma simple ivresse de renaître
Autre que l'histrion qui du geste évoquais
Comme plume la suie ignoble des quinquets,
J'ai troué dans le mur de toile une fenêtre.

Séduit donc par le lyrisme facile, ayant une naïve envie de quitter son rôle de poète cérébral, de ne plus calculer froidement, comme un acteur aux gestes étudiés, la valeur de chaque mot, l'effet de chaque phrase, Mallarmé a déchiré le symbole de ses longues veillées, le feuillet de papier qui est pour l'écrivain ce qu'est la toile pour le peintre et le rideau pour l'acteur, c'est-à-dire ce qui sépare l'artiste sérieux du domaine de la spontanéité irréfléchie.

Tel nous semble être le sens des deux premiers et du quatrième vers de la version définitive du sonnet. Reste le troisième vers où Mallarmé introduit un jeu de mots très complexe sur l'analogie entre l'acteur et le poète cérébral — jeu de mots qui à la fois confirme l'importance accrue de cette analogie et se trouve éclairé dès que l'on tient compte de celle-ci. Car tandis que l'acteur travaille à perfectionner ses gestes avec un chapeau à plumet, le poète cérébral travaille à perfectionner ses vers sous la fumée ignoble des lampes, et inversement, tandis que le poète cérébral travaille avec la plume, l'acteur travaille à la lumière des feux de rampe. Ce qui d'ailleurs permet et justifie ce double jeu de mots, c'est que dans le vers précédent il y a une telle fusion entre l'acteur et le poète que le verbe « évoquais », qui a pour sujet « histrion », est pourtant à la première personne. L'histrion et Mallarmé sont donc devenus une seule et même personne travaillant tous deux avec la plume et tous deux à la lumière des lampes.

Dans le deuxième quatrain, à part un écho du sens théâtral de « pitre » dans le dernier vers de la première version : « Oubliant mon habit de pitre au tronc d'un hêtre » et dans la phrase de la version définitive : « Reniant le mauvais Hamlet » (personnage qui, rappelons-le, devient incapable d'agir à force de trop réfléchir), Mallarmé revient au symbole du début du sonnet. Car, ayant « troué dans le mur de toile une fenêtre », ayant abandonné la poésie cérébrale, il s'est plongé dans le lac du lyrisme et, se débattant joyeusement dans ces eaux, il avait alors l'impression que mille vers se présentaient à son esprit, sans qu'il eût besoin de « creuser dans le terrain avare et froid de sa cervelle » pour trouver la façon idéale d'exprimer une pensée subtile :

De ma jambe et des bras limpide nageur traître
A bonds multipliés, reniant le mauvais
Hamlet ! c'est comme si dans l'onde j'innovais
Mille sépulcres pour y vierge disparaître.

Ainsi que dans la dernière partie de *Las de l'amer repos*, des mots tels que « limpide », « bonds », « multipliés », « mille » et « vierge » suggèrent

un libre abandon à la sensibilité fraîche et naïve, mais, par contraste, d'autres mots, comme « traître », « sépulcres » et « disparaître » prolongent le premier sens du mot « pitre » et présagent le châtiment déjà annoncé dans le titre, car Mallarmé sait maintenant que ces jolis vers qui l'avaient tenté étaient en réalité autant de tombeaux où, s'il avait persisté dans cette trahison, ses rêves d'immortalité poétique auraient été ensevelis.

Un semblable mélange de termes contrastants se rencontre dans le premier tercet :

> Hilare or de cymbale à des poings irrité,
> Tout à coup le soleil frappe la nudité
> Qui pure s'exhala de ma fraîcheur de nacre.

Après s'être lavé, dans les eaux du lyrisme, de tout le fard de la poésie travaillée, il se sentit ensuite comme rajeuni et rafraîchi. Mais subitement — et c'est ici le châtiment du pitre — le soleil, dont le disque rayonnant ressemble à une cymbale de bronze dorée brandie par un musicien et que, comme tout baigneur, il accueille d'abord avec joie — qu'il n'accueille même qu'avec joie dans la première version du sonnet — frappe son corps nu. D'un côté donc les mots « hilare », « pure », « s'exhala » et « fraîcheur » prolongent l'évocation du soulagement et de la joie qu'éprouvait Mallarmé de s'être échappé, de l'autre, les mots « irrité » et « frappe » sont comme un glas qui sonne et nous rappellent que ce poème est écrit après coup et que Mallarmé sait à présent que ce qu'il a fait c'était une trahison.

Le premier vers du tercet final, ajouté seulement dans la version définitive du sonnet, retourne au temps passé et doit donc être une dernière affirmation de Mallarmé datant de cette période de liberté passagère : « Rance nuit de la peau quand sur moi vous passiez », — c'est-à-dire : que le costume d'acteur me paraissait alors sombre et déplaisant. Ainsi, avec une adresse digne de lui, Mallarmé réussit à juxtaposer dans les derniers vers l'horreur qu'il éprouvait, pendant sa fugue vers le lyrisme, pour la poésie cérébrale et ensuite le regret qu'il éprouve, maintenant qu'il est revenu à sa vraie muse, de n'avoir pas reconnu que, comme le lui disait Eugène Lefébure [1], « le maniement et le travail assidu d'une même pensée..., l'incubation opiniâtre et le labeur fixe » formait le fond de son talent :

> . . . . . que c'était tout mon sacre
> Ce fard noyé dans l'eau perfide des glaciers.

Après un tel aveu, on ne s'étonne pas que, le mois suivant, dans *Soupir*, Mallarmé renouvelle ses vœux de fidélité à la muse de la poésie travaillée, car, compte tenu de la position chronologique de ce

1. Dans cette lettre, datée du 15 avril 1864, Lefébure parle justement du *Pitre châtié* (voir H. Mondor, *op. cit.*, p. 120-122).

poème, telle doit être l'identité de la « calme sœur » vers qui l'âme du poète

Monte, comme dans un jardin mélancolique,
Fidèle, un blanc jet d'eau soupire vers l'Azur !

Mais si Mallarmé ne se réfugiera peut-être plus dans le lyrisme facile, il a pourtant une longue lutte à soutenir — pressentie d'ailleurs dans la froide tristesse de la dernière moitié de *Soupir* — avant d'atteindre enfin à cette haute poésie dont il rêve et le poème qui exprime cette lutte est, croyons-nous, le très beau sonnet : *Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui.*

Il est vrai que ces vers ne parurent qu'en 1885, mais, comme l'a suggéré M. Michaud [1] et avant lui Mme Noulet [2], cette date de publication n'est sans doute pas aussi la date de composition. En effet, l'indéniable tristesse résignée par laquelle se termine le sonnet contraste de façon saisissante avec la ferme résolution de *Prose pour des Esseintes*, composée l'année précédente, et encore plus avec la superbe fierté de *Quand l'ombre menaça de la fatale loi*, publié vers la fin de 1883, où Mallarmé ne fait que reprendre, en l'appliquant à lui-même, le thème de la splendeur immortelle du génie, qui traverse également *Toast Funèbre* et *Le Tombeau de Poe*, composés en 1873 et 1876 respectivement. Puisqu'il existe une semblable confiance infinie dans *Ses purs ongles*, dont la première version, sous le titre *Sonnet allégorique de lui-même*, fut rédigée en 1868, on doit vraisemblablement reculer jusqu'avant cette date la composition de *Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui.*

Si l'on veut être plus précis cependant, il faut en appeler non plus au thème, mais au symbolisme de ce sonnet, car l'une des deux images qui le dominent, celle de l'oiseau, se rencontre également dans le dernier quatrain de *Sainte*, composé en décembre 1865, et dans les premiers couplets de *Don du poème*, composé en octobre 1865. Mais ce qui est plus intéressant encore, c'est que l'*Ouverture d'Hérodiade*, commencée en novembre 1865, nous fournit les mots « aile », « espace », « fuie », « oiseau », « plumage », « cygne » et « vols » — c'est-à-dire tout le vocabulaire essentiel du premier symbole de *Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui.* Quant au deuxième symbole, celui d'un lac gelé, rappelons que dans *Las de l'amer repos*, composé en février 1864, Mallarmé se déclare las

du pacte dur
De creuser par veillée une fosse nouvelle
Dans le terrain avare et froid de ma cervelle.

Pour discerner dans ces vers le lac gelé du sonnet, il suffit de substituer au mot « terrain » le mot « glaçon » et Mallarmé lui-même nous invite à le faire puisque le « lac dur » du premier quatrain de *Le vierge*,

1. Voir Guy Michaud, *op. cit.*, p. 116.
2. Voir E. Noulet, *Dix poèmes de Stéphane Mallarmé*, Genève, 1948, p. 87.

le vivace et le bel aujourd'hui devient, dans le premier tercet, « l'horreur du sol où le plumage est pris ». Or, l'on sait que Mallarmé se passionnait pour certains symboles à certaines époques de sa vie et puis les abandonnait pour d'autres — celui de l'azur, par exemple, appartient exclusivement aux premiers poèmes, comme *Le Guignon*, *Renouveau*, *Les Fenêtres*, *L'Azur*, *Les Fleurs*, *Soupir ;* celui d'une chambre vide aux poèmes composés entre 1866 et 1868, *Tout Orgueil fume-t-il du soir*, *Surgi de la croupe et du bond*, *Une dentelle s'abolit* [1], *Ses purs ongles ;* celui de la mer aux dernières compositions : *Salut*, *A la nue accablante*, *Au seul souci de voyager*, *Un coup de dés* — et puisque les deux images d'un oiseau et d'une étendue de glace ne dominent nulle part ailleurs dans l'œuvre du poète, il nous semble que l'on peut, sans crainte d'erreur, donner comme date de composition de *Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui*, la période 1864-1865 [2].

Si de tels rapprochements nous permettent de préciser la date de composition du sonnet, ils peuvent aussi nous révéler le sens caché des symboles du cygne et du lac gelé qui jettent sur le poème une sorte de voile translucide. Car que symbolise « le terrain avare et froid » de *Las de l'amer repos ?* Là, du moins, le doute n'est pas permis puisque Mallarmé ajoute aussitôt les mots « de ma cervelle ». Et que symbolisent les oiseaux du début de l'*Ouverture d'Hérodiade* et de *Don du poème ?* Là, non plus, on ne peut pas se tromper :

> Une aurore a, plumage héraldique, choisi
> Notre tour...
>
> Noire, à l'aile saignante et pâle, déplumée...
> L'aurore se jeta...

Il nous semble, en outre, qu'il suffit de lire avec un peu d'attention les deux premiers vers du sonnet pour se rendre compte que là aussi l'oiseau symbolise le jour :

> Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
> Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre...

car si le jour peut donner un coup d'aile, il doit être un oiseau et inversement l'oiseau, ou plutôt les oiseaux (car, comme nous allons le voir, il y en a au moins deux) doivent symboliser des jours.

1. Sur la date de composition de ces trois sonnets, voir Guy Michaud, *op. cit.*, p. 62.

2. L'étude chronologique des symboles de la poésie mallarméenne reste à faire, mais à cet égard l'index du vocabulaire poétique de Mallarmé dressé par Mme Noulet à la fin de son étude de l'œuvre du poète peut nous fournir des renseignements approximatifs sans doute (puisque l'emploi de tel ou tel mot dans un poème ne veut pas nécessairement dire que l'image désignée par ce mot y joue un rôle principal), mais significatifs tout de même. Car lorsqu'on complète ce tableau par celui de la chronologie de composition des poèmes de Mallarmé établi par M. Michaud, on se rend compte que des mots comme « agonie », « aurore », « azur », « cygne », « fard », « froid », « lampe », « pâle », « parfum », « plume » et « stérile » sont employés maintes fois pendant de très courtes périodes, mais très rarement et même pas du tout à d'autres époques.

Comment d'ailleurs Mallarmé est-il arrivé à concevoir ces symboles ? Est-ce que ce sont des créations arbitraires et donc inexplicables ? Nous ne le croyons pas, car il y a une ressemblance évidente entre un faisceau de rayons de soleil et les plumes de l'aile d'un oiseau, ainsi que le suggèrent précisément les vers de *Don du poème* et de l'*Ouverture* que nous venons de citer [1]. Et il n'est guère plus difficile de percevoir la genèse du symbole d'une étendue de glace pour représenter l'impuissance poétique, car ce qui témoigne de cette impuissance c'est « le vide papier que la blancheur défend », comme le dit Mallarmé dans *Brise Marine*, composé en mai 1865, et, de là, il n'y a qu'un pas à la transmutation de cette nappe blanche du papier en une surface gelée [2].

Il nous semble donc que le thème de *Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui* est celui de la lutte que livre Mallarmé chaque jour — ou, plus précisément, dans un raccourci poétique, la lutte que livre chaque jour — contre l'impuissance du poète à atteindre le monde idéal auquel il aspire, cette impuissance qu'il avait maudite dans *L'Azur*, qui l'avait incité à s'évader vers le lyrisme facile dans *Las de l'amer repos* et *Les Fleurs* et dans laquelle il est retombé après avoir d'abord regretté cette évasion dans *Le pitre châtié* et ensuite renouvelé ses vœux de fidélité à l'idéal dans *Soupir*.

Malgré cette rechute dans l'impuissance, Mallarmé garde donc toujours — ou disons plutôt tous les jours — l'espoir de pouvoir enfin se libérer de cette inaction où il est pris à force de trop réfléchir. C'est sur ce ton optimiste que le poème s'ouvre : ce nouveau jour, naissant pur, vigoureux et beau, va-t-il permettre au poète de prendre son essor — ou plus exactement va-t-il, ce jour lui-même, prendre son essor — sur l'aile de l'inspiration, va-t-il en finir avec les hésitations et rompre l'effet hypnotique du « vide papier que la blancheur défend », sous lequel se trouvent d'autres feuillets de papier également blancs, symboles et témoins d'autres journées infructueuses, d'autres « vols qui n'ont pas fui » ?

Bien que le symbolisme du deuxième quatrain reste pareil à celui du premier, il s'agit — le poète nous le dit — d'un autre oiseau et par conséquent d'un autre jour, d'un jour d'autrefois. (On s'aperçoit donc de la liaison étroite et logique entre le dernier vers du premier quatrain et le premier vers du deuxième quatrain, et sans doute Mallarmé retourne mélancoliquement la nouvelle page de son carnet pour regarder les pages précédentes également blanches.) Ce jour

1. Une semblable analogie entre un faisceau de rayons de soleil et l'aile, sinon d'un oiseau, du moins d'un ange se rencontre dans *Sainte*, composée en décembre 1865. Il s'y ajoute cependant une autre analogie entre une aile et une harpe dont la fusion crée le « plumage instrumental » sur lequel semble jouer la sainte du vitrail que traversent les lueurs du couchant.

2. Nous sommes d'ailleurs persuadés que tous les symboles de la poésie mallarméenne ont une semblable genèse logique et que l'on peut donc remonter à la source de chaque symbole et, du même coup, en retrouver le sens.

d'autrefois se souvient que lui aussi avait été dans le temps pur, vigoureux et beau, mais n'ayant pas su s'envoler au bon moment, sous le coup de l'inspiration, il a été saisi par le démon de l'impuissance et a dû se rendre à son cruel ennemi.

Il est vrai que cette interprétation nous oblige à donner au verbe « se délivrer » non pas le sens de « se libérer », mais celui de « se livrer ». Ce sens pourtant nous paraît s'imposer, car pourquoi le cygne se libérerait-il *sans espoir* et est-ce la libération que mérite le cygne pour n'avoir pas su chanter à temps avant l'arrivée de la saison des gelées ? Ajoutons que c'est ce sens qu'a le verbe anglais " to deliver oneself up " et que ce n'est pas la seule fois que le savant professeur de langue anglaise déforme ainsi un mot français : dans *La chevelure vol d'une flamme*, le verbe « écorcher » du pénultième vers signifie manifestement non pas « dépouiller de sa peau », mais « brûler », le sens précis du mot anglais " to scorch ".

Ce deuxième quatrain ne peut qu'être entre parenthèses, car dans le premier tercet, Mallarmé répond de toute évidence à la question posée dans le premier quatrain : ce nouveau jour va-t-il enfin briser cette impuissance glaciale où le poète est pris ? Hélas, non ; il fournira un certain effort, le cygne symbolique réussira à secouer un peu de ce givre qui se forme sur lui dans son inaction, mais il ne parviendra tout de même pas à donner le grand coup d'aile ivre nécessaire pour s'affranchir de la néfaste habitude de trop réfléchir. (On pense, et Mallarmé lui aussi pensait peut-être, comme dans *Le pitre châtié*, à Hamlet dont " the native hue of resolution is sicklied o'er with the pale cast of thought " — « le teint frais de la résolution s'affaiblit sous le reflet pâle de la pensée ».)

La conclusion est déjà inévitable : ce jour présent devient lui aussi, tout comme le jour d'autrefois, un fantôme condamné à ne pas prendre le vol par suite de son « pur éclat », de son désir de n'écrire qu'une poésie idéale. Mais s'il regrette l'échec de son espoir, il peut tout de même se vanter cette fois de n'avoir pas cédé à la tentation de faire des vers sans valeur et adoptant donc l'attitude dédaigneuse des jours d'autrefois (le C majuscule du mot final semble indiquer qu'il s'agit d'un nom collectif), il vient s'aligner à côté de tous les autres « vols qui n'ont pas fui », de la longue file de journées perdues.

Dans *Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui*, Mallarmé tient donc, malgré son découragement, la promesse qu'il avait donnée dans *Soupir* de rester fidèle à l'idéal. Dans *Brise Marine* cependant, composé, nous l'avons dit, en mai 1865, il est sur le point de céder une seconde fois à la tentation du lyrisme, car il semble peu probable que l'on doive prendre au pied de la lettre ce désir de « partir pour une exotique nature ». Le « limpide nageur traître » du *Pitre châtié* se retrouve ici puisque Mallarmé déclare que « rien... ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe », ni les attraits de la vie réelle, qui n'ont plus aucun charme pour lui, ni sa longue et vaine lutte pour atteindre l'idéal.

Mais cette fois il peut s'examiner assez objectivement pour ironiser sur cette notion ridicule que l'on peut vraiment s'évader :

> Un Ennui, désolé par les cruels espoirs
> Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !

Comme dans *Le pitre châtié* il sait, au fond de lui-même, qu'une telle fuite vers le lyrisme serait pour lui la fin de ses rêves de gloire immortelle :

> Et, peut-être, les mâts, invitant les orages
> Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages
> Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots...

Il est pourtant difficile de résister à cet appel séduisant du lyrisme :

> Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

Mallarmé y résistera cependant et bientôt sa pénible lutte va se sceller sinon par un triomphe éclatant du moins par une première victoire. Il parviendra bientôt à définir l'idéal vers lequel il aspire et en même temps il apprendra, comme il le dira dans une lettre à Eugène Lefébure de mai 1868 [1], à « teindre ses vers d'absolu », cet absolu qui commence à se laisser apercevoir à partir de 1866, dans un groupe de poèmes qui constitue une autre étape dans l'évolution de la pensée poétique de Stéphane Mallarmé.

C. CHADWICK.

1. Voir H. Mondor, *op. cit.*, p. 259.

LA NUIT MAGIQUE DE PAUL VALÉRY
ÉTUDE DE « FÉERIE »

Ces dernières années, il a paru beaucoup d'études sur la poésie de Paul Valéry, mais pour la plupart c'est à l'interprétation ou à l'appréciation des *Charmes* ou de *La Jeune Parque* que les exégètes se sont consacrés. Ils ont négligé comme œuvres de jeunesse gâtées par le mauvais goût de l'époque (1890), les poèmes recueillis dans l'*Album de Vers anciens* [1]. Ils paraissent, en somme, ne pas tenir compte du fait que le texte de ces poèmes n'est pas celui qui a paru dans les petites revues de 1890-1898 : *La Conque*, *L'Ermitage*, *La Syrinx*, etc. Ces poèmes ont subi des remaniements considérables avant leur republication, et souvent ils représentent autant la maturité que la jeunesse de leur auteur. Parmi ceux qui sont aussi bien des poèmes de maturité que de jeunesse, il faut compter les deux sonnets où Valéry évoque d'une façon éblouissante une nuit magique : *Féerie* et *Même Féerie*. Je me propose d'étudier ici en quelque détail ces sonnets.

Ils sont d'abord intéressants en eux-mêmes comme produits d'une inspiration qui n'est pas du tout philosophique. On a tellement commenté, tellement interprété la *pensée*, la *philosophie* de l'auteur du *Cimetière marin*, qu'on a un peu oublié le poète pur. C'est ce dernier qui se manifeste dans les *Féeries*. Mais ces sonnets posent une question toute spéciale : l'existence, côte à côte, dans l'œuvre du poète, de deux états de ce qui est essentiellement un seul poème met devant nous la théorie toute valéryenne de plusieurs solutions possibles d'un seul problème poétique.

1. Un exemple assez typique est le livre de Noël Felici, *Regards sur Paul Valéry* (Paris, 1951). Felici a peu d'admiration pour la plupart des poésies de l'*Album*, et, en particulier, il voit dans *Féerie* l'influence des « sucreries d'un Samain ». (P. 27). Pour être juste, il faut dire que les poètes de l'*Album* n'ont été négligés ni par Jacques Duchesne-Guillemin (*Étude de « Charmes » de Paul Valéry*, Bruxelles, 1947 — malgré son titre ce livre discute un certain nombre des poésies de l'*Album*), ni par P. O. Walzer (*La Poésie de Paul Valéry*, Genève, 1953 — l'étude la plus complète de la poésie de Valéry : Walzer donne les variantes des poésies de l'*Album* et les discute brièvement), ni par Francis Scarfe (*The Art of Paul Valéry*, London, 1954 — un chapitre est consacré à l'*Album*). Je signalerai aussi l'étude de J. R. Lawler, « The Technique of Valéry's *Orphée* », publiée dans *AUMLA (Journal of the Australasian Universities Modern Language Association)*, d'octobre 1956.

I. — Historique de la publication des « Féeries ».

Il existe quatre [1] versions de cette œuvre. La première, sous le titre de *Blanc*, a paru dans la revue *L'Ermitage* de décembre 1890 ; la seconde, intitulée *Fée*, dans la revue *Les Fêtes*, du 15 janvier 1914. La forme intitulée *Féerie* a été publiée dans la première édition de l'*Album de Vers anciens* (Paris, Adrienne Monnier, 1920), et *Même Féerie* a été incluse, avec trois poèmes inédits, dans un petit volume intitulé *Quelques Vers*, édité par Stols, à Maestricht, en 1926 [2].

La différence du titre a trompé pendant longtemps les chercheurs un peu trop pressés, et ce n'est qu'assez récemment que *Blanc* a été identifié comme le premier état des *Féeries*. Le manuscrit autographe (voir note 1) est daté « 25 août 90 ». Ceux [3] qui ont vu dans *Féerie* l'évocation des nuits au Peyrou, à Montpellier, où Valéry avait amené son nouvel ami, André Gide, se trompent, puisque ce n'est qu'au mois de décembre de cette année-là qu'ils se sont connus [4]. Le seul commentaire qu'on pourrait mentionner sur *Blanc* est celui (implicite plutôt qu'exprimé) de Pierre Louÿs, qui a reproché à son ami de ne pas avoir inclu ce sonnet (ainsi que d'autres poèmes qu'il nomme) dans le petit recueil de ses vers que Valéry avait fait pour lui [5].

La date, le 15 janvier 1914, indique que *Fée*, deuxième version des *Féeries*, est la deuxième publication poétique de Valéry après son « retour » [6] à la poésie [7]. C'est à Jean Hytier, qui a annoté les poésies de Valéry dans le premier volume de l'édition de la Pléiade, que nous devons la révélation (sinon la découverte) de cette publication dans la petite revue obscure, *Les Fêtes*, « organe du Comité central des Fêtes et Cérémonies civiles ». André Lebey, ami de Valéry de longue date, était un membre actif de cette organisation, et a publié des

1. A vrai dire *cinq* — le manuscrit autographe de *Blanc* (que possède Mme Paul Valéry) diffère, dans deux détails non sans intérêt, du texte imprimé dans *L'Ermitage*. J'indique ces variantes plus loin. Sur ce manuscrit, on trouve, écrits au crayon en marge et entre les vers, des fragments de vers (et même un vers entier) et des mots : indications, sans doute, que Valéry a eu l'idée des changements qu'il voulait faire en relisant le manuscrit. Quelques-unes de ces variantes (que je mentionnerai, en note, au fur et à mesure que j'arriverai aux vers auxquels elles étaient destinées) ont paru dans *Fée* et ont subsisté dans les deux *Féeries*. D'autres n'ont pas servi du tout.

2. Avec le titre *Féerie (variante)*.

3. Voir Jean Soulairol, *Paul Valéry*, Paris, 1952, p. 60.

4. Gide fait une allusion à ces nuits dans un passage connu des *Nourritures terrestres* (IIIe partie). Évidemment, en écrivant les versions ultérieures de ce sonnet, Valéry aurait pu penser à son amitié avec Gide, mais cette amitié, vingt ans plus tard, était devenue bien moins lyrique.

5. Voir Henri Mondor, *André Gide et Paul Valéry, le premier temps d'une amitié*, Monaco, 1947, p. 95.

6. Il n'existe aucune étude complète (et qui tient compte de tous les documents connus actuellement) de ce retour. Pour un récit assez complet, voir Maurice Bémol, *Paul Valéry*, Paris, 1949, p. 293-303.

7. Le sonnet *Orphée* a été publié dans la même revue que *Fée*, quatre mois plus tôt. (*Les Fêtes*, 15 septembre 1913 — je n'ai pas vu ce numéro de la revue, mais j'ai vu l'annonce du *Sommaire* du numéro.)

articles dans *Les Fêtes* et dans la revue qui l'a précédée, *Annales des Fêtes et Cérémonies civiles*. Ce serait peut-être lui qui aurait demandé à Valéry des vers pour *Les Fêtes* [1].

Rappelons que *Féerie* a paru pour la première fois en 1920, et *Même Féerie* (sous le titre de *Féerie* [*variante*]), en 1926. Le titre *Même Féerie* a été donné au sonnet quand il a pris place dans l'*Album de Vers anciens* des *Poésies* de 1930 à la suite de *Féerie*. Depuis cette date, les deux sonnets, intitulés *Féerie* et *Même Féerie*, paraissent, l'un après l'autre, dans toutes les éditions des *Poésies* de Valéry.

II. — Le texte des sonnets.

BLANC

à A. Dugrip [2]

La lune mince verse une lueur sacrée,
Comme une jupe d'un tissu d'argent léger
Sur les degrés d'ivoire où va l'Enfant songer
Chair de perle que moule une gaze nacrée.

Sur les cygnes dolents qui frôlent [3] les roseaux,
— Galères blanches et carènes lumineuses —
Elle effeuille des lys et des roses neigeuses
Et les pétales font des cercles sur les eaux.

Puis — pensive [4] — la fille aux chimères subtiles
Voit se tordre les flots comme de blancs reptiles
A ses pieds fins chaussés d'hermine et de cristal ;

La Mer confuse des fleurs pudiques l'encense
Car elle enchante de sa voix, frêle métal,
La Nuit lactée et douce et le pâle silence.

(*L'Ermitage*, n° 9, décembre 1890.)

FÉE

La lune mince verse une lueur sacrée
Toute une jupe d'un tissu d'argent léger,
Sur les bases de marbre où va l'Ombre songer
Que suit d'un char de perle une gaze nacrée.

Pour les cygnes soyeux qui frôlent les roseaux
De carènes de plume à demi-lumineuse
Elle effeuille infinie une rose neigeuse
Et les pétales font des cercles sur les eaux.

1. Le numéro des *Fêtes* qui contient *Fée* (conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet) contient le compte rendu d'un dîner du Comité des Fêtes auquel André Lebey a parlé.
2. Un ami de Valéry à Montpellier, poète lui aussi.
3. *Ms. aut.*, v. 5 : *hantent.*
4. *Ms. aut.*, v. 9 : *rieuse.*

Mouvant l'Ombre l'iris de présences subtiles
Son frisson sur les flots coule de blancs reptiles
A ses pieds fins glacés d'hermine et de cristal ;

La chair confuse des molles roses commence
A frémir, si d'un chant le diamant fatal
Fêle toute la nuit d'un fil de fée immense.

(*Les Fêtes*, vol. IV, n° 39, 15 janvier 1914.)

FÉERIE

La lune mince verse une lueur sacrée
Toute une jupe d'un tissu d'argent léger,
Sur les bases de marbre où vient l'Ombre songer
Que suit d'un char de perle une gaze nacrée.

Pour les cygnes soyeux qui frôlent les roseaux
De carènes de plume à demi-lumineuse,
Elle effeuille infinie une rose neigeuse
Dont les pétales font des cercles sur les eaux...

Est-ce vivre ?... O désert de volupté pâmée
Où meurt le battement faible de l'eau lamée,
Usant le seuil secret des échos de cristal...

La chair confuse des molles roses commence
A frémir, si d'un cri le diamant fatal
Fêle d'un fil de jour toute la fable immense.

(*Album de Vers anciens*, Paris, Adrienne Monnier, 1920.)

MÊME FÉERIE

La lune mince verse une lueur sacrée,
Comme une jupe d'un tissu d'argent léger,
Sur les masses de marbre où marche et croit songer
Quelque vierge de perle et de gaze nacrée.

Pour les cygnes soyeux qui frôlent les roseaux
De carènes de plume à demi-lumineuse,
Sa main cueille et dispense une rose neigeuse
Dont les pétales font des cercles sur les eaux.

Délicieux désert, solitude pâmée,
Quand le remous de l'eau par la lune lamée
Compte éternellement ses échos de cristal,

Quel cœur pourrait souffrir l'inexorable charme
De la nuit éclatante au firmament fatal
Sans tirer de soi-même un cri pur comme une arme ?

(*Quelques Vers*, Maestricht, Stols, 1926 [1].)

1. Comme je l'ai déjà indiqué, le titre, dans la première édition (1926) était *Féerie (variante)*, et il y avait, aux vers 3, 7, 12 et 13, des variantes que je discuterai plus tard.

III. — Étude et commentaire.

Le mobile qui a poussé Paul Valéry, vers l'année 1912, à commencer à remanier ses vers anciens et la manière dont il s'y est mis sont expliqués avec une précision intéressante dans l'essai intitulé *Fragment de Mémoires d'un Poème*, écrit en 1937 :

> S'il [*il parle de lui-même à la troisième personne*] s'arrêtait sur une page, il considérait la faiblesse dans la plupart des vers : *il se sentait je ne sais quelles envies de les renforcer, d'en refondre la substance musicale* [*les italiques sont de Valéry*]... Il y en avait, çà et là, d'assez gracieux, qui ne venaient qu'accuser les autres et gâter l'ensemble, car *l'inégalité dans un ouvrage m'apparut alors, tout à coup, le pire des maux.*
>
> Cette remarque fut un germe...
>
> Je trouvai bientôt un amusement à essayer de corriger quelques vers, sans attacher l'ombre d'un dessein à ce petit plaisir local que procure un travail libre et léger, que l'on prend, que l'on laisse, qui se passe en substitutions infiniment essayées, où l'on ne met de soi que ce qui ne prétend à rien. Il faut avouer qu'il n'est pas sans exemple qu'en effleurant ainsi, sans se laisser engager, les claviers de l'esprit, on en tire parfois des combinaisons très heureuses [1].

L'étude de ce procédé, la comparaison de ces « combinaisons très heureuses » qu'a trouvées Valéry, avec le sonnet primitif, travail fascinant et très difficile en même temps, serait, en somme, un travail direct et pour ainsi dire linéaire s'il n'existait que trois états de notre sonnet, c'est-à-dire *Blanc*, *Fée* et *Féerie*, s'il ne s'agissait que des améliorations successives apportées par le poète à une œuvre de jeunesse dès l'origine jolie, mais assez conventionnelle. Car il n'y a pas de doute de la supériorité de *Fée* sur *Blanc* et de *Féerie* sur les deux versions antérieures. Mais l'existence de *Même Féerie* complique cette situation simple et y ajoute un problème tout différent, bien valéryen, et qu'on ne trouve pas souvent chez d'autres poètes. Car *Même Féerie* n'est pas, comme sa date pourrait le suggérer, un remaniement ultérieur de *Féerie*. Son titre définitif, ainsi que le titre original, *Féerie (variante)*, indiquent cela nettement, et un examen du texte le confirme. Ce n'est pas non plus une version du sonnet qu'on peut placer entre *Blanc* et *Fée* ou entre *Fée* et *Féerie*. C'est un autre traitement du sujet, un autre développement du thème énoncé par les deux premiers vers du sonnet (vers qui n'ont qu'une seule variante qui n'en change pas le sens). Nous aurons donc, dans notre étude du poème, à considérer et à essayer d'expliquer non seulement les raffinements successifs apportés par la maturation du génie du poète, mais aussi son habitude ou plutôt sa méthode d'admettre et de maintenir plusieurs solutions d'un problème poétique donné, toutes également

1. Cet essai a été publié d'abord dans la *Revue de Paris* du 15 décembre 1937, ensuite inclus dans *Variété V*. Référence, comme pour d'autres œuvres en prose de Valéry, à l'édition de la Pléiade (Paris, 1958), vol. I, p. 1480.

légitimes et également justifiées, et sans doute pour lui également belles.

Voyons d'abord comment Valéry lui-même (en 1933) a exposé son attitude à ce sujet :

> J'ai été blamé... d'avoir donné plusieurs textes du même poème, et même contradictoires. Ce reproche m'est peu intelligible... Au contraire, je serais tenté (si je suivais mon sentiment) d'engager les poètes à produire, à la mode des musiciens, une diversité de variantes ou de solutions du même sujet. Rien ne me semblerait plus conforme à l'idée que j'aime à me faire d'un poète et de la poésie [1].

Voilà l'énoncé le plus explicite que l'on puisse trouver chez Valéry de cette théorie. Mais d'autres remarques éparpillées à travers sa carrière littéraire indiquent que c'était pour lui une préoccupation fréquente. Ainsi, dans un *Cahier* de 1901, discutant forme et fond en littérature, il dit que « forme implique multiplicité de solutions » [2]. Deux ans plus tard, voici un de ces aphorismes frappants dans lesquels Valéry aimait à résumer sa pensée sous une forme figurée : « La vigne et le figuier sont deux solutions du même problème » [3]. Bien plus tard, c'est au nom de cette même théorie qu'il rejette un principe cher à Flaubert : « [Flaubert] était convaincu qu'il n'existe pour une idée qu'une seule forme, qu'il s'agit de la trouver ou de la construire et qu'il faut peiner jusque-là. Cette belle doctrine n'a malheureusement aucun sens » [4].

Cette théorie, le poète l'avait-il déjà conçue en 1890, quand il composa *Blanc ?* C'est peu probable. Son intention était sans doute très simple ; il voulait faire un sonnet qui évoquerait dans un paysage nocturne composé de clair de lune, eau et fleurs, une de ces jeunes filles blanches, pures, éthérées, féeriques, qui étaient si à la mode à l'époque, une sœur d'Hérodiade ou de Mélisande ou de l'Infante de Samain [5]. Il l'appelle « L'Enfant », souvenir peut-être du « Mon enfant, ma sœur » de Baudelaire. Pour quelqu'un qui ne connaîtrait pas les versions ultérieures du sonnet, il n'y aurait aucune ambiguïté ; le majuscule de « L'Enfant » indique assez bien que c'est d'elle qu'il s'agit dans le reste du poème : « elle » dans les vers 7 et 13, et « la fille aux chimères subtiles » (v. 9) dont les « pieds fins » sont « chaussés d'hermine et de cristal » (v. 11) — chaussures intéressantes : le poète se serait-il souvenu, en faisant sa propre interprétation, de la pan-

1. « Au sujet du *Cimetière marin* », *Variété III*, éd. Pléiade, I, 1497.

2. Les *Cahiers* (en cours de publication maintenant) sont l'expression, au jour le jour, de la pensée du poète, depuis qu'il s'était fixé définitivement à Paris (1894) jusqu'à sa mort. Aux premiers, il a donné des titres variés : « Livre de mon bord », « Log Book » et même « Self Book » *(sic)*. Je cite le volume 2 des *Cahiers* (1957), p. 496.

3. *Cahiers*, vol. 3 (1958), p. 103.

4. *Fragment de Mémoires d'un Poème* (éd. Pléiade, I, 1476).

5. Pour ne pas suggérer une influence impossible, je note que l'Infante de Samain et Mélisande sont nées toutes les deux après *Blanc*.

toufle de Cendrillon, à l'origine, de *vair* (fourrure), mais souvent devenue de *verre ?* Ce serait encore un détail pour suggérer un personnage féerique.

Les deux premiers vers et le premier hémistiche du troisième présentent un paysage, complété par les détails du deuxième quatrain : un bassin ou une fontaine où nagent des cygnes blancs [1], entouré de marches de pierre blanche, sous un clair de lune argenté. Une jeune fille pensive, vêtue de gaze blanche, effeuille des fleurs dans l'eau, regarde un moment le remous, et puis rompt le silence avec un chant frêle, mais enchanteur.

« Un poème ne peut pas se penser en prose sans périr », devait dire Valéry bien plus tard [2]. Ce n'est pas vraiment le cas avec *Blanc*, qui peut « se penser en prose » assez facilement, comme nous l'avons vu. Cela indiquerait sans doute que la dose de poésie pure qu'il contient n'est pas très forte. La joliesse du sonnet vient de quelques images réussies, dont le poète a gardé la plupart dans les versions ultérieures, en les améliorant (les vers 1, 2 et 7, 8, par exemple). Quoique les images du dernier vers fussent assez jolies, Valéry a changé ce vers complètement dès la deuxième version *(Fe)* [3]. Il a peut-être jugé qu'il donnait trop l'impression d'être un pâle reflet du magnifique dernier vers du *Toast funèbre*, de Mallarmé :

> Et l'avare silence et la massive nuit.

Il y a du conventionnel dans *B*, par exemple, l'adjectif « dolents » appliqué aux cygnes, et des gaucheries : les vers 9 et 11 donnent l'impression de n'être guère que des chevilles. Le titre se justifie par plusieurs détails : les « degrés » sont « d'ivoire », « L'Enfant » a une « chair de perle », les cygnes sont des « galères blanches » ; il y a des lys, des roses « neigeuses » ; les flots sont « de blancs reptiles », les pieds sont « chaussés d'hermine », la nuit est « lactée ». Valéry s'est sans doute souvenu de la *Symphonie en blanc majeur* de Gautier, mais il ne l'a pas imitée.

Examinons maintenant, en détail et vers par vers, les trois autres versions du sonnet, en nous rappelant constamment la complication du problème, c'est-à-dire que nous serons en présence de variantes qui seront tantôt des corrections, des pas vers la perfection, et tantôt simplement des « solutions » différentes d'un même problème poétique. Il ne sera pas toujours facile de distinguer entre les deux espèces de variantes.

1. Si Valéry évoque un paysage réel, cela pourrait évidemment être la Fontaine du Peyrou, à Montpellier. Mais, à en croire Gide, qui fait allusion, comme je l'ai déjà dit (voir p. 200 n. 4), à une promenade avec Valéry à cette fontaine, les cygnes seraient noirs.

2. « Au sujet du *Cimetière marin* » (éd. Pléiade, I, 1503).

3. Je me propose désormais d'indiquer les quatre versions par les abréviations suivantes : *Blanc — B, Fée — Fe, Féerie — F, Même Féerie — MF.*

Remarquons d'abord que le travail de correction, repris plusieurs fois par Valéry, avait commencé même avant la première publication. Le manuscrit autographe (voir p. 200) portait au vers 5 le verbe « hantent » et au vers 9 le deuxième mot était l'adjectif « rieuse ». Le changement de « hantent » à « frôlent » ajoute une image et améliore la sonorité. Et il n'y a pas de doute que l'adjectif « pensive » convient mieux que « rieuse » à ce paysage lunaire.

Pour les deux premiers vers du premier quatrain, nous n'avons qu'une seule petite variante : au vers 2, « comme une jupe » de *B* est gardé dans *MF*, tandis que *Fe* et *F* ont « toute une jupe ». Je trouve le changement d'une comparaison à une métaphore, une amélioration ; tout le monde ne sera peut-être pas d'accord. Pourquoi le poète serait-il revenu dans *MF* à la leçon originale, quand il avait, dès 1914, introduit le changement ? Voici une explication, trop simpliste peut-être : *MF* étant une forme variante, il fallait des variantes, et Valéry n'était pas tout à fait convaincu de la supériorité du changement introduit dans *Fe* et dans *F*.

Les variantes que nous trouvons aux vers 3 et 4 sont importantes, car elles ont déterminé un changement de direction, une déviation, dont le résultat final est que le sonnet *F* est un poème tout à fait différent du sonnet primitif *B*. Je discuterai ceci plus loin : c'est sûrement ce que voulait dire Valéry en parlant de « plusieurs textes du même poème, et même contradictoires » (voir plus haut, à la p. 204). Ici la leçon de *MF* est beaucoup plus près de *B* que celles de *Fe* et de *F*. Si Valéry a écrit *MF* après *Fe* (ce qui est probable), il a fait ici un retour en arrière. Comme s'il voulait enlever l'empreinte un peu précieuse contenue dans l'expression « L'Enfant », il la remplaça, dans *MF*, par « quelque vierge ». Pour ce vers, le texte de 1926, *Féerie (variante)*, est différent de celui des impressions ultérieures de *MF* :

Sur les masses de marbre où glisse et vient songer...

La substitution de « marche » à « glisse » ajoute une allitération de plus, et « croit songer » (que je traduis : « trouve que c'est si beau que c'est comme un songe ») ajoute à la magie du paysage. Avec ces détails changés, le poète a mis le personnage (« quelque vierge ») dans le vers 4, et il n'y avait plus de place pour l'évocation concrète « chair de perle que moule ». En ce sens, la version de *MF* est plus éthérée que celle de *B*.

Mais, dès 1914, Valéry avait trouvé une variante qui non seulement rendait le paysage plus éthéré encore, mais qui ajoutait aussi du flou, du vague, et qui rendait ambigu le sens du poème :

Sur les bases de marbre où va [1] l'Ombre [2] songer...

1. « Vient » dans *F*.
2. Sur le manuscrit autographe, les mots « l'ombre » sont écrits au crayon au-dessus de « L'Enfant ».

Les « degrés d'ivoire » de *B* ont disparu des trois autres états. « Marbre » est plus naturel que « ivoire » pour ce paysage, et également sonore. Tout en étant moins précis que « degré », « masses » (de *MF*) et « bases » (de *Fe* et de *F*) sont plus sonores. Le fait que Valéry a employé « masses » dans *MF*, tandis que dans *F* il gardait les « bases » de *Fe*, indiquerait qu'il trouvait que l'emploi des deux pouvait se justifier. Le mot « bases » étant plus concret suggère, soit une structure de marbre, soit une ruine pittoresque de colonnes renversées. « Masses » donne moins comme image, mais a l'avantage de l'allitération.

Que devons-nous dire de la substitution, dans *Fe* et dans *F*, de « l'Ombre » à « L'Enfant » de *B* ? Et de la qualification si vague de cette « Ombre », avec le remplacement de la « chair de perle » de *B* par l'inattendu « char de perle » [1] ? Je dirai d'abord que nous avons ici la première suggestion d'une « féerie ». « L'Ombre » est sans doute la « fée » du titre de la seconde version, suivie de son char merveilleux — mais tout est dans une pénombre vague à peine éclairée par le clair de lune (rappelons-nous qu'il s'agit d'une lune « mince ») [2]. Ce qu'il y a de plus curieux c'est le changement « chair » ➤ « char ». Cela pourrait bien être un exemple de ce que Albert Henry appelle « la variable phonétique » [3]. Dans l'orthographe, « chair de perle » et « char de perle » ne diffèrent que d'une seule lettre, et dans la phonétique, que du son d'une seule voyelle. Ce léger changement de sonorité est pourtant harmoniquement une amélioration sensible. Mais le sens, l'image, sont très différents. Ce changement pourrait-il être le résultat du hasard ? Dans ses écrits théoriques, Valéry a souligné à différentes reprises l'importance du hasard et même des *lapsus* dans la composition des poèmes [4]. « *Lapsus*, chose admirable, dispense quelquefois quelque erreur très heureuse, *felix culpa :* la langue a bien fourché [5]. » De toute façon, on peut avancer l'hypothèse que cette *variable phonétique* est le résultat du hasard d'une faute de transcription : elle aurait suggéré au poète un changement qui devait faire dévier le sens du sonnet entier. Car, à mon avis, dans les textes *Fe* et *F* (au moins dans *F ;* je suis moins sûr pour *Fe*, où le premier tercet reste assez près de *B*), ce n'est plus le personnage présenté dans le premier quatrain qui accomplit l'action du deuxième quatrain, c'est la lune : ce qui ajoute beaucoup, il me semble, à la beauté de l'évocation.

Regardons maintenant le deuxième quatrain. Les deux premiers

1. Il s'agit sûrement ici du *char* d'une fée. Il est assez curieux que pendant l'automne de 1913, époque où Valéry aurait bien pu être en train de travailler à ce poème, il emploie l'expression « char de fée » dans ses *Cahiers*. Se reprochant une timidité de langage, il note : « Ce trait bête, timidité absurde, comme qui craindrait de mettre des roues de diamant à un char de fée verbal. » (*Cahiers*, vol. 4, 1958, p. 851.)

2. Je dois avouer que je ne suis pas sûr des rapports syntaxiques des mots dans le vers 4 de *Fe* et de *F*.

3. *Langage et Poésie chez Paul Valéry*, Paris, 1953, p. 23.

4. Voir Hytier, *La Poétique de Valéry*, Paris, 1953, p. 142.

5. Valéry, *Mauvaises pensées et autres*, Paris, 1942, p. 222.

vers ne présentent aucun problème. L'image des cygnes, déjà jolie dans *B* (à part l'adjectif « dolents » et une certaine gaucherie dans l'accouplement des deux images « galères » *et* « carènes » : le changement du vers 6, accompli dès 1914, démontre bien la maturation du génie du poète), trouve sa forme finale, perfectionnée, dans *Fe*, et ne subit plus de changements [1]. Que Valéry savait déjà, en 1890, faire de très beaux vers est démontré par le vers 8, qui n'a subi qu'une seule petite modification : dans *F* et dans *MF* « dont les » pour « et les » produit une sonorité plus subtile.

Le vers 7 pose un problème. Pour un lecteur comme moi, qui ai lu le sonnet la première fois dans la version *F*, et qui ignorais à ce moment-là l'existence d'autres versions, une de ses grandes beautés était l'image par laquelle la lumière de la lune sur le bassin semble être une grande rose blanche que la lune est en train d'effeuiller lentement (« infinie »), et « dont les pétales font des cercles sur les eaux ». Quand on lit *MF*, on peut, à la rigueur, donner la même interprétation, tout en trouvant que le détail « sa main » gâche un peu l'image, étant un peu trop concret pour ce paysage si éthéré. Il est plus naturel, pourtant, de prendre la « vierge » du quatrième vers de *MF* comme le sujet des verbes dans le vers 7. Avec *B* (que je n'ai vu que bien plus tard, la différence du titre rendant les recherches difficiles, puisque je n'avais pas à ma disposition à ce moment les petites revues de 1890), il me semble qu'il n'y a pas de doute possible ; l' « elle » du vers 7 est bien la même que « L'Enfant » du vers 3 et la « fille aux chimères subtiles » du vers 9. Le changement syntaxique a pu être fait dès la version de 1914, mais ce n'est pas sûr ; la présence, dans le premier tercet de *Fe*, de « l'Ombre », avec ses « pieds fins », laisse un doute. Et pourtant, dès *Fe*, les lys ont disparu ; dans l'image originale, une jeune fille effeuillait des lys et des roses sur le bassin, dans la version finale, où il s'agit de la lumière de la lune, on voit bien une comparaison de cette lumière sur le bassin avec des pétales d'une rose blanche, mais les lys n'y auraient rien à faire.

Quant au vers 7 de *MF*, il a l'air d'être un retour très en arrière — l'image est moins jolie que celle de *B* même — ; viendrait-elle d'une version primitive, jamais publiée ? L'existence d'un manuscrit autographe, très semblable à *B*, rend peu probable l'hypothèse d'une version primitive. Une explication plus logique serait que le poète, voulant montrer que *MF* est bien une « solution » différente de celle de *F*, a employé des verbes qui s'appliqueraient mieux à l'action d'une jeune fille qui effeuille des pétales sur l'eau.

C'est le premier tercet qui a dû paraître à Valéry la partie la plus faible du sonnet de 1890. C'est au moins cette strophe-là qui a subi

1. Avant de trouver la forme finale, Valéry avait griffonné en marge de la deuxième strophe du manuscrit autographe les mots : « de soie », « plume », « touffe ». Il s'est servi de « de soie » (devenu « soyeux ») et de « plume », mais n'a pas utilisé « touffe ».

le plus de remaniements et avec le résultat le plus heureux. Les premiers changements, ceux qu'on voit dans *Fe*, où les mêmes rimes sont gardées, ne sont pas meilleurs, excepté « glacés » pour « chaussés » : une image remplace un mot plus prosaïque. Si le vers 9 de *B* est un peu trop naïvement *fin de siècle*, le vers 9 de *Fe*, avec son inversion gauche et une image qui est vague sans évoquer grand-chose, n'est pas supérieur [1]. Et je ne vois pas en quoi le vers 10 de *Fe* est mieux que le vers correspondant de *B*.

Mais quels changements avec *F* et *MF* ! Un tercet qui, dans les deux premiers états du sonnet, ne faisait qu'une transition entre les deux quatrains et les jolies images de la fin, devient quelque chose d'exquis, et cela dans les deux versions, toutes les deux très belles, celle de *F* à mon avis légèrement supérieure à celle de *MF*.

Un des meilleurs exégètes de Valéry, Jacques Duchesne-Guillemin, explique les changements des tercets de ce sonnet comme le résultat de la théorie du sonnet développée par Valéry (à la suite de Heredia) selon laquelle :

> ... l'angle de vision se déplacerait nettement d'une strophe à l'autre, chacune ayant une fonction bien déterminée dans l'ensemble... Les deux tercets de *Blanc* ont été transformés. Primitivement, ils ne faisaient que répéter l'impression visuelle de blancheur. Dans les versions nouvelles, il se produit un changement de plan : ce que les quatrains décrivaient aux yeux, les tercets le reflètent dans l'âme, — et c'est un enchantement, une magie, une Féerie [2].

Je ne vois pas trop bien comment les images des tercets de *F* et de *MF* ne décrivent plus « aux yeux » (cf. les vers 10 et 12 de *F*, et 10-11 de *MF*), mais je suis tout à fait d'accord que dans *F* et dans *MF* il y a un contraste net entre les quatrains et les tercets : je dirais que dans les quatrains, le poète évoque une nuit magique et que les tercets reflètent sa réaction devant cette féerie.

Pour moi le vers 9 de *F*, avec son cri extatique — une trouvaille de génie — est supérieur au vers correspondant de *MF*. C'est comme si celui qui voit la beauté éblouissante de cette belle nuit trouvait tout à coup que c'est presque trop beau. Il se demande s'il vit vraiment (notons que le même sentiment est évoqué dans le « croit songer » du vers 3 de *MF*) [3]. Le vers 10 de *F* est bien beau, lui aussi, mais, quant au vers 11, je préfère la simple beauté de l'image du vers 11 de *MF* au mystère un peu trop savant et trop apprêté du vers 11 de *F*.

1. Remarquons que le mot « iris » (sans le reste du vers) se trouve en marge sur le manuscrit autographe.

2. *Étude de « Charmes » de Paul Valéry*, Bruxelles, 1947, p. 68-69.

3. Willy-Paul Romain, dans son livre, *Paul Valéry, le poème et la pensée* (Paris, 1951), compare les tercets de *Fe* (sans indiquer ni ou ni comment il les a trouvés : ce qui a mystifié d'autres commentateurs) à ceux de *F*, et il prétend que l'addition de l'expression : « Est-ce vivre ?... » apporte « une *pensée* (les italiques sont les siennes) dans ce cadre harmonieux » (p. 87). Avec cela comme point de départ, il s'élance dans un long développement de la thèse que chez Valéry on trouve un lien entre l'*idée* et la *sensation*, une thèse qui s'applique bien à un certain nombre de poèmes de Valéry, mais qui n'a vraiment pas de rapport avec les *Féeries*.

Ce premier tercet de *MF* a l'air d'être antérieur à celui de *F*. Les images sont foncièrement les mêmes, mais celles de *F* donnent l'impression d'être un raffinement, une élaboration, de celles de *MF*.

Si on n'avait pas les versions *B* et *Fe*, on pourrait voir dans le tercet final de *F*, si enchanteur, mais si étrange et si obscur, une élaboration savante, un raffinement jusqu'à l'hermétisme, de l'énoncé clair du dernier tercet de *MF*. Mais, en comparant *F* à *B* et à *Fe*, on voit pour ce tercet un développement direct *B* → *Fe* → *F*. *MF* est une forme variante, qui a peut-être le même sens général que *F*, mais sa filiation aux trois autres versions n'est pas évidente. Analysons plus en détail.

Dans *B* c'est simplement la « fille aux chimères subtiles » qui se met à chanter, ce qui lui vaut un tribut : les fleurs l'encensent. Avec *Fe* c'est déjà plus vague. On ne nous dit plus qui se met à chanter, et l'image du vers 12 a reçu la belle forme qu'elle va garder dans *F*. Et pourtant, la fin, dans *Fe*, est gâchée par une expression bizarre. Qu'est-ce que Valéry a bien voulu dire avec son « fil de fée immense » ? La version de *F* est bien supérieure, surtout le dernier vers, et explicable, quoique un peu obscure. Je crois que le poète voulait indiquer que la personne qui voit cette féerie exprime son éblouissement par un cri (c'est explicite dans ce sens dans *MF*), et que ce cri perce la féerie de la nuit (« la fable immense ») un peu comme si c'était un rayon de la lumière du jour.

Un bon exemple d'une « combinaison heureuse » trouvée par Valéry en corrigeant ce sonnet est la variante du vers 12 dans *Fe* et dans *F* : « chair » pour « mer » précise et rend moins vague l'image ; « molles roses » pour « fleurs pudiques » est une amélioration non seulement quant à la sonorité, mais aussi à cause de l'élimination de l'élément précieux apporté par l'adjectif « pudiques » [1]. L'image très valéryenne du vers 13, « d'un cri le diamant fatal », mérite d'être signalée [2]. Un diamant « fatal » (*fatal* = « voulu par le sort ») couperait la pierre comme ce cri coupe la nuit [3].

Le tercet final de *MF* est un nouveau tercet, avec une seule contamination venue de *F* (« cri »). La fin, très valéryenne [4] (elle contient l'adjectif favori du poète : *pur* [5]), me semble pourtant un peu conventionnelle comparée à celle de *F*.

1. Notons que le vers avait passé par une forme intermédiaire griffonnée sur le manuscrit autographe : « La chair vague des molles corolles commence. » La supériorité de la leçon de *Fe* est évidente.

2. Le manuscrit autographe indique les tâtonnements de Valéry. Le mot « diamant » est écrit au-dessus du « frêle métal » du vers 13, et en marge se trouvent deux nouvelles rimes, « fatal » et « total », dont il n'a employé que la première.

3. Ce n'est pas la seule fois que Valéry a employé « diamant » dans ce sens : cf. « Un diamant agir qui perce la splendeur » (vers 14, *Profusion du Soir*).

4. Et pourtant Jean Soulairol voit dans ce tercet « une imitation pure de Mallarmé » (*Paul Valéry*, Paris, 1952, p. 60).

5. Voir A. Henry, *op. cit.*, p. 155-158. Dans un *Cahier* de 1916, se trouve la note suivante : « J'emploie toujours ce mot dans mes vers : Pur. Pour moi c'est une note ou un violon » (*Cahiers*, vol. 6, p. 138).

En guise de conclusion, je vais proposer une hypothèse quant à l'élaboration des deux versions finales du sonnet, ces deux solutions différentes du problème poétique que s'était posé le poète : l'évocation d'une nuit magique. En retravaillant son sonnet, déjà republié en 1914, sous la forme *Fée*, Valéry se serait aperçu que l'ambiguïté syntaxique déjà présente dans *Blanc*, et qui était maintenue dans *Fée* (deux sujets possibles pour le verbe du vers 7 — la lune, et le personnage, « Enfant » ou « Ombre ») suggérait deux voies divergentes. Une de ces voies (ou solutions) était de réduire, comme dans *Féerie*, le personnage à quelque chose de vague, de flou, de féerique : « Ombre », « chair de perle », « gaze nacrée », et de transformer le geste des vers 7 et 8 de *Blanc* à un simple (mais si joli !) effet de clair de lune sur l'eau. L'autre voie (ou solution), celle que le poète a choisie dans *Même Féerie*, maintient la présence d'une jeune femme, qui jette des pétales de roses sur l'eau.

Ces deux voies divergentes, amorcées dans les quatrains, auraient déterminé aussi la divergence des tercets. Les deux tercets de *Féerie* et de *Même Féerie* ont beaucoup moins de rapport, le premier surtout, que les quatrains aux versions précédentes. Le premier tercet, dans *Féerie* et également dans *Même Féerie*, représente un nouveau départ, et la version de *Même Féerie* a l'air d'être un état préliminaire de celui de *Féerie*. Valéry l'aurait jugée mieux adaptée à la solution choisie dans *Même Féerie*, et au fond nullement inférieure à la version donnée dans *Féerie*. Quant au dernier tercet de *Féerie*, je le crois une correction ou remaniement de celui de *Fée*, que le poète n'aurait pas trouvé satisfaisant. Le dernier tercet de *Même Féerie*, d'autre part, aurait à mon avis été composé plus tard que celui de *Féerie*, et dans l'intention de donner à *Même Féerie* une fin bien adaptée à la solution proposée dans ce dernier sonnet.

Deux solutions, également belles, d'un problème poétique ? Je dois dire que je suis de l'avis de Paul Souday [1], qui préférait *Féerie* à *Même Féerie*. Mais tout le monde ne sera pas d'accord : le second sonnet a de grandes beautés aussi.

La démonstration qu'a faite Valéry de la valeur de cette conception des solutions multiples d'un problème poétique est convaincante. La poésie n'étant pas une affaire de raison, Valéry a rejeté le principe de Boileau : « La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie. » Il n'accepte pas non plus la possibilité d'atteindre une perfection *achevée :* pour lui « un ouvrage n'est jamais achevé » [2]. Au cours du travail poétique auquel il s'est livré pour corriger les faiblesses qu'il trouvait dans *Blanc* et ensuite dans *Fée*, il a découvert la possibilité de deux voies divergentes. Il a suivi les deux et il a mis devant nous le résul-

1. Feuilleton du *Temps*, du 13 juin 1929.
2. « Au sujet du *Cimetière marin* » (éd. Pléiade, I, 1497).

tat obtenu au moment où il a *abandonné* son œuvre (c'est le terme qu'il préfère à celui d'*achever*) [1].

Dans *Fragment des Mémoires d'un Poème*, Valéry a dit que dès sa jeunesse l'objet de la poésie pour lui « paraissait de produire l'*enchantement* » [2]. C'était son objet dans les *Féeries*, et il l'a accompli.

HENRY A. GRUBBS.

1. *Op. cit.*, I, 1497.
2. *Op. cit.*, I, 1485.

NOTES ET DOCUMENTS

UNE LETTRE DE VOLTAIRE A MALESHERBES A PROPOS DE LA COUR DES AIDES

On trouve au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, dans le volume *Nouvelles Acquisitions françaises 24335* (correspondance de Voltaire, tome VI, lettres adressées à divers, de Lacombe à Saurin, et classées par ordre alphabétique selon le nom du destinataire ; 510 feuillets), au folio 241, une curieuse lettre de Voltaire à Malesherbes du 28 juin 1769. Cette lettre ne figure pas dans Moland, n'est pas signalée dans le répertoire de Delattre et nous ne croyons pas qu'elle ait jamais été publiée. Elle faisait partie de la collection de Seymour de Ricci qui l'avait achetée au libraire Privat. Seymour de Ricci a indiqué au crayon le nom du destinataire : « à Lamoignon de Malesherbes ». Au crayon figure aussi, de la même main, la mention d'origine : « Privat, mars 1934 » [1]. L'écriture est celle de Wagnière ; la signature est incontestablement de la main de Voltaire.

En voici le texte :

Au château de Ferney, par Genève, 28 juin 1769

Quoique je n'aie point eu l'honneur de vous faire ma cour depuis trente années mon respectueux attachement pour vous n'a jamais diminué par une si longue absence. ma vieillesse n'a point affaibli mes sentiments. je suis dévoué à votre personne et à l'auguste corps auquel vôtre illustre maison préside depuis deux siècles.

J'aprends que vous avez soutenu en dernier lieu les droits de la compagnie souveraine à la tête de laquelle vous êtes ; et qu'il paraît dans le monde un excellent mémoire qui met dans le plus grand jour toutes vos prérogatives. je crains de prendre trop de liberté en vous supliant, Monsieur, de daigner ordonner qu'on m'en fasse part. Mais si vous aviez cette bonté je vous aurais une extrême obligation. Ce mémoire entre nécéssairement dans le plan de ceux qui se consacrent comme moi à l'étude de l'histoire de France.

Si vous me fesiez cette faveur le livre me parviendrait sûrement sous vôtre contre-seing, et je vous réponds que je le lirai avec autant d'attention que de zèle. Daignez n'imputer mon importunité qu'à ce zèle que je conserverai jusqu'à la fin de ma vie.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

Voltaire [2].

1. Le catalogue Privat, n° 203, du 15 mars 1934, auquel nous nous sommes reporté, indique : « Lettre à M. *Malon* », ce qui est évidemment une absurdité.
2. Signature autographe.

Cette lettre est-elle vraiment adressée à Malesherbes ? A première vue, certaines phrases nous surprennent et seraient susceptibles de nous en faire douter. Le début : « Quoique je n'aie point eu l'honneur de vous faire ma cour depuis trente années... » nous paraît étrange. Trente années, cela nous reporte à 1739 ou 1740 : or, Malesherbes avait à peine dix-huit ou dix-neuf ans à cette époque et il est à peu près certain qu'il n'entretenait alors aucune relation avec Voltaire. « Vingt années » se comprendrait mieux : en effet, la première lettre connue de Malesherbes à Voltaire est du 7 août 1751 [1]. Malesherbes était chargé de la Librairie depuis un peu plus de sept mois. Nous n'avons aucune preuve de rapports antérieurs ; cela ne veut pas dire qu'ils n'aient point existé ; il est même vraisemblable que Malesherbes, alors jeune magistrat et très occupé de littérature, très désireux de frayer avec les gens de lettres, ait vu Voltaire avant le départ de celui-ci pour Berlin (juin 1750) ou même pendant les années de sa faveur à la cour (1745 à 1747). Mais nous n'arrivons quand même point aux « trente années » dont parle ici Voltaire.

Ce qui nous gêne encore, c'est le ton général de ce premier paragraphe. Il semble que Voltaire s'adresse à quelqu'un avec qui il n'a plus entretenu de relations depuis ces « trente années » : or, pendant les treize ans que Malesherbes fut à la direction de la Librairie, il ne cessa de correspondre avec Voltaire qui eut recours à lui en mainte circonstance et qui l'accablait de ses requêtes ; leur dernier échange de lettres date de la fin de 1760, à propos de l'*Histoire de la Russie sous Pierre le Grand.*

Enfin, que signifie « l'auguste corps auquel votre illustre maison préside depuis deux siècles » ? La Cour des Aides, sans doute ; le chancelier de Lamoignon, père de Malesherbes, en fut effectivement le premier président, avant son fils, mais ses ancêtres étaient des magistrats du Parlement de Paris, ils ne présidaient pas aux destinées de la Cour des Aides.

En dépit de ce premier alinéa un peu déconcertant, la lettre paraît bien être adressée à Malesherbes. La phrase : « J'aprends que vous avez soutenu en dernier lieu les droits de la compagnie souveraine... » ne saurait s'appliquer à un autre qu'à Malesherbes, alors engagé corps et âme dans la lutte contre l'arbitraire royal et ministériel, lutte qui, après plusieurs épisodes dramatiques, aboutira, vingt-deux mois plus tard, à l'extinction de la Cour des Aides et à l'exil de son chef. Quant au « mémoire » qui « met dans le plus grand jour » les « prérogatives » de la Cour, il s'agit sans doute, non pas des Remontrances fameuses sur l'affaire Monnerat qui ne seront arrêtées que le 14 août 1770, mais des Remontrances du 9 juillet 1768 sur l'augmentation de la taille, suivies des itératives remontrances du 2 septembre sur le même objet, qui furent imprimées sans l'aveu du Roi et qui eurent pendant quelques mois une assez grande publicité [2].

1. Nous l'avons publiée dans la *Revue d'Histoire littéraire,* janvier-mars 1958, p. 47 et suiv. Elle répondait à une lettre de Voltaire que nous ne possédons malheureusement pas.

2. Ces Remontrances, après avoir dénoncé les impositions excessives dont le peuple est surchargé en temps de paix, proclament, dans un langage d'une particulière véhémence, le droit imprescriptible des Cours souveraines à procéder à des enregistrements libres et à formuler des Remontrances. On y lit des phrases comme celle-ci : « Vos Cours, cet ancien Conseil des Rois, *cet unique interprète des sentiments de la nation,* pourraient-elles être regardées comme une puissance dont on dût craindre l'opposition ? » Et encore : « Sire, ce sont les Remontrances de vos Cours qu'on a cherché à éviter ; cette réclamation, cet unique reste de la liberté qu'avait autrefois la nation de se faire entendre de son roi (...) n'est regardé aujourd'hui que comme une gêne dont on veut s'affranchir. »

Voltaire semble, dans cette lettre, éprouver la plus déférente sympathie pour la cause de la magistrature, énergiquement soutenue par le premier président de la Cour des Aides. Est-il sincère ? N'est-ce point plutôt une feinte ? et ne cherche-t-il pas seulement à flatter Malesherbes pour obtenir communication de l'ouvrage dont il a besoin [1] ? Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que, moins de deux ans après, il prendra ostensiblement le parti du Roi et de Maupeou, approuvant la réforme judiciaire et les mesures d'autorité arbitraire qui venaient d'être prises contre les Parlements, et blâmant la Cour des Aides qui, dans ses célèbres Remontrances du 18 février 1771, avait fait entendre, avant de disparaître, une courageuse et solennelle protestation.

Pierre Grosclaude.

DIDEROT ET L'ÉDITION ORIGINALE DE L' « ENTRETIEN AVEC LA MARÉCHALE »

La collection d'autographes français de S. M. la Reine des Pays-Bas, collection qui, comme le savent les lecteurs de l'édition Besterman de *Voltaire's Correspondence*, contient surtout des lettres de Voltaire, en renferme aussi quelques-unes de Diderot, dont trois adressées à Marc-Michel Rey (1720-1780), l'imprimeur de Jean-Jacques et, s'il faut en croire Naigeon, du baron d'Holbach [2]. Deux de ces lettres sont connues par la publication qu'en a faite Maurice Tourneux en 1899, dans son ouvrage sur *Diderot et Catherine II* [3] ; datées des 14 avril et 12 mai 1777, elles sont d'un grand intérêt par les renseignements qu'elles fournissent sur le projet qu'avait alors Diderot de confier à Rey une édition complète de ses œuvres. La troisième lettre à Rey est restée inédite, probablement du fait qu'elle ne portait pas d'indication d'adresse [4]. Antérieure d'ailleurs en date aux deux autres, elle ne s'y rattache pas directement par l'inspiration, en ce sens qu'il n'y est pas question du projet des *Œuvres* [5]. En revanche, il nous semble qu'elle permet d'élucider un autre point important de la critique philologique de Diderot. En voici d'abord le texte [6] :

Vous etes un cruel homme ; je n'entends non plus parler de vous que si vous n'existiez pas. Je vous dois et vous ne me demandez point d'argent. Vous devez des exemplaires du *Plan et institutions des etablissm^ts de Sa Maj.*

1. C'est infiniment probable, puisqu'il vient d'achever, à cette date, son *Histoire du Parlement de Paris*, dans laquelle il s'attache à souligner les abus politiques du Parlement. Cet ouvrage, que Voltaire s'empressa de désavouer, parut en ce mois de juin. Des modifications furent apportées au dernier chapitre dans la seconde édition qui parut à la fin de l'année, et un nouveau chapitre (qui forme aujourd'hui le 43e) fut ajouté en 1770 ; mais nous n'y trouvons aucune allusion au texte dont Voltaire, dans cette lettre, demande communication à Malesherbes.

2. Dans la partie des archives de Rey que nous avons pu retrouver, il n'y a toutefois rien de ce dernier (ceci à l'attention de M. John Lough).

3. Calmann-Lévy, p. 512-516.

4. La correspondance de Rey a été acquise à une vente du 7 avril 1880, chez Martinus Nijhoff à La Haye. Nous avons pu établir que *L'Amateur d'autographes* de février 1880 (n° 317, p. 29) avait annoncé cette vente, en spécifiant que dans le lot il y avait trois lettres de Diderot ; Tourneux se sera donc mis en quête et, après avoir obtenu de Nijhoff le nom de l'acquéreur des papiers de Rey, qui était le prince d'Orange (Alexandre, 1851-1884), celui-ci lui aura communiqué de ses lettres de Diderot (5 au total), celles-là seules qui portaient l'adresse de Marc-Michel Rey.

5. Sur l'origine de ce projet, qui remonte au début des relations Diderot-Rey (juin-août 1773), voir le récent ouvrage de M. Dieckmann : *Cinq leçons sur Diderot*, Genève, Droz, 1959, p. 20 et suiv.

6. Nous régularisons l'emploi des majuscules.

Imp. [1] a Mr le Clerc le traducteur [2], et ces exemplaires ne sont pas encore envoyés [3]. Moi qui ai passé sept mois a l'edition [4], je n'en ai point. Cependant a juger du succes de l'ouvrage dans ce pais cy, vous devez en etre content.

Quoi qu'il en soit, je vous envoye un petit manuscript qui vous sera remis par Mr. van Senten [5]. Imprimez le. Imprimez le bien, a deux colonnes. Je crois qu'il sera accueilli. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Quant a la besogne importante, je veux dire *la Bible* [6], je m'en occupe.

Diderot.

a Paris, ce Sept. 1775 [7].

Quel est le « petit manuscript » dont il est question ici ? La recommandation de Diderot de l'imprimer à deux colonnes ne nous permet pas d'hésiter longtemps : il ne peut, en effet, guère s'agir que des *Pensées philosophiques, en françois et en italien, auxquelles on a ajouté un Entretien d'un Philosophe avec Mde. la Duchesse de***. Ouvrage posthume de Thomas Crudeli, en italien et en françois, par le même auteur*, recueil prétendu imprimé à Londres, avec la date de 1777, où l'on trouve le texte français des *Pensées philosophiques* et de l'*Entretien* en regard de la version italienne [8].

L'*Entretien avec la Duchesse*, ou plutôt la *Maréchale de****, avait été composé par Diderot pendant son second séjour à La Haye [9]. Quant à sa publication, on savait par Naigeon que la première édition en avait été donnée « en Hollande », en 1777, dans le volume précisément que nous venons de décrire. Selon Naigeon [10], c'était Diderot qui, par crainte du clergé et du Parlement, « avait eu la prudence de faire traduire ce Dialogue en italien », et y avait lui-même joint l'Avertissement, « dans lequel, pour mieux donner le change au lecteur, il parle de l'original comme d'une traduction d'un ouvrage posthume de Crudeli, célèbre poète italien ». En revanche, toujours d'après Naigeon, c'était l'auteur de la version italienne de l'*Entretien* (qu'il ne nomme pas, et qu'on n'a pas réussi à identifier depuis), qui fit précéder cet ouvrage des anciennes *Pensées philosophiques*, également avec traduction italienne. Il est vrai que Naigeon ne dit pas explicitement que l'adjonction des *Pensées philosophiques* s'est faite à l'insu ou contre le gré de Diderot, mais après avoir insisté sur les précautions prises par notre philosophe pour qu'on ne le reconnût pas comme auteur de l'*Entretien*, il présente cette réunion dans un même volume de deux ouvrages si analogues d'inspiration et de style comme une

1. Ou plutôt, *Les Plans et les statuts des différents établissements ordonnés par Sa Majesté Impériale Catherine II, pour l'éducation de la jeunesse et l'utilité générale de Son Empire, écrits en langue russe par Mr. Betzky et traduits en langue françoise d'après les originaux par Mr. Clerc*, Amsterdam, M.-M. Rey, 1775, in-4° (ou 2 vol. in-8°).

2. Nicolas-Gabriel Clerc (1726-1798), médecin de S. A. Impériale et du Corps des Cadets nobles à Saint-Pétersbourg.

3. Clerc avait demandé pour lui-même vingt-cinq exemplaires in-4° et cinquante in-8° (lettre inédite à Rey du 28 sept. 1774).

4. Du 5 avril jusqu'après le 10 octobre 1774 (cf. notre article ici même, *R.H.L.F.*, 1957, n° 3, p. 411-415). Date définitive du retour à Paris : 21 octobre 1774 (cf. F. Nicolini, *Gli ultimi anni della Signora d'Epinay. Lettere inedite all' abate Galiani (1773-1782)*, Bari, 1933, p. 124).

5. Non identifié.

6. « Bibliothèque des Inconvaincus », dira la lettre du 14 avril 1777 ; Tourneux a supposé que l'expression désigne la nouvelle édition de l'*Encyclopédie*, dont Catherine II avait donné le projet à Diderot.

7. Le quantième n'est pas précisé ; apparemment, Diderot ne le savait pas.

8. In-8° de 181 pages (Bibl. Nationale, R. 13211).

9. Cf. Tourneux, *op. cit.*, p. 493 (lettre à Catherine II, La Haye, 13 sept. 1774). Voir surtout *infra*, dernière note du présent article.

10. Cf. *Mémoires historiques et philosophiques sur la vie et les ouvrages de D. Diderot*, Paris, Brière, 1821, p. 377-379.

imprudence, — imprudence que seule l'ignorance des censeurs français a empêché d'avoir pour Diderot des suites fâcheuses. Nous aurons à revenir tantôt sur ce détail curieux.

D'autres éditions de l'*Entretien avec la Maréchale* ont été procurées, comme l'on sait, par l'abbé Bourlet de Vauxcelles (1796) ; par Naigeon lui-même (1798) ; par les libraires Belin et Brière (respectivement 1818 et 1821) ; et enfin, en 1875, par Assézat, dans le tome II de la grande collection Garnier des *Œuvres complètes* [1]. Assézat présente de notre dialogue un texte assez hybride : sans qu'il soit possible, d'abord, de préciser s'il reproduit Naigeon, Belin ou Brière, il incorpore, en outre, dans son texte, en négligeant souvent de les indiquer, les variantes d'une autre édition du XVIII[e] siècle, qu'il considère même comme représentant la véritable originale, à savoir celle qui a paru en 1787 (mais sous la date du 23 juillet 1776) dans le tome III de la *Correspondance secrète, politique et littéraire*, Londres, 1787-1790, recueil qui était censé réimprimer la mystérieuse et en partie introuvable *Correspondance littéraire secrète* de Métra, celle-ci publiée à partir de 1775, à Neuwied. Assézat suppose donc, sans avoir eu l'année 1776 de la revue de Métra sous les yeux [2] — ce qu'il ne reconnaît pas du reste —, que l'*Entretien* y a été inséré au mois de juillet de cette année-là, et comme, d'autre part, il n'avait pas encore connaissance de la lettre de Diderot à Catherine II du 13 septembre 1774 (attestant que l'ouvrage, du moins en ébauche, était terminé à cette date), il affirme — mais ce sera doublement à tort — que l'*Entretien avec la Maréchale* « fut publié presque aussitôt qu'écrit », et que c'est à la *Correspondance secrète* « que nous en devons la primeur » [3].

En 1927, l'érudit suédois Johansson apporte deux éléments nouveaux à verser au dossier de l'affaire. Il découvre d'abord [4] que dans l'exemplaire de la Bibliothèque Royale de Stockholm de la *Correspondance littéraire secrète*, il n'y a, pour l'année 1776, aucune lettre datée du 23 juillet, ce qui enlèverait au texte de l'*Entretien* de 1787 toute antériorité, quant à la publication, par rapport à celui de l'édition 1777. Ensuite, il établit [5] que dans la collection de Léningrad des manuscrits de Diderot, le texte de la copie de l'*Entretien avec la Maréchale* dérive directement d'un exemplaire du recueil franco-italien de 1777, ce qui semble conférer à celui-ci une autorité qu'il n'avait guère eue jusqu'alors. Johansson n'en est pas moins d'avis que la forme primitive du dialogue de Diderot est représentée par le texte de la *Correspondance secrète* de 1787, par rapport auquel l'édition de 1777 témoigne d'un « remaniement radical, résultant en premier lieu du procédé choisi par Diderot de publier son opuscule comme une œuvre posthume de Crudeli » [6].

Enfin, plus récemment encore, deux autres faits se sont produits,

1. Y ajouter l'éd. récente faite par P. Vernière pour les « Classiques Garnier » (Diderot, *Œuvres philosophiques*, 1956, p. 519-553), qui est établie sur le ms. du fonds Vandeul. — L'édition critique de l'*Entretien* reste à faire.
2. Voir *infra* ce que nous rapportons des recherches de Johansson.
3. A.-T., II, p. 505.
4. Cf. J. Viktor Johansson, *Études sur Denis Diderot*, Göteborg et Paris, Champion, 1927, p. 130.
5. *Ibid.*, p. 128 et 137.
6. *Ibid.*, p. 133. — Il faudrait savoir avec certitude si, dans tous les exemplaires existants de la revue de Métra (année 1776), l'*Entretien* manque. Est-ce que la thèse sur Métra qu'on annonce d'Amérique (par M. Seymour Feiler, Northwestern University), nous renseignera là-dessus ? Au reste, il ne semble pas superflu (voir, par exemple, Vernière, *op. cit.*, p. 520) d'insister sur le caractère *imprimé* de la revue primitive de Métra.

qui malheureusement se contredisent, puisque l'un semble parler *pour*, l'autre *contre* l'entière authenticité de l'édition de 1777. Pour observer l'ordre chronologique, voici d'abord M. Robert Niklaus qui, dans une édition critique des *Pensées philosophiques* [1], ayant minutieusement examiné le texte des *Pensées* dans l'édition de 1777 (où elles précèdent donc l'*Entretien*), constate que celle-ci contient un certain nombre de leçons suspectes ou erronées, d'omissions et d'autres menues inexactitudes, d'où il conclut que Diderot n'a pas revu le texte de cette édition, et se demande en conséquence si Diderot est davantage responsable des variantes que l'on y trouve de l'*Entretien avec la Maréchale*. L'observation est intéressante, et en dehors éventuellement de ce que marque Naigeon au sujet du double rôle joué par le traducteur italien à l'égard des *Pensées*, on ne voit pour le moment pas grand-chose à objecter à la suggestion finale, du reste prudente, de M. Niklaus. Cependant, M. Dieckmann, dans son inépuisable *Inventaire du Fonds Vandeul* [2], est venu rétablir l'équilibre dans la question, en nous apprenant que le manuscrit de l'*Entretien* dans le fonds Vandeul (fonds constitué, selon toute probabilité, pour la plus grande partie du vivant et sous la conduite de Diderot lui-même), fournit un texte divergent de celui de l'édition Assézat-Tourneux, mais conforme à celui du manuscrit de Léningrad [3], ce qui implique — ajoutons-nous — qu'il est aussi conforme au texte de l'édition de 1777, sur un exemplaire de laquelle il peut, tout aussi bien que le manuscrit de Léningrad, avoir été copié. On est donc tenté de croire, après les recherches de Johansson et de M. Dieckmann, que Diderot a entièrement reconnu comme sienne cette édition de 1777.

Nous pouvons revenir maintenant à notre billet à Rey, qui, à condition toutefois que le « petit manuscrit, à imprimer à deux colonnes », y désigne réellement le dialogue dont nous parlons, permet enfin de trancher le débat, puisque nous aurions la preuve absolue que Diderot a préparé lui-même pour la publication, et a fait remettre entre les mains du libraire d'Amsterdam, en l'accompagnant de la version italienne, son *Entretien avec la Maréchale*. Il serait donc avéré que Diderot est responsable, non seulement du texte de son dialogue dans l'édition de 1777 — édition que de toute façon il n'y a rien d'étonnant à savoir sortie des presses de Marc-Michel Rey [4] —, mais encore de la forme inhabituelle choisie pour livrer l'ouvrage à la publicité. La date du billet de Diderot pourra orienter en même temps les recherches servant à identifier le traducteur italien, puisque ce serait évidemment entre fin octobre 1774 et septembre 1775 que Diderot a dû le connaître

1. Genève, Droz ; Lille, Giard, 1950 (« Textes litt. français »), p. 53 et note 2. — M. Niklaus signale deux autres exemplaires de l'éd. de 1777, dont l'un au British Museum (cote 8464. aa. 14) et l'autre à la Bibl. publique de Léningrad, ce dernier avec notes marginales de Voltaire. Ces notes ont été publiées et étudiées par Norman L. Torrey : *Voltaire's reaction to Diderot*, in *Publications of the Modern Language Ass. of America*, vol. L, 1935, p. 1107-1143 (spécialement 1140-1142).

2. (1951), p. 26.

3. M. Vernière (*op. cit.*, p. 522) relève toutefois huit variantes, mais il les dit « de valeur nulle ou inférieure ». Dès lors, on ne voit pas bien pourquoi, dans son tableau de la filiation des manuscrits et des éditions, M. Vernière sépare si radicalement V (fonds Vandeul) et L (Léningrad) de l'Édition 1777. Il est faux en tout cas que celle-ci se retrouve dans A.-T.

4. Notons que c'est en 1776 que l'*Éthocratie* et *La Morale universelle*, de d'Holbach, portent enfin ouvertement le nom de Rey comme libraire. On sait, en outre, que Diderot était au courant de l'impression chez Rey de ce dernier ouvrage (voir A.-T., III, p. 491, *Plan d'une université*).

à Paris [1], et devra inciter les spécialistes à reconsidérer, s'il y a lieu, la question de la composition et de la chronologie des différentes versions de l'*Entretien*. Reste comme seule difficulté le laps de temps considérable qu'il faudrait admettre entre le moment de la remise du manuscrit à Rey et la sortie de l'édition en 1777 (ou, au plus tôt, dans les derniers mois de 1776 [2]). L'imputerons-nous précisément, n'en déplaise à M. Niklaus, aux exigences de la correction, notamment du texte italien ? Ou bien, pour tenir compte de tout, serait-ce après septembre 1775 seulement que le traducteur italien a entrepris ou terminé sa traduction des *Pensées philosophiques* [3] ?

JEAN DE BOOY.

SOURCES LAMARTINIENNES

I. — LAMARTINE ET QUINET.

Au lendemain des Trois Glorieuses, Lamartine se rallie à la cause du peuple et de la liberté : ce n'est point par opportunisme. Les événements politiques ont seulement précipité chez lui une évolution qui se dessinait déjà avant 1830. Le poète signifie bientôt ses convictions au public dans un copieux manifeste poétique, la pièce sur les Révolutions. Elle est dirigée contre les hommes qui, dans leur attachement au passé, s'épouvantent de voir tomber un trône. A ces conservateurs apeurés, Lamartine oppose le spectacle de la nature et de l'histoire : dans l'une ni dans l'autre, rien d'immuable ni même de stable ; tout est ici-bas en un perpétuel mouvement. Ce poème semble bien avoir été conçu et écrit sous l'influence de la traduction qu'Edgar Quinet avait donnée, en 1827, des *Idées sur la philosophie de l'Histoire de l'Humanité*, par Herder, et surtout de l'introduction dans laquelle le traducteur présente au public français l'œuvre du philosophe allemand [4].

Quinet et Lamartine sont animés par une même foi en l'avenir humain, mais ce ne serait pas une raison suffisante pour conclure à

1. On sait que Busnelli, dans sa thèse sur *Diderot et l'Italie*, Paris, 1925, n'a pas pu donner le nom de ce traducteur (voir p. 176, note 1). Nous croyons, pour notre part, qu'on ferait bien d'étudier à cet égard les relations entre Diderot et Giuseppe Bartoli (1717-1788), qui, en 1774 précisément, avait traduit pour Meusnier de Querlon la partie italienne du *Journal de Voyage* de Montaigne (publié alors pour la première fois), et que Diderot a connu personnellement (voir F. Nicolini, dans la revue *Études italiennes*, nouv. série, t. II, 1932, n° 4, p. 217).

2. Pas moyen de préciser : Busnelli a déjà noté (*op. cit.*, p. 177) que l'*Entretien* n'a eu aucun retentissement dans la presse de l'époque. Est-ce que Voltaire y fait allusion dans sa lettre du 8 déc. 1776 (Moland, t. L, p. 150) ?

3. *N. B.* Au dernier moment nous vient en mains un article de Jacques Donnez sur *Diderot, Aiguillon et Vergennes* (*Revue des Sciences humaines*, 1957, n° 3, p. 287-292), d'où il ressort que c'est dès avant le 9 août 1774 que Diderot, étant encore à La Haye, avait offert son *Entretien* à un « libraire protestant et hollandais ». Celui-ci refusa pourtant de traiter avec lui, et le dénonça même à l'abbé Desnoyers, ex-jésuite, chargé d'affaires de France en Hollande, qui instruisit le comte de Vergennes de l'affaire. A retenir ceci d'une autre missive de Desnoyers, du 26 août : « On ajoute que le Sieur Diderot, frappé de l'éloignement du libraire hollandais pour ce genre de métaphysique, a dit, en serrant son manuscrit, qu'il ne lui laisserait point voir le jour. » (*Archives du Ministère des Affaires étrangères*. Hollande, C. P. 526, fol. 174 ; Donvez, p. 291). — Tout ceci est d'une importance essentielle pour l'histoire de l'*Entretien* ; pour ce qui est du libraire délateur, il nous paraît absolument exclu que ce fût Marc-Michel Rey. Nous remercions M. Georges Roth d'avoir attiré notre attention sur l'article de J. Donvez.

4. *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, par Herder, ouvrage traduit de l'allemand et précédé d'une introduction par Edgar Quinet. Paris, Levrault, 1827.

une influence. Ce qui est plus probant, c'est que la préface à Herder présente — et dans le même ordre — les trois grands thèmes du poème des Révolutions : dans la nature, s'accomplit un mouvement de continuelle ascension ; dans l'histoire, on voit l'esprit briser ses propres constructions afin de s'en libérer et de se manifester avec plus de plénitude, enfin les hommes, à mesure que s'accroissent leurs lumières, apprennent à tirer de la Révélation divine des enseignements sans cesse nouveaux. Ajoutons que dans le détail de l'expression, on relève entre les deux textes mainte analogie.

Quinet, d'après Herder, décrit la nature comme une « hiérarchie de formes » qui de la matière brute va jusqu'à l'homme. Ces « formes » ne sont pas cristallisées, arrêtées, immuables. Les êtres qui constituent la série, ou plutôt les principes actifs, les « pouvoirs » qu'ils renferment, s'élèvent sans cesse d'échelon en échelon :

> Si aucune activité n'est en repos, aucune n'est rétrograde. Par une identité admirable elles s'avancent toutes d'une forme inférieure à une forme supérieure, de la pierre à la plante, de la plante à l'animal [1].

Pour Lamartine aussi, toute transformation dans la nature est un progrès : résolument optimiste, il ne fait point de part à l'usure, à la dégradation, au dépérissement :

> Et la création toujours, toujours nouvelle,
> Monte éternellement la symbolique échelle.
> Que Jacob rêva devant lui !
>
> (*Révolutions*, v. 82-84.)

Si l'image de l'échelle n'est pas dans l'introduction de Quinet, elle figure dans le texte traduit de Herder, au chapitre III du livre V :

> Quand les portes de la création furent fermées, les formes d'organisation déjà choisies restèrent invariables comme autant de voies et d'issues que les pouvoirs inférieurs devaient suivre à l'avenir pour s'élever et se développer dans les limites de la nature. De nouvelles formes ne se présentent plus ; mais nos pouvoirs varient incessamment dans leurs progrès en se revêtant de celles qui existent, et ce que l'on nomme *organisation* n'est à proprement parler que l'échelle ascendante qui les conduit à un état plus élevé [2].

Lamartine continue ainsi :

> Et rien ne redescend à sa forme première.
>
> (V. 85.)

Quinet avait écrit : « Si aucune activité n'est en repos, aucune n'est rétrograde », et le chapitre de Herder que nous avons précédemment cité, s'intitule : « L'enchaînement des pouvoirs et des formes n'est jamais rétrograde ni stationnaire, mais progressif. » Non seulement la correspondance de pensée est fort exacte, mais encore Lamartine semble bien avoir emprunté le mot *forme* au vocabulaire philosophique de Herder ou de son traducteur.

Viennent ensuite les exemples :

> Ce qui fut glace et nuit devient flamme et lumière,
> Dans les flancs du rocher le métal devient or ;
> En perle au fond des mers le lit des flots se change ;

1. *Op. cit.*, Introduction, t. I, p. 21.
2. *Op. cit.*, t. I, p. 265.

L'éther en s'allumant devient astre, et la fange
Devient homme, et fermente encor !
(*Révolutions*, v. 86-90.)

Ici Lamartine, dans son désir de donner à la pensée une couleur poétique, fait bon marché de l'exactitude scientifique ou philosophique. Peut-être cependant la dernière de ses formules a-t-elle son origine dans un passage de Herder, qu'il était aisé d'ennoblir. On lit, en effet, toujours au chapitre III du livre V :

Pourquoi l'homme et les animaux portent-ils dans leurs os de la terre calcaire ? parce que c'est une des dernières combinaisons de la matière, qui, par l'effet de sa structure interne, a pu entrer dans l'organisation d'un corps vivant pour en composer la partie osseuse [1].

Dans l'esprit de Lamartine, ces expressions du philosophe allemand ont pu se rencontrer avec quelque réminiscence de la Bible.

La seconde partie du poème des *Révolutions* s'ouvre sur l'évocation des ruines qui jalonnent depuis les origines la route suivie par l'humanité :

Toute la route n'est tracée
Que des débris des nations.
(V. 117-118.)

L'histoire n'est qu'une longue suite d'effondrements :

Et l'histoire, écho de la tombe,
N'est que le bruit de ce qui tombe
Sur la route du genre humain.
(V. 122-124.)

Quinet, avant d'exposer la pensée de Herder, avait montré la nécessité de rattacher l'histoire « à un point fixe, à une vérité éternelle dont elle est le développement externe », car du passé humain, rien ne demeure, il se dérobe à qui veut le saisir, et il resterait ignoré, si ne parvenait à l'historien « le retentissement des ruines » : « C'est un monde qui ne m'instruit de sa présence que par le bruit de sa chute [2]. »

Mais, grâce à l'enseignement de Herder, Quinet a su voir dans ces destructions autre chose qu'un caprice du destin. D'abord asservi à la nature extérieure et comme fondu en elle, l'homme a reçu de Dieu, par la révélation primitive, la parole d'affranchissement, et l'effet de cette parole n'a cessé de se manifester dans la longue suite des âges :

L'histoire, dans son commencement comme dans sa fin, est le spectacle de la liberté, la protestation du genre humain contre le monde qui l'enchaîne, le triomphe de l'infini sur le fini, l'affranchissement de l'esprit, le règne de l'âme [3].

La pensée humaine, qui porte en elle l'infini, ne consent à se laisser emprisonner par rien de fini, fût-ce par ses propres créations :

Poussé par une main invisible, non seulement le genre humain a brisé le sceau de l'univers..., mais il triomphe de lui-même, *se dérobe à ses propres*

1. *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, t. I, p. 264-265.
2. *Idées*, Introduction, t. I, p. 14.
3. *Op. cit., ibid.*, p. 34.

voies, et *changeant incessamment de formes et d'idoles*, chaque effort atteste que l'univers l'embarrasse et le gêne [1].

C'est en des termes bien voisins que Lamartine montre l'esprit de Dieu à l'œuvre dans l'histoire des nations :

Pour les pousser où Dieu les mène
L'esprit humain *prend cent détours*
Et revêt chaque *forme* humaine
Selon les hommes et les jours [2].

(V. 195-198.)

Point de repos prolongé, suivant Quinet, point de véritable halte pour l'humanité :

Ainsi, captif dans les bornes du monde, l'infini s'agite pour en sortir, et l'humanité qui l'a recueilli, saisie comme d'un vertige, s'en va, en présence de l'univers muet, cheminant de ruines en ruines, sans trouver où s'arrêter. C'est un voyageur pressé, plein d'ennui, loin de ses foyers : parti de l'Inde avant le jour, à peine s'est-il reposé dans l'enceinte de Babylone, qu'il brise Babylone, et, restant sans abri, il s'enfuit chez les Perses, chez les Mèdes, dans la terre d'Egypte. Un siècle, une heure, et il brise Palmyre, Ecbatane et Memphis, et toujours renversant l'enceinte qui l'a recueilli, il quitte les Lydiens pour les Hellènes, les Hellènes pour les Etrusques, les Etrusques pour les Romains, les Romains pour les Gètes, les Gètes... Mais que sais-je ce qui va suivre ? quelle aveugle précipitation ! qui le presse ? comment ne craint-il pas de défaillir avant l'arrivée [3].

Lamartine traduit par des images à peu près semblables l'histoire des peuples de l'antiquité, le déplacement des lumières de l'Orient vers l'Occident, la décadence des civilisations où, pour un temps, l'esprit s'était incarné :

Voyez passer l'esprit de l'homme
De Thèbe et de Memphis à Rome,
Voyageur terrible en tout lieu,
Partout brisant ce qu'il élève,
Partout de la torche et du glaive
Faisant place à l'esprit de Dieu.

(V. 129-134.)

Les analogies entre les deux textes sont évidentes, et il est inutile de les souligner. Sans doute le poète n'a-t-il cité que deux étapes du grand voyage, sans doute montre-t-il la face terrible de l'impatient voyageur, et non la nostalgie qui l'habite. Mais ce sont des nuances, et l'on ne peut guère douter que Lamartine n'ait mis en vers, en la condensant quelque peu, la prose de Quinet. L'inspiration profonde est bien la même chez les deux écrivains : pour l'un et l'autre, le genre humain rejette les entraves dont il s'est lui-même chargé : « En vain l'Orient, qui s'endort sur la foi de ses symboles, croit-il l'avoir enchaîné par tant de mystérieuses entraves » [4], nous dit Quinet. Et Lamartine, après avoir évoqué la chute de l'empire romain :

Et les peuples poussant un cri
Comme un avide essaim d'esclaves
Dont on a brisé les entraves
Se sauvent avec un débri.

(V. 161-164.)

1. *Op. cit.*, *ibid.*, p. 34-35.
2. C'est nous qui mettons en italique.
3. *Idées*, Introduction, p. 35-36.
4. *Idées*, *ibid.*, p. 35.

A ce mouvement de libération, nul terme n'est assignable. A cette Odyssée, nous dit Quinet, point d'Ithaque :

Ah ! si dans l'antique Épopée, nous suivons de mers en mers les destinées errantes d'Ulysse jusqu'à son île chérie, qui nous dira quand finiront les aventures de cet étrange voyageur, et quand il verra de loin fumer les toits de son Ithaque [1] ?

Si les hommes se croient au but, reprend Lamartine, ils sont les jouets d'une illusion :

Quoi donc, ô mortels, vous annonce
L'immuable que vous cherchez ?
Je ne vois que poussière et lutte,
Je n'entends que l'immense chute
Du temps qui tombe et dit : Marchez.
(V. 220-224.)

Pour un chrétien, cependant, tout n'est-il pas dit après la révélation du Christ ? Le message évangélique échappe, semble-t-il, à la loi du changement. Au-dessus des apparences instables et fuyantes, la parole divine ne demeure-t-elle pas permanente, immuable, dénonçant la futilité des agitations humaines ? Parvenu à ce problème du christianisme et de son rôle dans l'évolution humaine, Quinet délaisse un moment Herder pour Lessing. Il rappelle les idées maîtresses de l'*Essai sur l'éducation du genre humain.* Lessing se refuse à « considérer la révélation comme le dernier terme de la progression universelle », sans aller cependant « jusqu'à la ranger dans la classe des phénomènes purement historiques » [2]. Il y voit « l'instrument mobile dont Dieu se sert et se servira à jamais pour développer l'éducation de l'humanité » :

Comme la colonne de feu des Israélites, elle précède la marche des nations : à de larges intervalles, quand l'esprit général s'est élevé jusqu'à elle, elle subit une métamorphose et brille d'une lumière toute nouvelle [3].

L'esprit de l'Évangile se dégage peu à peu de la lettre où il était enfermé :

L'évangile que nous connaissons cache dans ses profondeurs un nouvel évangile, où les dogmes seront transformés en vérités rationnelles : ils n'étaient point tels à l'apparition de la loi, mais ils n'ont été créés que pour le devenir [4].

Lamartine ne pousse peut-être pas la hardiesse aussi loin que Lessing. Cependant l'idée d'une évolution du dogme, d'un progrès de la révélation a laissé un reflet dans la troisième partie du poème. L'homme « en qui Dieu travaille » ne cesse de grandir :

Géant de l'avenir à grandir destiné,
Il use en vieillissant ses vieux vêtements, comme
Des membres élargis font éclater sur l'homme
Les langes où l'enfant est né.
(V. 245-248.)

1 *Op. cit., ibid.*, p. 36.
2. *Op. cit., ibid.*, p. 46.
3. *Op. cit., ibid.*, p. 47.
4. *Op. cit., ibid.*, p. 48.

Aux divers stades de son développement, l'humanité trouve dans l'Évangile les lumières qu'il lui faut ; de siècle en siècle, elle y découvre de nouvelles richesses, des profondeurs insoupçonnées :

> Vos siècles page à page épellent l'Évangile !
> Vous n'y lisiez qu'un mot et vous en lirez mille !
> Vos enfants plus hardis y liront plus avant !
> Ce livre est comme ceux des sybilles antiques,
> Dont l'augure trouvait des feuillets prophétiques
> Siècle à siècle arrachés au vent.
>
> (V. 267-272.)

Lamartine n'a pas repris l'image de la colonne de feu qui précédait Israël. Il nous montre tout de même le genre humain guidé par une lumière :

> Dans la foudre et l'éclair votre verbe aussi vole :
> Montez à sa lueur, courez à sa parole.
>
> (V. 273-274.)

Ainsi Lamartine et Quinet voient se manifester partout la loi du devenir. Ils ont de la nature, de l'histoire, de la religion une conception toute dynamique qui se traduit chez l'un et chez l'autre par le mouvement même et le rythme du style. Soucieux avant tout de montrer que l'histoire n'est pas une succession de hasards, Quinet insiste davantage sur la raison cachée des destructions et des métamorphoses ; désireux de combattre les « immobilistes », Lamartine met plutôt en lumière la figure changeante de l'histoire. Mais, si d'un texte à l'autre l'éclairage diffère, la pensée profonde est bien la même.

L'influence du même texte de Quinet me paraît reconnaissable dans une pièce des *Recueillements poétiques*, la confession dédiée par Lamartine à M. Félix Guillemardet. Le poète s'accuse de n'avoir été attentif en sa jeunesse qu'à sa propre douleur et d'avoir rempli le monde entier de ses gémissements :

> O honte ! ô repentir ! quoi ! ce souffle éphémère
> Qui gémit en sortant du ventre de sa mère
> Croirait tout étouffer sous le bruit d'un seul cœur ?
>
> (V. 31-33.)

Puis son âme s'est élargie : il a appris à communier avec l'humanité, il s'est identifié à elle, il en a revécu intuitivement les destinées :

> Alors, par la vertu, la pitié m'a fait homme ;
> J'ai conçu la douleur du nom dont on le nomme,
> J'ai sué sa sueur et j'ai saigné son sang ;
> Passé, présent, futur ont frémi sur ma fibre,
> Comme vient retentir le moindre son qui vibre
> Sur un métal retentissant.
>
> (V. 55-60.)
>
> Alors j'ai partagé bien avant ma naissance,
> Ce pénible travail de sa lente croissance
> Par qui sous le soleil grandit l'esprit humain.
>
> (V. 67-69.)

Quinet, avant Lamartine, avait senti son âme s'étendre jusqu'à coïncider avec l'âme de l'humanité telle qu'elle lui était révélée par l'étude de l'histoire universelle :

A mon insu la vieille Chaldée, la Phénicie, Babylone, Memphis, la Judée, l'Egypte, l'Etrurie s'étaient résumées dans l'éducation de ma pensée et se mouvaient en moi. Ce m'était un spectacle étrange d'y retrouver leurs ruines vivantes, et de sentir s'agiter dans mon sein, au lieu d'un souffle errant, éphémère, que chaque soupir consume, l'âme de l'humanité, que mon être a recueilli [*sic*] comme un son lointain apporté d'échos en échos jusqu'à lui [1].

« Souffle éphémère », la périphrase est commune aux deux textes : elle traduit le néant de l'individu quand il est réduit à lui-même.

Un son qui fait vibrer l'âme, un écho qui s'éveille au fond d'une conscience, c'est l'image qui, pour Lamartine comme pour Quinet, exprime la révélation de la vie collective des hommes.

La personnalité tend à s'absorber dans l'existence universelle et à s'y abolir :

Je vivais non plus en moi, dit Quinet, mais dans cette masse confuse de nations et d'existences diverses qui m'ont précédé ; et je me livrais si bien à elles, que je crus quelque temps que ma personnalité allait être absorbée dans la conscience universelle du genre humain [2].

Lamartine n'a connu d'abord d'autres univers que son moi :

> Dans l'être universel au lieu de me répandre,
> Pour tout sentir en eux, tout souffrir, tout comprendre,
> Je resserrais en moi l'univers amoindri...
>
> (V. 7-9.)

Mais les frontières du moi se brisent, et, par une sorte de mystère, le poète se fond dans l'humanité :

> Alors dans le grand Tout mon âme répandue
> A fondu, faible goutte au sein des mers perdue.
>
> (V. 49-50.)

En résumé, on peut admettre qu'Edgar Quinet a été un des inspirateurs de Lamartine. Vers 1830, le poète était en quête d'une philosophie, d'une interprétation générale de l'histoire et du monde. Dans le même temps, un Quinet, sous l'impulsion de Victor Cousin, travaillait à élaborer une philosophie de l'histoire. Sans doute Lamartine fut-il initié à l'œuvre du jeune chercheur par Dargaud, leur ami commun, qui, en 1831, fit un séjour à Saint-Point.

II. — Lamartine et Ballanche.

Un autre esprit contribua certainement à orienter Lamartine vers une doctrine du progrès : c'est Ballanche, le philosophe du mouvement, l'adversaire résolu du principe stationnaire. Je ne me propose pas d'étudier cette influence dans toute son ampleur [3]. Je me bornerai à la mettre en lumière sur un point de détail.

Ballanche, dans *Orphée*, nous montre son héros enseignant au peuple barbare de Samothrace l'art de fertiliser la terre. De là sort, par voie de conséquence, toute la civilisation :

1. *Idées*, Introduction, p. 59.
2. *Op. cit., ibid.*, p. 59.
3. On trouvera des indications sur cette influence dans l'ouvrage d'Henri Guillemin, *Le « Jocelyn » de Lamartine* (Paris, Boivin), notamment p. 77 et p. 79, mais sans référence au passage que nous citons.

Alors le lien mystérieux de la société fut réellement tissé ; alors la terre, rendue par la culture, identique à celui qui la cultive, produisit la propriété, base et origine de tous les droits ; alors furent tracées les limites des champs, correspondantes aux limites de la propriété céleste, don de la lyre ; alors fut placée la pierre irréfragable du témoignage ; alors fut connue la sainteté de l'union conjugale ; alors furent instituées les cérémonies funèbres ; alors l'homme eut une famille dans le passé et dans l'avenir, et le dogme de l'immortalité naquit en même temps que le sentiment de l'humanité ; alors la justice et la morale eurent des organes et l'autorité descendit du ciel ; alors la vie fut un bienfait et la reconnaissance pour l'auteur de la vie se manifesta sous la forme d'un culte [1].

Le partage des terres, la propriété, la continuité de la famille à travers le temps et le dogme de l'immortalité, l'idée de justice et le culte de la divinité, tels sont les éléments successifs de cette genèse. On retrouve, ou peu s'en faut, le même enchaînement dans la méditation de Jocelyn sur le travail de la terre.

Jocelyn, assistant à une scène de labour, évoque en son esprit le temps lointain où fut creusé le premier sillon ; il voit, à partir de là, se dérouler d'admirables conséquences :

Et pour consacrer l'héritage
Du champ labouré par leurs mains,
Les bornes firent le partage
De la terre entre les humains ;
Et l'homme à tous les droits propice,
Trouva dans son cœur la justice,
Et grava son code en tout lieu,
Et, pour consacrer ses lois même,
S'élevant à la loi suprême
Chercha le juge et trouva Dieu !

Et la famille enracinée
Sur le coteau qu'elle a planté,
Refleurit d'année en année,
Collective immortalité ;
Et sous sa tutelle chérie
Naquit l'amour de la patrie,
Gland de peuple au soleil germé,
Semence de force et de gloire,
Qui n'est que la sainte mémoire
Du champ par ses pères semé !

Et les temples de l'invisible
Sortirent des flancs du rocher,
Et, par une échelle insensible,
L'homme de Dieu put s'approcher,
Et les prières qui soupirent,
Et les vertus qu'elles inspirent,
Coulèrent du cœur des mortels.
Dieu dans l'homme admira sa gloire,
Et pour en garder la mémoire
Reçut l'épi sur ses autels [2].

Même point de départ dans les deux textes : la distribution des terres entre les humains. Si Lamartine ne fait pas d'allusion à ces zones découpées dans les cieux, qui, pour Ballanche, correspondent

1. Ballanche, *Orphée*, *Œuvres complètes* (Paris Barbezat, 1830), t. IV, p. 188-189.
2. Lamartine, *Jocelyn*, Neuvième époque, v. 129-158.

aux limites des champs et les garantissent, il rappelle du moins le caractère religieux du bornage, consécration de la propriété : Ballanche avait parlé de la « pierre irréfragable du témoignage ». Les deux écrivains remontent à ces temps primitifs où le droit était comme enveloppé dans le mythe, mais Ballanche annonce aussi les développements futurs : « la propriété base et origine de *tous les droits* », dit-il, et Lamartine, reprenant, avec une sorte de gaucherie, l'expression de son prédécesseur :

> Et l'homme à *tous les droits* propice
> Trouva dans son cœur la justice.

Si l'idée de justice intervient plutôt chez le poète que chez l'auteur d'*Orphée*, tous deux voient en la divinité le suprême garant des lois humaines. D'un côté, « la justice et la morale eurent des organes, et l'autorité descendit du ciel », et de l'autre :

> Et pour consacrer ses lois même
> S'élevant à la loi suprême
> Chercha le juge et trouva Dieu.

Le champ transmis de génération en génération est le fondement et le symbole de la perpétuité familiale. L'homme désormais ne vit pas seulement dans le présent, mais dans le passé par ses aïeux, dans l'avenir par ses descendants : « Alors l'homme eut une famille dans le passé et dans l'avenir », a écrit Ballanche.

Ainsi soustrait aux limites étroites d'une existence passagère et égoïste, il est à même de concevoir la vie future et la solidarité entre les hommes : « Et le dogme de l'immortalité naquit en même temps que le sentiment de l'humanité. »

Lamartine n'a pas explicitement marqué comme Ballanche le passage de l'institution familiale à l'idée d'une survivance de la personne humaine. Mais pour opposer la permanence de l'être collectif qu'est la famille à l'existence éphémère de ceux qui successivement la composent, il use du mot d'immortalité :

> Et la famille enracinée
> Sur le coteau qu'elle a planté
> Refleurit d'année en année,
> Collective immortalité.

Le poète indique, d'autre part, que, par la famille, l'homme s'initie à une plus vaste communauté. Il est vrai qu'il ne va pas comme Ballanche jusqu'au sentiment de l'humanité, mais s'arrête à la patrie.

Enfin, terme dernier et couronnement de l'œuvre civilisatrice, chez Ballanche et chez Lamartine, l'homme adresse au Tout-Puissant une prière d'action de grâces.

La confrontation à laquelle je viens de procéder peut paraître d'intérêt limité ; elle fournit cependant un assez précieux indice : les ressemblances d'intention et de structure entre les deux textes suffisent, je crois, à établir que Lamartine avait lu *Orphée* et en avait conservé un souvenir précis.

M. L

COMPTES RENDUS

JEAN MICHEL, **Le Mystère de la Passion (Angers 1486)**, édité par OMER JODOGNE. Gembloux, Éditions J. Duculot, 1959. Un vol. in-4° de CXV-542 p.

Quand on passe en revue les éditions modernes de notre ancien théâtre, on est frappé par leur inégalité. Nous avons une réédition satisfaisante du *Pathelin*. Emmanuel Philipot a fourni d'excellentes éditions de neuf farces ; mais les notes érudites qu'il avait amassées sur l'ancien théâtre comique, semblent perdues pour la science. On doit à Émile Picot un très utile *Recueil des Sotties* et la réédition du recueil des farces de Copenhague. La réédition du recueil Trepperel se poursuit.

Quant aux mystères, une édition de la *Vengeance de Jésus-Christ* est en préparation. Une précieuse réédition du *Vieil Testament* est due à la munificence de James de Rothschild et à l'érudition d'Émile Picot. Grace Frank et W. P. Shepard ont édité avec soin, l'une les *Passions* du Palatinus et d'Autun, l'autre la *Passion* Didot. Citons aussi le *S. Adrien*, procuré par Picot, et le *S. Quentin* publié par H. Chatelain avec une substantielle introduction.

Mais combien d'éditions anciennes ou récentes de mystères, de moralités ou de farces sont décevantes ! Entre autres, celles des moralités de Chantilly, des *Farces françaises inédites (?) du XV^e siècle (?)* et de la *Passion* de Gréban. Comme je l'ai montré jadis, celle-ci ne peut servir de base à des recherches sur la filiation des *Passions* [1].

Quant aux *Actes des Apôtres*, on pourrait les rééditer en s'appuyant sur l'étude que j'ai faite des manuscrits et des éditions. Mais quel savant étranger ou français aura le courage de réimprimer — avec les variantes — cette rhapsodie de 60 000 vers ?

Ce courage, un professeur de l'Université de Louvain, M. Jodogne, déjà connu pour sa collaboration à l'édition des *Chroniques* de Molinet [2], l'a eu, pour une œuvre capitale : il vient de consacrer dix ans de travail à la *Passion* de J. Michel, qu'on ne pouvait trouver jusqu'à présent que dans les grandes bibliothèques.

Cette *Passion* marque une étape décisive dans une évolution commencée dès le XIV^e siècle. On peut lui préférer, pour l'inspiration religieuse, celle de Gréban ; mais Michel était un habile dramaturge et un remarquable écrivain. Après lui, les *Passions* continueront à être partout rapetassées et représentées ; mais l'originalité créatrice et l'art littéraire déclineront rapidement.

L'édition procurée par M. Jodogne rendra de grands services aux historiens de notre ancien théâtre religieux et aux médiévistes philologues [3]. Le texte reproduit celui de l'édition princeps [4] et est suivi des additions des éditions ultérieures. On remarquera que l'emploi de la quadruple rime chevauchante facilite soit la suppression des vers 8469-8481 et 28582-28607 [5],

1. Félicitons M. Jodogne d'en avoir entrepris, cette année, une édition vraiment scientifique.
2. Cf. *R.H.L.*, XLV, p. 94-95 (1938).
3. Je signale, sans m'y attarder, l'abondante étude de la langue et de la versification et le glossaire (p. LIII-CXIII et 490-539).
4. En note sont reproduites les variantes des trois premières rééditions.
5. On trouve le même procédé dans le mystère de l'*Incarnation et Nativité* de Rouen, 1884, t. II, p. 268-291.

soit l'intercalation des vers 3526-3553, 4138-4167, 6792-6809, 20665-21230, et des épisodes des pages 441-442 (advocatz-*Judas*, *débatz*-Judas), 443-453, 457-466 (roy-*loy*, *loy*-moy), et 470-471.

A la fin, une table des épisodes successifs, un index des personnages, un index des noms propres [1], et le glossaire.

Dans l'introduction, M. Jodogne dresse la bibliographie des dix-sept éditions et en établit la filiation. Il chiffre approximativement les emprunts faits par Michel à Gréban : sur 30 000 vers, 11 300 *au moins* proviennent de la *Passion* de son illustre devancier ; 65 % des vers des 2e et 3e journées de Gréban ont été répartis dans les quatre journées de Michel. On consultera avec profit la liste des épisodes ajoutés par celui-ci (p. XXXVIII). Ensuite, l'éditeur indique minutieusement tout ce qui concerne la représentation : décors, mise en scène, accessoires, machinerie, musique. Vient enfin l'étude linguistique [2].

Cette excellente édition met à notre portée un des meilleurs mystères français, et permet d'étudier avec plus de sûreté qu'auparavant les rapports de la *Passion* de J. Michel avec les *Passions* qui en sont dérivées. Elle peut servir de modèle aux futures éditions de mystères, tâche à laquelle je convie nos jeunes médiévistes. Mais il faut avoir travaillé sur l'un de ces drames immenses pour se rendre compte du travail et de l'abnégation qu'a nécessités une telle édition [3].

RAYMOND LEBÈGUE.

FLOYD GRAY, **Le Style de Montaigne.** Paris, Nizet, 1958. Un vol. in-8° de 262 p.

Ce livre est attachant, il séduit le lecteur par son sens délicat de l'œuvre de Montaigne et par sa ferveur. Il faut, toutefois, que le lecteur ne se laisse pas arrêter par les titres des parties qui, transférés de la critique littéraire à la stylistique, ne laissent pas d'être un peu abrupts et énigmatiques : la « Structure des *Essais* » n'est pas l'agencement interne de l'œuvre, mais l'usage que Montaigne fait de la langue ; en intitulant sa seconde partie « les Éléments poétiques », M. Floyd Gray a sans doute rendu à *poétique* son sens grec de « créateur », car il étudie dans cette partie les images et autres créations personnelles ; enfin, sous le titre de « la Composition des *Essais* », il nous initie aux méthodes et aux procédés de Montaigne plutôt qu'à la formation de l'œuvre.

L'affection dont M. Floyd Gray entoure son auteur a quelque chose de touchant, elle dénote une intime familiarité avec son œuvre. Mais elle l'entraîne à quelque injustice à l'égard des prosateurs de la première moitié du siècle. Sans doute, Montaigne a réagi contre la prose artistique et exubérante de Jean Lemaire de Belges et de Rabelais. Mais pourquoi rabaisser systématiquement Jean Lemaire de Belges (p. 23 et 63) ? Pourquoi ne voir dans la richesse verbale de Rabelais que jeu et plaisanterie (p. 59-61) ? Rabelais et Montaigne restent les deux grands prosateurs du XVIe siècle, chacun avec son tempérament, chacun avec sa forme de pensée, mais tous deux maîtres de leur langue, tous deux profondément intellectualistes.

Étudiant l'attitude de Montaigne à l'égard de la langue, M. Floyd Gray ne pouvait pas ignorer la question du « gasconisme » de Montaigne. Il ne l'a pas éludée, mais il ne l'a pas traitée aussi sérieusement qu'on l'aurait souhaité. Sans doute, il rappelle (quoiqu'il n'ait pas jugé bon de s'astreindre à une citation textuelle) le fameux mot de *l'Institution des enfants* (édition Villey, I, 220) : « Que le gascon y arrive si le françois n'y peut aller ! » Mais pourquoi se borne-t-il ensuite (p. 40) à cette constatation assez banale que le vocabu-

1. On y notera les noms propres tirés de la mythologie gréco-latine : Acheron, Argus, Arpies, Ascalaphus, Atropos, etc. J'en compte une cinquantaine.

2. Sur les diverses sources de la *Passion* de J. Michel, on se reportera au *Mystère de la Passion en France du XIVe au XVIe siècle*, d'Émile Roy.

3. P. IX, pour la *Résurrection* jouée à Angers en 1456, et conservée dans deux manuscrits et une édition, M. Jodogne ne mentionne pas l'important article de G. Macon, *Note sur le mystère de la Résurrection attribué à J. Michel* (Bulletin du Bibliophile, 1898) ; cf. aussi mon *Mystère des Actes des Apôtres*, p. 7-9. Au vers 23637, je crois reconnaître les Larves.

laire de Montaigne appartient strictement à l'Ile de France ? Ne convenait-il pas de rappeler cette éducation toute latine, dont il parle dans ce même chapitre : « Quant à moy, j'avois plus de six ans avant que j'entendisse non plus de François ou de Perigordin que d'Arabesque ? » Et surtout, on pouvait fructueusement éclairer la proclamation gasconisante par le souhait dont Montaigne la fait suivre, une page plus loin : « Peussé-je ne me servir que de ceux [des mots] qui servent aux hales à Paris ! » L'idée que Montaigne exprime est d'user de tous les moyens (et les plus communs et les plus populaires seront les meilleurs) pour rendre sa pensée.

Mais ce qui nous a le plus surpris, dans le passage où M. Floyd Gray traite du « gasconisme » de Montaigne, est la phrase suivante : « Le gascon des *Essais* correspond à peu près à l'auvergnat des *Pensées*, à ce qu'il y a de très individuel dans un homme réagissant contre ce qu'il y a de trop uniforme dans la langue » (p. 40). Il tient à cette comparaison, puisqu'il la reprend page 167 : « L'influence du parler de la Gascogne engendre en lui [Montaigne] une langue primesautière, aux contours accidentés, comme la langue de l'Auvergne, plus tard, chez Pascal. » Où Pascal a-t-il manifesté la moindre tendresse pour le parler « auvergnat » ? Et où l'aurait-il connu, lui qui a quitté Clermont avec ses parents à l'âge de neuf ans ? Ce n'est pas en tout cas dans sa famille. Son père était un type de grand fonctionnaire selon l'esprit du temps, passionnément dévoué au pouvoir central, qui fut chargé, comme commissaire, avec un traitement considérable, de réprimer une révolte paysanne en Normandie et s'acquitta durement de sa tâche. Nous voilà loin de la famille de Montaigne attachée sans emphase au terroir régional et d'humeur indépendante et originale.

Toute la partie du livre qui touche à la grammaire témoigne à la fois de finesse et d'ingéniosité dans l'interprétation et d'une certaine insuffisance. M. Floyd Gray analyse judicieusement la façon dont Montaigne confère une force verbale à l'adjectif et au substantif. Mais il ne mentionne l'infinitif substantivé qu'en passant, pour dire qu'on en trouve « quelques-uns », comme une trace des théories de la première moitié du siècle (p. 35). Le « quelques-uns » nous semble bien imprécis. Nous verrions volontiers dans cet emploi de l'infinitif, que semble goûter Montaigne, un moyen de créer des noms d'actions qui gardent toute la vigueur du verbe.

Un peu plus loin, page 52, M. Floyd Gray dit que, comme temps ordinaire de la narration, Montaigne n'emploie pas, à la façon de Jean Lemaire de Belges et de Marguerite de Navarre, le passé simple qui, à ses yeux, « exprime quelque chose de trop permanent, de trop définitif, de trop solide » ; il recourt à un autre « temps », qui est le participe présent. Nous n'oserions pas, pour notre part, interpréter ainsi la pensée de Montaigne. Et, surtout, ce n'est pas par pédantisme de grammairien, que nous dirons que le participe présent n'est pas un temps. Quand Montaigne « raconte », il use comme tout le monde du passé simple et du passé composé de l'indicatif. Mais, précisément, Montaigne ne raconte pas souvent. Il préfère procéder par allusions, et le participe présent convient à merveille à ce genre de présentation.

Dans l'étude des éléments poétiques (au sens que M. Floyd Gray assigne à ce mot), il a relevé et classé les exemples d'allitérations et d'assonances (en fait, il s'agit plutôt de rimes) et, d'une façon générale, tous les jeux sur les sons des mots, qu'on retrouve chez beaucoup de prosateurs artistes. Il a étudié les images et le mouvement de l'imagination. Puis, dans la dernière partie, il cherche à déterminer les procédés d'expression et la démarche de Montaigne, non dans les *Essais* en général, mais dans plusieurs de ses chapitres.

M. Floyd Gray a, dans l'ensemble, bien compris son auteur. Toutefois, page 143, il prête à Montaigne « un jeu de mot subtil sur l'identité des formes des deux verbes *faillir* et *falloir* » dans la phrase : « D'autant que nostre veuë altérée se represente les choses de mesmes : et nous est advis qu'elle luy faillent à mesure qu'elle leur faut » (*Essais*, II, 22). *Faillent* et *faut* appartiennent tous deux au verbe *faillir* « manquer ».

On sent chez l'auteur le plaisir qu'il a à lire Montaigne, à goûter sa prose vivante, à analyser un style qu'il aime. On souhaiterait cependant que, sur certains points au moins, l'enquête stylistique fût reprise de façon plus rigoureuse.

G. Gougenheim.

Olga Rossettini, **Les Influences anciennes et italiennes sur la Satire en France au XVI^e siècle.** Institut Français de Florence, Sansoni, 1958. Un vol. in-8° de 422 pages.

Il manquait un ouvrage d'ensemble sur la satire au XVI^e siècle, de la Pléiade à Mathurin Régnier. La thèse de M^me Rossettini comble heureusement cette lacune, précise et complète les indications fournies principalement par J. Vianey dans son étude sur Régnier et par Fleuret et Perceau dans leur recueil *Satires Françaises du XVI^e siècle.*

Avec une méthode rigoureuse, Olga Rossettini limite d'abord son champ d'investigation. Elle ne considère que la satire poétique conçue, à la manière de Juvénal ou d'Horace, comme un genre littéraire spécifique, ce qui écarte les Coq à l'Ane de Marot, les sonnets satiriques de du Bellay et, à quelques exceptions près, toute la floraison des couplets burlesques que l'on rencontre dans le recueil de Montaiglon, comme la plupart des chansons satiriques ou des pamphlets en vers de la Réforme.

Dans une première partie, elle étudie la diffusion de la satire latine et de la satire italienne en France, elle en définit les caractères généraux et précise la conception que les Français se font du genre satirique d'après les préfaces des éditions de Perse, Juvénal et Horace ou d'après les Arts poétiques. On en retiendra, outre un très précieux catalogue d'éditions, donné en appendice, l'idée que Perse et Juvénal ont connu un plus grand succès au début de la Renaissance, que l'influence d'Horace n'a cessé de croître à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle. Il apparaît également que, si la satire régulière italienne reste conventionnelle et moralisante, les œuvres de Berni et de son groupe présentent un caractère plus vivant, pittoresque et populaire, qui exercera une influence décisive sur les contemporains de Régnier.

La seconde partie, de dimensions plus vastes, est conçue comme un tableau des différentes directions de la satire : satire littéraire, satire contre un type (le fâcheux, l'entremetteuse), satire bernesque (hymne-blason, paradoxes, etc.), satire de mœurs (les courtisans, les femmes, les médecins, les avocats), satire contre une personne nommée ou anonyme, satire confidence.

La méthode employée, analyse rapide de chaque satire française, avec indication des emprunts et des éléments originaux permet de faire connaître au lecteur un grand nombre d'œuvres secondaires, les *Discours sur la Noblesse* de Guillaume du Buys ou de Le Masle (1585), par exemple. Grâce à la classification établie, on saisit facilement dans la satire de la vie de cour deux grands thèmes, l'un pris à Antoine de Guevara, opposant les embarras de la cour au bonheur de la vie rustique, l'autre tiré de Juvénal, opposant les mérites de la vertu au faux prestige de la naissance. Intéressante également est l'évolution du thème de la vieille courtisane, venu d'Ovide et de l'Arétin, depuis les *Jeux Rustiques* de du Bellay jusqu'à la Macette de Régnier. D'une façon plus générale, cette classification permettra au chercheur de retrouver facilement les sources antiques et italiennes de n'importe quel thème satirique. Elle présente toutefois quelques inconvénients. M^me Rossettini a été gênée par sa définition étroite du genre satirique. Ainsi elle admet parmi les satires dirigées contre une personne, *Le Temple de Ronsard*, de Jacques Grevin, mais passe sous silence les autres pamphlets protestants contre Ronsard et la *Response aux injures* de celui-ci. Il est vrai que ces pamphlets contiennent des éléments de discussions politiques et religieuses qui débordent le cadre de la satire personnelle. On aurait aimé cependant savoir dans quelle mesure ils reflètent l'influence de Juvénal ou d'autres satiriques latins. Certains problèmes liés à quelques grands thèmes satiriques, la Querelle des femmes par exemple, n'ont pu être que rapidement effleurés, et surtout le contexte social et historique, si important pour le développement d'un tel genre, était au préalable exclu de cette enquête par la nature même du sujet : une recherche de sources et d'influences littéraires.

De ce point de vue même, la fragmentation des analyses ne permet pas toujours de dégager facilement toutes les grandes directions ni de suivre chronologiquement l'évolution de la satire au XVI^e siècle. Peut-être eût-il été préférable de prendre pour point de départ les fragments des satires

latines ou italiennes les plus imités et de suivre leur utilisation ou leur transformation à travers les œuvres françaises.

Il est vrai que le but de Mme Rossettini est essentiellement de définir en général le mécanisme de l'imitation dont elle dégage fort bien les grandes lignes dans sa conclusion. D'une part, dans les imitations suivies d'un même texte, il y a en général effort pour substituer aux traits de mœurs particuliers à la Rome antique ou à l'Italie moderne des détails directement observés dans la vie française, d'autre part, l'imitation se présente le plus souvent comme un tissu de réminiscences diverses, empruntées à des auteurs différents. Il est remarquable pourtant que Mathurin Régnier ait imité de beaucoup plus près que du Bellay les Latins et les Italiens sans que cette imitation ôte rien à la valeur de son œuvre.

Ainsi l'ouvrage d'Olga Rossettini constitue un outil précieux pour les chercheurs et éclaire par quelques remarques, limitées mais précises, certains aspects de la création littéraire au XVIe siècle. HENRI WEBER.

MATHURIN RÉGNIER, **Œuvres complètes.** Édition critique publiée par GABRIEL RAIBAUD. Société des Textes français modernes. Paris, Didier, 1958. Un vol. in-16 de XXXII-304 p.

Nous avons, enfin ! une édition sûre d'un texte jusqu'ici très incertain. Régnier lui-même avait mal surveillé l'impression de ses *Satires ;* dès après sa mort, on lui a attribué plus d'un texte qui n'est pas de lui : les éditions anciennes donc sont, dans l'ensemble, médiocres, peu sûres. Il en est de même, malgré leurs mérites, des éditions modernes, — celle de Courbet (1875), celle de Plattard (1930) : elles présentent, elles aussi, un texte sujet à réserves [1].

L'édition publiée par M. Raibaud obéit aux règles d'une sage méthode. Compte tenu des négligences du poète lui-même, assez indifférent au travail de publication, il reproduit le texte de l'édition originale, le moins mauvais, le plus probablement exact, le corrigeant — avec discrétion — quand il rencontre un non sens évident (et il y en a !). Il respecte donc le texte de 1608, dans son ordre et sa graphie ; il y ajoute les variantes des éditions de 1609 à 1613. Pour les pièces postérieures, même principe. On ne peut qu'approuver. M. Raibaud présente ainsi les dix satires de l'édition originale, celle de 1608, et le *Discours* au Roi qui leur sert de conclusion. Il y ajoute — logiquement — les deux satires de 1609, et *Macette*, parue en 1612, enfin deux satires posthumes éditées en 1613 et dont on ne saurait discuter l'authenticité. Pour les autres pièces, il n'a retenu après un examen sévère que les pièces publiées en 1613 et quelques pièces parues en 1652.

Une introduction très synthétique résume de façon précise ce que l'on sait de la vie du poète. Le texte est suivi d'un tableau des imitations et des ressemblances qui permet de juger des dettes et de l'originalité de Régnier. Un lexique explique le sens des mots hors d'usage. Des notes assez abondantes éclairent les obscurités du texte : ces obscurités sont nombreuses, on le sait. L'éditeur a fait son possible pour ne rien laisser dans l'ombre. Son commentaire paraît complet dans sa discrétion. Il y avait un équilibre à garder. M. Raibaud évite la sécheresse et l'abondance ; il sait tenir le juste milieu.

Bref, on lui devra de pouvoir lire, en toute sécurité, sans rien ignorer de leur contenu, des textes savoureux jusqu'ici mal présentés.

PIERRE JOURDA.

MADELEINE VENTRE, **L'Imprimerie et la Librairie en Languedoc au dernier siècle de l'ancien régime (1700-1789).** Paris et La Haye, Mouton, 1958. Un vol. gr. in-8° de XI-288 p. (École pratique des Hautes Études. VIe section. *Livre et sociétés. Études et mémoires pour servir à l'histoire de la civilisation du livre.* I).

Les raisons ne manquent pas de se féliciter de voir publié le beau travail de Mlle Ventre. Il ouvre une collection depuis longtemps attendue, qui doit

1. Pourquoi ne pas reconnaître qu'ayant eu à reviser l'édition Plattard, j'en ai — naguère — connu les faiblesses ?

permettre de susciter d'autres études, sur le vaste thème de *Livre et sociétés*.

La modestie affirmée par Mlle Ventre n'empêche pas qu'elle ait nourri d'ambitieux desseins. Le cadre de son enquête n'est pas aussi étroit qu'elle le dit : le Languedoc, une des plus vastes régions de France, englobait des villes très importantes, comme Toulouse et Montpellier et cette province, où l'activité intellectuelle demeurait grande, se trouvait aussi marquée par les rivalités entre des tendances religieuses très diverses, toutes raisons qui militaient en faveur du développement de l'imprimerie. La période choisie par Mlle Ventre, enfin : le dernier siècle de l'ancien régime, renforce l'intérêt du sujet et concourt à en reculer les limites.

L'auteur avoue d'ailleurs elle-même qu'elle s'est trouvée naturellement portée à tirer des conclusions générales. Elle a cherché à illustrer, par un exemple bien choisi, un aspect de la crise subie par l'ancien régime en ses dernières décennies, ici tiraillé entre une réglementation théorique rigide et des accommodements de fait, qui équivalent à une sorte de faillite.

Le premier « livre » de l'ouvrage est consacré à une étude de la profession d'imprimeur et de libraire. Le second étudie longuement, sous toutes ses faces, les principes et les applications de la surveillance dont cette profession était l'objet. On louera Mlle Ventre de s'être montrée à la fois claire et savante. Ses exposés serviront utilement à d'autres chercheurs [1]. Incontestablement, on y touche du doigt l'existence d'une crise, mais il n'est pas certain que, s'appliquant à d'autres périodes, une enquête semblable n'eût pas abouti à des conclusions presque identiques.

Le troisième et dernier livre traite de l'état de l'imprimerie et de la librairie en Languedoc. A notre avis, il renferme les meilleures pages, celles qui apportent la plus sûre contribution à l'histoire du livre au XVIIIe siècle. Des exemples précis et judicieux illustrent l'activité des imprimeurs et des libraires, nombreux, mais vivant difficilement, car ils devaient lutter à la fois contre les libraires parisiens, ceux-ci accaparant la quasi-totalité des privilèges pour les ouvrages de grande vente, et contre les contrefaçons d'Avignon, qui inondaient le marché.

L'analyse des ouvrages imprimés ou vendus, ouvertement ou de façon clandestine, permet à Mlle Ventre de dresser un tableau final et d'en tirer des conclusions qui eussent sans doute gagné à s'appuyer sur plus de titres qu'elle n'en cite. On ne peut s'empêcher aussi de regretter que l'auteur n'ait pas prêté attention aux impressions dites « populaires » et à l'imagerie.

Ces quelques réserves n'enlèvent rien aux mérites d'un ouvrage probe, solide et présenté de façon fort agréable.

JEAN-PIERRE SEGUIN.

KENNETH N. MCKEE, **The Theater of Marivaux.** New York University Press, 1958. Un vol. in-8° de 277 p.

Le livre de M. McKee est évidemment destiné à des lecteurs qui ne connaissent guère Marivaux. De là ses mérites : sa clarté, ses vertus d'exposition, une sorte d'innocence dans l'art de la mise au point, qui laisse l'esprit sinon comblé, du moins en repos et pourvu d'idées rassurantes. Mais de là également le caractère un peu léger de l'ouvrage, l'inutilité de certaines analyses — toutes les méthodes sont peu ou prou défendables en histoire ou en critique littéraire, sauf celle qui consiste à raconter les œuvres dont on parle — l'absence de toute synthèse, si ce n'est dans des pages de conclusion bien rapides. M. McKee étudie dans l'ordre chronologique les différentes pièces de Marivaux. Cela a pour effet de morceler un livre court en trente-deux chapitres, dont certains ne dépassent pas quelques pages. Un tiers du livre, à peu près, est consacré à l'histoire de l'interprétation des comédies et aux réactions de la critique du XVIIIe siècle à nos jours. Ce recensement d'opinions disparates ne manque pas d'intérêt. Mais était-il nécessaire d'exalter la perfection marivaudienne, que nul ne conteste, de telle interprète moderne ou de répéter, à propos de chaque pièce, les extravagances d'un Pierre Lièvre, qui voit en Marivaux un monstre de cynisme et de cruauté ?

1. Un *index* leur aurait rendu la consultation plus facile.

M. McKee tient beaucoup à reconnaître dans les comédies de Marivaux les idées des Philosophes. Il a même cette phrase, raisonnable mais naïve : « It is not to be assumed that Marivaux originated these ideas ! » Sans doute a-t-il raison d'évoquer au passage le thème de la bonté naturelle. Peut-être même aurait-il pu pousser plus loin et faire comprendre en quoi consiste la morale naturelle selon Marivaux. En revanche, on peut se demander si *L'Ile des esclaves*, où le jeu consiste à inverser les conditions sociales, contient bien le virus qu'il y décèle. Peut-on dire de même que certaine satire assez superficielle de la comédie et de la tragédie de son temps, de la part d'un homme qui a tant écrit pour le théâtre, annonce la critique autrement radicale de la *Lettre à d'Alembert ?* A propos de *L'Ile de la raison*, M. McKee évoque certaines théories anarchistes du XIX^e^ siècle, et il affirme que Marivaux, dans *La Colonie*, a tellement devancé son temps en combattant pour le féminisme qu'il faut attendre le XX^e^ siècle avant de retrouver pareille audace. Ignore-t-il donc ce qu'était la revendication féministe au XVII^e^ siècle et comment les Précieuses, en particulier M^lle^ de Scudéry, ameutaient l'opinion pour défendre les droits de la femme ?

On est enfin déçu par la conception du marivaudage selon M. McKee, qui semble en être resté à l'idée du marivaudage jeu d'esprit, oiseuse métaphysique du cœur, ou, comme disait Voltaire, œufs de mouche pesés sur des balances de toiles d'araignée. Si bien que le marivaudage finit par désigner la manière de Marivaux quand il passe la mesure, et surtout la manière de ceux qui l'imitent et le déforment. Le paradoxe est alors qu'on se trouve contraint, pour justifier Marivaux, de l'absoudre du reproche de marivaudage ! M. McKee cite à plusieurs reprises Frédéric Deloffre, mais il n'a presque rien retenu de son important travail sur *Marivaux et le marivaudage*, où ce dernier est défini comme « une intuition du rôle joué par le langage dans le drame et dans la vie », comme « une forme d'investigation psychologique et morale ». Bien loin de soumettre, comme les héros de la Préciosité, les mouvements de leur cœur à la souveraine alchimie de l'esprit, les personnages de Marivaux répètent sans cesse qu'ils ne comprennent rien à ce qui leur arrive et qu'ils ne savent pas où ils en sont. Certains ne demandent qu'à transformer cette ignorance d'eux-mêmes en un délicieux sentiment d'irresponsabilité. D'expérience qu'elle était d'abord, la « surprise » devient méthode. Le premier stade du marivaudage consiste en une certaine façon d'être absent à soi-même et de se laisser façonner par le « hasard ». L'amour s'inscrit dans l'âme comme une nature étrangère, s'en échappe quand bon lui semble : il est hétérogène à la conscience. Dans un second temps, le personnage marivaudien cherche à deviner de quels accidents son cœur est le théâtre et essaie de trouver un langage pour le dire, car celui dont il dispose n'est nullement accordé à cette fonction. En un cas comme en l'autre, à l'ancien idéal romanesque de la fidélité se substitue un devoir nouveau : la sincérité. Mais celle-ci n'est relativement aisée que pour ceux, tel Arlequin, qui n'ont pas quitté la « nature ». Pour les autres, que le langage social emprisonne, un long parcours est nécessaire avant que les mots suggérés par l'esprit soient suffisamment décantés pour exprimer sans les trahir les phénomènes du cœur.

ROBERT MAUZI.

ANDRÉ LEBOIS, **Admirable XIX^e^ siècle.** Paris, L'Amitié par le Livre, 1958. Un vol. in-16° de 320 p.

Ces seize études ne peuvent être, en quelques lignes, présentées, louées et discutées comme elles le méritent. Bien que toutes, sans doute, apportent quelque fait, texte, rapprochement ou point de vue neuf [1], leur ampleur

1. Sur plusieurs points, M. Lebois se rencontre (par hasard : les dates d'édition en font foi) avec d'autres spécialistes : avec M. A. Adam pour noter la rencontre d'un passage de *Splendeurs et Misères des Courtisanes* avec le titre des *Fleurs du Mal* (que la tradition attribue à une toute autre source) ; avec M. Cellier et M. Chassé pour l'interprétation du mot « gisement » dans le sonnet de Mallarmé sur le « pâle Vasco ».

comme leur ambition est diverse. Certaines, comme les dix pages sur Stendhal, ne font qu'indiquer en pointillé les lignes d'affinité entre l'écrivain et M. Lebois ; d'autres, sans chercher à donner un état complet des connaissances, cernent d'un trait juste des auteurs attachants comme Courier, Aloysius Bertrand, Ch.-L. Philippe ou Max Elskamp ; d'autres cherchent à réhabiliter des écrivains déconsidérés comme Allais ou Paul Adam ; d'autres apportent des inédits, — mais ceux de Jules Renard décevront les amateurs du *Journal*.

De tout cela, il est presque impossible de rendre compte sur le ton impersonnel, car M. Lebois a visiblement voulu faire un ouvrage personnel, où s'expriment ses propres prédilections ; le lecteur le suivrait volontiers sur ce terrain, s'il ne se rebiffait souvent, disons-le avec franchise, devant certain ton péremptoire et dédaigneux (par exemple, vis-à-vis de Gide, p. 96 ; de Barrès, p. 105 ; des mallarméistes et valérysants, p. 178 ; de tous les chercheurs qui ne sont pas « villiéristes », p. 130). Et puis, M. Lebois s'accommode peut-être un peu trop bien d'une des servitudes de l'essai : la rareté des notes, qui interdit à l'auteur de délimiter la part de ses devanciers pour mieux mettre en valeur ses découvertes propres. On le regrettera parfois : on voudrait être sûr d'attribuer à M. Lebois tout ce qui est à lui — et rien que cela. Du moins, ses préférences personnelles apparaissent-elles toujours. Elles vont à la poésie jusqu'à la plus moderne, à la musique, à l'humour aussi : le livre est truffé de sourires complices de l'auteur au lecteur — ne disons pas du professeur à son public, puisque pour M. Lebois « la chaire est triste » (p. 9).

Particulièrement heureuses, les pages sur Berlioz écrivain ; sur l'*Ève future* de Villiers ; sur le côté « ménagère » de Verlaine ; sur l'interprétation de Mallarmé par Ch. Chassé ; et celles où M. Lebois développe la trouvaille de L. Scutenaire [1] : *Le Grand Meaulnes* vient de *La disparition du grand Krause* de J. Girardin.

Trop ingénieuses parfois, et ordonnant trop bien, au profit de la thèse soutenue, les textes et les faits, les pages sur Mallarmé et la politique, et surtout une des études les plus importantes du livre : *Ruy Blas est-il... Charles Lassailly ?* Cette idée est suggérée à M. Lebois par l'amour muet de Lassailly pour la comtesse de Magnencourt, tel que le rapporte la comtesse Dash. Disons, en passant — bien que cela ne change rien au fond de l'affaire — que, plutôt que ces *Mémoires des Autres* parus en 1897, il eût peut-être mieux valu suivre les récits antérieurs : ceux de Karr au début du tome 3 de son *Livre de bord* (1880) ou d'Hippolyte Lucas dans ces *Portraits et Souvenirs littéraires* (1890) que cite M. Lebois, mais sans dire qu'on y lit déjà le rapprochement qu'il propose ici. La passion de Lassailly y est évoquée en ces termes : « Ce fut l'amour dans les conditions les plus romanesques où il puisse exister, l'amour de Ruy Blas pour la reine d'Espagne » (p. 64). Mais Lucas ne pense pas pour autant que Ruy Blas soit une incarnation de Lassailly. Ses souvenirs personnels ne l'ont-ils pas arrêté sur cette pente, lui qui avait bien connu le pauvre Bousingot [2] ? Reconnaissons d'ailleurs que plusieurs des arguments de M. Lebois sont séduisants. Ajoutons-en un autre : au début de son poème *Le Cadavre*, paru dans le « magazine » *Les Etoiles* en 1834, Lassailly s'écrie :

> Je suis du Peuple, moi ; je suis de la canaille [3]
> Et, comme Job le gueux, je chante sur la paille.

Si le second vers évoque plutôt César de Bazan, « plus délabré que Job » et « drapant sa gueuserie », le premier fait bien penser à Ruy Blas. Mais, à regarder en bloc, les silhouettes de Lassailly et de Ruy Blas coïncident-elles vraiment ? Le laquais-premier ministre en adoration devant la reine n'a jamais ce mordant qu'auraient dû lui infuser le personnage et la poésie de Lassailly, aussi grinçants l'un que l'autre. « Bousingot dictateur » (p. 47) ? Il tient plutôt de Fortunio, dont le nom est d'ailleurs cité aussi dans cette étude.

1. Dans *Mes Inscriptions*. M. Lebois ne donne pas la référence exacte. La voici pour les amateurs de précision : le texte figure page 295.
2. M. Lebois cite le portrait physique de Lassailly par J. Gigoux, qui est relativement modéré. Celui de Roger de Beauvoir, dans *Les Soupeurs de mon temps*, insiste plus sur le côté « grotesque » du personnage, qui l'éloigne de Ruy Blas.
3. Le second hémistiche se retrouvera, en 1870, dans *Le Forgeron* de Rimbaud.

Et puis, M. Lebois veut trop prouver. Après avoir noté que Lassailly suivait « à la course » la calèche de sa dame, il ajoute : « Comment expliquer, sinon par allusion à cette course, les vers 2226 à 2231 de *Ruy Blas :* « Aujourd'hui, tout le jour j'ai couru par la ville/Comme un fou (...) ? » (p. 44, n. 3). Or, Ruy Blas, dans ces vers, explique à la reine qu'il la cherchait pour la prévenir du piège tendu par Don Salluste. Quel rapport avec une galopade derrière la voiture de la femme aimée ? Détail. Mais M. Lebois voit encore Lassailly dans le Michel Chrestien de Balzac (p. 42, n. 2). Quoi, le sévère et admirable républicain, lui aussi ? En ce cas, j'en suggère une troisième incarnation : le Ferrante Palla de la *Chartreuse* (chap. 21). Les rapprochements seraient aussi probants : pauvre, à moitié fou, errant deux ans autour de la duchesse sans lui parler, et ramassant les fleurs de ses bouquets pour les conserver « longtemps attachées à son mauvais chapeau ». Le plus probable, on l'entrevoit, c'est qu'il y avait dans l'âme romantique quelque chose qui appelait le « ver de terre amoureux d'une étoile » ; et que certains bohêmes un peu déséquilibrés, comme Lassailly, ont cédé à ce penchant que l'on retrouve, indépendamment d'eux, chez plusieurs héros de roman et de théâtre.

Mais, lors même qu'on n'est pas d'accord avec M. Lebois, on lui sait gré de vivre la littérature. On peut ou non appeler ses héros « admirables » — Chabrier et Allais, ainsi ramassés, me paraissent fatigants — on admire du moins la subtilité, l'érudition et la chaleur avec laquelle ils sont défendus. Admiration qui va parfois jusqu'à l'inquiétude : pourvu que ce livre ne m'ait pas inoculé une secrète envie de lire Paul Adam [1] !

PIERRE CITRON.

V. DEL LITTO, **Bibliographie stendhalienne (1953-1956).** Lausanne, Éditions du Grand-Chêne, 1958. Un vol. in-8° de 110 p.

Remercions M. Del Litto et les éditions du Grand-Chêne pour le service qu'ils rendent aux stendhaliens. Sentimentalement, le *Divan* est irremplaçable. Il n'en fallait pas moins le continuer. C'est chose faite — et bien faite — avec la revue du *Stendhal club* et ce nouveau tome de bibliographie stendhalienne, le quatrième depuis 1938. Nous croyons savoir que M. Del Litto envisage une refonte de toutes les bibliographies stendhaliennes parues à ce jour, celles de Cordier, de Royer, de M. Del Litto lui-même. Dans une récente lettre, mon collègue m'écrivait : « Je m'efforce de mettre à la disposition des stendhaliens un instrument de travail *utile* ; c'est pourquoi je m'applique à perfectionner le classement et à multiplier les chapitres et les tables pour faciliter les recherches. J'ai l'ambition de donner pour chaque année, non seulement des listes de noms et de titres, mais aussi et surtout, de suivre de très près, et avec impartialité, les progrès et l'évolution des études stendhaliennes. » On ne saurait mieux dire. Pour chaque année, une partie est consacrée aux œuvres de Stendhal (éditions modernes), aux extraits, aux traductions, aux inédits, aux ventes de pièces autographes. La deuxième concerne les ouvrages sur Stendhal, les expositions, les adaptations cinématographiques ou radiophoniques. L'ouvrage est muni de tables, pour les œuvres de Stendhal, les auteurs, les illustrations, les éditeurs, les revues ou périodiques. Sous le titre des articles, figure très souvent, l'indication de ceux qu'ils ont, eux-mêmes, suscités, et parfois, l'esquisse d'un jugement, pour orienter le

1. Signalons quelques fautes d'impression : page 36, Lardanchet et non Larchandet ; page 43, princesse Mestschersky (il s'agit de la mère du prince Elim, le poète des *Boréales*) et non Maljalsky ; la faute vient des *Mémoires des Autres* de la comtesse Dash, où elle est d'ailleurs rectifiée dans l'index à la fin du tome VI ; page 87, l'imprimeur ne disposait-il pas du signe du bémol pour la *Symphonie en mi bémol ?* Page 145, phénakisticope et non phénalisticope ; page 149, n. 6, lignes et non signes ; page 153, Hadaly et non Halady ; page 205, ta poupe et non ta coupe. Et de très rares citations ou allusions erronées : page 100, « sacré bougre » et non « sacré bon Dieu » ; page 211, sur les poètes minces et les poètes gras, M. Lebois semble dire que Fargue a malicieusement attaqué Giraudoux : il sait bien que c'est le contraire, puisqu'il s'approprie la plaisanterie des *Cinq Tentations de La Fontaine* sur la minceur de Fargue, qui se voyait beaucoup. Sur le même point, il attribue à Willy un mot que Fargue prête à Satie (*Tableau de la Littérature française de Corneille à Chénier*, article *La Fontaine*, p. 74). Qui a raison ?

lecteur. M. Del Litto nous promet de multiplier ces indications. N'hésitons pas à être exigeants sur ce point. Il me paraîtrait opportun d'introduire dans les tables de nouvelles têtes de chapitres, d'un ordre plus technique. Par exemple, l'art du roman, la peinture de la société, la psychologie, les rapprochements ou les rapports avec les littératures étrangères.

Telle quelle, cette *Bibliographie* a les qualités de ces devancières. Elle représente un très substantiel apport non seulement pour les études stendhaliennes, mais encore pour les études de littérature comparée. Elle nous permet de mesurer avec beaucoup de précision l'implantation du stendhalisme, ses variétés de forme ou de méthode. Le plus grand nombre des articles ou essais a trait à *Rouge et Noir*. Puis, loin derrière, la *Chartreuse*, à distance plus respectable encore, *Lucien Leuwen*, *De l'Amour*, *Armance*, la *Correspondance*, et enfin, bien lâchées, les œuvres non romanesques. Le classement du *Rouge* s'explique, certainement (nous allons y revenir), par les controverses que suscita le film d'Autant-Lara. Ou bien, faut-il admettre que les critiques modernes retrouvent plus facilement les goûts et les problèmes de leur temps dans le *Rouge* que dans la *Chartreuse ?* Je le crains. Mais je doute fort, en m'appuyant sur les *Marginalia* [1], que Stendhal s'en fût réjoui. Ce divorce entre le goût de l'écrivain et celui de ses lecteurs, atteste, en tout cas, la prodigieuse vitalité de l'œuvre.

Dans un ordre d'idées un peu différent, l'étude des traductions permet d'utiles conclusions. En tête, là encore, le *Rouge* avec 9 traductions (4 allemandes, 4 italiennes, 1 anglaise), puis la *Chartreuse* (3 italiennes, 2 anglaises, 2 allemandes), *Armance* (3 allemandes, 1 italienne). A noter l'engouement que suscite Stendhal *novelliere*, particulièrement en Allemagne *(Vanina Vanini, Le coffre et le revenant, Suora Scolastica)*. Réservons une place à part pour deux belles éditions italiennes, l'une des *Passeggiate romane* (de M. Cesarini Sforza et Glauco Natoli), l'autre de *Romanzi e racconti*, préfacée par le regretté P. P. Trompeo et annotée par V. Del Litto. Dans l'ensemble cependant, en ce qui concerne les traductions, il faut souligner moins la persistance de l'engouement de nos amis italiens pour leur « Milanese » que la méthodique pénétration de Stendhal en Allemagne. Puissent en tressaillir d'aise les mânes de Wilhelmine de Griesheim ! Oserai-je propos plus audacieux ? — mais qui n'est pas pour effrayer M. Del Litto. Il serait bon que cette *Bibliographie* nous fît part des interprétations que ne manque pas de soulever l'œuvre stendhalienne en Europe orientale. J'ai noté, certes, sur ce sujet, l'indication de quelques articles, le 3200, en particulier. Je mesure les difficultés de l'entreprise que je propose ; elle mérite, cependant, d'être tentée. Les réactions des esprits ou des régimes les plus réfractaires à l'ironie et à la tendresse stendhaliennes nous aideront à mieux délimiter les frontières spirituelles de Stendhal... — Le film d'Autant-Lara, pour moi, du moins, a eu cette vertu. M. Del Litto a parfaitement raison de ranger dans cette *Bibliographie* les articles qui saluèrent ou condamnèrent le jeu d'artistes sans poésie. Je recommande aux cinéastes — s'ils n'ont pas le temps de lire Stendhal — le livre de M. Del Litto. C'est — ils peuvent m'en croire — un livre de bon conseil, un instrument de premier ordre, pour comprendre et aimer notre Stendhal.

HENRI-FRANÇOIS IMBERT.

CHARLES DE COSTER, **La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs.** Édition définitive établie et présentée par JOSEPH HANSE. Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1959. Un vol. de 523 p.

Le professeur Hanse est un admirateur passionné de Charles De Coster. Et il témoigne pour celui-ci, avec force, de deux manières. En nous donnant enfin le texte dont l'auteur, pressé de voir son livre paraître, avait corrigé trop rapidement les épreuves. En rompant aussi de vigoureuses lances contre nos compatriotes qui, souvent, ont cru voir dans cette *Légende* une traduction du flamand. « Charles De Coster exclu de la littérature française », tel est le

1. *Marginalia* (Éd. du Divan, II, p. 137 et suiv.).

scandale que M. Hanse a dénoncé dans une communication du 10 janvier 1959 à l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique [1].

L'édition originale (1867), donc, était très fautive ; c'est pourtant la seule dont l'auteur ait assumé la responsabilité. La prenant pour base, M. Hanse l'a améliorée en la confrontant avec le manuscrit et la moitié des épreuves qui a été conservée. Laissons-le faire le bilan de cette longue collation : « Je rétablis certaines expressions, des phrases omises, je rectifie des passages tronqués, des mots mal lus ; je change, par exemple, *tonnèrent* en *sonnèrent*, *assortis* en *assotis*, *ennuis* en *ennemis*, *fourneaux* en *tonneaux*, *frappé* en *happé*, *résolution* en *révolution* [etc...] ». Jusqu'à des *monstres* qui, en 1867, s'étaient faits doux comme des *moutons* ! C'était pour se porter candidat à un prix que Ch. De Coster avait ainsi assumé les risques d'une imprudente hâte... Sa précipitation fut punie, car il n'obtint pas cette distinction et, en 1879, il mourra dans la misère. Quel aiguillon a la vanité qui transforme un probe artiste en tâcheron de la gloire la plus fugace et qui contrarie « trois ans de travail [...] trois ans de sérieuses et de constantes études » dans les archives, sans compter les mois de rédaction, puis de remaniements !

Comment expliquer que cette œuvre puissante ait connu un bien plus grand succès en traduction que dans son texte original qui devait naturellement la porter vers le public français ? Le maréchal Vorochilov, en visite officielle à l'Exposition de Bruxelles, pouvait déclarer que la *Légende* avait connu quarante-deux traductions en U. R. S. S., et même dans la lointaine et illettrée Tchouvachie — et c'est à peine si un lecteur des pays de langue française sur mille connaît cette étonnante fresque historique. Le vocabulaire de la *Légende*, volontairement mais discrètement archaïsant, — un vocabulaire, aussi, qui cherche à « faire flamand » et qui y parvient — excuse en partie cette répugnance des francophones. Pourtant, c'est être victime d'une impression superficielle que de s'en tenir à ce caractère : la langue et le rythme sont bien « dans la plus pure tradition française », — M. Hanse a raison de l'affirmer (p. XXI) et de justifier cette affirmation dans son commentaire stylistique. Comme il a eu raison de dénoncer dans sa communication à l'Académie l'erreur du *Répertoire* publié sous la direction de Paul Van Tieghem : « en français du XVI^e siècle ». Non, la *Légende* n'est ni traduite du flamand, ni pastichée de la langue du XVI^e siècle, c'est une œuvre originale, une création, et non une adaptation d'une légende flamande préexistante. De Coster a créé et l'intrigue de son récit et la langue dont il a revêtu celui-ci.

Que les douteurs impénitents prennent donc le soin d'ouvrir ce volume : la lecture les convaincra mieux que tous les prêches. Mais le temps est-il encore des lentes et sages lectures ?

Lorsque l'ouvrage fut publié, la psychose de la vitesse ne les interdisait pas. L'ostracisme qui a frappé *Ulenspiegel* à sa publication, il convient donc d'en chercher la cause dans ce curieux complexe de supériorité des Français à l'égard des Belges, — attitude dont j'ai naguère montré les origines [2]. La Belgique n'étant pour les Français du Second Empire qu'une contrefaçon de leur pays, la littérature belge n'était à leurs yeux qu'une littérature d'imitation. C'était la conclusion de l'article d'Eugène Lataye dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^er juillet 1859 (« La Littérature en Belgique »). *La Légende d'Ulenspiegel* était vraiment parue au moment le plus défavorable. Il n'est que temps de lui rendre, avec l'aide éclairée de M. Joseph Hanse, la place qui lui revient dans la bibliothèque mondiale, sur le riche rayon de la littérature belge d'expression française.

CLAUDE PICHOIS.

CHARLES PÉGUY, **Œuvres en prose (1909-1914).** Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1957. Un vol. de XXXII-1598 p.

Ce nouveau volume de la Pléiade consacré à Péguy est d'une importance presque aussi grande que le premier, celui qui, en pleine guerre, apporta à des

1. Elle a été imprimée dans les publications de cette Académie et il en a été fait un tirage à part.

2. *L'Image de la Belgique dans les lettres françaises de 1830 à 1870* (Nizet, 1957).

milliers de lecteurs un réconfort spirituel incomparable, en leur révélant dans toute son ampleur un poète méconnu, presque inconnu.

Il groupe tous les textes de prose de 1909 à 1914 ; les plus célèbres : *Notre Jeunesse*, *Victor Marie...*, *Un nouveau Théologien...*, *l'Argent*, *Note Conjointe...*, mais aussi plusieurs autres jusqu'ici cachés dans des recueils peu fréquentés, tel l'admirable cri de détresse, *A nos amis...*, ou perdus dans *les Cahiers* originaux, tel ce long article riche de multiples suggestions où, en juin 1911, Péguy présentait à ses abonnés le recueil de ses *Œuvres choisies* (p. 1509-1522) et enfin l'énorme bloc (récemment publié dans le volume d'inédits intitulé : *Deuxième Élégie XXX*), la « première » *Clio*, joyau majeur de la couronne du prosateur.

Par sa seule matière, ce volume mériterait donc de retenir l'attention. Mais il vaut aussi par la manière dont ces textes sont présentés. Précédés d'un *Avant-Propos* important où ce témoin privilégié que fut le fils aîné du poète nous renseigne avec précision sur la genèse des œuvres, puis d'une *Chronologie*, trop rapide à notre goût, mais qui complète sur bien des points celle qu'avait donnée Pierre Péguy en tête des *Œuvres poétiques*, ils sont suivis de *Notes* historiques et critiques, d'une *Bibliographie* et d'un *Index* qui constituent d'utiles instruments de travail. Au total, un très beau livre. Il est loin pourtant de combler nos désirs. Il faut l'examiner de près.

Deux questions s'imposent d'abord : Pourquoi cette coupure en 1909 ? Pourquoi commencer par la fin ? A la seconde, pas de réponse. Mais on devine, hélas ! que la décision fut dictée par la timidité commerciale. En fait, ce fut une erreur de jugement. « Faute impardonnable », déclare dans son grand livre récent ce compagnon du grand lutteur que fut Jules Isaac. Comme il a raison ! Comment n'a-t-on pas deviné le choc qu'auraient produit sur les lecteurs d'aujourd'hui ces premières séries frémissantes de colère, de joie, d'espérance, et dont la jeunesse, après soixante ans, reste intacte !

Sur la date de la coupure les explications de Marcel Péguy (p IX-XII) sont, à première vue, justes et séduisantes. Il est certain que *Clio I* (sept. 1909) est le premier grand texte chrétien de Péguy ; qu'il ne fait qu'un avec *A nos Amis* (juin 1909) et qu'ils sont précédés par un silence de près de deux ans. Mais la méditation chrétienne de Péguy remonte en fait beaucoup plus haut ; et nous savons maintenant que ce grand silence a été meublé par une masse importante de manuscrits non publiés. Et *Clio* ne l'a pas rompu : c'est encore un « inédit » ! Enfin, et surtout, ce texte encore si tragiquement angoissé se rattache plus au passé qu'à l'avenir : il est l'aboutissement du long procès de l'Histoire instauré cinq ans plus tôt dans *Zangwill*. La vraie coupure — s'il faut en choisir une — c'est le *Mystère de la Charité* (janvier 1910) qui la marque. La première œuvre de ce second volume de prose aurait dû être *Notre Jeunesse* (juillet 1910).

Les textes ont été établis avec un très grand soin. La plupart des fautes qui déparent l'édition courante ont été corrigées. Page 348, a*liorum* remplace un fâcheux ali*erom* ; page 466, bi*b*am succède heureusement à bi*d*am, etc. Mais l'échenillage n'a pas été complet. Page 372, il faut lire « a*liis* et non a*lii* patitur » (il souffre *par d'autres*) ; page 311 et page 316, par trois fois le verbe θαυμαζειν est écrit θαυμαξειν. On lit page 432 *exaucement*. Le contexte « un très grand agrandissement » impose évidemment *exhaussement ;* à la page 435, dernière ligne, au lieu de « les *deux* autres... font les initiations... », il faut évidemment lire : les *cinq*, puisque toute la page développe l'opposition entre les *cinq* sacrements d'initiation et les deux autres (« nourriture et purgation », Eucharistie et Pénitence) ; page 456 (*in fine*) cette succession de mots : « Il attendait ce couronnement. Singulier. Savoir, mon ami, comme on voyait bien... », n'a aucun sens. Elle en prend un dès qu'on supprime le point après « singulier », et qu'on remplace, après « mon ami », la virgule par un point. Et encore, page XIX, ligne 4, lire *96* et non *86* ; page 64, j'essayai (ou peut-être j'essa*yais*) de le montrer au lieu de j'essa*yerai* (Péguy fait ici illusion à *De Jean Coste*, paru en 1902...) ; page 68 au lieu de « *il* pense » ne faut-il pas lire « *je* pense » ? (C'est le texte de l'édition in-12, p. 260). Page 1525 que signifie « *décerner* la décennale des *Cahiers* », ne faut-il pas lire *célébrer ?* Page 1553 (note de la page 571) au lieu de *1953*, lire *1903* ; à la page 389, on lit ce mot étrange : « emmoutement ». Marcel Péguy (p. 1544) traduit ce mot

par « encastrer, emmortaiser », ce qui ne fait aucun doute, mais lui donne une origine orléanaise que rien ne prouve et le fait étrangement remonter à *mola* qui donne *mouture* et aurait ici le sens de *mâchoire*... Ne serait-il pas plus simple de lire un *n* au lieu de l'*u* ? On aurait alors cette opposition très claire : « cet em*mon*tement *démonté* » ?...

Quelques erreurs typographiques sur 1600 pages de texte dense ! Ce n'est rien ! Si nous les avons relevées, c'est par fidélité à Péguy ; à son texte d'abord et aussi au soin qu'il a tant de fois manifesté de l'exactitude typographique.

L'ordre de présentation des *Œuvres* est chronologique. Félicitons Marcel Péguy d'avoir, sur ce point capital, réparé l'erreur de l'édition des *Œuvres complètes*, in-8°. Félicitons-le d'autant plus que cette décision le plaçait en face d'un problème difficile, pour ne pas dire insoluble, celui de *Clio* ou plutôt des « deux » *Clio*. Dans des pages claires et fermes — où l'on s'étonne seulement de ne pas rencontrer la moindre allusion à l'importante étude consacrée à la *Genèse de « Clio »* par Jean Onimus dans les *Feuillets de l'Amitié Péguy* (n° 47) — il explique comment l'œuvre, commencée en 1909, remaniée profondément en 1912, reprise encore en 1913 et en 1914 donna finalement la matière de deux volumes : l'un que Péguy laissa sur sa table, prêt pour la publication, en août 1914, et qui portait le titre de *Clio : dialogue de l'Histoire et de l'âme païenne* (titre sous lequel il fut publié peu après sa mort dans la *Grande Revue*, puis en volume séparé [ici p. 90-306]) ; l'autre, déposé dans une armoire, dont le début manquait et qui ne portait aucun titre (ici p. 307-498). Il démontre, d'autre part (comme l'avait déjà fait Jean Onimus, mais en apportant comme preuve supplémentaire quelques lignes inédites qui font la soudure entre les deux morceaux) que les pages initiales du texte définitif (ici p. 93-132) avaient constitué le début du texte primitif. Il se trouvait donc, comme éditeur, en face de deux textes : l'un de 1909, amputé de ses premières pages, l'autre qui commençait par une quarantaine de pages de 1909 et se prolongeait par 160 pages de 1912-1914. Que faire ? Replacer les pages initiales en tête du texte primitif ? C'eût été mutiler affreusement le texte très soigneusement mis au point par Péguy en 1914 et manifestement prêt pour la publication (il suffit d'en lire les dernières lignes). Impossible ! Marcel Péguy n'y a pas un instant songé et il a reproduit fidèlement ce texte sous le titre définitivement choisi par Péguy (fruit lui-même d'un remaniement tardif). Il a, d'autre part, attiré l'attention du lecteur sur les interpolations que les pages initiales ont subies de 1909, à 1914. Tout ce travail est excellent. Mais, sous prétexte que les quarante premières pages d'une œuvre qui en compte deux cents ont été écrites en 1909 peut-on la placer tout entière (avec ses cent soixante pages de 1912-1914) *avant* les deux cents pages subsistantes du texte de 1909 ? Évidemment non !

Tous les lecteurs de *Clio II* connaissent les émouvantes confidences que contient cette œuvre testamentaire. Les pages graves et mélancoliques sur « l'homme de quarante ans » et sur « le grand secret » qu'il connaît enfin et la mélancolique évocation de la mort qui termine l'œuvre sont étonnamment datées : 1912-1914. Impossible de les lire avant les chants de triomphe qui emplissent *Notre Jeunesse* et *Victor-Marie*.

L'*Avant-propos* et les *Notes* susciteraient bien des remarques. Avant tout, il faut dire qu'ils apportent beaucoup de neuve lumière sur la genèse et une riche matière pour l'interprétation des œuvres. Jamais un tel travail n'avait encore été fait. Nous avons à Marcel Péguy la plus vive gratitude de l'avoir au moins esquissé.

Il faut l'avouer pourtant, nous sommes loin d'être satisfaits. Nous avons déjà dit notre étonnement devant le silence obstiné sur l'étude consacrée trois ans plus tôt à *Clio* par Jean Onimus. Nous ne sommes pas moins surpris de voir apparemment ignorées les démonstrations décisives d'Auguste Martin (*Feuillets de l'Amitié Péguy*, nos 5 et 7) sur la question des pèlerinages à Chartres. Quant aux *Notes*, il faudrait n'avoir jamais eu à faire un tel travail pour en ignorer la difficulté. Est-il raisonnable pourtant (et décent) que Jules Isaac, l'un des plus fidèles compagnons de Péguy et qui, avant son grand livre récent, avait déjà publié sur lui plusieurs textes importants, soit ainsi présenté : « Professeur d'histoire qui, par la suite, devait nous donner un cer-

tain nombre de bons manuels scolaires ! » Le silence eût été préférable [1].

Mais notre critique la plus grave concerne le titre ici imposé à la première *Clio : Véronique, dialogue de l'Histoire et de l'âme charnelle.* Marcel Péguy appuie sa décision sur une phrase de l'*Argent* (début 1913) et sur une confidence faite à Joseph Lotte dans l'été 1913, où son père opposait à Clio, cette orgueilleuse qui s'épuise à ne recueillir que des cendres, Véronique, cette « petite Juive de rien du tout » qui, d'un coup, a pris « une empreinte éternelle ». Or, comme Péguy en 1912 avait transformé le titre primitif de son œuvre *(dialogue de l'Histoire et de l'âme charnelle)* en *Clio, dialogue de l'Histoire et de l'âme païenne* et qu'il avait fait cette substitution précisément au moment où son œuvre grossie de nombreux apports nouveaux formait une matière excessive pour un seul volume, la tentation était grande, de donner à la partie du texte (provisoirement) abandonnée le titre indiqué dans l'*Argent* (p. 1215), *Véronique, dialogue de l'Histoire et de l'Ame charnelle.* Marcel Péguy a succombé à cette tentation. Nous pensons qu'il a eu tort. Il a dépassé ce qu'autorisaient les faits. Rappelons ceux-ci, tels qu'il les a lui-même établis. Lorsqu'en août 1914, Péguy partit pour la guerre, il laissait deux manuscrits : l'un qui ne conservait qu'un cinquième du texte et qui portait un titre nouveau (qu'il faut évidemment lui conserver), *Clio, dialogue de l'Histoire et de l'Ame païenne.* L'autre constitué par les débris (les 4/5) du texte primitif et qui *n'avait pas de titre.* On peut, en toute rigueur, le publier sans titre. Solution austère et en somme injuste. On peut, légitimement, redonner à ce texte son titre primitif dont il est l'admirable paraphrase et qu'il a perdu seulement le jour où il fut amputé de ses pages initiales. Ce sera donc le *dialogue de l'Histoire et de l'Ame charnelle.* Mais il faudra mettre en éveil le lecteur contre une grave erreur d'interprétation (à laquelle Marcel Péguy n'a pas échappé) qui consisterait à *opposer les titres* des deux dialogues ou plus exactement à l'intérieur de ces titres, les mots *païenne* et *charnelle.* Comme si *charnelle* s'identifiait à *chrétienne !* Comme si, pour Péguy, le païen n'avait pas comporté autant de charnel que le chrétien ! Non ! *païenne s'oppose à chrétienne, mais pas à charnelle.* « L'âme charnelle », c'est la définition même de l'homme, cet homme fût-il païen ou chrétien !

En tous cas, il faut absolument s'interdire de placer en tête de ce titre le nom de *Véronique*, car, dans le texte de 1909, il n'est absolument pas question de Véronique. Il n'est pas impossible qu'en 1914, Péguy ait songé à placer ces pages de 1909 sous l'égide de la « petite Juive ». Mais ce n'est pas certain et, pour justifier ce nouveau titre, il aurait dû les modifier profondément. Nous ignorons ce qu'eût été *Véronique.* Impossible de plaquer sur un texte de 1909 un titre de 1913 ! La solution la plus raisonnable — non la plus élégante peut-être, mais la plus pratique, et surtout la plus conforme à la vérité des faits — consiste donc à placer ces deux dialogues sous l'invocation de la Muse de l'Histoire, puisqu'elle y parle d'un bout à l'autre. On y ajoutera seulement un numéro d'ordre, comme pour les *Epîtres* de saint Paul... ou les sections d'une compagnie d'infanterie. Il nous semble que Péguy eût aimé cela.

BERNARD GUYON.

JULES ISAAC, **Expériences de ma vie. I, Péguy.** Paris, Calmann-Lévy, 1959. Un vol. in-8° de 378 p.

Paradoxalement, le sous-titre de ce livre a plus d'importance que son titre. Reprenant, en effet, pour leur donner leur plein développement, des affirmations formulées en diverses circonstances — en particulier lors de la fameuse célébration en Sorbonne du cinquantenaire des *Cahiers* — Jules Isaac a consacré la plus grande partie de ce premier volume de récit d'*Expériences* à porter témoignage sur un homme qui « s'empara » de lui au temps de sa jeunesse (p. 109), qui fut, pendant quelques années, son chef et son maître et qui ne cessa jamais d'être son ami.

Pourtant — disons-le d'abord, car c'est justice — ce livre ne se réduit pas à

1. Jules Isaac a vivement réagi. On trouvera son jugement circonstancié (et sévère) sur ce volume des *Œuvres de Prose* dans l'annexe V de son livre, *Expériences de ma vie.* I, *Péguy*, p. 326-333.

cela. Complexe, nuancée, déchirée, la personnalité du mémorialiste — qui, à quatre-vingts ans, conserve une jeunesse d'esprit et une chaleur de sensibilité également admirables — est, par elle-même, très attachante. L'histoire spirituelle de ce fils d'officier français d'origine juive qui n'a pas cru d'abord à l'innocence de Dreyfus par impuissance à admettre une aussi grave erreur chez des juges aussi respectés et qui fut converti au dreyfusisme par le fils très chrétien de la rempailleuse de chaises du faubourg Bourgogne, n'est-elle pas une illustration éclatante des complexités de la fameuse « Affaire » ? (P. 123 et suiv.) Cet historien qui s'est engagé dans une carrière où il devait connaître un éclatant succès, sous le règne de Seignobos et de Langlois, mais qui, en même temps, entrait dans le « compagnonage » de celui qui serait bientôt leur plus farouche adversaire, est contraint à chaque page à remettre en question l'Histoire et ses méthodes. Au soir de sa vie, passant la revue de ses maîtres, ce professeur nous propose une sorte de méditation continue sur le métier d'enseignant, qu'il juge comme Péguy, « le plus beau des métiers ». Plus généralement, il nous offre enfin une vue très vivante, très personnelle des problèmes spirituels avec lesquels furent aux prises les jeunes gens au cœur noble et à l'esprit exigeant aux environs de 1900.

Signalons donc aux lecteurs non « péguystes » quelques passages particulièrement savoureux et suggestifs : page 37, sur les succès scolaires et leur médiocre signification ; page 92, une évocation de Bergson enseignant ; pages 93, 95, à propos de Paul Monceaux, éminent savant et professeur chahuté (en khâgne !) des réflexions profondes sur ce mystérieux phénomène de psychologie collective ; page 96, sur Émile Buré, candidat à Saint-Cyr, entonnant l'*Internationale* au punch annuel des khâgneux ; page 113 et suiv., sur l' « Affaire » ; page 150 et suiv., sur les grandes « journées » de 1899 — année critique pour la République — ; page 258 et suiv., une critique serrée des méthodes de Seignobos et Langlois qui s'achève, dans un curieux retournement, par une vigoureuse attaque contre les contempteurs de l'histoire « événementielle » et singulièrement contre un « jeune et brillant historien, nourri de Saint Augustin » (il n'est pas très difficile de mettre un nom sous cette périphrase) qui, pour avoir osé traiter le fameux *Manuel* de « recueil de recettes de cuisine », est accusé de manquer à la « véritable charité chrétienne ». Et, encore, page 268, une excellente définition du « vrai maître » ; pages 270-273, des pages exaltées sur les joies du « chercheur » ; pages 288-290, un portrait plein de verve de Georges Sorel, etc.

Tout cela, vivant, vigoureux, incisif, passionné. Car cet historien, ne vise pas à l'impartialité ; il la sait et la proclame impossible. Il n'est pas « au-dessus » de la mêlée, mais dedans, en plein cœur. Il était, et il reste un combattant. Mais il aime et il respecte la Vérité. Sa passion est d'abord pour elle. Au reste, nullement fanatique, ni sectaire. Souvent plein d'humour, bon enfant, poète. On lira (p. 126-127), une charmante évocation de la vie militaire de la « belle époque », qui se termine par cet aphorisme (auquel nous applaudissons vigoureusement) : « on ne relit jamais assez Courteline » ! et (page 155) des conseils, assez inattendus, sur la meilleure manière de préparer sa licence d'histoire...

C'est en octobre 1891 au lycée Lakanal, — où Péguy brillant boursier d'Orléans dans la classe de première supérieure, et Jules Isaac, jeune orphelin de seconde entrent au même moment comme internes, — que les deux hommes se rencontrent pour la première fois. Dès lors (à partir de la page 37), la figure de Péguy prend la première place et ne la quittera que dans les dernières pages. Au début, la différence d'âge qui sépare les deux garçons est trop grande pour que s'établisse entre eux un contact véritable. Pourtant, les pages que J. Isaac a consacrées à l'évocation du lycée Lakanal et des professeurs et condisciples que Péguy y a connus sont précieuses pour l'historien du poète. Teintées d'un léger, mais charmant « nationalisme lakanalien » en réaction contre le « mythe » de la « Cour rose », elles rappellent opportunément la formation autour de Péguy, dès cette année 91-92, d'un petit groupe d'amis : Bourrilly, Mathiez, Albert Lévy (Lévy-Sée), Woerhel, Collier, Jules Roy, qui furent ses premiers et restèrent jusqu'au bout ses plus solides compagnons dans son combat pour la Justice et pour la Vérité.

L'amitié entre les deux hommes naquit cinq ans plus tard au moment de la fondation de la Librairie Socialiste et, plus encore, pendant les années qui

suivirent l' « Affaire », lorsque se produisit entre Péguy et les « cinq » membres du Conseil d'Administration de la *Société nouvelle de Librairie et d'Édition*, ce que J. Isaac appelle « le schisme ». Devenu à son tour normalien, étudiant, celui-ci entra alors dans le « compagnonage » de Péguy. Il le suivit dans son engagement socialiste, puis dans son combat pour Dreyfus. C'est lui qui défendit ses intérêts lors de sa rupture avec les dirigeants de la Société nouvelle. C'est dans sa chambre d'étudiant (et non pas seulement dans celle des Tharaud) que s'abritèrent les premiers *Cahiers*. C'est lui qui, pendant un an, avant l'entrée en scène de Bourgeois, fut le principal lieutenant du « gérant ». On devine la valeur de la déposition d'un pareil témoin. Avouons-le. Elle est d'abord un peu décevante. Et par la faute de l'Histoire ! Jules Isaac, quelle que fût son admiration pour Péguy, ne pouvait évidemment pas prendre alors sa juste mesure. Il n'a donc gardé que très peu de « documents » de cette période. Rien de plus normal. Mais aujourd'hui, l'historien gémit sur sa négligence : « Je ne me console pas de ne pas avoir gardé la liste... » (des abonnés de la première série) ; « quels remords de n'avoir pas eu le courage de noter les propos entendus... » (p. 245, 247). « J'en étais, — nous dit-il, pages 148-149, à propos des « journées » de 1899 — je les ai faites, moi aussi... » On s'attend à une évocation fraîchement jaillie de la mémoire affective. Hélas ! « l'historien » freine l'élan du « chroniqueur ». Il est en garde contre les mirages du souvenir : « Je crois bien... je ne saurais dire... » Il se replie sur le terrain solide des textes. Mais ce sont les textes des autres.

Cependant, les notes qu'il a conservées et les nombreux documents inédits publiés au cours des dernières années par Auguste Martin, les *Feuillets de l'Amitié Péguy*, apportent à ses souvenirs un très solide appui. Surtout, il a eu l'insigne faveur (que jusqu'ici Mario Roques, dernier survivant des *Cinq*, n'avait accordée à personne) de consulter et d'utiliser le dossier de la *Société Nouvelle* qui se trouve aux Archives Nationales. Ce dossier lui-même est assez décevant, car il ne contient pas les procès-verbaux des séances du Conseil. Aussi, sur l'épisode le plus dramatique de cette crise, sommes-nous toujours réduits au témoignage des « parties » : Péguy, d'une part, dans *Pour Moi*, Andler, d'autre part, dans sa *Vie de Lucien Herr*. Mais il contient quelques pièces d'une importance décisive, en particulier une lettre de Herr à Simiand, datée du 4 juillet 1899, qui expose de façon détaillée le projet de la *Société Nouvelle* et le brouillon d'un rapport de Simiand pour le Conseil, daté du 6 août (p. 317-325). De l'analyse de ces divers documents se dégagent les résultats suivants :

1° Herr a fait et a fait faire à ses amis un effort considérable pour renflouer la Librairie socialiste Georges Bellais (40 à 50 000 francs-or).

2° Cet effort ne fut ni une « aumône », ni même le geste fraternel qu'on fait pour sauver un ami en péril. Il a été un acte d'engagement socialiste, dont la forme, à l'intérieur d'une économie non socialiste, était celle d'une « affaire », conçue selon la plus stricte orthodoxie financière. Herr prévoyait des bénéfices et leur répartition selon un taux d'intérêt normal.

3° La part faite à Péguy dans cette « affaire » était simplement conforme à la justice. Herr reconnaissait à son apport une valeur de 20 000 francs-or (Péguy en avait réellement engagé 40 000. Il payait chèrement ses imprudences commerciales !) Il est donc absurde de parler de « pure bonté d'âme », d'une part, de « noire ingratitude », de l'autre !

4° Le drame qui a séparé Péguy et « les Cinq » a eu des incidences financières qui l'ont aigri, et des conséquences sentimentales qui l'ont rendu très douloureux, car Herr et Péguy étaient deux amis ; mais il n'a été qu'accessoirement un conflit d'intérêts ou un drame du cœur ; en son essence, il a été un conflit idéologique. J. Isaac l'a bien vu et bien dit. D'une part, il a très exactement défini l'opposition radicale qui séparait *au départ*, dans la conception même du rôle de la Société nouvelle, Herr et ses compagnons universitaires à prétentions « scientifiques », de Péguy partisan de la publication de documents vécus, comme le roman de *Jean Coste* (p. 194-195). D'autre part, il a confirmé par son témoignage les affirmations de Péguy sur la cause essentielle de la rupture : la revendication farouche par un homme libre du droit à la Vérité, contre la tyrannie spirituelle d'un parti ou d'un groupe. « Je ne puis oublier, a-t-il écrit, ces mots cruels qui me furent dits un jour dans la boutique de la rue Cujas : « Le meilleur service que nous puis-

sions rendre à Péguy, c'est de lui casser les reins, tout de suite ! » (p. 217).

Son témoignage sur Péguy ne se borne d'ailleurs pas à cet épisode capital. Nous avons déjà vu qu'il éclaire les années antérieures ; dans les derniers chapitres, il se prolonge bien au delà, jusqu'en 1902-1903. Il nous fait ainsi entrer plus avant dans la connaissance d'un homme dont la vie intime nous est demeurée jusqu'ici très secrète. Parmi beaucoup de richesses, signalons seulement une scène muette et saisissante : Péguy, âgé de vingt-six ans, marié, père de famille, directeur de la Librairie socialiste, soufflété par sa mère, en pleine rue à Paris et subissant l'affront, sans broncher ! (p. 158-160). Quelle ouverture sur un drame sentimental jusque-là à peine entrevu ! Et, sur la vertu de respect, et la vertu de force, de maîtrise de soi chez ce « cornélien » !...

Tel est ce nouveau témoignage porté sur Péguy par un des témoins privilégiés de sa jeunesse. Il est le dernier, non le moindre. Parfaitement informé de ceux qui l'ont précédé, Jules Isaac les utilise avec la rigueur d'un esprit critique formé aux exigences de l'Histoire. Il les complète, les nuance et les enrichit et il nous donne ainsi de la jeunesse de Péguy une vision plus précise et plus riche. Tout au long de son récit, nous le suivons avec la plus vive sympathie. Nous approuvons en particulier sa prise de position sur les rapports entre les deux *Clio* (1909 et 1912), et sur l'importance d'une étude strictement chronologique de l'œuvre ; nous pensons comme lui que jamais, même au temps de son « flirt » le plus poussé avec Barrès, Jean Variot ou Henri Massis, Péguy ne fut antisémite ; nous partageons sa sévérité à l'égard des Tharaud, de Mme Simone ou de René Johannet, et ses réserves sur l'édition des *Œuvres en prose*, par Marcel Péguy. Et nous saluons avec plaisir sous sa plume, à propos de l'année 1910, l'expression, naguère employée par nous, de « double tentation »... Nous hésitons pourtant parfois à le suivre et particulièrement dans trois passages où l'interprétation qu'il donne des paroles de Péguy nous semble ne pas aller au fond des choses.

1° Page 282, lorsqu'il cite ce mot extraordinaire de Péguy : *Il faut haïr*, et s'en déclare scandalisé.

A-t-il accordé toute son importance au contexte ? N'est-il pas apparent que *la haine* est ici invoquée par Péguy comme le moyen désespéré de lutter contre le mal suprême qui est l'amnistie ou l'amnésie, l'oubli, l'indifférence, la mort ; comme une réaction de salut en face de cette lâcheté qui se camoufle sous le mot de tolérance. Le mal pour Péguy n'est pas tolérable. Il faut le haïr.

2° Pages 102-106 et pages 160-171. Butant sur les déclarations formelles de Péguy dans *Notre Jeunesse* (1910) où il a rattaché formellement son socialisme et son dreyfusisme à son christianisme latent et dans *Clio II* (1912) où, évoquant le temps où il avait été un « ardent et sombre et stupide jeune homme », il a parlé de la « période d'un certain masque », Jules Isaac refuse de suivre le « torrentiel Péguy », de se laisser entraîner par « la puissance de son verbe ». Il distingue entre « sincérité » et « vérité », accordant l'une, refusant l'autre ; il oppose les « vérités supérieures » à « la pauvre petite vérité historique » ; il parle « d'abdication totale à l'égard de son passé » que Péguy « recrée pour mieux le renier » et, en définitive, il « admire, mais refuse de suivre », en invoquant l'erreur de perspective inévitable à cause de l'âge. « A dix ou quinze ans de distance y voyait-il si clair dans son propre cœur ? Ne se laissait-il pas abuser par la ferveur de sa foi retrouvée ?... »

Ces déclarations sont graves. Elles fourniraient matière à un long et passionnant débat. Nous ne saurions l'entreprendre ici dans les formes. Nous l'avons fait ailleurs [1]. Rappelons seulement que l'auteur de *Clio* n'aurait pas accepté cette opposition entre « vérités supérieures » et « vérités historiques », car, s'il croyait à « la » Vérité, il a constamment affirmé que les méthodes modernes de l'Histoire ne permettaient pas de l'atteindre. D'autre part, n'est-il pas téméraire de penser que l'homme de quarante ans qui se penche sur son propre passé, se trompe, et que voit juste, au contraire, un autre que lui, — fût-il son plus intime compagnon — qui parle de ce même passé... cinquante ans plus tard ?

1. Cf. B. Guyon, *Péguy, L'homme et l'œuvre*. Paris, Hatier, Coll. « Connaissance des Lettres », 1960.

On s'étonne enfin qu'avant d'écrire à propos du dreyfusisme de Péguy, ces affirmations péremptoires : « Le christianisme n'avait rien à voir là-dedans... » et « Notre justice humaine, nos vérités humaines ne le concernent pas... toute l'Histoire le prouve, et d'abord les Écritures » (p. 163-164), ce lecteur attentif qu'est J. Isaac, ne se soit pas reporté aux articles publiés par Péguy pendant l'Affaire dans la *Revue Blanche*. Il y aurait trouvé à la date du 15 septembre 1899 ces quelques lignes : « Il est évident que la cause première de cette universelle extension fut le sursaut d'indignation que le spectacle de l'injustice donne aux hommes qui ont faim et soif de justice, *qui esuriunt et sitiunt justitiam.* » Le sermon sur la montagne ne ferait-il pas partie des Écritures ?

BERNARD GUYON.

PAUL VALÉRY, **Cahiers, tome III, 1903-1906.** Paris, Éditions du Centre national de la Recherche scientifique, 1957. Un vol. gr. in-8° de 910 p. en reproduction photographique.

Le troisième tome des *Cahiers* de Valéry ne comporte pas de grandes surprises, ce qui ne veut d'ailleurs pas dire qu'il déçoive. Car, si les aspects essentiels du nouvel être intellectuel qui s'est formé en Valéry vers 1892 s'y manifestent avec une puissante netteté, ils sont l'occasion d'un renouvellement intarissable et d'un bonheur grandissant d'expression qui ravit inépuisablement, qui « éblouit et désespère », comme Valéry disait lui-même de l'*Hérodiade* de Mallarmé. L'intime solidarité qui ne pouvait manquer d'exister entre l'œuvre publiée et l'œuvre secrète est de plus en plus flagrante. C'est un bonheur qui n'était pas inespéré, mais qui se réalise au delà de toute espérance que de pouvoir contempler désormais directement le prodigieux et voluptueux labeur qui fut la source de l'œuvre exquise, et qui en achève l'explication.

La tendance anti-littéraire, ou a-littéraire, s'affirme à plein, ne fait que croître et embellir, prend de plus en plus nettement conscience de soi :

Le vrai littérateur a intérêt à se tromper lorsqu'il veut analyser la littérature. Je ne suis guère un littérateur (p. 543) ;

La littérature ne peut pas être acceptée comme *fin* d'une existence noble. Noble est ce qui trouve en soi-même sa fin, et celle de toute chose... Les lettres sont simulation et comédie... Je préfère être précis, être moindre, être moi... (p. 635) ;

J'ai fini par concevoir le travail littéraire d'une sorte qui me sépare des littérateurs — et de la pratique. Je me suis placé au-delà des mots... (p. 736).

L'une des manifestations les plus visibles de cette tendance est un effort très constant de réflexion critique sur la littérature même. Il ne faut pas perdre de vue que cette critique de la littérature a été pour Valéry le point de départ de son étude des propriétés générales de l'esprit. On assiste à la formation et au développement de ce qui deviendra une véritable *théorie* de la littérature. La psychologie de l'auteur, du lecteur et du critique, le rôle du déguisement, du charlatanisme, des abus du langage, de la facilité, de l'illusion font l'objet des remarques les plus aiguës, — et les plus sévères. Sur un cas particulier, on peut juger en quoi les *Cahiers* complètent les *Notes* précédemment publiées. Dans un de ses recueils, vers 1930, Valéry avait donné cette phrase : *Je connais la littérature parce que je l'ai interrogée à ma guise.* En 1904, cette phrase était suivie de celle-ci : *Je me suis pris pour public précis, et pour auteur nu et tel quel.* Mais cette explication, qui implique l'influence d'Edgar Poe, n'était pas absente d'autres passages de l'œuvre publiée.

La théorie critique de la philosophie occupe une place considérable : il importe autant à Valéry de bien distinguer sa nouvelle attitude de celle des philosophes que de celle des littérateurs. La métaphysique, l'esprit de système sont pris à partie fréquemment. Kant fait l'objet d'un examen fort rigoureux. Mais Platon, saint Thomas, Pascal, Nietzsche ne sont pas épargnés. Là encore, le vice essentiel que dénonce Valéry est l'abus du langage. « L'erreur de Kant » a été de « conclure du langage à la réalité » (p. 30).

Le problème du langage, en effet, et de son aptitude à représenter l'esprit, ou plus exactement à exprimer la conscience qu'on peut prendre du fonction-

nement total de l'être humain, et donc de la conscience elle-même et de ses rapports avec la vie, est devenu la préoccupation centrale du Valéry du *Grand Silence :* son Grand Œuvre est une *psychologie* d'un genre nouveau qui cherche à créer ses propres moyens d'expression, et dont c'est un des caractères distinctifs que de devoir rester nécessairement *ouverte.* Sur ce but suprême, sur ce sentiment fondamental qui est le ressort de toute sa recherche, sur la méthode personnelle qu'il essaie de forger, on est vraiment comblé d'éclaircissements parfaitement lumineux :

Toute ma « psychologie » ou si l'on veut mon désir et mon objet le plus persistant est de — m'exprimer — ou bien de faire un langage pour ma pensée — ce qui revient à chercher des lois élémentaires et des conventions constantes (p. 655) ;
Je sens de plus en plus le besoin (presque douloureux) de posséder un instrument plus énergique que le langage pour rapprocher mes résultats divers (p. 687).

Une boutade résume à merveille tout cet aspect de Valéry : « Je suis un imbécile — j'ai pris le réel au sérieux » (p. 623).

Non moins clairement l'exprime l'analogie ressentie avec les mystiques :

Mystiques, ô vous ! — et moi de ma façon, quel labeur singulier nous avons entrepris ! Faire et ne pas faire, — ne vouloir arrêter une œuvre matériellement circonscrite — comme les autres font — et nous le jugeons illusoire, mais enfreindre nécessairement notre définitif, et toujours, intérieurement, en travail, vous pour Dieu, et moi pour moi et pour rien (p. 528).

Un poète du XIX^e^ siècle disait que ses « vrais vers » ne seraient pas lus. De Valéry, qui eût sans doute trouvé dans cette « naïveté » riche matière à sarcasmes, on peut dire que ses vraies pensées n'ont pas été écrites. C'est même une des significations essentielles de son œuvre, si manifeste dans les *Cahiers,* que de faire comprendre qu'elles ne pouvaient pas l'être. S'il a su tirer parti mieux que nul autre des ressources de ce langage commun dont il dénonce l'insuffisance avec tant d'habileté qu'il finit par en faire douter, il a dû cependant renoncer à créer ce *langage-self* qui lui eût permis d'exprimer adéquatement le résultat de cette approche directe du réel par l'esprit qui a été sa grande ambition, et ses notes laissent parfois le sentiment que ses explorations les plus audacieuses sont restées informulées. C'est ce qui fait le charme unique de son œuvre que d'émaner le parfum de cette certitude inexprimable. Il y a d'émouvants aveux à ce sujet dans les *Cahiers :*

Je me vois avec ma manie de rigueur, de monopole et d'accomplissement, le souci de ma vérité et la passion de ma particularité battu partout sur ces folies par elles-mêmes (p. 32).

Mais un autre aspect essentiel de Valéry, et formant en lui cette remarquable polarité qui explique les contradictions apparentes de sa personnalité, de sa carrière et de son œuvre, n'est pas moins évident : la lucidité n'exclut pas la sensibilité, la critique féroce de la littérature, les dons et préoccupations littéraires. La faculté aphoristique et gnomique brille plus que jamais ; la faculté poétique, si bas que soit cette veilleuse, inspire encore quelques embryons de poèmes bruts, quelques invocations lyriques de type abstrait ; la faculté simplement littéraire anime bon nombre de remarques sur le bon style, le beau style, le vrai style. La puissance créatrice est en sommeil, et non pas morte : « O spontané ! s'écrie Valéry (p. 14), pour toi, je devins calculateur ! » Ailleurs, il exprime une sorte de regret qui pourrait bien être à l'origine de la profonde modulation qui le ramènera un jour à la poésie :

J'ai détruit mes charmes. J'ai cherché la rigueur — parce que le naturel ne m'importe pas. Un dieu seul peut aimer sérieusement une fleur vraie, sachant la pousser (p. 821).

A lire ce troisième tome, si plein de notations abstraites et techniques, on peut en effet se demander parfois si le « charme » n'est pas définitivement détruit, si la fleur de poésie repoussera jamais. Pourtant, les signes ne manquent pas non plus pour montrer que cette entreprise, qui semble à certains moments placée sous le signe d'une immobile éternité, est en réalité soumise elle-même au temps, qui change tout. La persévérante aventure

introspective n'est pas sans se modifier, sans « évoluer », en ce qui concerne ses thèmes et ses méthodes. Il est toujours beaucoup question de théorie, de temps, de mémoire, d'attention, de rêve, de sommeil, mais un peu moins de l'abstraction et de la récurrence, et davantage de forme, d'imagination, et surtout, notion favorite pour quelque temps, d'accommodation.

Un fait très frappant, c'est que les mathématiques ne tiennent plus autant de place que dans les deux premiers tomes. Non pas que Valéry soit infidèle à leur esprit : la réflexion sur la nature et les méthodes de la géométrie ou de l'algèbre reste très soutenue, l'esprit de *rigueur obstinée* est toujours la règle d'or, les notions de *fonction*, de *variable*, de *constante*, continuent à jouer un grand rôle dans les tentatives de restitution de la vie psychologique, la représentation mathématique de l'esprit reste l'idéal plus ou moins avoué. Pourtant les pages d'équation se font plus rares, les essais précis de psychologie mathématique, de théorèmes psycho-algébriques le cèdent à des efforts moins téméraires pour exprimer les vues les plus neuves dans le langage de tous. Est-ce un échec, un abandon du grand dessein qui marquait si fortement les deux premiers volumes ? Peut-être. Le fait est en tout cas qu'en comprenant de plus en plus nettement que la seule vraie ressource du penseur le plus *séparé* et le plus *réaliste* est de porter à leur plus haute puissance les moyens d'expression du *langage commun*, Valéry se trouve sur la voie d'un compromis avec les Lettres, et d'un retour à cette activité. Peut-être essayait-il de prévoir où les années le conduiraient quand il donnait (p. 466) un tableau chronologique récapitulatif de sa propre existence de 1886 à 1905 qui recoupe et complète celui de 1898 [1]. L'importance des années 1890-1893 est matérialisée, cette fois, par un double trait vertical. Le premier mot du tableau est : *Romantisme*, le dernier : *Attention*. Mais ce n'est pas le dernier mot des *Cahiers*, ni de leur auteur [2].

MAURICE BÉMOL.

PAUL VALÉRY, **Cahiers, tomes IV, 1906-1913 ; V, 1913-1916 et VI, 1916-1918.** Paris, Éditions du C. N. R. S., 1958. Trois vol. gr. in-8° de 928, 914 et 934 p. en reproduction photographique.

Les valérystes n'ont pas à gémir sur le manque de documents. A la cadence de trois volumes par an, le C. N. R. S. se charge d'assouvir leur fringale. Cet heureux succès permet, dès maintenant, quelques intéressantes vues d'ensemble.

Avec l'année 1918, nous voici parvenus à près de la moitié du temps à couvrir, 1894-1945, vingt-cinq années sur cinquante et une. Mais ces vingt-cinq années sont bien loin de prendre la moitié des *Cahiers :* six tomes seulement sur les trente-deux qui sont annoncés, soit un cinquième, autrement dit un tome pour quatre années environ en ce qui concerne la première période, un tome pour une année environ en ce qui concerne la seconde. Contrairement à une attente assez naturelle, la période de silence fournit donc moins de *Cahiers* que la période d'activité littéraire.

D'autre part, une comparaison entre les périodes 1894-1912 (cette dernière date correspond à une division naturelle de la carrière de Valéry, marquée par la fin du « Grand Silence ») et 1913-1918, confirme cette impression : quatre volumes pour dix-huit années et deux volumes pour cinq années, c'est-à-dire, d'une part, un volume pour quatre années et demie environ et, d'autre part, un volume pour deux années et demie environ. Ces chiffres fastidieux révèlent un fait important et, en apparence, paradoxal : la reprise des travaux poétiques en 1912 s'accompagne d'une recrudescence considérable de l'activité solitaire de *notation*, qui passe du simple au double, et continuera, nous l'avons vu, de s'accroître par la suite. L'année 1916, avec 475 pages, vient immédiatement derrière 1902, année jusqu'ici record avec

1. *Cahiers*, I, p. 571.
2. La reproduction photographique du manuscrit est d'une netteté très satisfaisante. Je regrette une fois de plus qu'il n'y ait dans l'ouvrage aucune table des matières, ni le moindre renseignement sur l'origine, la présentation extérieure, la répartition chronologique, si curieusement inégale, des *Cahiers*.

500 pages environ; elle est suivie de près par 1917, 392 pages; 1914, 358 pages; 1915, 321 pages.

Quelle est l'explication de ce paradoxe ?

En premier lieu, il faut signaler certains faits troublants, et sur lesquels nous ne sommes pas suffisamment informés par cette édition, toute excellente qu'elle soit. Nous avions déjà remarqué, à propos des tomes I et II (*R. H. L. F.*, octobre-décembre 1958), que les années 1894 (69 pages), 1895 (51 pages) et surtout 1896 (17 pages) ont une représentation anormalement faible. Il en est de même maintenant dans le tome IV pour les années 1907 et 1908 qui n'occupent chacune que 97 pages en moyenne, et pour les années 1909 et 1910, avec 65 pages chacune en moyenne seulement. Mais l'éditeur ne nous donne pas plus d'éclaircissements que précédemment. Pourquoi des années « creuses » ? et d'autres « pléthoriques » ? Nous en sommes réduits à nos propres hypothèses, qui risquent d'être téméraires [1]. Bornons-nous donc à quelques remarques provisoires. Comme nous l'avions observé naguère [2], le nouveau « printemps poétique » de l'auteur de *Charmes* est contemporain de sa puberté seconde, c'est-à-dire d'une phase d'intense activité intellectuelle, au cours de laquelle intervient sa formation définitive. D'autre part, l'objet des *Cahiers* s'est, avec le temps, modifié, transformé, enrichi. La tentative de psychologie mathématique est autant dire terminée. Le plus pur, le plus dur Valéry n'est plus. L'entreprise de M. Teste s'est humanisée quelque peu et, si j'ose dire, littérarisée, ce qui permet des développements plus faciles et plus abondants. Le travail poétique lui-même, accompli dans un autre secteur de l'esprit, devient prétexte à réflexion, fournit des observations « latérales »[3] qui, dans le tome VI, par exemple, semblent bien occuper une place considérable et mériteraient à elles seules une étude spéciale : il serait intéressant d'essayer de reconstituer de cette manière indirecte la genèse de *La Jeune Parque*, que Valéry résume à sa façon dans une page du VI[e] tome (p. 508-509, *Comme j'ai fait La Jeune Parque*). La guerre de 1914-1918 influe également sur les conditions de travail de l'ermite parisien : elle donne lieu, elle aussi, à des observations latérales, sans grande ampleur, semble-t-il, mais non sans importance, et surtout, sans doute, elle favorise la retraite, le labeur solitaire, la contention ; elle stimule les instincts de conservation intellectuelle. Enfin, les *Cahiers* ont désormais un passé, deviennent à leur tour un objet nouveau de réflexion : Valéry se voit et se dépeint de plus en plus souvent comme auteur de *Notes* et de *Cahiers :* nouvelle contribution très efficace à cet immense effort d'auto-définition que représente toute son œuvre.

Ainsi, l'on voit l'entreprise des *Cahiers* se maintenir et s'affirmer, s'accroître puissamment, se révéler comme l'œuvre capitale, le Grand Œuvre de Valéry, en dépit de diverses contingences extérieures, intérieures ou familiales : cette période des premiers *Cahiers* voit le foyer de Valéry se peupler de trois enfants, qui sont aussi l'occasion de quelques observations en marge (leurs noms paraissent dans les notes). Le grand travail des *Cahiers* traverse le siècle sans y tremper, ou si peu : aucun récit, aucune anecdote ne les déparent. Valéry prend de plus en plus fortement conscience de son essentielle vocation d'homme de l'esprit, qui ne peut « bien penser à une chose que si elle lui est profondément indifférente », qui se sent « incommensurable avec quelque personnage que ce soit », dont « les intérêts ne l'intéressent que négative-

1. A cette occasion, nous ne pouvons que regretter une fois de plus que cette belle et précieuse édition ne contienne pas la moindre table des matières, ni d'indications sur l'origine et la présentation des *Cahiers*. On comprend le souci de discrétion de l'éditeur, qui a voulu restituer le document « tel quel », ce qui est tout à fait valéryen d'esprit. Quelques pages ou lignes d'information au début ou à la fin de chaque tome n'auraient toutefois nui en rien, à mon sens. D'autre part, il eût sans doute été préférable de séparer matériellement les *Cahiers* les uns des autres, soit par une page portant le minimum d'indications nécessaires à la clarté, soit par une reproduction photographique de la couverture elle-même. Il est juste de dire à cet égard que certaines pages de titre sont reproduites, par exemple, *SOMNIA* (1911), page 491 du tome VI. On peut regretter aussi qu'à partir du tome II les volumes d'une édition à tirage limité ne fassent l'objet d'aucune justification.

2. Cf. notre *Paul Valéry*, Les Belles Lettres, 1949.

3. Ce terme est employé par Valéry dans la lettre qu'il m'adressa en 1940. Cf. *Variations sur Valéry*, Publications de l'Université de la Sarre, Sarrebruck, 1952.

ment » (V, p. 481). On peut trouver cela monstrueux ou sublime, mais Valéry est ainsi parce que l'esprit est ainsi, « refus indéfini d'être quoi que ce soit ». Un autre fait apparaît dans une clarté non moindre : en y comprenant les *Cahiers*, l'œuvre de Valéry pourrait bien être, et de très loin, dans les domaines de la critique, de la poétique, de l'esthétique, probablement aussi dans le domaine de la philosophie et dans celui de la psychologie, — pour ne pas parler de celui de la Poésie, où intervient la question « des goûts et des couleurs », mais où Valéry semble bien avoir surpassé beaucoup de ses prédécesseurs en ce qui concerne la *qualité* du vers français, — l'œuvre capitale du XX^e^ siècle français. Il n'y a là nulle hyperbole : comme j'ai essayé de le montrer depuis longtemps, l'œuvre de Valéry, — et les *Cahiers* ne font que renforcer ce sentiment, — paraît bien réaliser une *novation* assez radicale dans les sciences de l'esprit.

Il est non moins certain que l'utilisation intégrale des *Cahiers* supposerait, — nous y avons déjà fait allusion dans nos comptes rendus précédents, — un travail héroïque et en quelque sorte surhumain, devant lequel Valéry lui-même a reculé. Pour organiser selon ses lignes de force naturelles et diffuser dans un langage qui ne soit pas ésotérique à l'excès la pensée de ce *Plus-que-Socrate*, il faudrait un *Plus-que-Platon*. S'en trouvera-t-il jamais un ? Qui osera porter cette croix ? ou risquer tant de ciguë ? Il y sera peut-être suppléé, — solutions imparfaites, — par des équipes plus ou moins cohérentes, ou, qui sait ? par des méthodes de dépouillement électronique. En 1915, Valéry exprimait à sa façon l'exigence immanente d'une œuvre essentiellement fragmentaire et qui, après avoir donné la priorité à la nécessaire discontinuité et à la vérité des trouvailles, aspirait cependant aux harmonies plus ou moins arbitraires de la composition ou de la continuité : « Il me manque un Allemand qui achèverait mes idées... » (V, p. 671). Il faut souhaiter tout au moins que les plus importants *groupes* de l'ensemble valéryen le plus général soient restitués avec une logique suffisante et qu'on ne se contente pas de monter en épingle quelques détails, si beaux soient-ils.

En attendant ce difficile et peut-être indésirable achèvement, l'accès des *Cahiers* est rendu possible, et, en un certain sens, facile, d'abord par l'ampleur des prélèvements littéraux que Valéry leur avait fait subir au profit de l'œuvre publiée, d'autre part, et peut-être surtout, par la permanence nullement ignorée ni celée des méditations solitaires après le retour à une littérature qu'elles informent. Cela devient particulièrement visible dans les tomes IV et V, où certains *Cahiers* ont été pourvus par Valéry, pour sa commodité personnelle, d'un *Index* des thèmes ou idées. On y trouve notamment : attention, orgueil, surprise, conditions, liberté, rêve, sensations, erreur, pensée, musique, observation, morale, simulation, connaissance, temps, formes, mémoire, théorie, réel, figures, etc., et, tenant de beaucoup la vedette par le nombre des notations, quelques thèmes essentiels : *Moi*, *littérature*, *philosophie* (ou *métaphysique*), *hasard*, *points de vue*, *mystique*. Aucune surprise donc. Le souci principal de Valéry est de bien définir son grand dessein, avant tout psychologique, en le distinguant soigneusement de celui des littérateurs et des philosophes. Le caractère double de sa personnalité, à la fois ou tour à tour littéraire et anti-littéraire, positive et poétique ou même mystique, s'exprime à merveille en formules lucides et suggestives :

L'habitude de méditer chasse enfin le pouvoir et la manie d'écrire. Tout semble longueur... (IV, p. 427),

Ce qui me fait si lent à bâtir, si temporisateur, est l'étrange manie de vouloir toujours commencer par le commencement (IV, p. 357),

Mettre sur le papier le meilleur... Pas le meilleur, le plus net. Mais pas le plus net par l'expression — car ce plus net peut l'être par appauvrissement, ou par facilité, imitation. Le plus net — malgré l'expression (IV, p. 429),

Stérilité ? Est-ce stérilité ne pas faire parce que est prévu ce qu'on ferait ?... Est-ce stérilité tant de fois jeter tant d'idées ? (IV, p. 728),

Je résume mes avantages et désavantages : ma caractéristique est peut-être : l'impossibilité de me tenir tout entier dans quelque objet ou sujet... Ce que j'ai approfondi l'a été par éclairs successifs... Que tirer de penser toujours à autre chose ? Rien ne m'a paru digne ou capable d'absorber quelqu'un à soi seul (IV, p. 884),

Ce paradoxe vivant, le mien, de subir une espèce de poète, en somme, en moi ;

et de posséder à un degré singulier le sentiment de mon fonctionnement. (V, p. 131),
Je voudrais écrire ce que je pense comme je le pense... (V, p. 817),
Quand je revois ces *Cahiers*, je vois que j'ai cherché indéfiniment sans but, sans livre jamais rêvé — ce que je nomme les *conditions de la pensée*. (VI, p. 108).

Ses doutes sur lui-même sont formulés parfois en savoureuses boutades :

Je suis peut-être de ceux dont il faut tirer les étincelles, qu'ils ne se tireraient pas tout seuls (IV, p. 828),
Si j'ai dit quelque chose de bon, on saura bien me le voler,... et c'est là l'essentiel. (IV, p. 842.)

Ses contradictions, ou plutôt ces polarités dont il fait souvent l'éloge, se cachent parfois sous le masque de citations placées en épigraphe, par exemple ces deux-ci, en tête du premier cahier de 1918 :

Donnons pour le moins à Dieu qu'il puisse faire quelque chose que nous ne puissions comprendre (Saint Augustin traduit par Bourdaloue),
L'intelligence est en quelque sorte l'habitude la plus parfaite de l'âme (Plotin).

Alors que sa critique des religions positives est souvent assez dure, son libre sentiment du divin s'exprime de bien des façons :

Théophanie. — Est-il possible que par nul être ne soit contemplé, rappelé, prévu, l'ensemble de relations, générations, retentissements, enchaînements, hiérarchies, analogies, correspondances, implications, coïncidences, contrastes — de quelque Tout ? (IV, p. 478).

La part de nouveauté contenue dans ces trois tomes ne doit pas être sous-estimée. Elle consiste pour une part en compléments et précisions à des thèmes connus et, de ce simple point de vue, les *Cahiers* sont d'une si incroyable richesse qu'il est à peine possible d'en donner une idée en quelques pages de compte rendu. Dans cette période au cours de laquelle le destin intellectuel de Valéry se décide définitivement, il est fréquent de le voir faire un retour sur ses Maîtres et ses modèles, ainsi que sur ceux qu'il a brûlés après les avoir plus ou moins adorés. Il revient sur Mallarmé avec une dilection particulière :

Si j'ai adoré Mallarmé, c'est précisément haine de la littérature, et signe de cette haine qui s'ignorait encore...

Il s'en prend volontiers à Flaubert :

Bouvard et Pécuchet — livre assez bête — comme l'auteur l'était = Casiers successifs, système commode chez les « naturalistes ». Pris par certains pour une espèce d'Ecclésiaste intellectuel, néant de toutes sciences. Si c'est l'intention, le mode est absurde. Il fallait prendre, non un couple d'imbéciles, — mais faire voir la bêtise des plus grands, la bêtise de Pascal, celle de Kant sur leur propre théâtre (V, p. 659).

A propos d'autres grands personnages littéraires, ou de ses propres problèmes, il émet des vues critiques sur lesquelles on regrette de ne pouvoir s'attarder davantage : il perçoit une ressemblance entre Stendhal et Mallarmé, il dit pourquoi il n'est pas fou de Shakespeare et comment Racine sait respecter le subjonctif dans les plus grands émois, il caractérise les quatre grands siècles littéraires de la France ainsi que ce qu'il considère comme les deux plus grands événements littéraires de notre époque, il résume « en trois mots » l'opposition entre Hugo et Mallarmé : « Tout dire (en vers), Ne rien dire qui ne soit vers. » Sur les principes mêmes de la critique, il abonde en remarques non-conformistes, pertinentes, profondes, hérétiques. Le problème des influences et de la formation le passionne toujours, il trouve une vérité toujours nouvelle au vieux principe emprunté à saint Bernard : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. »

Ce qui reste le moins connu des *Cahiers*, c'est le travail spécialisé, technique, franchement ésotérique, du *psychologue*. Nous l'avons déjà dit : la tentative de psychologie proprement mathématique est terminée, tourne court, avorte. Cela ne veut pas dire que Valéry soit infidèle à l'esprit de rigueur des mathématiques, non plus qu'à son intuition fondamentale, si curieusement opposée à celle de Bergson, d'une correspondance exquise

entre les formes de la vie intérieure et les symboles mathématiques ; mais il cherche désormais à exprimer ses résultats principalement à l'aide du langage commun. Il poursuit ses études sur le rêve, le sommeil, le réveil, le demi-sommeil avec un soin particulier (un cahier de 169 pages est intitulé *Somnia*). Il faudra bien un jour reconstituer toute cette « psychologie » de Valéry. Elle aussi fait partie, au même titre que les ébauches poétiques reprises ou non plus tard, de cet immense poème intellectuel, de cette gigantesque tapisserie spirituelle que constituent les *Cahiers*. Sous cet angle, cet incoercible jaillissement lyrique de la pensée valéryenne ne le cède en rien aux puissantes explosions des Hugo, des Rabelais ou des Shakespeare. Mais il est plus lucide.

MAURICE BÉMOL.

PAUL VALÉRY, **Cahiers, tomes VII (1918-1921), VIII (1921-1922), IX (1922-1924) et X (1924-1925).** Paris, Éditions du C. N. R. S., 1958-1959. Quatre vol. gr. in-8° de 918, 914, 930 et 908 p. en reproduction photographique.

La moisson valéryenne du C. N. R. S. pour l'année 1958-1959 est particulièrement abondante : quatre nouveaux volumes nous conduisent jusqu'à 1925. Il ne reste plus que vingt années à parcourir sur cinquante-et-une, mais qui fourniront vingt-deux volumes sur trente-deux. Les sept années couvertes par les présents volumes occupent chacune environ la moitié d'un volume, c'est-à-dire en gros le double de chacune des années précédentes. La productivité de l'auteur des *Cahiers* connaît donc, avec l'âge, une remarquable progression. Cette courbe toutefois n'est pas uniformément ascendante. Son tracé, nous l'avions déjà observé précédemment, fait apparaître une alternance curieuse d'année pléthoriques et d'années creuses, d'accès de fièvre assez aigus et de chutes profondes : 1902, 1916, 1921, 1924 représentent les maxima, 1894-1896, 1907-1910, 1919 les périodes de dépression. Comme un éditeur aussi désinvolte que scrupuleux ne nous a jusqu'ici rien appris sur l'origine et l'état des *Cahiers*, cette feuille de température ne permet pas de poser un diagnostic sérieux. On hésite donc à communiquer quelques réflexions hasardeuses. Mais si les creux risquent de ne pas être réels, les pointes ont plus de chance de correspondre à la vérité. Il serait beau que la fin du Grand Silence et le retour à l'activité littéraire fussent marqués par un grand épuisement, par une sécheresse désolée, bientôt suivie d'un redressement spectaculaire, que la tension sévère de *La Jeune Parque* fît place à un repos presque total, que *Charmes* fût accompagné d'une profusion d'écritures exaltées et savantes. Sans prétendre tirer des conclusions trop précises, essayons de dégager la physionomie d'ensemble et les traits particuliers de ces divers volumes.

Certes, c'est bien toujours la même entreprise de conscience de soi qui se continue et l'auteur ne manque pas de préciser ce sien dessein aussi souvent qu'il est désirable. Il s'agit toujours pour lui, et uniquement, de « se faire une idée du fonctionnement total de la marionnette » (VIII, 349), d'utiliser à cette fin le fait psychologique essentiel du dédoublement (VIII, 633), de tenter d'élucider cet unique problème de savoir « comment le connaître est un fonctionnement de l'être » (VIII, 665). « Science de soi — Conscience — Tel est le Dieu », peut-il écrire à juste titre en tête d'un résumé de sa « doctrine » (IX, 304). Il rappelle à nouveau dans le tome X à la page 30 : « Mes recherches, mes pensées sont, furent toujours fondées sur la conscience consciente... »

Mais si la fin et les moyens ne sont pas modifiés, l'objet se transforme : le Moi, par l'effet des événements, des années, des œuvres, du labeur même auquel il s'est consacré pendant une longue période de réclusion, révèle des aspects jusqu'ici cachés de sa nature profonde, adopte un nouveau régime de fonctionnement, réalise un équilibre inédit de ses tendances et de ses forces, de ses activités extérieures et de son attitude centrale. A cet égard, nos quatre volumes actuels sont particulièrement importants, car ils se situent à une époque climatérique de la destinée spirituelle de Valéry. C'est le moment où, après l'accueil encourageant reçu par *La Jeune Parque*, il continue, pendant peu de temps et il dira pourquoi (IX, 776), à cueillir les fleurs de son nou-

veau printemps poétique, connaît une gloire rapide, s'installe et s'enfonce dans la situation plus ou moins confortable de littérateur anti-littéraire (comme jadis Rousseau), participe à la vie mondaine, sociale et politique, se consacre à toutes sortes de travaux de nature opposée à ses préoccupations précédentes, se fait élire à l'Académie française en un temps record le 1er novembre 1925. Le tome X ne nous conduit pas tout à fait jusque-là, mais nous fait assister à un certain nombre de visites académiques. Valéry a maintenant l'impression que la vie est « ronde » et que ce voyage le conduit à ses antipodes (VIII, 397). Il est donc amené à faire le bilan de la période révolue du Silence, à s'interroger sur la signification et la valeur de son héroïque effort de recherche intérieure : faut-il continuer la poursuite d'une « internelle consolation », ou ne plus considérer les *Cahiers* que comme un « vice » (IX, 163) ?

Quoi qu'il en soit, les *Cahiers* accompagnent désormais une production poétique et littéraire, ainsi qu'une activité mondaine qui se réfléchissent, très partiellement et très irrégulièrement d'ailleurs, dans ce miroir brisé aux mille facettes.

Des notes jalonnent le travail d'élaboration de diverses œuvres, les unes publiées, les autres restées inédites, mais cela est surtout vrai des tomes VII et VIII, beaucoup plus que des tomes IX et X. Il s'agit parfois de brèves mentions sans grande valeur explicative, parfois aussi de contributions instructives à la génétique d'œuvres capitales : l'image du « ver rongeur » qui devait passer dans *Le Cimetière marin* apparaît à la page 469 du tome VIII ; le thème des arguments de Zénon (curieuse ressemblance avec Bergson) resurgit à plusieurs reprises ; des notes sur le jardin botanique de Montpellier, utilisées dans la lettre de Mme Émilie Teste, figurent à la page 737 du tome IX ; une ébauche détaillée de *L'Ange*, avec de très intéressantes variantes, occupe les pages 370 et 371 du tome VIII, a donc été conçue très longtemps avant la publication de ce texte de première importance ; d'assez fréquentes mentions du Diable ou de l'être végétal semblent une préparation lointaine de *Mon Faust* ou du *Dialogue de l'Arbre ;* le fameux poème en prose de *Laure* révèle une partie de son secret : « Seul et Seule font un — Les autres ne sont pas si *seuls* ni assez *seuls*... O mon cœur, cette solitude qui parle » (VIII, 373), et c'est bien en direction de *Béatrice*, comme nous l'avions suggéré naguère dans notre *Paul Valéry*, qu'il faut le chercher. Mais, surtout, la « philosophie de *Narcisse* » est exposée assez complètement à diverses reprises : il n'est pas étonnant que Valéry ait cherché à se préciser pour lui-même la signification symbolique d'un mythe où il croyait pouvoir faire tenir l'essentiel de sa conception des rapports du Moi et du Monde, et en somme de sa théorie de la Connaissance : « Mon *esprit* contient un *Monde*, qui *contient* mon *Corps*, qui *contient* mon *esprit* — Mon *esprit* contient mon *esprit*... » (VIII, 241) ; « Un miroir nous montre *Quelqu'un*, à la place même où nous croyons être *Tout* ». Des suppléments pour *La Crise de l'esprit* sur le thème de l'Europe apparaissent fréquemment dans ces quatre volumes, les fragments inédits relatifs à *Monsieur Teste* sont particulièrement nombreux dans le tome X (24 mentions et notamment les Quatre devises dont plusieurs deviennent des titres de Cahiers : *Autrui me détruit*, *Faire sans croire*, *Comme Moi*, *Tout ou Moi*). On lit avec un intérêt particulier les pensées consacrées par Valéry à deux projets poétiques qui étaient de nature à exprimer des aspects essentiels de son univers philosophique et poétique : un *Orphée* et une *Béatrice*. Ces deux thèmes disparaissent d'ailleurs presque complètement, dès 1922 en ce qui concerne le premier, dès 1923 en ce qui concerne le second. On savait que Valéry avait projeté de donner, sous le nom de *Gladiator*, un « traité d'entraînement de l'esprit » : la préparation de cet ouvrage fournit de très nombreuses notes dans les tomes VII, VIII et IX, — mais se trouve éclipsée dans le tome X par le projet de dialogue sur les choses divines, *Péri ton théon*, formé dès le tome VIII, dominant tout le tome IX, et qui aurait bien pu devenir l'ouvrage capital de Valéry. Dans le tome VIII, un *Organon* et un *Contre-Tout*, sortes de synthèses de la « philosophie » valéryenne, ne se maintiennent pas très longtemps.

La réflexion esthétique et littéraire, particulièrement abondante dans les tomes VII et VIII (alors que les tomes IX et X sont, à nouveau, beaucoup plus psychologiques et philosophiques, nous verrons pourquoi), se maintient dans tous les *Cahiers* à un niveau très élevé. Elle fournit d'ailleurs une grande part

des notes publiées par Valéry de son vivant. On trouve, par exemple, de très nombreux matériaux en vue d'un *Traité de la poésie pure* que Valéry avait projeté d'écrire. De 1918 à 1922, il s'efforce très spécialement de préciser les caractéristiques de la sorte nouvelle de poésie philosophique qu'il vient de réaliser dans *La Jeune Parque* et dont il façonne d'autres échantillons pour *Charmes*. Il y a là, notamment, en ce qui concerne les rapports de la poésie avec la voix, avec l'esprit, l'analyse, la précision, la modulation, la philosophie, la métaphysique, une contribution capitale à la *Poétique* de Valéry. L'auteur de *Narcisse* y prend position aussi à diverses reprises sur les importants problèmes que posent les rapports de la poésie et de la pensée dans l'ensemble de sa carrière et de son œuvre. Même à cette époque où il pense et écrit en poète, il précise ainsi sa position personnelle : « Le vers peut être l'exercice suprême de l'esprit, à condition qu'il n'en soit pas le seul. Il n'est suprême que si d'autres le supportent et secrètement l'élèvent » (VII, 60). Dès 1923, il explique pourquoi il va cesser à nouveau d'être poète :

Je ne peux plus faire de vers, après cinq ans pendant lesquels j'en ai fait « beaucoup ». Mes vers sont faits de *mots*. J'ai traversé une zone de *mots* comme la Terre traverse l'essaim des Léonides et croit aux étoiles filantes.

Il y a là peut-être surtout une boutade, car les tomes VII et VIII montrent un réveil assez marqué d'effervescence créatrice. Dès 1925, toutefois, son attitude consacrera un nouvel éloignement de la poésie et il redevient même assez vite l'Anti-Poète : il ne veut plus « consentir à toutes les niaiseries que les âmes poétiques demandent », il trouve que « rien n'a l'air bête comme un homme qui chante » (X, 540), il ne veut plus « faire des choses bêtes sur l'amour, la mort, la mer » (X, 850), il ne voit plus l'intérêt qu'il y a à réaliser par le poème « l'enchantement et le remuement du prochain » (X, 850) : « Que me fait ce pouvoir incertain ? Le pouvoir sur les hommes n'est bon que pour apaiser l'homme qu'on est — et qu'importe cet homme ? » Il ironise parfois sur le titre de « grand écrivain » et de « grand poète » qu'on lui décerne désormais. Il écrit aussi cette singulière remarque : « Je garde ma véritable « poésie » pour mon usage personnel » (X, 309).

Dans l'ensemble, il reste très résolument anti-littéraire et il serait facile de donner de nouvelles et multiples preuves de l'existence de cet instinct de son esprit. C'est en ce sens qu'il caractérise la tendance générale des *Cahiers :*

Ceci n'est pas écrit pour qui que ce soit, — pour ceux qui non seulement n'ont pas réfléchi d'assez près à ce que peut être la littérature, mais ne sont pas en possession d'y réfléchir — n'ont pas le sang-froid, la dureté requis — n'ont pas froidement immolé tout ce qui fait l'attrait immédiat des Lettres, etc. (X, p. 150).

Il lui arrive cependant de procéder parfois à une sorte de réhabilitation de la littérature, soit qu'il définisse les qualités essentielles du bon écrivain (« surprendre par la justesse, et par elle seule » [VII, 789], « n'être pas résumable » [VII, 716]), soit qu'il découvre aux « exercices » littéraires une vertu particulière : « appeler la vanité au secours de la volonté, se contraindre au moyen des tiers » (IX, 127), soit qu'il résume l'ensemble de sa carrière en fonction de la littérature, d'une certaine littérature il est vrai :

Cette bizarre conception de la littérature que j'ai eue dès le début — (que les œuvres étaient des cas particuliers, des applications — et qu'elles supposaient donc une possibilité et une mécanique générale dont le langage était la matière). — Voilà ce qui m'a fait, après que je l'eusse fait. Au fond, une combinatoire générale des *mots*. J'ai passé dix ans à chercher une langue *absolue*.

Il va même jusqu'à définir la meilleure tactique littéraire pour aborder aux rivages de la postérité, et qui consiste à recruter « une brigade de fanatiques » au service d'œuvres très courtes et parfaites :

La marche de l'Évangile est l'acte de quelques individus. Les ouvrages qui percent le temps sont de ceux qui se copient à la main et qui se retiennent dans les mémoires.

Il se fixe, pour le choix des citations à retenir dans son « grenier », un critérium en quelque sorte hyper-littéraire, — il se définit quelque part, en fonction de Poe, comme l'*hyper-poète*, — puisque calligraphique : « Beau, dit l'auteur, ce que j'aime à recopier » (IX, 69). C'est bien le cas de redire ce qu'il dit lui-même au sujet de Pascal : « Je vois la plume, et celui qui la tient... »

La gloire est une idole à laquelle, on le savait, il décoche volontiers des traits :

« La gloire vous fait autre. Elle vous exclut de vous-même. » (VII, p. 489). « L'homme public tue l'homme particulier — ou le diminue. La gloire est dure au jaloux de soi. Je supportais avec impatience cette condition de grand poète dont les grands nigauds se consument à espérer que tous les petits nigauds leur en accorderont le nom. » (IX, p. 468 et 472.)

Mais il lui arrive de songer à en faire un moyen de se libérer de la condition littéraire et de la gloire même (X, 343), rejoignant ainsi ce Rousseau dont il fait si peu de cas.

Quant à la critique littéraire, elle tient une place considérable dans ces quatre volumes, et sous diverses formes : attaques, parfois féroces et quelque peu injustes, contre la critique traditionnelle, de Sainte-Beuve à Brunetière et au delà (par exemple, VII, 881 ; VIII, 321 ; IX, 94 ; X, 59, 163, 317), discussion des opinions émises sur ses œuvres par la critique contemporaine, vues générales d'histoire littéraire ou de littérature comparée, jugements critiques sur des écrivains ou artistes célèbres. Ces jugements tendent à opérer une véritable transmutation des valeurs. Valéry manie le blâme avec plus de complaisance que l'éloge et reconnaît quelque part qu'il a été une sorte de Robespierre des Lettres. S'il continue à défendre Mallarmé, Edgar Poe ou Richard Wagner contre des attaques incompréhensives, s'il avoue que Stendhal « a fini par le ravir » (IX, 910), il n'hésite pas à s'en prendre aux réputations les mieux établies et nous voyons ici sa galerie de « têtes de Turcs » s'enrichir d'un certain nombre de personnages considérables : toujours très Anti-Pascal (« génie effrayé » plutôt qu'effrayant [VIII, 892]), toujours Anti-Flaubert » (« gueuler n'est pas jouer » [VIII, 375]), le voici maintenant Anti-Chateaubriand et Anti-Barrès, car il ne peut supporter la « prose musicalisée » (IX, 836), Anti-Molière (il lui reproche son esprit bourgeois, la bassesse de son point de vue : « Il a mis les rieurs, c'est-à-dire la moyenne, contre l'exception » [IX, 842]), se trouvant ainsi une fois de plus en accord avec Rousseau, et tout particulièrement Anti-Hugo. La formule fameuse : « Hugo est un milliardaire, ce n'est pas un Prince », est de 1924 (IX, 788). Elle est l'aboutissement de plusieurs années de confrontation assez dénigrante, et qui vise pour l'essentiel à démontrer la légitimité de la poésie valéryenne par ses différences mêmes avec celle de Hugo. Hugo est coupable surtout d'avoir « la voix fausse » (VIII, 897), de ne pas savoir « moduler » (VII, 155), et de n'avoir pas su être aussi grand qu'il aurait pu :

Victor Hugo ou l'erreur sur soi-même. V. H. était fait pour occuper éternellement le sommet de la poésie française. Il a songé au vulgaire — aux effets faciles — il a mal appliqué ses forces — cas fréquent. (IX, p. 244).

Les jugements de Valéry portent aussi parfois sur des genres (les attaques contre le roman ne sont pas rares, on s'en doute), ou des écoles (« le symbolisme est l'ensemble des gens qui ont cru que le mot symbole avait un sens » [X, 81]), ou sur la clarté française dont il essaie de montrer, dans un texte curieux, les limites en même temps que la valeur (X, 472).

Implicitement ou explicitement, en théorie ou en acte, la méthode critique de Valéry s'affirme dans sa rigueur ondoyante et nuancée. La nécessité d'aller « au delà des œuvres », qui formera en 1932 la base du *Discours en l'honneur de Gœthe*, est proclamée dès 1920, accompagnée d'une mise en garde spéciale pour les interprètes des œuvres de Valéry : « Les pensées que j'écris ne sont pas les vraies pensées que j'ai eues » (VII, 662). Il critique ou utilise la notion d'influence, et suggère de créer une « embryologie psychologique » (VII, 276). Il fait intervenir, dans les si nombreuses et si suggestives définitions qu'il donne de lui-même les vues les plus générales sur le fonctionnement

de son esprit aussi bien que des confidences non encore entendues sur les singularités de son tempérament, qu'il juge essentiellement « irrationnel » (VII, 57) :

J'ai été bâti, construit pour souffrir. La souffrance est ma production naturelle. Les plaisirs me font peu plaisir. (VIII, p. 460.)

Sans qu'on puisse les considérer désormais comme l'équivalent d'un carnet mondain, les *Cahiers* recueillent maintes traces de l'activité extérieure de Valéry. Ce ne sont parfois, — quelle horreur ! — que des notations de nature purement historico-biographique : dîner chez X..., déjeuner délicieux chez Y..., polo à Deauville avec le Roi d'Espagne, etc. Mais ce sont aussi des remarques sur la nécessité ou les dangers de la dissipation mondaine :

« Lorsqu'on a vu trop de monde dans sa journée, trop agité d'affaires, l'on ne revient pas aisément tout à fait à soi. L'on reste l'autre ». (VIII, p. 518). « Je me sais infiniment sociable et je me sens incroyablement seul » (X, p. 749), —

sur ses bienfaits aussi, c'est-à-dire sur l'enrichissement d'expérience que d'instructives conversations avec des hommes distingués peuvent apporter : conversation avec le Duc de Luynes sur une mission dont celui-ci fut chargé par A. Briand pendant la guerre de 1914, avec la Comtesse de Noailles, avec Anatole France, avec l'ambassadeur Paléologue qui rapporte les deux hypothèses faites par Joffre en 1912 sur la future guerre, avec G. d'Annunzio, qu'il juge plus petit que lui, avec Émile Borel lui confiant que son travail sur la théorie des ensembles a risqué de compromettre sa santé, avec Estaunié racontant ses souvenirs d'un cours improvisé d'Henri Poincaré à l'école supérieure des P. T. T., avec Th. de Berckheim sur les causes de la guerre de 1914 et où les historiens trouveront peut-être à glaner l'essentiel, avec Hugo von Hofmannsthal où il se caractérise lui-même comme Français typiquement XVIII^e^ siècle. Il y a aussi le récit d'un colloque qui avait réuni à Bruxelles les plus grands physiciens contemporains sous la présidence de Lorentz et qui arrache un cri d'envie à Valéry. Il y a le compte rendu d'une conversation qui aurait pu être capitale, avec Bergson, le 24 juin 1924 : Valéry y réaffirme (Bergson ayant avancé pour son propre compte la date de 1890 comme celle de sa « révolution spirituelle ») l'importance décisive pour lui de l'année 1892 ; mais les deux penseurs, trop soucieux d'accentuer réciproquement leur originalité personnelle, ne soupçonnent en aucune façon tout ce qui les unit. Certains événements de la vie personnelle ou de la vie nationale sont également notés : mort d'E. Lebey, le « patron », sans commentaires, le 14 février 1922 (VIII, 511), mort de Pierre Louÿs, le 5 juin 1925 (X, 749), offensives allemandes des 31 mai et 18 juillet 1918, qui plongent Valéry dans l'angoisse. La puberté seconde amène des manifestations d'un Eros qui semble assez « énergumène », comme il est dit dans *Mon Faust*. Cet acte aussi est pour Valéry un inépuisable mystère, dont il reprend indéfiniment l'analyse, suprême épreuve de conscience de soi. La participation de Valéry à la vie de son siècle se révèle aussi par l'apparition de nouvelles idées ou de nouvelles méthodes : Einstein et sa relativité deviennent un repère constant pour la « psychologie » de Valéry, celui-ci définit ailleurs le rôle de la physique et plus spécialement le rôle de la physique atomique dans l'évolution de sa pensée (par exemple, X, 525 et 578).

Mais sous le regard exclusivement actuel du contempteur de l'histoire, voici que le passé, un passé continûment enrichi et accru, le passé de sa personne et de sa pensée, son passé, offre de plus en plus fortement ses valeurs singulières et universelles. La fontaine de l'éternel *Narcisse*, les mystères qu'il continue à juger insondables du Temps et de la Mémoire, lui donnent maintenant de nouveaux sujets d'admiration et d'interrogation. Lors d'un voyage à Montpellier, il retrouve de vieilles impressions d'ennui juvénile et provincial (VIII, 646) ; le 3 août 1920, il entend des coups de marteau qui font revivre en lui les préparatifs de la foire de la mi-août à Sète, quarante ans auparavant, et « proustifie » à ce sujet une fois de plus :

Si ce phénomène arrivait à l'être tout entier, il rajeunirait. Il aurait à chaque instant l'âge de la première fois qu'il a perçu la sensation actuelle. (VII, p. 569).

Il repense à ce qu'il a déjà pensé ou écrit, il retrouve « tout un sombre trésor de fables et de feuilles ». Les feuilles, ce sont les rares œuvres qu'il a derrière lui, *Narcisse*, *La Jeune Parque*, *Monsieur Teste ;* les fables, ce sont les notions qu'il a si laborieusement échafaudées, puis abandonnées, l'*Analysis situs* qu'il se propose d'étendre au monde mental, l'Attention, les Phases, les Formes, les Fonctions. Il commente parfois l'une de ses propres pensées, et ne sait plus décider si l'homme est grand ou absurde par ce qu'il cherche ou par ce qu'il trouve (IX, 184). L'idée d'une psychologie mathématique revit, et le hante encore, bien que sous une forme nouvelle, celle d'une « combinatoire » de notions plus précises que « celles fournies par le langage et la logique » (X, 353). Plutôt que des loques méprisables de souvenirs, il retrouve surtout dans le passé des forces toujours vivantes et présentes. Son compagnon le plus fidèle, son démon le plus intime et jamais quitté, M. Teste, anime à nouveau son esprit et redevient prépondérant dès le tome X. Il se dédouble en *Gladiator* et en *Péri ton théon* (IX, 745 et 863), il est à la fois l'entraîneur infatigable d'un esprit qui continue sa danse autour de toutes choses, et le mystique qui a entendu sur son secret chemin l'appel du dieu inconnu.

Car sous les avatars du poète célèbre, du conférencier, de l'homme du monde et du candidat académicien, Valéry est bien resté le même, lui-même, et fidèle à son grand dessein. Il en a même une vue plus nette, maintenant que le tracé de la courbe, s'il n'approche pas encore de sa fin idéale et de sa fermeture parfaite, entre du moins dans sa seconde ou troisième phase. Il mesure mieux l'importance de « l'immense découverte » faite à vingt-et-un ans (X, 557), il est capable de résumer en quelques lignes la signification de « tout son effort depuis trente ans » (VIII, 349), il définit avec précision l'originalité de sa période de silence : « J'ai voulu vivre moi-même en équilibre réversible et j'y ai relativement réussi pendant vingt ans » (VII, 771). Notons que dans ces trois derniers textes, l'importance de la date de 1892 se trouve mise en lumière trois fois de plus. Il prend conscience de ce qu'il y a eu de nécessaire, et en quelque sorte d'impersonnel, dans les aspirations les plus personnelles de son génie : « Je considère maintenant comme un coup de partie, *et non joué par moi*, ce que j'ai fait contre moi » (VIII, 345). La légitimité de cet effort ne lui paraît plus douteuse : « Je m'assure que dans la voie ici indiquée des esprits meilleurs que le mien trouveront d'assez neuves choses » (X, 552). Il comprend plus clairement que jamais que le principe de toute son œuvre est un esprit de perpétuelle recherche : il se rend ainsi capable de s'avouer toutes ses pensées (X, 297), de n'être pas toujours de son avis (VII, 760), et il donne des images saisissantes de cette incoercible activité d'esprit :

> Ils ne savent pas que je suis celui qui ne s'amuse jamais. Je n'aime même pas les « jolies choses ». J'en fais. Je ne suis occupé que de ma dure et terrible guerre intérieure, parfois joyeuse. Guerre pour être ; guerre bête, implacable ; guerre étrange, sainte. Contre tout, menée par l'être. (VIII, p. 372).
>
> Mon esprit est une épée nue dans les ténèbres. Il perce l'ami et l'ennemi. Elle me tue comme les autres. Ce que je fus, ce que je puis être sont victimes de cette extrémité de la connaissance sans égards. La vérité ne connaît personne. Rien n'est visible. L'épée bondit et fourrage. Aveugle est l'éclair. Tu n'arrêteras pas ce... (IX, 219).

Ne reprochons pas à Valéry, malgré le titre donné à certain fragment : *Also sprecht* [sic] *Gladiator*, de se parer ainsi de quelques oripeaux nietzschéens. Car l'acte répond à l'intention, s'il ne la surpasse pas. Cet immense effort se distribue sur les quatre grands registres, concurrents et solidaires, de la psychologie, de la philosophie, de la métaphysique et de la mystique.

Nul n'a eu, plus que Valéry, le sentiment de l'importance cruciale de la psychologie dans l'ensemble des sciences humaines ou autres, non plus que de la nécessité de la faire sortir de l'état primitif où elle se trouve encore. Il croit qu'elle est tout entière à refaire, ou à faire, sur des principes nouveaux :

> « L'étude de l'imagination est vierge... » (X, p. 329) ; « Nous n'avons pas la moindre idée de ce qu'elle est (la mémoire) ; nous constatons la chose, et impossible de concevoir sa possibilité » (X, p. 331) ; « Quant aux facultés, il faut en refaire entièrement les notions. — Toute la potentialité est à reprendre... » (VIII, p. 103.)

Cette psychologie à venir dont il souhaite et annonce l'avènement, il la définit, par opposition aux formes traditionnelles, comme une psychologie *représentative*, « consistant à refaire les observations ou remarques fondamentales, à créer des notions aussi précises que possible... et les représenter par une imagerie également spéciale » (VII, 901).

Valéry croit que le psychologue doit avant tout prendre conscience de l'originalité spécifique de l'esprit, cette chose qui est « soustraite à toute variation » (VIII, 157), cet « acte du non réel » (VIII, 88), et de ce monde intérieur, de cet univers de « faits internes » où l'on peut « considérer ce qui est produit comme produisant », où « l'observateur résulte de la chose observée » (VIII, 53), qui révèle une solidarité indissoluble entre le Tout et le Moi (VIII, 160). Dans cette voie de l'analyse interne, il est curieux de voir Valéry parvenir à des résultats fort comparables à ceux obtenus, un siècle plus tôt, par un philosophe qu'il a sans doute ignoré complètement, Maine de Biran : tout se ramène aux sensations, comme le voulait Condillac, et aux actes (celui-ci les avait négligés).

> Encore ces sensations peuvent-elles être comprises dans les actes, si l'on veut. Il faut définir les pouvoirs. (VII, p. 485, *Principia*).

Ceci conduit Valéry à une analyse très serrée et très nette de ces deux faits primordiaux de l'ordre intime : la durée et l'effort (VIII, 242-243).

La philosophie à laquelle mène cette psychologie, ou dont elle est plus exactement comme l'envers, c'est donc un *égotisme dualiste*, selon lequel « toute chose possible, pensable, faisable, visible est à la fois propriété de l'être et propriété du connaître » (VII, 884), qui fait de l'esprit « un moment de la réponse du corps au monde » (VIII, 153), qui se fonde exclusivement sur « le système de référence Etre-Connaître » (VIII, 354), qui devrait se constituer en une sorte de « théorie de fonctionnement de l'être humain » (X, 291), qui tend à créer pour l'univers spirituel un point de vue analogue à celui d'Einstein, capable de réunir à la fois « l'intus et l'extra, le physique et le psycho-affectif » (X, 562). Cette philosophie, nous l'avons vu, c'est en somme celle de *Narcisse*. C'était sans doute, dans l'esprit de Valéry, une *a-philosophie*, car il n'abandonne pas, cela va sans dire, sa théorie critique destructrice de toutes les fausses philosophies. Il lui arrive cependant désormais, et cela est très significatif, de parler de *sa* philosophie (IX, 542), ou de déclarer que nul ne peut ignorer et manquer d'utiliser dans une certaine mesure les grandes philosophies du passé : déterminisme, déisme, platonisme, etc.

Mais ce n'est pas seulement la philosophie, qu'il sauve, c'est aussi la métaphysique et la mystique. Comme la littérature, il les réhabilite ou les réanime en leur insufflant une nouvelle vie valéryenne, après qu'il les a détruites dans leurs formes surannées. Ce serait fausser les choses que de minimiser, dans ces quatre volumes, l'aspect négatif et négateur de la critique de Valéry. Le métaphysicien est à ses yeux un « homme qui parle trop tôt », qui a la prétention de déterminer « la longueur de l'étalon de longueur » (VII, 698), et qui ne sait pas « attendre éternellement d'en savoir un peu plus » (VIII, 897). Toute théorie réelle de la connaissance ne peut être, croit-il, qu'anti-métaphysique, puisque c'est l'ambition de cette discipline d'exprimer par des notions vagues qu' « un système fermé n'est pas fermé » (VII, 907). La *vraie* métaphysique ne pourra être tentée qu'une fois écartées définitivement les soi-disant notions mises en circulation par la fausse : Dieu, matière, univers, temps, justice, esprit, etc. (VII, 907). Il y aurait donc une « vraie » métaphysique, qui reste sans doute à faire, il y a donc une possibilité de la métaphysique : la méthode de l'introspection profonde conduit Valéry au même point que Bergson et Maine de Biran... Ce nouveau son de cloche retentit à plusieurs reprises dans ces *Cahiers :* la suppression du finalisme est en définitive « plus métaphysique que le finalisme » lui-même, car « elle équivaut à la conviction que nous pouvons penser sans aucune référence à notre humanité » (VIII, 35). Valéry avoue plus tard : « Il faut reconnaître, confesser, que le fond de nos idées tient à quelque métaphysique... Tout besoin de l'esprit est métaphysique » (IX, 849).

La mystique subit les mêmes traitements en apparence contradictoires. Valéry en conteste, d'une part, assez radicalement, la possibilité, et c'est

même un de ses thèmes favoris. Il répond à Halévy, en mai 1920, qu' « il n'est pas de mysticisme qui résiste à l'ensemble de la manœuvre de l'esprit » (VII, 489), il professe à maintes reprises que nous sommes prisonniers d'un « système fermé » qui exclut toute communication avec l'absolu :

L'homme n'est pas un élément distinct, une unité de la vision de Dieu... C'est notre particularité qui domine notre conscience. (VII, p. 165).

Il en conclut que notre condition de *feuille* ne nous permet pas d'apprendre quoi que ce soit sur *l'arbre*. Il montre souvent pour les religions révélées un mépris assez complet, se réclame du « rationalisme archi-pur », oubliant peut-être qu'il s'agit d'une de ces métaphysiques qu'il rejette en bloc, piétine les cadavres de la croyance naïve et du dogme périmé avec un acharnement auquel il ne nous avait pas accoutumés. Il procède à une lecture critique des Évangiles particulièrement sévère (VII, 187, 188, 207). Il refuse d'être un nouveau Messie (X, 679). Il traite le mysticisme de « métaphysique impressionniste » (X, 665).

Mais, à d'autres moments, il confesse qu' « il sent en mystique ». Parfois ses négations sont presque l'équivalent d'une affirmation. Ne donne-t-il pas en quelque sorte raison à Pascal lorsqu'il oppose à la possibilité d'une communication de sentiment avec la divinité ce seul fait que, personnellement, il ne sent rien (VII, 544) ? Et c'est quelquefois en clamant sa désillusion qu'il révèle de la manière la plus émouvante la profondeur et la force de ses aspirations mystiques. C'est une belle et grande page que cette méditation des 20-21 janvier 1922 intitulée *Nocturne :* elle retrace l'ensemble de la destinée spirituelle de Valéry, montre la tendance essentiellement mystique de sa recherche intérieure et son échec apparent :

... Pourquoi n'y a-t-il point de Dieu ?... Personne n'entend ma voix intérieure. Personne pour me parler directement, pour avoir l'intelligence de mes larmes et la confidence de mon cœur... N'y a-t-il donc point un « monde » qui toucherait à celui-ci par l'intérieur de l'esprit, qui serait la substance où nos racines plongent et duquel elles tirent l'arbre de l'univers visible ? (VIII, p. 466).

A la page 344, on avait déjà pu entendre des accents du même genre :

Mystique. — Retour de tout, affreusement revenu de soi, y a-t-il autre chose à faire que de se plonger dans ce qui n'est ni soumis aux autres volontés... ni à Lionardo, ni aux vanités, ni aux espérances, ni aux niaiseries — mais sombrement, délibérément, entrer dans sa mystique personnelle, dans son union avec le Singulier-Universel... Il y a toujours eu un mystique en moi... Une seule chose. Être ou ne pas être le seul être, et l'être seul. Que ce soit un autre vivant, ou ce qu'ils appellent Dieu — peu importe !

Ce mysticisme déçu persiste en effet sous diverses formes. Il constitue parfois une sorte de finalisme spiritualiste :

« A quels êtres sommes-nous nécessaires ? Fabriquer des sensations un produit qui est *Univers*, qui est même *Dieu ;* un autre qui s'imite en quelque sorte et se prétende *Moi*, c'est autre chose que de faire des albumines et des celluloses », dit une *Rêverie* de 1920 (VII, p. 566).

Il prend ailleurs une forme orphique : car Orphée, selon Valéry, est « l'inventeur de ce qui est » (VIII, 362). C'est lui qui doit faire entendre « le chant, suprême don, adieu suprême au passé, éternel présent de ce qui fut... », qui veut « que l'adieu le plus déchirant soit aussi et en même temps l'extrême du bonheur de l'expression » (VIII, 41). Ce mysticisme pénètre l'égotisme fondamental de Valéry :

Moi alors, c'est ce qui, de soi-même, suivrait la « droite », la trajectoire géodésique, la ligne de moindre courbure qui... mène à — Dieu (VIII, p. 50).

s'incarne dans les thèmes de *Laure-Béatrice* et de *L'Ange* (Valéry rappelle que Degas l'appelait « l'Ange » et que, dans le même esprit, Gide le considérait parfois comme hors de l'humanité). Et si le refus des formes grossières

du mysticisme constitue une part importante du dialogue projeté sur les choses divines, la définition d'une nouvelle et plus parfaite mystique en est une autre, non moins importante :

« La recherche du dieu serait la plus belle occupation de l'homme... » (IX, p. 516).
« Il serait beau que, sans craindre ni espérer, l'homme libre cherchât ce qui est au-dessus de tout... » (X, p. 574).

On le voit, la lecture des *Cahiers* est loin d'être décevante. Elle ramène constamment à l'esprit le problème de l'utilisation, de l'exploitation de ce trésor. Il faudra peut-être donner suite au vœu émis par Valéry lui-même d'un classement de cette matière extraordinairement riche, c'est-à-dire, après la reproduction intégrale du manuscrit, procéder à une édition *méthodique* des *Cahiers*. Notre Socrate, qui fut peut-être aussi un Aristote et un Platon, apparaîtra sous un jour plus exact et sera d'une approche plus facile quand on aura regroupé non seulement son *Orphée*, sa *Béatrice*, son *Gladiator*, son *Péritonthéon*, sans parler de son *Tibère* et de ses poèmes inachevés, mais aussi sa *Psychologie*, sa *Dialectique* (ou *Théorie de la Philosophie*), sa *Philosophie*, son *Epistémologie*, sa *Méthode critique*, sa *Métaphysique*, sa *Mystique*, sa *Poétique*, son *Esthétique*, sa *Politique*, sa *Morale*, son *Erotique*, sa *Maïeutique*.

Et si la persistance de certains sujets entraîne une stabilité inévitable, qu'on ne pense pas que les *Cahiers* souffrent d'une quelconque monotonie des thèmes ou de l'expression. D'un *Cahier* à l'autre, d'une année à l'autre, d'une période à l'autre, d'un volume à l'autre, le ton se modifie et ensorcelle par des charmes inépuisablement renouvelés. Le tome VII, qui correspond à la grande méditation désabusée de la *Note et digression*, est littéraire, négateur, voltairien, révolté, méphistophélique, luciférien ; le tome VIII, qui reflète l'apogée du printemps poétique, est créateur, bergsonien, biranien, mystique ; le tome IX, qui avoue la fin de ce printemps, est désabusé, serein, contemplatif, mi-philosophique et mi-littéraire ; le tome X, nettement dominé par le retour de M. Teste, intègre au présent quelques données fondamentales du passé héroïque, voit l'établissement d'un scepticisme résigné et actif, une sorte de stabilisation de la personnalité philosophique et littéraire. Les tomes suivants nous diront ce qu'il en advient plus tard.

MAURICE BÉMOL.

LUCIENNE JULIEN CAIN, **Trois essais sur Paul Valéry.** Paris, Gallimard, 1958. Un vol. in-8° de 197 p.

Il en est du critique qui étudie un écrivain comme d'un romancier qui veut décrire une contrée. Traverser l'objet suffit rarement ; mieux vaut vivre avec, séjourner. Ainsi s'acquiert ce cachet d'*authenticité* qu'une longue fréquentation de Valéry a imprimé à l'ouvrage de M^me^ L. J. Cain. Lecture de l'œuvre, assistance aux cours du Collège de France (p. 104, 107-108, 110, 137, 144) ; — et connaissance personnelle : lettres reçues et recopiées ; entretiens presque quotidiens pendant plus de dix ans ; transcription et classement de notes selon la méthode du Maître. Quelle secrétaire pour le Faust suprême ! Grand privilège d'avoir vu travailler le poète de *Psyché*, et entendu de sa bouche, ô merveille ! l'*explication* de ce temps de l'eau qui pouvait faire question [1] (p. 12-13, 141-142, 181).

Si intelligente qu'elle soit, cette dévotion pour celui qui ne pouvait « aimer profondément qu'une intelligence » [2] ne va peut-être pas sans exagération. Mais, est-ce à moi de le dire, qui porte le remords de l'excès contraire ? Dieu merci, je ne comparerais plus Valéry, pour une page absconse, à un homme qui rate des allumettes et médite sur la lueur furtive. Si je ne suis pas au point de M^me^ L. J. Cain, j'en approche.

Le plus ancien de ces *Essais* (p. 151-175), *L'Être vivant selon Valéry*, est

1. « ... l'eau dont le calme et le temps se troublent d'une bulle » : les bulles divisent le temps en crevant à la surface à intervalles réguliers. Clepsydre d'un nouveau génie.
2. M^me^ L.-J. Cain termine son principal essai sur cette citation.

recueilli de *La Nef* qui l'a publié en mars 1946. Valéry avait disparu peu de temps auparavant : on prend sa mesure. Des rappels biographiques préparent des considérations sur « le Système » (p. 164, 166-167, 170-172). Le titre vient du mot de Valéry sur *La Jeune Parque* (p. 171) : « J'ai tenté de faire de la poésie avec l'être vivant. » Et, de fait, continue Mme L. J. Cain, « cette forme « pâle et prodigieuse » qui, surgie du sommeil, franchit par... des transitions modulées, tous les passages du Retour à Soi, où trouverait-on davantage *l'être vivant selon Valéry* ? »

Le second en date, l'*Essai* sur *Edgar Poe et Valéry* (p. 129-150) vient du *Mercure de France* (1er mai 1950), où il avait été remarqué [1]. Bien que le jeune Valéry n'ait pas été rebelle à l'imagerie et au vocabulaire symbolistes, l'influence poesque, c'est vrai, l'emporte de beaucoup. On peut s'en faire une idée plus précise depuis deux publications de M. H. Mondor en 1946 (dans la collection *Dossiers*) et en 1957 (*Précocité de Valéry*). On possède ainsi et la page de notes que Valéry prit dans l'essai de Poe, *Philosophy of Composition*, traduit par Baudelaire [2], et l'article *Sur la technique littéraire* que cette lecture ne dut pas tarder à lui inspirer (novembre 1889). Il est grave qu'un apprenti-poète de dix-huit ans mette en tête de son programme cette « brutalité scientifique » : « La littérature est l'art de se jouer de l'âme des autres. » Il en restera toujours quelque chose.

Mais la révélation du livre de Mme L. J. Cain, c'est le grand essai, nouveau celui-là, sur « Valéry et l'utilisation du monde sensible » (p. 23-128). La lecture n'en est pas toujours aisée (mais les notes sur les Leçons du Collège publiées dans *Yggdrasil* étaient plus obscures). On retrouve là, et dans l'Introduction, « le Système » [3] qui vise, plus qu'à faire l'œuvre, à faire l'homme, une sorte d'ectoplasme intellectuel (p. 14-15). « L'Esprit créateur surclasse la création » (p. 117). Je recommande les deux développements qui ont trait, l'un à la mémoire (p. 55 et suiv. ; parallèle avec M. Proust, p. 66-67), et l'autre à la vision. Plaintes de Valéry quand il *ne voyait rien* (p. 33) : « Je vois tout d'un œil inerte, cet œil qui, naguère encore, *faisait* ce qu'il voyait plus qu'il ne le recevait » (p. 40, et encore p. 85). Mais ce pouvoir plastique, ne croyons pas qu'il soit le privilège d'un ou de deux. « Que l'*importance* soit dans ton regard, non dans la chose regardée », dit l'auteur des *Nourritures terrestres* (Gallimard, p. 21). Moins révolutionnaire chez d'autres que chez Rimbaud (p. 28, 32), cette « technique de la vision » sait pourtant, ne fût-ce que par la métaphore, dissocier et reconstruire le monde. Aussi aura-t-on profit à réfléchir sur cette phrase du poète : « Il y a dans chaque esprit un ennemi mortel du monde » (p. 88), et sur l'idée que son interprète nous propose de la nature contaminée par l'esprit et de la *Cosmandrie* (p. 76-77).

Si quelque chose n'a pas de place dans cet univers mental, c'est le statique. Le mouvement y est essentiel, et la transformation, l'instabilité, l'insécurité [4]... Parfois, l'allégorie change, et l'on dirait d'un homme-planète tournant avec son atmosphère. L'alternance est bien vue entre la poésie et la recherche spéculative (p. 34, 45). Mais surtout, parce que l'originalité profonde de Valéry pourrait bien être là, j'attacherais du prix à l'analyse des rapports de l'abstraction et de la sensation (p. 89-90, et 82 : « L'abstraction, comme un insecte, a dévoré ce qui la soutenait », etc.).

D'autres vues se rapportent plus particulièrement à la Poétique. Sans employer le vocabulaire ordinaire (l'expression, par exemple, des *vers donnés*), Mme L. J. Cain touche aux questions correspondantes. De l'excitation créatrice (p. 82), du Surinstant (p. 115), elle suit, elle aussi, le trajet où l'esprit progresse, grâce à des « dérivées latérales, abstraites des sensations » (p. 122-123). Une page bien venue (p. 79-80) nous fait sentir que, dans la durée mentale aussi, Narcisse est un personnage de Métamorphoses.

J'avais été, quand parut le livre de Jean Hytier [5], séduit par son analyse du « plus beau des vers », selon Valéry, le vers d'Hippolyte : « Le jour, etc. » ; d'où

1. Autres endroits où il est question d'E. Poe dans ce livre : p. 27, 122, 125, 161.
2. Ces extraits étant presque toujours littéraux, on a lieu de croire qu'il faut lire, au début du dernier paragraphe, au lieu de : « de loin », « dès lors » (*Précocité de Valéry*, p. 108).
3. P. 41, 54, 66, 87, 97, 113, 115, 117.
4. P. 30-31, 53, 78, 98, 109.
5. *La Poétique de Valéry*, Armand Colin, 1953, p. 107 *et circa*.

vient sa transparence ? Me trompé-je si j'en rapproche le commentaire de l'*Essai* (p. 100-101) sur une notation musicale ou algébrique inscrite par Valéry au-dessus de certains vers du *Cimetière marin* ? « Loin qu'elle soit contenue en eux, c'est l'harmonie qui appelle les mots, etc., etc. » Nul signe plus sûr de la valeur d'une étude que ces délicatesses.

Cette plaquette fait partie de la collection privée de M. et de Mme J. Cain, dont on a vu maintes pièces à l'Exposition *Paul Valéry* de la Bibliothèque Nationale, en 1956. L'auteur de ces *Essais* utilise çà et là des documents de ce genre, sans toujours, m'a-t-il semblé, préciser leur gîte. L'illustration reproduit des autographes, des dessins, une aquarelle de Valéry. Quelques photographies, mais c'est aussi la rétine qui a pris certains clichés : Valéry en promenade, Valéry écrivant à la lueur d'un réverbère, Valéry roulant sa cigarette, regardant l'heure, relisant ses Cahiers ; Valéry, son melon, son monocle, ses lunettes, etc. [1]. Et ses « propos familiers » ! pour reprendre le titre du livre si vivant de H. Mondor. J'avais commencé à relever les conversations rapportées par Mme L. J. Cain, mais il y en a trop : de quoi composer les *Mémorables* de ce Socrate moderne : « Paul Valéry me disait quelquefois... » — avec ces réactions si intéressantes du poète à ses lectures, Tristan l'Hermite, Hugo, Rimbaud, Hérédia, Huysmans (100, 106, 192). Que n'a-t-il connu ce texte de Pouchkine (144) : « L'ode exclut le travail continu, sans lequel il n'y a rien de grand dans le monde. » On l'imagine prenant feu pour l'antithèse et l'éloge du *discontinu*...

Cette mention de Pouchkine est, dans ce livre de Mme L. J. Cain, un apport parmi bien d'autres d'une culture très personnelle. Amenés par « la Muse Association-des-Idées », selon le mot de Valéry, des noms vous abordent, qui parfois surprennent, puis se font agréer. Les sinuosités de l'exposé tantôt irritent, tantôt charment, selon l'humeur. Mais ce qu'on ne peut refuser à l'auteur, c'est le don des images (voir p. 54, 57, 101, 112). Telle phrase, nous dit-on, « coupe le texte comme une bête éblouie franchit une route entre deux fourrés » (p. 71) (ceci appartient à l'âge de l'automobile). Le mot *donné* doit l'être *à temps*, juste à l'instant où le rythme de l'écrivain est prêt à l'accrocher au passage, « comme un enfant qui tourne sur les chevaux de bois accroche au passage l'anneau immobile » (p. 172). On sait quel prix attachait Valéry à ces trouvailles d'expression, pour communiquer d'une conscience à l'autre.

Nous avons fait allusion tout à l'heure aux photographies. L'une montre Valéry debout, réfléchissant, les doigts (selon l'habitude) à la joue et au menton (p. 33). Elle est d'une singulière beauté. Nous voulons croire seulement qu'il a été *surpris* ainsi, dans cette pose. S'il l'avait *prise* pour figurer la Méditation, nous dirions avec regret : *Excidat illa imago* [2] *!*

JEAN POMMIER

WOLFGANG BABILAS, **Das Frankreichbild in Paul Claudels « Personnalité de la France »**. Forschungen zur Romanischen Philologie, Münster, 1958. Un vol. in-8° de 111 p.

Peut-être faut-il préciser que *Personnalité de la France* est un court poème (50 vers) que Claudel publie en 1938, et reprendra dans *Poèmes et Paroles durant la Guerre de Trente ans*. W. Babilas a voulu en rechercher les sources et en faire le commentaire. Il faut louer sans réserve le

1. P. 16, 45-46, 49, 85, 153, 181-182. Sur P. Claudel, p. 186-187.

2. Pas de note répondant à l'appel page 83. — Page 84, lire *Tournon* au lieu de *Toulon*. — Pages 32-33, l'arbre de *Charmes* n'a-t-il pas quelques racines aussi dans le parc au « grand Hêtre », celui de Gide à Cuverville ? — Page 179, la 3e note ne laisse guère penser qu'Edmond de Goncourt soit mort, comme ce fut pourtant le cas, à Champrosay (voir la fin des *Notes sur la vie* d'Alphonse Daudet). — Page 182 : « Ce que l'on pense peut tuer », c'est Balzac plus que tout autre qui a traité ce thème de l'idée homicide. — Quant à la strophe de Zénon (p. 81, 149), il faut tenir compte désormais de l'état A du *Cimetière marin* révélé par L. J. Austin et où elle succède à la strophe 14 définitive. Telle indication de Valéry (*Œuvres*, t. I, Bibl. de la Pléiade, p. 1506) serait donc à retoucher.

sérieux et la richesse de ce travail. L'analyse des circonstances de composition (lien de Claudel avec le groupe d'intellectuels catholiques de « Temps Présent »), des intentions (montrer le rôle religieux de la France), l'interprétation d'ensemble sont remarquables. Un trait paraît important : l'explication de certains mots ou images obscures par référence à Claudel lui-même ; W. Babilas qui déplore l'absence d'un Index claudélien, tente parfois d'y remédier et montre tout l'intérêt que présenterait ce travail. La recherche des sources demeure la partie la plus importante de cet ouvrage. Osera-t-on lui reprocher la subtilité qui en est la qualité essentielle en même temps que l'écueil ? Elle conduit à des interprétations très heureuses (tout le commentaire de la dernière strophe, par exemple), mais aussi à des rapprochements qu'on peut trouver hasardeux (cette image « solide comme la pierre » appliquée à la France, évoque-t-elle vraiment le « Tu es Petrus et super hanc petram... », et faut-il l'interpréter comme l'affirmation du rôle de la France dans l'Église, alors que le contexte ne justifie nullement cette conjecture ?). Les rapprochements faits avec d'autres écrivains sont intéressants, mais peut-on parler de sources ? Claudel utilise des lieux communs (images et symboles tirés du rôle historique de la France et de sa configuration géographique) ; le commentaire du poème n'exigeait pas d'en retrouver les origines. On sent ici le double but avoué d'ailleurs : au delà de ce poème, W. Babilas s'intéresse à « l'image de la France » dans la littérature française. Cette intention secondaire semble bien avoir été déterminante. Elle justifie une recherche démesurée, semble-t-il, des « sources lointaines ». Par là, l'auteur esquisse, et il l'indique, une étude de la formation de cette « image ». On craint un peu, tant la disproportion est grande, que le poème de Claudel — dont il faut bien dire qu'il semble une œuvre de circonstance, par moments assez faible — n'ait été qu'un prétexte à une telle recherche [1].

JACQUES PETIT.

1. W. Babilas a publié dans *Archiv für das Studium der neueren Sprachen* (196. Band, 1. Heft) un complément d'une trentaine de pages, en réponse au compte rendu de M.-F. Guyard paru dans *Romanische Forschungen* (1958, Heft 1-2). Notre opinion ne s'en trouve pas sensiblement modifiée ; la position prise par W. Babilas qui affirme avoir eu en vue uniquement le commentaire d'un poème de Claudel et non une étude de « l'image de la France » conduirait toutefois à être plus sévère pour le manque d'équilibre de son ouvrage et à contester plus sérieusement le choix de ce poème.

NOUVELLES DIVERSES

Société Chateaubriand. — La soixante-douzième réunion de travail de la Société Chateaubriand s'est tenue chez le comte Robert de Billy, en présence de S. E. le Dr Saenz, doyen du Corps Diplomatique, et sous la présidence de M. Pierre Clarac. M. Pichois a relaté la curieuse histoire du portrait d'Auguste de Prusse par Krüger — conservé dans un musée de Berlin — où le Prince a posé devant une copie du portrait de Mme Récamier peint par Gérard. M. Christophorov a pu déterminer l'emplacement exact, non identifié jusqu'ici, du « garret » où Chateaubriand, émigré à Londres, trouva, en mai 1793, un asile approprié à sa misère. M. Littaye, qui vient d'acquérir à Plancoët, pour la sauver de la destruction, la Maison Notre-Dame où François-René enfant « connut le bonheur » chez sa grand-mère maternelle, Mme de Bédée, a retracé l'épisode du séjour forcé de Chateaubriand à Waldmünchen, « dernier village de Bavière de ce côté de la Bohême... », où il fut arrêté lors de son voyage vers Prague en mai 1833. Reconnaissante à l'hôte illustre qui l'immortalisa dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, la ville vient de faire apposer une plaque sur la maison où il résida, et de baptiser *Chateaubriandstrasse* la rue qui mène à la frontière. M. Yuzura Sato a évoqué le destin littéraire de Chateaubriand au Japon et signalé la pénétration profonde de son œuvre dans les cercles lettrés du pays. M. Jean Pommier, de l'Institut, a montré comment la lecture de l'*Itinéraire* avait laissé de profondes traces chez Renan, ainsi qu'on le voit dans certaines de ses descriptions de la Grèce, de la Méditerranée, etc., où il s'est souvenu de Chateaubriand. M. Pierre Clarac, révélant une lettre autographe de Chateaubriand à Béranger — celle-là même qu'a publiée M. Harry Redman dans le précédent numéro de la *R. H. L. F.*, 1960, pages 52-53 — a éclairé certaines raisons secrètes de l'attirance éprouvée par le champion de la monarchie légitime vers le poète de l'imagerie napoléonienne.

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I - PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Bulletin signalétique : 3e *partie* (*trimestrielle*) [Philosophie — Sciences Humaines]. *France*, 50 NF — *Étranger*, 60 NF.

Tirages à part (3e partie) :	*France*	*Étranger*
— Sociologie	18 NF	23 NF
— Histoire des Sciences et des Techniques	12 NF	16 NF
— Psychologie	22 NF	25 NF

Abonnement au Centre de Documentation du C. N. R. S., 16, rue Pierre-Curie, Paris, Ve. C. C. P. Paris 9131-62 Tél. DANton 87-20.

II - OUVRAGES

Les Cahiers de Paul Valéry

Environ 32 volumes d'environ 1000 pages, format 21 × 27.

Tirage limité à 1 000 exemplaires numérotés, *non vendus par volumes séparés.*

Volumes : 1° reliés, 1 600 NF (640 NF à la commande et 30 NF à la parution de chacun des volumes). 2° sous étuis, 1 740 NF (780 NF à la commande et 30 NF à la parution de chacun des volumes). A la fin de 1959, 12 volumes parus. Au tome X, 18 aquarelles de l'auteur reproduites en couleurs.

Œuvres complètes de Malebranche (Direction : André Robinet)

(En coédition avec la Librairie J. Vrin, 6, place de la Sorbonne, Paris, Ve.)

Ces œuvres seront publiées sous forme de 20 tomes. Sont actuellement parus :

Tome V. — *Traité de la Nature et de la Grâce*, par G. Dreyfus (1958, pp 6-LVIII-228) ..... 24 NF

Tome X. — *Méditations chrétiennes et métaphysiques*, par H. Gouhier et A. Robinet (6-XXIV-254) ..... 24 NF

Tome XV. — *Entretien d'un Philosophe chrétien et d'un Philosophe chinois*, par A. Robinet (1958, pp. 6-XXXIV-92) ..... 9 NF

Tome XVI. — *Réflexions sur la prémotion physique*, par A. Robinet (1958, pp. 6-XXII-228) ..... 18 NF

III - COLLOQUES INTERNATIONAUX

XXXVII. — *Les Machines à calculer et la Pensée humaine*, 20 NF.

LXV. — *L'analyse factorielle et ses applications* (relié pellior), 15 NF.

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1959.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Bibliographie annuelle de l'histoire de France du v^e^ siècle à 1939. Année 1958, rédigée par M^lle^ Colette Albert. — Éditions du C.N.R.S, 1959.

— * La Librairie belge. Bibliographie des ouvrages belges d'expression française publiés de 1945 à 1955. — Bruxelles, Cercle belge de la Librairie, 1959.

DIVERS

— * Durry (Marie-Jeanne). — Autographes de Mariemont. 2^e^ partie. Tome II. De Marchangy à Victor Hugo. [Catalogue des lettres publiées dans la 2^e^ partie et des autographes non reproduits par suite d'éditions antérieures. — Index des noms de personnes pour les quatre volumes.] — Nizet, 1959.

— * Vier (Jacques). — Histoire de la littérature française. XVI^e^-XVII^e^ siècles. — A. Colin, 1959.

— * Dictionary of French literature. Edited by Sidney D. Braun. — New York, Philosophical Library ; London, Owen, 1958.

— * Dizionario universale della letteratura contemporanea. Vol. I, A-D. — Milano, A. Mondadori Editore, 1959.

— Memmi (Albert). — Cinq propositions pour une sociologie de la littérature. — *Cahiers internationaux de sociologie*, janvier-juin.

— Poulet (G.). — Le symbole du cercle infini dans la littérature et la philosophie. — *Revue de métaphysique et de morale*, juillet-septembre.

Académies. — Hautecœur (Louis). — Pourquoi les Académies furent-elles supprimées en 1793 ? — *RDM*, 15 décembre.

Baroque. — Anceschi (L.). — Le poetiche del Barocco letterario in Europa. — [In] *Momenti e problemi di storia dell'Estetica, parte I. — Marzorati, 1959.

— Venturi (Franco). — Contributi ad un dizionario storico.... La parola « barocco ». — *Rivista storica italiana*, gennaio.

Biographie. — Perruchot (Henri). — Défense de la biographie. — *JG*, 21-22 novembre.

Critique. — L. G. [Guissard]. — La critique littéraire, pour quoi faire ? [Suivi de : André Blanchet, S. J. : Foi et critique. — Pierre de Boisdeffre : Nature et signification de la critique. — Jacques de Bourbon-Busset : Le point de vue du romancier. — Luc Estang : L'auteur, le critique et le lecteur.] — *La Croix*, 27-28 décembre.

Enseignement. — * Institut pédagogique national. L'évolution de l'enseignement en France. Exposition permanente. Introduction par Régine Pernoud. — Paris, Imprimerie nationale, 1959.

— Renouvin (Pierre). — Le troisième cycle de l'enseignement supérieur des lettres. — *Revue de l'enseignement supérieur*, juillet-septembre.

— Villard (Gaston). — L'image-document au service de l'enseignement littéraire. — *L'Information des cours complémentaires*, septembre-octobre.

Folklore. — * Pourrat (Henri). — Le Trésor des contes. Tome X. — Gallimard, 1959.

Langue. — * Georgin (René). — Le code du bon langage. — Les Éditions sociales françaises, 1959.

— * Giraud (Jean). — Le lexique français du cinéma des origines à 1930. — Office du livre du cinéma, Contacts (24, rue du Colisée), 1958. [Voir C. R. de G. Gougenheim, *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, fasc. 2.]

— Fenaux (Robert). — L'universalité de la langue française. — *Synthèses*, novembre.

— Gougenheim (Georges). — La relatinisation du vocabulaire français. — *AUP*, janvier-mars.

— Matoré (Georges). — Le mouvement et la communication dans le vocabulaire contemporain. — *Journal de psychologie normale et pathologique*, juillet-septembre.

— Raynaud de Lage (G.) et Mazaleyrat (J.). — Sauvons notre langue. — *EN*, 17 décembre.

— Défense du français, langue internationale [par G. Duhamel, L. Bérard, le prince Louis de Broglie...]. — *Culture française*, avril.

Littérature canadienne. — Bessette (Gérard). — L'évolution des images en poésie canadienne française. — *Culture*, mars.

— Tuchmaier (Henri-S.). — L'évolution du roman canadien. — *La Revue de l'Université Laval*, octobre, novembre.

Mélanges. — * Angioletti (G. B.). — L'Anatra alla normanna [Rimbaud, Mallarmé, Valéry, Proust...]. Prefazione di Leone Piccioni (« Nuovi saggi »). — Milano, Fratelli Fabbri (1957).

Nécrologies. — Mortier (Roland). — Gustave Charlier (20 juillet 1885-8 avril 1959). — *Revue belge de philologie et d'histoire*, n° 3.

— Wagner (R. L.). — A. Dauzat. 1877-1955. — [In] * École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques. Annuaire 1958-1959 [1959].

— Cantimori (Delio). — Testimonianza per A. Renaudet. — *Rivista storica italiana*, gennaio.

— Guiette (Robert). — In memoriam Charles de Trooz. — *Fondation M. Maeterlinck. Annales*, tome III, 1957.

— Voir : *Martideau (H.)*.

Poésie. — * Bachelard (Gaston). — La poétique de la rêverie (« Bibliothèque de philosophie contemporaine »). — Presses Universitaires, 1960.

— * Ménard (René). — La condition poétique (« Espoir »). — Gallimard, 1959.

— Lagrevol (Henri de). — Vers une définition de la poésie. — *L'Enseignement chrétien*, novembre.

Théâtre. — Barrault (Jean-Louis). — Le théâtre, ce métier... [sténographie d'une conférence improvisée en Sorbonne, octobre 1953]. — *Cahiers de la C^ie M. Renaud...*, janvier 1960.

— Chancerel (Léon). — Naissance, vicissitudes et grandeurs de l'Odéon. — *Cahiers de la C^ie M. Renaud...*, janvier 1960.

— Victoroff (David). — Manifestation de la vie collective : le sifflet désapprobateur. — *Revue de synthèse*, janvier-juin.

Traduction. — Warnier (Raymond). — Ouvrages français traduits et étudiés en Allemagne. — *RLC*, octobre-décembre.

XV^e SIÈCLE

Gerson (J.). — Lieberman (Max). — Chronologie gersonienne *(suite)*. G. et d'Ailly. — *Romania*, n° 3.

XVI^e SIÈCLE

Divers. — * Caprariis (V. de). — Propaganda e pensiero politico in Francia durante le guerre di religione. Tomo I. 1559-1572 (Biblioteca storica. T. VII). — Napoli, Edizioni scientifiche italiane, 1959.

— * Débuts de la Réforme en France. Exposition organisée par la Direction des Archives de France pour commémorer le 4^e centenaire du premier synode national tenu à Paris en 1559. Préface de Charles Braibant. — Palais Soubise, 1959.

— Léonard (Émile-G.). — Les Académies protestantes dans le destin du protestantisme. — *Foi et éducation*, avril-juin.

— Secret (F.). — La vie quotidienne au temps de la Renaissance. — *BHR*, 1960, fasc. I.

— Simone (Franco). — Nuovi contributi alla storia del termine e del concetto di « Renaissance ». III. La mediazione dell'Illuminismo tra Umanesimo e Romanticismo. — *SF*, settembre-dicembre.

Bibliophilie. Livre. — * Bibliothèque nationale. Exposition de la Société de la reliure originale, accompagnée d'une présentation des reliures ayant appartenu à Jean Grolier, Paris [5 juin-5 juillet] 1959. [Catalogue par Erwana Brin. Préface par Julien Cain. Introduction par Jacques Millot. J. Grolier et la reliure française au XVI^e siècle, par Jacques Guignard.] — Bibliothèque nationale, 1959.

— Ritter (François). — Les imprimeurs de Sélestat aux XV^e et XVI^e siècles. — *Annuaire de la Société des amis de la bibliothèque de Sélestat*, 1959.

Pléiade. — * Humanisme et Pléiade. L'histoire, la doctrine, les œuvres, présenté par Jacques Bonnot (Les documents France. Mouvements littéraires). — Classiques Hachette, 1959.

— Dullaert (Maurice). — Un ami gantois de la Pléiade [Charles Utenhove]. — *Le Cahier des arts*, juillet.

Baduel (C.). — Schmidt (Albert-Marie). — Claude B. et le mariage des intellectuels. — *Foi et éducation*, avril-juin.

Bodin (J.). — Mesnard (Pierre). — J. B. devant le problème de l'éducation. — *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1er semestre.

Calvin (J.). — * [J. C.]. — *La Forme des prières et chantz ecclésiastiques*, 1542. Fac-similé de l'édition originale d'après l'exemplaire de la Bibliothèque de Stuttgart, avec une notice par Pierre Pidoux. — Kassel et Bâle, Bärenreiter Verlag, 1959.

— * Wallace (R. S.). — C.'s doctrine of the Christian life. — Edinburgh and London, Oliver and Boyd, 1959.

Cordier (M.). — Mesnard (Pierre). — Mathurin C. (1479-1564). Suivi d'un « Extrait de la préface du *De corrupti sermonis emendatione* ». — *Foi et éducation*, avril-juin.

Dolet (E.). — Lecler (J.). — Étienne D. — * Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, fasc. 80, col. 574-577. — Letouzey, 1958.

Garnier (R.). — Saulnier (V.-L.). — Étienne Gasteuil, apologiste de R. G. — *BB*, n° 3.

Gasteuil (E.). — Voir : *Garnier (R.)*.

Gruget (C.). — Pues (Florent). — Claude G. et ses « Diverses leçons de Pierre Messie ». — *LR*, novembre.

Jodelle (E.). — Baridon (Silvio F.). — A propos de l'élégie de J. à Claude de Kerquefinen. — *BHR*, 1960, fasc. 1.

Kerquefinen (C. de). — Voir : *Jodelle (E.)*.

Macé (R.). — Saulnier (Verdun-Louis). — Charles-Quint modèle du « Bon Prince » d'après René M., chroniqueur officiel de François Ier. — *SF*, settembre-dicembre.

Macrin (J. S.). — Mc Farlane (I. D.). — Jean Salmon M., 1490-1557 *(fin)*. Bibliographie des œuvres de S. M. — *BHR*, 1960, fasc. 1.

Marot (C.). — Saulnier (V.-L.). — Dominique Phinot et Didier Lupi, musiciens de C. M. et des marotiques. — *Revue de musicologie*, juillet.

Montaigne. — Bataillon (Marcel). — M. et les conquérants de l'or. — *SF*, settembre-dicembre.

— Bonnet (Pierre). — Une nouvelle série d'annotations de Florimond de Raemond aux *Essais* de M. — *BAM*, n° 10, avril-juin.

— Chastenet (Jacques). — M. touriste. — *BAM*, n° 10.

— Dreano (M.). — M. et la préparation à la mort. — *BHR*, 1960, fasc. 1.

— Frescaroli (Antonio). — Note alla storia degli studi montaignani : da P. Bonnefon al Dr. Payen. — *Aevum*, gennaio-aprile.

— Rat (Maurice). — Réflexions sur le style de M. [à propos d'un livre récent : F. Gray, *Le style de M.*, Paris, 1958]. — *BAM*, n° 10.

Rabelais (F.). — Francis (K. H.). — R., the « Isles Ogygies » and the Channel Islands. — *BHR*, 1960, fasc. 1.

— Francis (K. H.). — The mechanism of magnetic doors in R., Book V, chapter 37. — *FS*, October.

— Reichenberger (Kurt). — Studien zu R.'s Rechtsdenken. — *BHR*, 1960, fasc. 1.

— Scréech (M. A.). — The meaning of Thaumaste (A double-edged satire of the Sorbonne and of the *prisca theologia* of cabbalistic Humanists). — *BHR*, 1960, fasc. 1.

Ronsard (P. de). — Noyer-Weidner (A.). — R.s Antike-Nachahmungen und die Mittelalterlich-französische Tradition. — [In] * « Romanica ». Festschrift für Gerhard Rohlfs. — Halle, M. Niemeyer Verlag, 1958.

— Pognon (Edmond). — Les portraits de R. Essai d'épuration iconographique. — *Gazette des Beaux-Arts*, septembre.

— Silver (Isidore). — R. studies (1951-1955). — *BHR*, 1960, fasc. 1.

Scève (M.). — Attal (Jean-Pierre). — État présent des études scéviennes. — *Critique*, janvier 1960.

— Lasserre (Henry). — M. S. au bois dormant. — *L'École* (1er cycle. Enseignement littéraire), 19 décembre.

Turnèbe (O. de). — Spector (Norman B.). — Odet de T.'s *Les Contens* and the Italian Comedy. — *FS*, October.

XVIIe SIÈCLE

Divers. — * Henriot (Émile). — Courrier littéraire. XVIIe siècle. Tome II. Nouvelle édition augmentée. — A. Michel, 1959.

— * Hocke (G. R.). — Manierismus in der Literatur : Sprach-Alchimie und esoterische Kombinationskunst (Beiträge zur Vergleichenden Europäischen Literaturgeschichte). — Hamburg, Rowohlts Deutsche Enzyklopädie, 1959. [Voir : Jacques Legrand, A la découverte du maniérisme européen, *Critique*, janvier 1960.]

— * *Araspe*, histoire véritable écrite par une dame de la cour. Texte établi sur l'unique édition de 1672, par Ch. Perrat [œuvre de Madeleine Béjart ?]. — Avignon, E. Aubanel, 1959.

— Brandwajn (R.). — Réflexions sur la notion de « pédant » au XVIIe siècle [en polonais, résumé français]. — *Kwartalnik neofilologiczny*, z. 2.

— Richard (Oneil J.). — Hardy, Auvray, Du Ryer and the « Querelle des anciens et des modernes ». — *FR*, December.

Langue. — Borodina (M. A.). — Les rapports de la logique et de la grammaire dans la *Grammaire générale et raisonnée* [en polonais, résumé français]. — *Kwartalnik neofilologiczny*, z. 3.

Préciosité. — Thérive (André). — Les Précieuses non ridicules. — *RDM*, 15 décembre.

Théâtre. — Barthélemy (Maurice). — La critique et l'actualité musicales dans le *Théâtre italien* de Gherardi. — *RHLF*, octobre-décembre.

Bérulle (P. de). — * Bellemare (R.). — Le sens de la créature dans la doctrine de B. — Desclée de Brouwer, 1959.

Chasles (R.). — * R. C. — *Les Illustres Françoises.* Texte édité par Fr. Deloffre (Bibliothèque de la Faculté des lettres de Lyon. Fascicules III et IV). — Les Belles Lettres, 1959.

Corneille (P.). — Dietrich (M.). — Der barocke C. Ein Beitrag zum Maschinentheater des 17. Jahrhunderts. — *Maske und Kothurn* (Vienne), 1958, nos 2-3.

— Lebois (André). — C. R. de : H. Poulaille, *C. sous le masque de Molière* (Paris, 1957). — *RLHF*, octobre-décembre.

— Picard (Michel). — Documentation pédagogique. Le personnage de Félix dans *Polyeucte* de C. (classe de première). — *IL*, novembre-décembre.
— Starobinski (Jean). — Über C. — *Die neue Rundschau*, H. 3.

Cyrano de Bergerac. — * C. de B. — Voyage fantastique aux états et empires de la Lune et du Soleil. [Pages choisies, illustrées de pointes-sèches par Bernard Buffet.] — Paris, J. Foret, 1958.
— Spens (Willy de). — Le vrai C. — *Écrits de Paris*, décembre.

Descartes. — * D. — Lettres à Regius et Remarques sur l'explication de l'esprit humain. Texte latin, traduction, introduction et notes par Geneviève Rodis-Lewis (« Bibliothèque des textes philosophiques »). — J. Vrin, 1959.
— * D. — Règles pour la direction de l'esprit. Traduction et notes par J. Sirven. — J. Vrin, 1959.
— * Frédérix (Pierre). — M. René D. en son temps (« Leurs figures »). — Flammarion, 1959. [Voir : E. Henriot, D. déboulonné, *Le Monde*, 13 janvier 1960.]
— Joulia (Pierre). — D. et la sagesse misoccidentale. — *Filosofia*, novembre.
— Oeing-Hanhoff (L.). — D. und das Problem der Metaphysik. Zu F. Alquiés D.-Interpretation. — *Kant-Studien*, 1959-1960, H. 2.
— Röd (W.). — Zum Problem des Premier Principe in D.'s Metaphysik. — *Kant-Studien*, 1959-1960, H. 2.
— Specht (Rainer). — D. und das Lehramt. — *Hochland*, Dezember.
— Wahl (Jean). — Au sujet des jugements de Husserl sur D. et sur Locke. — [In] * Husserl (Cahiers de Royaumont. Philosophie : n° III). — Les Éditions de Minuit, 1959.
— Voir : *Pascal.*

Du Ryer (P.). — Voir : *XVII^e siècle. Divers.*

Fourcroy (B. de). — Voir : *Racine (J.).*

François de Sales (S^t). — Bouchardy (François). — S^t F. de S. et le stoïcisme. — *Nova et Vetera*, octobre-décembre.
— Brix (R. P.), o.s.f.s. — S^t F. de S. et le mystère de la Sainte Trinité (I). — *Annales salésiennes*, n° 6.
— Schueller (Th.), o.s.f.s. — S^t F. de S. et la femme de son temps. — *Annales salésiennes*, septembre-octobre.

Gassendi (P.). — Escallier (Émile). — G. à Grenoble. — *Bulletin de l'Académie delphinale*, 1956-1957 [1959].
— Gregory (Tullio). — La polemica antimetafisica di G. — *Rivista critica di storia della filosofia*, aprile-settembre.

Hardy (Alex.). — Voir : *XVII^e siècle. Divers.*

La Bruyère (J. de). — Pradel de Lamase (Martial de). — Une noblesse inachevée : Jean de La B. — [In] * Le Bon plaisir (Les Cahiers nobles. N° 17). — Paris, 1959.

La Fayette (M^me de). — Sarlet (Claudette). — La description des personnages dans *La Princesse de Clèves*. — *XVII^e siècle*, 3^e trimestre.

La Fontaine (J. de). — Douady (J.). — La F. et les animaux. — *Les Humanités* (classes de grammaire), novembre, décembre.
— Virolle (R.). — Explication de texte. La F., *Le Rat et l'éléphant*. — *L'École*, 21 novembre.

La Rochefoucauld. — Marchand (Jean). — Les véritables auteurs des « Poésies de La R. » [l'abbé Et. Le Camus, Antoine de Rambouillet] ; le *Recueil* de Chamhoudry de 1655. — *BB*, nº 3.

— Starobinski (Dr Jean). — La R. ou l'oubli des secrets. — *Médecine de France*, nº 107.

Le Camus (Mgr Et.). — Voir : *La Rochefoucauld.*

Malebranche. — Robinet (A.). — Note sur les éditions des *Conversations chrétiennes* de M. faites en Belgique. — *Annales du Cercle archéologique de Mons*, t. LXIII, 1954-1957.

Maynard (Fr.). — Moussarie (Pierre). — Le séjour à Aurillac du poète Fr. M. — *Le Cerf-volant*, nº 27, octobre.

Molière. — * M. — *L'Avare*. Edited with an introduction by P. J. Yarrow (« Textes français classiques et modernes »). — London, University of London Press, 1959.

— * M. — *L'École des Maris*. Ed. with introduction and notes by Peter H. Nurse (« Harrap's French classics »). — London, George G. Harrap and Cº Ltd, 1959. [Communiqué par M. Pommier.]

— * Wyndham Lewis (D. B.). — M. : the comic mask. — London, Eyre and Spottiswoode, 1959.

— Aubrun (Charles V.). — Le *Don Juan* de Tirso de Molina et celui de M. [texte abrégé d'une conférence]. — *Kwartalnik neofilologiczny*, z. 2.

— Hope (Quentin M.). — The scene of greeting in M. — *RR*, December.

— Levron (Jacques). — Armande Béjart, Feucherolles et les papiers de M. — *MF*, janvier 1960.

— Mandel (Oscar). — M. and Turgenev : the literature of no-judgment. — *CL*, Summer.

— Maxfield Miller (Elizabeth). — M. and his homonym Louis de Mollier. — *MLN*, November.

— Yarrow (P. J.). — A reconsideration of Alceste. — *FS*, October.

Pascal (B.). — * Écrits sur P. — Éditions du Luxembourg, 1959.

— Adam (Michel). — P., disciple de saint Bernard. — *XVII*e *siècle*, 3e trimestre.

— Barnes (Annie) et Lafuma (Louis). — Le *Discours sur les P.* de Filleau, la préface des *P.* d'Étienne Périer et les liasses de la Copie 9203, I et II. — [In] * Écrits sur P. [L'article d'A. B. a paru dans *FS*, July 1956.]

— Boudhors (Ch.-H.). — Le duc de Roannez, Filleau de la Chaise-Goibaud du Bois, et l'édition de 1670 des *Pensées*. — [In] * Écrits sur P.

— Douillet (Jacques). — Desargues, P. et les raisins de Condrieu. — [In] * Écrits sur P.

— Gouhier (Henri). — P. et la signature du formulaire en 1661. — *SF*, settembre-dicembre.

— Lafuma (L.). — La copie 9203 et le classement de P. — [In] * Écrits sur P.

— Lafuma (L.). — Mme de Sablé et les dangers de la Comédie. — [In] * Écrits sur P.

— Levillain ([Mgr] Jean). — Exégèse du fragment sur le pari. — [In] * Écrits sur P.

— Maeda (Yoichi). — L'entretien avec M. de Saci [extraits d'une thèse sur « Les Arguments apologétiques chez Montaigne et chez P. »]. — [In] * Écrits sur P.

— Meneghelli (Ruggero). — Il probleme della giustizia in P. — *Rivista internazionale di filosofia del diritto*, luglio-agosto.

— Mesnard (Jean). — La vie intérieure de P. — *Vie enseignante*, décembre.

— Parcé (Léon). — Un correcteur inattendu des *Lettres provinciales* [Saint-Amour]. — [In] * Écrits sur P.

— Steinmann (Jean). — Trois grands critiques de P. [Vauvenargues, Joubert, Barbey d'Aurevilly]. — [In] * Écrits sur P.

— Thomas (Jean-François). — P. et Descartes. Compatibilités et incompatibilités. — *Revue de synthèse*, janvier-juin.

— The tragic vision [à propos de L. Goldmann, *Le Dieu caché...*, Paris, 1956...]. — *TLS*, 24th July.

Peiresc. — * Sibertin-Blanc (Claude). — P., chroniqueur judiciaire : un épisode tragi-comique de la vie aixoise. Le procès de « supposition de part » intenté à la maréchale de Créqui (janvier 1628). — Aix-en-Provence, La Pensée universitaire, 1959.

— Roux (Augustin). — Un contrat d' « association fraternelle » entre P. et le sieur de Valavès, son frère. — *Recueil de mémoires et travaux publié par la Société d'histoire du droit et des institutions des anciens pays de droit écrit* (Université de Montpellier), fasc. IV, 1, 1958.

Perrault (Ch.). — Nikliborc (Anna). — Un adversaire attardé de Ch. P. en Pologne [en polonais, résumé français]. — *Kwartalnik neofilologiczny*, z. 2.

Racine (J.). — Chagny (André). — Vie de Marquise Du Parc. Chapitres V et VI. — *Cahiers raciniens*, 2e semestre.

— Edelman (Nathan). — The motion of *Phèdre* from act III into act IV : an alternative reading. — *RR*, October.

— Grosclaude (Pierre). — Un document nouveau sur *Les Plaideurs*. L'avocat Bonaventure de Fourcroy, collaborateur de R. [d'après des papiers inédits de Malesherbes]. — *Le Monde*, 3 décembre.

— Montherlant devant R. — *NL*, 24 décembre.

— Mortier (Roland). — C. R. de : R. Jasinski, *Vers le vrai R.* (P., 1958). — *Revue belge de philologie et d'histoire*, no 3.

— Rat (Maurice). — Une vraie comtesse de Pimbesche plaida bien au temps de R. — *FL*, 14 novembre.

— Rouquié (Mme). — Quelques considérations sur la tragédie de R. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 15 mai.

— Les actes notariés relatifs à R. I. Archives départementales de l'Aisne. Minutier de Laon. — II. Archives nationales. Minutier de Paris. — *Cahiers raciniens*, 2e semestre.

— Au sujet de la lettre de R. à Mme de Fontpertuis. — *Cahiers raciniens*, 2e semestre.

Rambouillet (A. de). — Voir : *La Rochefoucauld.*

Saint-Amant. — Genette (Gérard). — L'univers réversible de S.-A. — *Les Lettres nouvelles*, 30 décembre 1959-janvier 1960.

Scudéry (Mlle de). — Bouyala d'Arnaud (A.). — La préciosité à Marseille au XVIIe siècle avec Mlle de S. — *Revue illustrée du Musée du Vieux-Marseille*, juin.

Sévigné (Mme de). — * Hérard (Madeleine). — Mme de S., demoiselle de Bourgogne. — L'auteur [Mme M. H.], 26, rue de Rouen, Dijon.

— Herz (Micheline). — Mme de S. telle qu'elle fut. — *MLN*, November.

Vincent de Paul (St). — Defos du Rau (Joseph). — Le jeune V. de P. s'est-il fait « ordonner » prêtre par surprise ? — *Bulletin de la Société de Borda*, 3e trimestre.

XVIII^e SIÈCLE

Divers. — * Berthoud (Dorette). — Le Général et la romancière [Montesquiou et M^me de Montolieu], 1792-1798. Épisodes de l'émigration française en Suisse. — Neuchâtel, La Baconnière, 1959. [Voir C. R. de : A. Lombard, *GL*, 12-13 décembre.]

— * Manuel (Frank E.). — The 18th century confronts the God [Bayle, Fontenelle, Ch. de Brosses, Boulanger, d'Holbach...]. — Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1959.

— Higgins (D.). — The terrorists' favourite authors. Some statistics from Revolutionary literature. — *MLR*, July.

— Loos (Erich). — Die Gattung des *Conte* und das Publikum des 18. Jahrhunderts. — *Romanische Forschungen*, H. 1-2.

— Tonelli (Giorgio). — La nécessité des lois de la nature au XVIII^e siècle et chez Kant en 1762. — *RHS*, juillet-septembre.

— Arlequin pâli par l'amour (poèmes tirés de deux recueils inédits du XVIII^e siècle, par A. F. [André Frank] et S. B. [Simone Benmussa]. — *Cahiers de la C^ie M. Renaud...*, janvier 1960.

Alembert (d'). — McCormick (C. A.). — Leopardi and D'A. : a possible « source » for the *Canto notturno*. — *Italian studies*, 1959.

— Seymour (Charles), Jr. — Houdon's marble bust of D'A. — *Yale University Art Gallery Bulletin*, October.

Bergier (l'abbé). — Bingham (Alfred J.). — The abbé B. : an 18th century catholic apologist. — *MLR*, July.

Bernardin de Saint-Pierre. — Delaunay (Albert). — J.-H. B. de St-P. ou une amie, un ami et deux épouses [J.-J. Rousseau, M^me Poivre]. — *Histoire de la médecine*, juin.

Brillat-Savarin (A.). — Chagny (André). — Lettres d'A. B.-S. à Jean-Antoine de Rostaing. Commentaires sur de trop rares fragments de cette correspondance (II). — *Annales de la Société d'émulation et d'agriculture de l'Ain*, 1956 [1957].

Chamfort. — Roy (Claude). — Ch. — *RP*, janvier 1960.

Chénier (A.). — Foss (Kåre). — A. C. Post mortem. — *Edda*, H. 1-2. — Voir : *Romantisme*.

Choderlos de Laclos. — Maurois (André). — *Les Liaisons dangereuses*. — *Historia*, décembre 1959.

Cousin de Grainville (J.-B.). — Schmidt (Albert-Marie). — G. ou le roman d'anticipation. — *Les Lettres nouvelles*, 11 novembre.

Crébillon. — Vier (Jacques). — Apologie pour C. — *L'École*, 19 décembre.

Dancourt. — Walter Müller (Franz). — D.s *Prologue des Trois Cousines* Probleme der Molière-Imitatio in der Komödie der Frühaufklärung. — *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, November.

Diderot (D.). — * D. D. — Correspondance. V (janvier 1765-février 1766), recueillie, établie et annotée par Georges Roth. — Les Éditions de Minuit, 1959.

— Arndt (Richard T.). — C. R. de : D. D., *Jacques the Fatalist and his master...*, ed. J. Robert Loy (New York, 1959). — *RR*, October.

— Frank (Bernard). — Aimez-vous D. ? — *France-Observateur* (L'Observateur littéraire), 17 décembre.

— Krauss (Werner). — Die früheste Reaktion auf D.s Jugendwerke in Deutschland. — *Romanische Forschungen*, H. 1-2.

Du Bos (l'abbé). — Gates (Warren). — The « abbé » Du B. : a harbinger of Locke in France. — *FR*, December.

Ducray-Duminil (F.-G.). — Humphrey (George). — *Victor ou l'enfant de la forêt* et le roman terrifiant. — *FR*, December.

Du Peyrou (P.-A.). — Guyot (Charly). — Lettres de Du P. à J.-J. Rousseau. — *Musée neuchâtelois*, n° 3, mai-juin.

Encyclopédie. — Raumer (Kurt von). — Zum Geschichtsbild der Enzyklopädisten. — *Historische Zeitschrift*, Oktober.

Fontenelle. — Vier (Jacques). — F. 1657-1757. — *L'École*, 21 novembre.

Helvétius. — Un maître du rationalisme français au XVIII[e] siècle. H., 1715-1771. Conférence donnée à la Sorbonne le 24 mai 1959, par Guy Besse. Allocution de Jean Orcel. — *Les Cahiers rationalistes*, août-septembre.
— Roger (G.). — H. — *E*, octobre.

Lavoisier. — Smeaton (W. A.). — *L'Avant-coureur.* The journal in which some of L.'s earliest research was reported. — *Annals of science*, December 1957 [1959].
— Smeaton (W. A.). — L'.s membership of the Assembly of representatives of the Commune of Paris, 1789-1790. — *Annals of science*, December 1957.

Mably. — Maffey (Aldo). — Intorno agli inediti del M. I. L'esperienza delle cose moderne. — *SF*, settembre-dicembre.

Malesherbes. — Grosclaude (Pierre). — Deux épisodes de l'histoire de la librairie d'après une lettre inédite de M. [à Turgot, octobre (?) 1774, B. N., Ms., n. acq. fr. 13 094]. — *RHLF*, octobre-décembre.
— Voir : *Racine (J.)*, *Rousseau (J.-J.)*.

Marivaux. — * M. — *Arlequin poli par l'amour.* Edited with an introduction by Robert Niklaus and Thelma N. (« Textes français classiques et modernes »). — London, University of London Press, 1959.
— Bertin (Pierre). — Le cœur de M. — *Cahiers de la C[ie] M. Renaud...*, janvier 1960.
— Bory (Jean-Louis). — La dramatisation d'un style. — *Cahiers de la C[ie] M. Renaud....*
— Chancerel (Léon). — Giovanna Rosa Baletti, dite Silvia [créatrice du rôle d'Araminte des *Fausses confidences*]. — *Cahiers de la C[ie] M. Renaud....*
— Deloffre (F.). — De Marianne à Jacob : les deux sexes du roman chez M. — *IL*, novembre-décembre.
— Durry (Marie-Jeanne). — Un étudiant inattendu : M. — *TR*, novembre.
— Haac (Oscar A.). — M. and the *Honnête homme.* — *RR*, December.
— Klemperer (Victor). — *Marianne* (M. nach 200 Jahren). — *Wissenschaftliche Zeitschrift der M. Luther-Universität Halle-Wittenberg.* Gesellschaft-und Sprachwissenschaftliche Reihe, 1958-1959, H. 4-5.
— Planchon (Roger). — Pour un nouvel usage de M. — *L'Illustre Théâtre*, n° 14.
— Scherer (Jacques). — Analyse et mécanisme des *Fausses confidences.* — *Cahiers de la C[ie] M. Renaud....*
— Scherer (Jacques). — M. et Pirandello. — *Cahiers de la C[ie] M. Renaud....*

Montesquieu. — Desgraves (Louis). — Une traduction allemande des *Considérations* de Montesquieu (1742). — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, 1958.

Restif de la Bretonne. — Courbin-Desmoulins (J.-C.). — A propos d'un texte inconnu sur R. de la B. — *BB*, n° 3.

— Exposition R. de la B. [à la Bibliothèque d'Auxerre, septembre 1959]. — *Bulletin des bibliothèques de France*, octobre.

Rousseau (J.-J.). — * Grosclaude (Pierre). — J.-J. R. et Malesherbes. Documents inédits. — Fischbacher, 1960.

— Daumas (G.). — Jean-Baptiste Salomon, médecin de J.-J., 1683-1757. — *Revue de Savoie*, 3e trimestre.

— Gagnebin (Bernard). — A la poursuite des manuscrits de R., ou les tribulations de deux écrivains genevois. — *FL*, 10 octobre.

— O'Mara (Patrick F.). — J. J. and Geneva. The petty bourgeois milieu of R.'s thought. — *The Historian*, February 1958.

Vauvenargues. — Voir : *Pascal (B.)*.

Voltaire. — * V.'s Correspondence, edited by Theodore Besterman. Vol. XLVII. September-December 1761. Letters 9 197-9 453. Theatre and Church. — Vol. XLVIII. January-May 1762. Letters 9 454-9 680. Calas executed. — Vol. XLIX. June-August 1762. Letters 9 681-9 870. Cathrine mounts the throne. — Vol. L. September-December 1762. Letters 9 871-10 057. The War ends. — Vol. LI. January-March 1763. Letters 10 058-10 328. Calas and Corneille. — Genève, Les Délices, Institut et Musée Voltaire, 1959.

— * Wade (Ira O.). — V. and *Candide*. A study in the fusion of history, art and philosophy (« Publications in Modern languages ». N° 11). — Princeton, N. J., Princeton University Press, 1959.

— Besnier (Ch.). — Sur V. et la signification de *Candide*. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 1er juin.

— Bottiglia (William). — C. R. de : V.'s Catalogue of his library at Ferney (*Studies on Voltaire*. IX). — *RR*, December.

— Cherpack (Clifton C.). — Gold and iron in V.'s *Alzire*. — *MLN*, November.

— Gooch (G. P.). — V. in England (III). — *CR*, August-September.

— Pappas (John). — La rupture entre V. et les Jésuites. — *LR*, novembre.

— Varloot (Jean). — La philosophie et la politique dans les *Contes* de V. — *La Pensée*, novembre-décembre.

— Virolle (R.). — Explication de texte. *Zadig* et l'art de vivre voltairien. — *L'École*, 5 décembre.

XIXe SIÈCLE

Divers. — * Cassagne (Albert). — La Théorie de l'art pour l'art en France chez les derniers romantiques et les premiers réalistes [réédition d'une thèse de 1905]. — L. Dorbon, 1959.

— * Lösch (Stefan). — Döllinger und Frankreich. Eine geistige Allianz, 1823-1871, im Lichte von 56 bisher meist unbekannten Briefen... [D. et Rio, F. de Lamennais, Ch. de Montalembert, le bon d'Eckstein, etc.]. — (Schriftenreihe zur bayerischen Landesgeschichte. Bd. 51.) — München, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1955.

— Dupuy (Aimé). — Le rail et les lettres françaises de la loi de 1842 au début du Second Empire. — *L'Information historique*, mai-juin.

— Girodon (Jean). — Camilo [Castelo Branco] lecteur de Sénancour, Renan et Baudelaire. — *Bulletin des études portugaises et de l'Institut français au Portugal*, 1958.

— Ronsin (Albert). — *La vie du fameux Gargantuas*, livre de colportage imprimé à Bruyères et à Troyes, 1800-1830. — *Le Pays lorrain*, n° 3.

— Sève (Lucien). — Panorama de la philosophie française contemporaine. I. Coup d'œil préalable sur le XIX^e siècle. — *La Pensée*, novembre-décembre 1959 ; janvier-février 1960.

Critique. — Caramaschi (Enzo). — Nota sulla critica francese del Novecento [aux XIX^e et XX^e siècles]. — *Paideia*, luglio-agosto.

Presse. — Harpaz (Ephraïm). — *Le Censeur européen.* Histoire d'un journal industrialiste. II. — *Revue d'histoire économique et sociale*, n° 3.

Romantisme. — * Jensen (Ch. A. E.). — L'Évolution du romantisme. L'année 1826. — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1959.

— Lizop (Raymond). — L'inspiration antique d'André Chénier à travers les œuvres des grands romantiques. — *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, 1957-1958 [1958].

— Venzac (Géraud). — A Melleray au siècle dernier, ou les romantiques à la Trappe. Une anabase. De Lullworth à Melleray. — Le restaurateur de M., « le Père Antoine » (A.-N.-Ch. Saulnier de Beauregard). — Amis bretons de M. Les Hugo-Trébuchet. — Amis et visiteurs : d'Édouard Richer au V^te Walsh. — L'initiateur : Chateaubriand. — Deux faux P. Antoine (dont celui d'A. de Vigny). — La Trappe du *Petit Savoyard* [Alexandre Guiraud]. — Une énigme des *Feuilles d'automne*, « A*** Trappiste à la Meilleraye ». — Montalembert à Melleray. — *Collectanea ord. cisterciensium ref.*, juillet-décembre.

Symbolisme. — * Chicoteau (Marcel). — Studies on Symbolist psychology. — Sydney, Hoertel, 1958.

— * Donchin (Georgette). — The influence of French symbolism on Russian poetry. (« Slavistische drukken en herdrukken ». N° 19.) — S'-Gravenhage, Mouton et C^ie, 1958.

— Luzi (Mario). — La strada del simbolismo. — *Paragone*, ottobre.

— Nicoletti (Gianni). — Max Nordau e i primi critici del « Simbolismo » in Italia. — *SF*, settembre-dicembre.

Théâtre. — Cole (Wilton). — The divine Sarah. — *The Poetry review*, January-March, October-December.

— Mars (M^lle). — Lettres autographes [à Dubus, directeur du théâtre de Liége, 23 (juillet 1821) ; à Charles Kemble (16 ou 23 septembre 1827) ; à un destinataire inconnu (6 juillet 1838)]. — [In] * Autographes de Mariemont. 2^e partie. Tome II.

— Ma mère l'Oie ou Arlequin et l'œuf d'or [pantomime du répertoire des Funambules, fonds Rondel, Bibl. Arsenal]. — *Cahiers de la C^ie M. Renaud...*, janvier 1960.

Allart (H.). — Voir : *Sand (G.)*.

Amiel (H.-F.). — Bopp (Léon). — C. R. de : Giovanni Giraldi, *A. morale* (Torino, Ed. Gheroni). — *RHLF*, octobre-décembre.

Ancelot (J.). — J. A. — Lettre autographe aux membres de la commission d'examen pour les pièces de théâtre, 11 mars 1830. — [In] * Autographes de Mariemont. 2^e partie. Tome II.

Angellier (A.). — Lasserre (Henry). — Chronique littéraire. *L'aventure de l'Amour* (Auguste A.). — *L'École* (Classes du 1er cycle. Enseignement littéraire), 21 novembre.

Balzac (H. de). — * H. de B. — Œuvres complètes — Édition nouvelle établie par la Société des études balzaciennes — accompagnées de fragments inédits, de notices historiques et critiques et d'une documentation iconographique contemporaine.... Tomes I à X. — Club de l'honnête homme, 1956-1959.

— * Folman (Dr M.). — H. de B., moine et amant. Sa maladie, sa vie intime. — Genève, Impr. de la *Tribune de Genève*, 1959.

— * Kuhn-Meierhans (D.). — *Le curé de Tours*. Studie zur Macht und Ohnmacht der Menschen im Werke von H. de B. — Zürich, Juris Verlag.

— Ambrière (Francis). — B., homme de théâtre. — *Les Annales*, décembre.

— Bédé (Jean-Albert). — The secrets of the Bourse according to B. and Zola. — *The American Society Legion of honor Magazine*, n. 3.

— Böttcher (Kurt). — Der Lebensroman des unerschöpflichen B. — *Neue deutsche Literatur*, Nr 11.

— Citron (Pierre). — De la *Scène de village* au *Médecin de campagne*. Naissance et avatars d'un texte de B. Note conjointe : le recueil dit du « Mendiant » de la collection Lovenjoul. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Euzière (J.). — En marge de B. : le mortsaufisme. — *Annales médico-psychologiques*, novembre.

— Henriot (Émile). — La vie littéraire. Pour les balzaciens. — *Le Monde*, 30 décembre.

— Métadier (B. Paul). — B., un grand malade méconnu. — *La Lettre médicale de Tours*, mai 1958.

— Métadier (B. Paul). — B. en Ukraine. — *La Lettre médicale de Tours*, mars 1959.

— Perrod (Pierre-Antoine). — H. de B. et le « roman vrai » du roturier Louis Balssa, l'oncle de Canezac. — *FL*, 2 janvier 1960.

— Zatloukal (Antonín). — Remarques sur la philosophie de B. [en tchèque, résumé français]. — *Sbornik vysoké skoly pedagogické v Olomouci*. Jazyk a literatura (Praha), 1959.

— Voir : *Sand (G.)*.

Barante (Bon de). — Bon de B. — Lettres autographes (au comte de La Ferronays), 1er février 1828 ; (au duc de Luynes), 21 juin 1862. — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome II.

Barbey d'Aurevilly (J.). — * Petit (Jacques) et Yarrow (Philip John). — B. d'A. journaliste et critique. Bibliographie [Appendices : I. Journaux auxquels B. a collaboré. — II. B. d'A. et *Le Nouvelliste*. — III. La collaboration de B. d'A. au *Pays*. B. et Sainte-Beuve. Lettres inédites à Dutacq]. — *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, vol. 28. Les Belles Lettres, 1959.

— * Vezzini (A.). — Note sulla critica letteraria di Barbey d'A. [estratto dell' *Annuario del Liceo-Ginnasio M. Minghetti di Bologna*]. — Bologna, Arti Grafiche Tamari, 1958.

— Marmorale (Enzo V.). — Pertinenze e impertinenze.... II. Apuleio e B. d'A. — *Giornale italiano di filologia*, febbraio.

— Voir : *Pascal (B.)*.

Baudelaire (Ch.). — * Ch. B. — *Les Fleurs du mal*. Texte de 1861. Les Épaves, [Sylves] avec certaines images qui ont pu inspirer le poète (Édi-

tion établie par Jean Pommier et Claude Pichois (Club des libraires de France. Coll. Poésie). — Club des libraires de France, 1959.

— * The centennial celebration of B.'s *Les Fleurs du mal*. Foreword by Henri Peyre. — Austin, University of Texas Press, 1958. [Supplement to the 1st issue of *The Texas quarterly*, February 1958.]

— Bandy (W. T.). — B. and Poe. — [In] * The centennial celebration....

— Carter (A. E.). — B. — *University of Toronto Quarterly*, October.

— Engle (Paul). — The gulf is always thirsty. — [In] * The centennial celebration....

— Freedman (Ralph). — Poet and mask : the drama of *Les Fleurs du Mal*. — [In] * The centennial celebration....

— Justice (Donald). — B., the question of his sincerity. — [In] * The centennial celebration....

— Moreau (Pierre). — En marge du *Spleen de Paris*. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Mossop (D. J.). — « La beauté », fleur céleste. — *MF*, janvier 1960.

— Pichois (Claude). — Un épisode oublié de la bataille réaliste. Montalembert, le substitut Pinard et Ch. B. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Poulet (Georges). — B. et la circonférence changeante. — *Courrier du Centre international d'études poétiques* (Bruxelles), nos 21-22, octobre 1958.

— Ruff (Marcel A.). — The Evil in the Flowers. — [In] * The centennial celebration....

— Ruff (Marcel A.). — Encore Joseph-François B. [observations sur l'article de Jean Orcibal, « J.-F. B. était-il prêtre ? », *RHLF*, octobre-décembre 1958]. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Shattuck (Roger). — B.'s corpse. — [In] * The centennial celebration....

— Voir : *XIXe siècle. Divers, Barrès (M.), Hugo (V.)*.

Bautain (l'abbé). — Poupard (Paul). — Louis B. : apologist and apostle [d'après la thèse de l'auteur sur la philosophie du christianisme de L. B.]. — *Studies* (Dublin), Winter 1959.

Béranger (P.-J.). — P.-J. B. — Trente-quatre lettres autographes à M. ou à Mme Cauchois-Lemaire, 1821-1852 ; lettres autographes (au chevalier de Bréval, juin 1827), à Mme Gévaudan, 5 juillet (1836). — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome II.

Bloy (L.). — Courteau (Guy), S. J. — L. B. en Amérique française [bibliographie]. — *Revue d'histoire de l'Amérique française*, juin.

— Heist (Walter). — L. B. — das christliche Monstrum. — *Neue Deutsche Hefte*, November.

— Voir : *Valéry (P.), Zola (É.)*.

Brizeux (A.). — Collet (Chanoine). — En préparation du centenaire de la mort de B. Marie-Renée Pellan et son pays, 1802-1864 [résumé d'une conférence, 10 octobre 1957]. — *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, 1957-1958 [1959].

Brunetière (F.). — Caramaschi (Enzo). — B. critique (I). — *Revue d'esthétique*, juillet-décembre 1958.

Chateaubriand. — * Brugère (Raymond). — Courtes, mais éblouissantes vies ministérielles parallèles de C. et Lamartine, 1823-1848. — Calmann-Lévy, 1957.

— C. — Lettres autographes à Alex. de Humboldt, 26 novembre (1820) ; (au colonel Esménard), 5 mars 1829. — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome II.

— Luppé (A. de). — Les rendez-vous de Chantilly. C. et Mme Récamier. — *RDM*, 1er décembre.

— Redman (Harry), Jr. — Beleaguered monasticism and C.'s *Vie de Rancé*. — *PMLA*, December.

— Voir : *XIXe siècle. Divers* (Romantisme).

Constant (B.). — B. C. — Lettres autographes à C. Marchand, 30 janvier (1819) ; à Charles Coquerel, 13 octobre 1825 ; à Alph. Rabbe, 23 avril 1827. — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome II.

Custine (Mis A. de). — Voir : *Stendhal*.

Daudet (Alph.). — Dupuy (Aimé). — Le Dr Jenkins dans *Le Nabab* d'A. D. — *La Presse médicale*, 5 décembre.

— Piatier (Jacqueline). — Soutenances de thèses. Une mésaventure d'A. D. [Louis Michel, thèse complémentaire : Les éléments méridionaux dans l'œuvre d'A. D., ex. dactyl.]. — *Le Monde*, 8 janvier 1960.

— Sachs (Murray). — Manuscript evidence concerning *Les Lettres de mon Moulin*. — *PMLA*, December.

David d'Angers. — Un récit de J.-P. D. d'A. Manuscrit original présenté intégralement pour la première fois, avec introduction et notes par André Bruel. — *TR*, novembre.

Delacroix (E.). — Marchand (Jean). — E. D., homme de lettres, d'après trois œuvres de jeunesse inédites. — *Le Livre et l'estampe*, no 19.

Desbordes-Valmore (M.). — M. D.-V. — Lettres autographes à L.-V. Raoul, 18 octobre 1818 ; à Constant Desbordes, 24 février 1825 ; à l'acteur Victor, 7 janvier (1838) ; à Mme Duprez, 2 février (1841). — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome II.

— Got (Armand). — M. D.-V. à Bordeaux. — *LF*, 1er-7 octobre.

— Suffel (Jacques). — Le cœur généreux et solitaire de M. D.-V. — *JG*, 9-10 janvier 1960.

Desjardins (P.). — Maugis. — Le centenaire de P. D. à Cerisy-la-Salle. — *La Grive*, octobre-décembre.

Didier (Ch.). — Voir : *Sand (G.)*.

Dutacq (A.). — Voir : *Barbey d'Aurevilly (J.)*.

Eckstein (Bon d'). — Voir : *XIXe siècle. Divers*.

Faguet (E.). — Billy (André). — Quand M. Barrès était un idiot... pour E. F. [d'après des lettres de F. à la baronne Brault, fondatrice du *Parthénon*, communiquées par M. Pierre Hébert]. — *FL*, 3 octobre.

Flaubert (G.). — * G. F. — *Madame Bovary*. Introduction, notes et relevé de variantes par Édouard Maynial (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1958.

— Bosquet (Gaston). — Une leçon de *Madame Bovary*. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 15 mai.

— Braescu (Ian). — Le rythme ternaire dans la prose de G. F. — [In] * Recueil d'études romanes publié à l'occasion du IXe congrès international de linguistique romane à Lisbonne, du 31 mars au 3 avril 1959. — Bucarest, Éditions de l'Académie de la République populaire roumaine, 1959.

— Cottin (Madeleine) et Bruneau (Jean). — Sur un manuscrit de jeunesse de G. F. *Passion et vertu*. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Dupuy (Aimé). — Du temps qu'ils étaient élèves.... L'élève F. (G.) au collège de Rouen. — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 15 avril.

— Lambiotte (Auguste). — Les exemplaires grand papier des originales de G. F. Note complémentaire [*Salammbô*]. — *Le Livre et l'estampe*, n° 19.

— Wetherill (P. M.). — M^me^ Bovary und Gœthe. — *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, Oktober.

— L'ascendance champenoise de G. F. — *Bulletin des écrivains de Champagne*, 1958-1959, 11^e^ série, n° 3. [Repris dans *AFl*, n° 15, 1959.]

Fontanier (P.). — Pierre F. — Lettres autographes, à l'abbé Labourderie, 30 juillet, 26 août 1821, 22 août 1822. — [In] * Autographes de Mariemont. 2^e^ partie. Tome II.

Fourier (Ch.). — * Ch. F. e la Scuola societaria (1801-1922). — Milano, Feltrinelli ; Paris, Maison du livre italien, 1959.

France (A.). — Psichari (Lucien). — A. F. et la laïcité. — *E*, octobre.

Gill (Ch.). — Wyczinski (Paul). — Charles G. intime. — *Revue de l'Université d'Ottawa*, octobre-décembre.

Gobineau (C^te^ A. de). — * Hytier (Adrienne Doris). — Les Dépêches diplomatiques du comte de G. en Perse. Textes inédits présentés et annotés. Préface de Jean Hytier (« Études d'histoire économique, politique et sociale ». XXX). — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1959.

— Duff (A. B.). — En marge d'une *Nouvelle asiatique* [l'Histoire de Gambèr-Aly ; deux dépêches de G. à Walewski, Téhéran, 8 avril, 18 mai 1857]. — *MF*, décembre.

Gorini (l'abbé). — [L'abbé G. : pour le centenaire de sa mort, par S. Exc. Mgr René Fourrey, dom Jean Becquet, le chanoine André Chagny, G. Renoud, le chanoine Pépin... ; brouillon d'une lettre de l'abbé G. à Albert de Broglie, 13 octobre 1854 ; lettre de Zénon Collombet à l'abbé G.]. — *Bulletin d'histoire et d'archéologie du diocèse de Belley*, n° 31, décembre 1959.

Guiraud (Alex.). — Voir : *XIX^e^ siècle. Divers* (Romantisme).

Hetzel (J.). — Colin (G.). — Précisions sur les méthodes d'édition de Jules H. — *Le Livre et l'estampe*, n° 19.

Hugo (V.). — * Dresse (Paul). — Gœthe et H. — Édit. Dutilleul, 1959.

— V. H. — Lettres autographes, à Moreau de Caumagny, 12 mars 1830 ; au m^is^ de Custine, 31 décembre 1832 ; au comte Charles Le Hon (mai 1840) ; à Henri Plon, 28 février (1845) ; (à Auguste Visschers ?), 14 octobre 1849 ; à un destinataire inconnu, 18 juin (1849 ?) ; à Noël Parfait, 17 octobre (1852) ; à Gourzé (février 1877). — [In] * Autographes de Mariemont. 2^e^ partie. Tome II.

— Angrand (Pierre). — Le centenaire de *La Légende des siècles*. La *Légende* de 1859 et la critique catholique. — *La Pensée*, novembre-décembre.

— Boussoulade (Jean). — Le vrai couvent du Petit-Picpus des *Misérables*. — *La Semaine religieuse de Paris*, 12 décembre.

— Escholier (Raymond). — Comment V. H., en six mois, consomma mille litres de rhum [d'après les « Mémoires » de Paul de Kock]. — *FL*, 26 décembre.

— Fongaro (Antoine). — *Les Misérables*, Baudelaire et la littérature contemporaine. — *SF*, settembre-dicembre.

— Franceschetti (Giancarlo). — Inediti di V. H.... *b*. Il carteggio H. — Del Carretto ed altri inediti hugoliani. — *SF*, settembre-dicembre.

— Mistler (Jean). — V. H. et les tables tournantes de Jersey. — *Les Annales*, octobre.

— Petroni (Liano). — Inediti di V. H. : *a.* una lettera ignorata di V. H. ad un archeologo sardo [29 juin 1870.]... — *SF*, settembre-dicembre.
— Virolle (R.). — Explication de texte : H., « Et nox facta est ». — *L'École*, 19 décembre.
— Voir : *XIX^e siècle. Divers* (Romantisme).

Huysmans (J.-K.). — Deux lettres inédites de M. Denis à J.-K. H. [3 juillet 1899, 15 avril 1903]. — * In : Henry Lefai, « Autour du *Journal* de M. D. », *Bulletin de la Société de Saint-Jean*, n° 31, juillet.
— Koch-Emmery (E.). — C. R. de : J.-K. H. *Against nature.* A new translation of *A rebours*, by R. Baldick (Penguin Books, 1959). — *AUMLA*, September.
— Marmorale (Enzo V.). — Pertinenze e impertinenze. I. Il Petronio della biblioteca di Des Esseintes.... — *Giornale italiano di filologia*, febbraio.

Joubert (J.). — J. J. — Lettre autographe, à J.-S. Merlin, 6 janvier (1820). — [In] * Autographes de Mariemont. 2^e partie. Tome II.
— Voir : *Pascal (B.).*

Lacretelle (Ch. de). — Ch. de L. — Lettre autographe à F.-B. Hoffmann, 26 août 1821. — [In] * Autographes de Mariemont. 2^e partie. Tome II.

Laforgue (J.). — * J. L. — *Les Complaintes.* L'Imitation de Notre-Dame la Lune. Derniers vers. Texte établi et présenté par Claude Pichois (« Bibliothèque de Cluny »). — A. Colin, 1959.

Lamartine (A. de). — Lettres inédites de L. présentées par Henri Guillemin [trois billets à sa femme, 7, 8, 13 mai 1826 ; au v^te Laisné, 27 septembre 1829 ; à Campenon, 24 octobre 1829 ; à un député de la Gironde, 1844 ? ; à Xavier Vignet, 27 juillet 1849 ; à Edm. Texier, 30 octobre 1858 ; à Valentine de Cessiat, 23 novembre (1859)]. — *JG*, 12-13 décembre.
— Voir : *Chateaubriand.*

Lamennais (F. de). — Brault (D^r Pierre). — Quelques documents concernant F. de L. Cinq lettres inédites de Féli [à J.-B. Marion et à son fils Jean-Louis]. — *Annales de la Société d'histoire et d'archéologie de l'arrondissement de Saint-Malo*, 1958 [1959].
— Gooch (G. P.). — L. — *CR*, January, February 1960.
— Voir : *XIX^e siècle. Divers.*

Lecigne (C.). — Eloy (Maurice). — Le chanoine [Constantin] L., doyen de la Faculté libre des lettres de Lille, 1864-1915. Souvenirs d'un maître et d'une époque. — *Les Facultés catholiques de Lille*, octobre.

Leconte de Lisle. — Aarnes (Asbjorn). — L. de L. — *Edda*, H. 1-2.
— Voir : *Sand (G.).*

Littré (E.). — * Aquarone (Stanislas). — The life and works of E. L. — London, A. W. Sythoff, 1958. [Voir C. R. de : H. Peyre, *RR*, December.]

Loti (P.). — Roulier (Alfred). — La première rencontre de William Ritter et de P. L. — *Cahiers P. Loti*, n° 28, décembre.

Maeterlinck (M.). — Cogny (Pierre). — Brève rencontre avec M. M. — *Fondation M. Maeterlinck. Annales*, t. IV, 1958.
— Frandon (Ida-Marie). — M. M. [entretien à la Radio-télévision française]. — *Fondation M. M...*, t. III, 1957.
— Grimm (Reinhold). — Zur Wirkungsgeschichte M. M^s in der deutschsprachigen Literatur. — *RLC*, octobre-décembre.

— Halls (W. D.). — Les débuts du Théâtre nouveau chez M. — *Fondation M. M...*, 1957.

— Hellens (Franz). — M. M. — *Fondation M. M...*, 1957.

— Renard (Raymond). — Bibliographie. M. M. en Italie. — *Fondation M. M...*, 1958.

— Vanwelkenhuyzen (Gustave). — M. M. au collège Sainte-Barbe [de Gand]. — *Fondation M. M...*, 1957.

— Wood (Michael). — Les cheveux de Mélisande. — *Fondation M. M...*, 1958.

— Inventaire des documents du Cabinet M. M. [B. Manuscrits d'œuvres de M. M. — C. Correspondance de Charles Van Lerberghe. I. Lettres à Grégoire Le Roy, Fr. Hellens, Ad. Max, Gérard Harry]. — *Fondation M. M...*, 1957 et 1958.

Mallarmé (S.). — Austin (L. J.). — M. on music and letters. — *Bulletin of the John Rylands Library Manchester*, September.

— Souffrin (Eileen). — La rencontre de Wilde et de M. — *RLC*, octobre-décembre.

— Voir : *Valéry (P.)*.

Marchangy (L. de). — L. de M. — Lettres autographes, au m^is^ de Pastoret, 8 mai 1818 ; à Benaben, 1823 ; à M^me^ Dinaux, 7 mai 1824. — [In] * Autographes de Mariemont, 2^e^ partie. Tome II.

Maupassant (G. de). — * G. de M. — Romans [Une Vie. Bel-Ami. Mont-Oriol. Pierre et Jean. Fort comme la mort. Notre cœur. L'Angélus (ébauche posthume)]. Texte définitif établi et augmenté de notices introductives par Albert-Marie Schmidt]. — A. Michel, 1959.

— * Coulter (Stephen). — La vie passionnée de G. de M. Traduction de Jean-Jacques Villard (« Les Vies passionnées »). — Seghers, L'Inter, 1959.

— Culcasi (Lucia). — G. de M. considerato come fonte letteraria di G. d'Annunzio. — *Quaderni Dannunziani*, fasc. XVI-XVII.

— Novák (Otakar). — Problèmes maupassantiens [en français]. — *Sborník Praci filosofické Fakulty Brnenské University*. Rada literárnevedna, c. 6.

Mérimée (P.). — *** Trois lettres inédites de M. [8 décembre 1840, 13 mai 1844, 9 février 1849, à Ch. F. Arnauld, fondateur et président de la « Société de statistique, sciences et arts du département des Deux-Sèvres »]. — *La Revue du Bas-Poitou*, juillet-août.

— Voir : *Sand (G.)*.

Méry (J.). — Ripert (Pierre). — Joseph M., 1797-1866 (I-II). — *Marseille. Revue municipale*, août-octobre 1959, janvier-avril 1960.

Michelet (J.). — Viallaneix (Paul). — Pèlerinage sur la « voie royale » de M. — *IL*, novembre-décembre.

Mistral (F.). — Compan (André). — Le centenaire de *Mireille* de F. M. — *L'Information historique*, mai-juin.

— Escallier (Émile). — Les influences félibréennes en Dauphiné. — *Bulletin de l'Académie delphinale*, 1956-1957 [1959].

— Jouveau (René). — M. au temps de *Mirèio*. — *Fe*, n° 185, printèms.

— Martin (Georges). — Le centenaire de *Mireille*. — *Médecine de France*, n° 106.

— Peyre (Sully-André). — M. sans fin. — *Marsyas*, décembre.

— Taladoire (B. A.). — Encore lui ! — *Fe*, n° 185.

— Taladoire (B. A.). — M. et l'astre de Moustiers. — *Académie de Moustiers* (Basses-Alpes), Bulletin n° 7, 1959-1960.

— Tenant (Élie). — Provence et Gascogne. — *Bulletin de la Société de Borda*, 1er trimestre.

— Vier (Jacques). — Le centenaire de *Mireille* (1859-1959). — *La Pensée catholique*, nº 64, 1959.

— Cérémonie en l'honneur du centenaire de *Mireille*, 19 juin 1959 [allocutions de Francis Didelot, Gabriel d'Aubarède, André Chamson]. — *Chronique de la Société des gens de lettres*, juillet-octobre.

Montalembert (Cte Ch. de). — Voir : *XIXe siècle. Divers, Romantisme, Baudelaire (Ch.)*.

Montégut (E.). — Chadbourne (Richard M.). — E. M. and French romanticism. — *PMLA*, December.

Napoléon (Ier). — * Healey (F. G.). — The literary culture of Napoleon. — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1959.

Nelligan (E.). — Wyczinski (Paul). — Émile N. [bibliographie]. — *Lectures* (Montréal), octobre.

Nerval (G. de). — * G. de N. — *Les Filles du feu...* [G. de N., scaphandrier du rêve, préface de Jean-Paul Clébert]. — Strasbourg. Éd. Brocéliande (« Sources »), 1959.

— Françon (Marcel). — G. de N. et les citations qu'il a faites dans son étude sur les poètes du XVIe siècle. — *Revue belge de philologie et d'histoire*, nº 3.

Nodier (Ch.). — Ch. N. — Lettres autographes (à J. Michaud), 30 novembre 1823 ; au mis de Custine (27 décembre 1833) ; à Fr. de Reiffenberg (?), fin 1835-début 1836. — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome II.

— Dollot (René). — Trieste et la France. Histoire d'un consulat. La Révolution et l'Empire... XIV [Ch. N.]. — *Revue d'histoire diplomatique*, avril-juin.

Parseval-Grandmaison (Fr.-Aug.). — P.-G. — Lettre autographe à Alfred de Vigny (fin avril 1824 ?). — [In] * Autographes de Mariemont. 2e partie. Tome II.

Planche (G.). — * Grate (Pontus). — Deux critiques d'art de l'époque romantique : Gustave P. et Théophile Thoré (Études publiées par l'Institut d'histoire de l'art, Université d'Uppsala. 12). — Paris, F. de Nobele, 1959. [Voir C. R. de : J. A(dhémar), *Gazette des Beaux-Arts*, janvier 1960.]

Proudhon (P.-J.). — Ruyssen (Théodore). — Le fédéralisme selon P. — *Le Contrat social*, novembre.

Quinet (E.). — * Du Pasquier (Marcel). — E. Q. en Suisse. Douze années d'exil (1858-1870). — Neuchâtel, La Baconnière, 1959.

Reider (P.). — * Paul R. — Mademoiselle Vallantin, roman de mœurs. Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen (Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique). — Bruxelles, Palais des Académies, 1959.

Renan (E.). — Voir : *XIXe siècle. Divers* (Girodon).

Renard (J.). — Bloch-Michel (Jean). — J. R. et la comédie bourgeoise. — *Preuves*, janvier 1960.

Reul (X. de). — Drève (Jean). — Xavier de R. et le *Roman d'un géologue*. — *Le Thyrse*, juin.

Rictus (J.). — Villemot (Henri). — Le « pauvre » et le socialisme [lettre inédite de Jehan R., à Félix Rey, 16 juin 1903]. — *Écrits de Paris*, décembre.

Rimbaud (A.). — Bernard (M^me^ Suzanne). — [Observations sur l'article de C. Chadwick, « Le sens du *Bateau ivre* », *RHLF*, octobre-décembre 1958 ; réponse de C. Ch.] — *RHLF*, octobre-décembre.

— Bonnefoy (Yves). — La décision de R. — *Preuves*, janvier 1960.

— Chadwick (C.). — C. R. de : M. Cartier, *R., sa vie, son œuvre* (Bienne, 1957). — *RHLF*, octobre-décembre.

— Voir : *Sand (G.)*.

Rio (A.-F.). — Voir : *XIX^e^ siècle. Divers.*

Rostand (E.). — Espil (Pierre). — E. R. à Cambo [inauguration du Musée E. R.]. — *NL*, 22 octobre.

— Montherlant (H. de). — Il y a cinquante ans *Chantecler*.... — *NL*, 10 décembre.

Royère (J.). — Lasserre (Henry). — Chronique littéraire [Jean R.]. — *L'École* (Classes primaires), 2 janvier 1960.

Saint-Simon (C^te^ C.-H. de). — Gentile (Francesco). — La prima opera a stampa del S.-S. — *Rivista internationale di filosofia del diritto*, luglio-agosto.

Sainte-Beuve. — Allen (Louis). — Une lettre inédite de S.-B. [à Montalembert, 30 août 1848]. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Bandy (W. T.). — James Russell Lowell, S.-B., and *The Atlantic Monthly*. — *CL*, Summer.

— Bonnerot (Jean). — Les trois éditions des *Causeries du Lundi*. — *BB*, n° 3.

— Gaulmier (Jean). — Quelques billets inédits de S.-B. (à Bonnaire et à Charles de Moüy). — *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, janvier 1960.

— Lemay (P.). — S.-B. se confie à un homéopathe [lettre au D^r^ Milcent, 16 décembre 1867]. — *Le Progrès médical*, 10 novembre.

— Regard (Maurice). — Esquisse d'un état présent des études sur S.-B. — *IL*, septembre-octobre.

Sand (G.). — * G. S. — *Consuelo. La comtesse de Rudolstadt*. Textes établis, présentés et annotés par Léon Cellier et Léon Guichard (« Classiques Garnier »). — Garnier, 1959, 3 vol.

— Cigada (Sergio). — Una questione di fonti : G. S., Leconte de Lisle, A. Rimbaud. — *LM*, luglio-agosto.

— Ciureanu (Petre). — Lettere di G. S. e H. Allart del 1848. — *SF*, settembre-dicembre,.

— Cordroc'h (Marie). — Autour de *Cadio* (documents inédits). Suivi d'une lettre de G. S. [à Charles Marchal, Nohant, 23 août (1868)]. — *RSH*, octobre-décembre.

— Cordroc'h (Marie). — Répertoire des lettres publiées de G. S. (*suite*, février 1837-mai 1842). — *RHLF*, octobre-décembre.

— Gaulmier (Jean). — Poésie et vérité chez G. S. — *RSH*, octobre-décembre.

— Imbault (Gaston). — G. S. et M^me^ Dupin [d'après les lettres de M^me^ D. à M. et à M^me^ de Scévole, 1808-1820]. — *RSH*, octobre-décembre.

— Le Gall-Didier (Béatrice). — G. S. et Sénancour. — *RSH*, octobre-décembre.

— Lubin (Georges). — Lettre à l'ours blanc [G. S. à Ch. Didier, La Châtre, 13 ? juin 1836, coll. Lovenjoul, E. 890]. — *RSH*, octobre-décembre.

— Lubin (Georges). — Lettres inédites de G. S. aux Bourgoing. — *RSH*, octobre-décembre.

— Pierrot (Roger). — Sur les relations de G. S. et de Balzac. — *RSH*, octobre-décembre.

— Poli (Annarosa). — G. S. et Giuseppe Mazzini. — *RSH*, octobre-décembre.

— Reboul (Pierre). — De quelques avatars littéraires de G. S. — *RSH*, octobre-décembre.

— Regard (Maurice). — Charles Didier et G. S. [d'après le journal de Ch. D.]. — Appendice : Ch. D. introducteur de Jules Sandeau. — *RSH*, octobre-décembre.

— Salomon (Pierre). — Un plan de gouvernement pour la Seconde République (texte inédit de G. S.). — *RSH*, octobre-décembre.

— Södergard (Osten). — G. S. et P. Mérimée. — *RSH*, octobre-décembre.

— *** Du Manteau du Sous-lieutenant à *Valentine* : remarques disjointes sur la genèse des premières œuvres de G. S. — *RSH*, octobre-décembre.

Séguier (C^te U.-F.-A. de). — Rojas Garcidueñas (José). — Un libro raro, una extraña obra : *Épilogue de la Divine Comédie* [par le comte S., Mexico, 1873]. — *Anales del Instituto de investigaciones estéticas* (Mexico), 1959.

Sénancour. — Voir : *XIX^e siècle. Divers, Sand (G.)*.

Sismondi. — Deux lettres inédites de S. à Léon Ménabréa [23 décembre 1839, 21 novembre 1841]. — *Revue de Savoie*, 3^e trimestre.

Staël (M^me de). — * M^me de S. — *De l'Allemagne.* — Édition critique... établie par la comtesse de Pange avec le concours de M^lle S. Balayé. Tomes III à V. — Hachette, 1959-1960.

— Folman (Michel). — Maladie et mort de M^me de S. — *Revue médicale de la Suisse romande*, 1958.

— Romero (Francisco). — M^me de S. en la revolución feminina del siglo XIX. — *Cuadernos americanos*, noviembre-diciembre.

Stendhal. — * Colesanti (Massimo). — S. fra eruditi e poeti (« Lo Smeraldo », 10). — Caltanissetta-Roma, Sciascia Editore, 1959.

— Pincherle (Bruno). — Per una lapide a S. [discours prononcé le 24 mai 1959]. — *Aurea Parma*, aprile-giugno.

— Sénart (Philippe). — Custine, S. et le romantisme. — *RP*, décembre.

— Sénart (Philippe). — Une clé pour *Armance*. Octave de Malivert serait-il Astolphe Custine ? — *Arts*, 6-12 janvier 1960.

— Vermale (François). — L'étonnante aventure posthume de S. II. Le secret de Louis Crozet légataire. — Démérites et mérites de Romain Colomb exécuteur testamentaire. — *Pages libres des écrivains dauphinois*, novembre.

Taine (H.). — Armandi (Gabriele). — T. e Tito-Livio. — *Il Mondo*, 8 diciembre.

— Lunel (Armand). — En relisant M. T. — *E*, octobre.

Thiers (Ad.). — * Marquant (Robert). — T. et le baron Cotta [étude sur la collaboration de T. à la *Gazette d'Augsbourg*]. — Instituts français en Allemagne ; Presses Universitaires, 1959.

— * Van Praag (M. M.). — De man met het droge hart. Monsieur T.,

staatsman en publicist. Introd. de J. Presser. — La Haye, W. P. van Stockum, 1958.

— Boyer (Ferdinand). — Un demi-frère d'Ad. T., vice-consul de Napoléon III à Girgenti [Charles T.]. — *Revue d'histoire diplomatique*, avril-juin.

Thoré (Th.). — Voir : *Planche (G.)*.

Tocqueville (A. de). — * Lawlor (Mary). — A. de T. in the Chamber of deputies. His views on foreign and colonial policy. — Washington, D. C., The Catholic University of America Press, 1959.

— * Bibliothèque nationale. Hommage à A. de T. (1805-1859). Manuscrits. Portraits. Souvenirs. — (Bibliothèque nationale), 1959.

— A. de T. — Sur la démocratie en Amérique (fragments inédits présentés par J.-P. Mayer). — *Revue internationale de philosophie*, fasc. 3.

— Bastid (Paul). — Un gentilhomme de science. — *NL*, 26 novembre.

— Félix (Henri). — T. et nous. — *Bulletin d'information de la mission laïque française*, novembre.

— Havard de la Montagne (Robert). — T. et la démocratie. — *Aspects de la France*, 17 décembre.

— Joll (James). — The image of democracy [C. R. de : A. de T., *Journey to America*, transl. by G. Lawrence, edited by J. P. Mayer, Faber]. — *Spectator*, 1rst January 1960.

— Mayer (J.-P.). — A. de T. A commentated bibliography. — *Revue internationale de philosophie*, fasc. 3.

— Mayer (J.-P.). — T. to-day. — *Revue internationale de philosophie*, fasc. 3.

— Mireaux (Émile). — T. et la démocratie. — *RDM*, 1er janvier 1960.

— Nicholas (H. G.). — T. and the dissolution of the Union. — *Revue internationale de philosophie*, fasc. 3.

— Suter (Jean-François). — T. et le problème de la démocratie. — *Revue internationale de philosophie*, fasc. 3.

Vallès (J.). — Heintze (Horst). — Stilkritik und Gesellschaftskritik bei J. V. — *Wissenschaftliche Zeitschrift der M. Luther-Universität Halle-Wittenberg*. Gesellschaft-und Sprachwissenschaftliche Reihe, 1958-1959, H. 4-5.

Vanderbourg (Ch.). — Munteano (B.). — Un précurseur du comparatisme. Ch. V. vu par Roland Mortier. — *RLC*, octobre-décembre.

Van Lerberghe (Ch.). — * Guillaume (Jean). — Le mot-thème dans l'exégèse de Van L. — Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises, 1959.

— Van Nuffel (R.). — Une lettre de Charles Van L. [23 juillet 1904]. — *Fondation M. Maeterlinck. Annales*, tome IV, 1958.

— Voir : *Maeterlinck (M.)*.

Verhaeren (E.). — Herbert (Robert L.). — Seurat and E. V. : unpublished letters. — *Gazette des Beaux-Arts*, décembre.

— Thorley (Wilfrid). — A memory of E. V. — *The Poetry Review*, October-December.

Verlaine (P.). — Fongaro (A.). — C. R. de : G. Zayed, *Lettres inédites de V. à Cazals* (Genève, 1957). — *RLC*, octobre-décembre.

— Nadal (Octave). — Rêve et action chez P. V. — *MF*, décembre.

Verne (J.). — * J. V. — *Le Tour du monde en 80 jours*. Texte intégral de l'édition originale de 1863. Édition illustrée de 16 dessins originaux

de Léon Tolstoï. Préface de B. Gheerbrant. — Club des jeunes amis du livre, 1959.

— Delatte (Max-Ph.). — Tolstoï illustrateur de J. V. — *Club des jeunes amis du livre*, nº 11, mars.

Veuillot (L.). — Planes (Louis-Georges). — Les relations de L. V. avec le pays bordelais. — *Revue historique de Bordeaux*, octobre-décembre 1958, janvier-mars 1959.

Vigny (A. de). — Fayolle (André). — A propos de *La Mort du loup*. — *RHLF*, octobre-décembre.

— Voir : *XIXe siècle. Divers* (Romantisme).

Villiers de l'Isle-Adam. — Raitt (A. W.). — V. de l'I.-A. en 1870. — *FS*, October.

Willy. — Aghion (Max). — W. aurait cent ans. — *JG*, 21-22 novembre.

Zola (É.). — Carry (Charles). — Z. au Vatican [d'après les papiers de Fr. Carry, rédacteur en chef du *Moniteur de Rome*]. — *Ecclesia*, octobre.

— Delhorbe (Cécile-René). — Z. et Bloy à l'assaut de Genève. — *JG*, 7-8 novembre.

— Voir : *Balzac (H. de)*.

XXe SIÈCLE

Divers. — Billy (André). — Aux temps héroïques de l'information littéraire [pour le 50e anniversaire du courrier littéraire de *L'Intransigeant*]. — *FL*, 26 décembre.

— Guyard (M.-F.). — La littérature française au xxe siècle dans l'enseignement et la recherche. — [In] * Centre de philologie romane et de langue et littérature françaises contemporaines. Programme de l'année 1958-1959. — Université de Strasbourg, Faculté des lettres, 1958.

— Jean-Nesmy (Dom Claude). — L'image et le sacré dans la littérature contemporaine. — *TR*, octobre.

— Selz (Jean). — L'écrivain et le peintre [pour « Cinquante ans d'édition » de D.-H. Kahnweiler]. — *Les Lettres nouvelles*, 2 décembre.

Poésie. — * The Penguin book of French verse. 4. The 20th century. Introduced and edited by Anthony Hartley. — Hardmonsworth, Middlesex, Penguin books, 1959.

— Denat (Antoine). — L'art poétique après Valéry. — *AUMLA*, September.

Mémoires. Souvenirs. — * Massis (Henri). — De l'homme à Dieu. — Nouvelles Éditions latines, 1959.

Surréalisme. — Block (Haskell M.). — Surrealism and modern poetry : outline of an approach. — *The Journal of aesthetics and art criticism*, December.

Théâtre. — * Barrault (Jean-Louis). — Nouvelles réflexions sur le théâtre. Préface par Armand Salacrou (« Bibliothèque d'esthétique »). — Flammarion, 1959.

— * Simon (Pierre-Henri). — Théâtre et destin [P. Claudel, J. Giraudoux...] (Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques. Nº 103). — A. Colin, 1959.

— Yonnel (Jean). — Trente ans à la Comédie Française. — *Les Annales*, septembre.

Alain. — A. — Lettres inédites [à Élie Halévy, A. Rérat, Marie Salomon]. — *Association des amis d'Alain. Bulletin*, n° 10, octobre.

— Thibon (Gustave). — L'amitié d'A. — *Le Bulletin des lettres*, 15 novembre.

Alain-Fournier. — Sur les sources du *Grand Meaulnes* [lettre de Henri Gillet, réponse de Henri Villemot]. — *Marsyas*, décembre. [Voir aussi janvier 1960.]

Antoine (A.). — Costello (Raymond F.). — Pour un centenaire : A. A., 1858-1943. — *FR*, December.

Apollinaire (G.). — * Jannini (P. A.). — La fortuna di A. in Italia, con nuovi testi di A. in Italia presentati da R. Warnier (« Collana Università commerciale L. Bocconi ». 5). — Milano-Varese, Istituto editoriale cisalpino, 1959.

— Champigny (Robert). — Analyse de *Rhénane d'automne*. — *FR*, December.

— Lacôte (René). — Les amis d'A. devant les révélations d'Anatol Stern. — *LF*, 26 novembre-2 décembre.

— Marmorale (Enzo V.). — Pertinenze e impertinenze.... III. L'ultimo sguardo di Orfeo. — *Giornale italiano di filologia*, febbraio.

— Stern (Anatol). — G. A. était-il le petit-fils de l'Aiglon ? — *LF*, 15-21 octobre.

— Undurraga (Antonio de). — Huidobro y A. : genesis de la poesía contemporánea. — *Revista nacional de cultura* (Caracas), mayo-junio.

— Warnier (R.). — Le poète A. est-il l'arrière-petit-fils de Napoléon ? — *Le Monde*, 8 décembre.

Artaud (A.). — Trois lettres inédites d'A. A. au D[r] Ferdière (Rodez, 29 mars 1943, 5 février 1944, 18 octobre 1943). — *La Tour de Feu*, n[os] 63-64, décembre [n° spécial].

— A. Breton parle d'A. pour *La Tour de Feu* [23 septembre 1959]. — *La Tour de Feu....*

— Ferdière (D[r] Gaston). — J'ai soigné A. A. — *La Tour de Feu....*

— Malaussena (Marie-Ange). — Affaire A. A. Ce qu'il faut savoir. — *La Tour de Feu....*

— Malaussena (Marie-Ange). — Notes bio-bibliographiques. — *La Tour de Feu....*

— Avant le surréalisme. A. chez le D[r] Toulouse. Interview recueillie par Pierre Chaleix. — *La Tour de Feu....*

— Tourret (Fernand). — L'A. des années mortes. — *La Tour de Feu....*

— Communiqué de l'Association des amis de l'œuvre d'A. A. [Voir aussi lettres de M[me] M.-A. Malaussena et de Pierre Chaleix]. — *LF*, 17-23 décembre.

Barrès (M.). — Dupuy (Aimé). — Du temps qu'ils étaient élèves. I. M. B. à la Malgrange et au lycée de Nancy.... — *Nouvelle Revue pédagogique* (Paris), 15 avril.

— Voir : *Faguet (E.)*.

Béguin (A.). — A. B. [... 1901-1957...] par Louis Casamayor, Ernest Dutoit, Jean-Pierre Aguet, Hermann Hauser, Marc Eigeldinger. — *Revue de Belles Lettres* (Genève), 1958 [n° spécial].

Benda (J.). — * J. B. — La Trahison des clercs [Nouvelle édition]. Avant-propos de René Étiemble. — Grasset, 1959.

Bergson (H.). — * Jankélévitch (Vladimir). — H. B. (« Les Grands penseurs »). — Presses Universitaires, 1959.

— Adolphe (Lydie). — B. et la science d'aujourd'hui. — *Les Études philosophiques*, octobre-décembre.

— Amado Lévy-Valensi (Éliane). — B. et la psychologie. — *Bulletin de psychologie*, 5 décembre.

— Barthélemy-Madaule (Madeleine). — Actualité de B. — *Les Études philosophiques*, octobre-décembre.

— Boas (George). — B. (1859-1941) and his predecessors. — *JHI*, October-December.

— Devaux (André A.). — Signification et exigences de la vocation philosophiques chez B. — *Revue de synthèse*, janvier-juin.

— Gouhier (Henri). — Le bergsonisme dans l'histoire de la philosophie française. — *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1er semestre.

— Guitton (Jean). — B. et Loisy. — *RP*, décembre.

— Husson (Léon). — Le centenaire d'H. B. — *Les Cahiers français*, novembre.

— Reymond (Marcel). — Saint-Cergue et H. B. — *Revue historique vaudoise*, décembre.

— Schaerer (René). — L'année B. — *JG*, 12-13 décembre.

— Voir : *Proust (M.)*.

Bernanos (G.). — G. B. — Briefe aus dem Spanischen Bürgerkrieg. — *Dokumente*, April 1957.

— Holthusen (H. E.). — Der Skandal der Wahrheit. B. als Dichter der Kirche. — [In] * Das Schöne und das Wahre. Neue Studien zur modernen Literatur. — München, Piple, 1958.

— Masson (Bernard). — B., les imposteurs et la vérité. — *Cahiers universitaires catholiques*, novembre, décembre.

— Raymond-Marie (Sr), s. s. a. — B. et l'esprit d'enfance [troisième partie d'une thèse pour l'université Laval, 5 mai 1959]. — *Carmel*, n° 4.

— Tilliette (Xavier). — B. et Gertrud von le Fort [préface pour une nouvelle édition de G. von le F.]. — *Études*, mars.

— Voir : *Bremond d'Ars (E. de)*.

Bourget (P.). — B. vivant [extraits d'une lettre, 30 juin 1870]. — *Le Bulletin des lettres*, 15 octobre.

Bremond (l'abbé H.). — Noël (Marie). — Souvenirs sur l'abbé B. — *RP*, décembre.

Bremond d'Ars (E. de). — Hommage de la *Revue du Bas-Poitou* à Eusèbe de B. d'A. [par L. Chaigne : La présence d'E. de B. d'A. ; J.-L. Vaudoyer, H. Clouard, J. Duron, le P. Irénée Vallery-Radot, Louis-Alphonse Maugendre, A. Thérive]. — *La Revue du Bas-Poitou*, mai-juin.

— E. de B. d'A. — Lettres à un jeune écrivain, 1922-1924, fragments [présentés par Jacques de Maupeou]. — *La Revue du Bas-Poitou....*

— Bremond d'Ars (Philippe de). — D'un passé lointain.... — *La Revue du Bas-Poitou....*

— Maugendre (Louis-Alphonse). — Les itinéraires. — *La Revue du Bas-Poitou....*

— Vallery-Radot (le P. Irénée). — Souvenirs d'un ami. — *La Revue du Bas-Poitou....*

— Vaudoyer (Jean-Louis). — *Les Tilleuls de juin.* — *La Revue du Bas-Poitou....*

— *** L'hommage de Bernanos. — *La Revue du Bas-Poitou....*

Camus (A.). — * Champigny (Robert). — Sur un héros païen (« Les Essais »). — Gallimard, 1959.

— Albérès (R.-M.). — Le pari de vivre. — *NL*, 7 janvier 1960.

— Anex (Georges). — Le romancier. — *GL*, 9-10 janvier 1960.

— Audry (Colette). — Itinéraire de C. — *L'Express*, 14 janvier 1960.

— Bosquet (Alain). — Une conscience contre le chaos. — *Combat*, 5 janvier 1960.

— Bourdet (Claude). — C. ou les mains propres. — *France-Observateur*, 7 janvier 1960.

— Brune (Jean). — A. C. entre les mythes de son temps et la sagesse de la Méditerranée. — *La Nation française*, 13 janvier 1960.

— Clavel (Maurice). — Le meilleur des nôtres. — *Combat*, 5 janvier 1960.

— Clavel (Maurice). — Une rencontre dans la résistance. — *FL*, 9 janvier 1960.

— Dabadie (Jean-Loup). — C. et la jeunesse. — *France-Observateur*, 7 janvier 1960.

— Daniel (Jean). — A. C. — *L'Express*, 7 janvier 1960.

— Dumur (Guy). — Honneur d'une génération d'espoirs et de souffrances. — *FL*, 9 janvier 1960.

— Fabre (Eugène). — L'homme de théâtre. — *JG*, 5 janvier 1960.

— Fouras (Hugues). — « Ce lundi 4 janvier 1960 ». — *FL*, 9 janvier 1960.

— Fuzier (Claude). — Un homme libre. — *Le Populaire de Paris*, 6 janvier 1960.

— R. G. — C. et le Festival d'Angers. — *Le Courrier de l'Ouest*, 5 janvier 1960.

— Grenier (Roger). — « Je n'ai jamais rencontré personne qui fasse comme lui confiance à un inconnu ». — *FL*, 9 janvier 1960.

— Guéhenno (Jean). — Une pureté éclatante. — *FL*, 9 janvier 1960.

— Guissard (Lucien). — A. C. et nous. — *La Croix*, 6 janvier 1960.

— Henriot (Émile). — Le moraliste de l'absurde. — *Le Monde*, 6 janvier 1960.

— Jotterand (Franck). — L'homme de théâtre. — C. et l'Algérie. — *GL*, 9-10 janvier 1960.

— Lalou (René). — Un témoin de notre époque. — *NL*, 7 janvier 1960.

— Lemarchand (Jacques). — Les images que l'on regarde au soir de la mort d'un ami. — *FL*, 9 janvier 1960.

— Lescure (Pierre de). — A. C. — *France nouvelle*, 7 janvier 1960.

— Sur l'autre versant de la montagne. Extrait du « Journal » de Robert Mallet. — *FL*, 9 janvier 1960.

— Marcel (Gabriel). — A. C. — *NL*, 7 janvier 1960.

— Mauriac (François). — A. C. — *FL*, 16 janvier 1960.

— Nimier (Roger). — Des morts irrégulières. — *Arts*, 6-12 janvier 1960.

— Ollivier (Albert). — De la résistance à *Combat*. — *Le Monde*, 6 janvier 1960.

— Poulet (Robert). — Sur A. C. — *Rivarol*, 14 janvier 1960.

— Rousseaux (André). — L'homme juste. — *Le Figaro*, 5 janvier 1960.

— Roy (Claude). — C. solidaire et solitaire. — *France-Observateur*, 7 janvier 1960.

— Roy (Jules). — Un Africain. — *Le Monde*, 6 janvier 1960.

— Sartre (Jean-Paul). — A. C. — *France-Observateur*, 7 janvier 1960.

— Sigaux (Gilbert). — Au milieu du chemin.... — *FL*, 9 janvier 1960.

— Starobinski (Jean). — « Tout mon royaume est de ce monde ». — *GL*, 9-10 janvier 1960.

— Touchard (Pierre-Aimé). — L'homme de théâtre. — *Le Monde*, 6 janvier 1960.

— C. [par Pascal Pia : Un homme de métier ; — André Brissaud : Maître de la jeunesse ?]. — *Carrefour*, 6 janvier 1960.

— Ses derniers vœux [lettre au rédacteur d'un journal scolaire, *La Loutre*, Ottignies, Belgique]. — *FL*, 16 janvier 1960.

Carco (Fr.). — Voir : *Deubel (L.)*.

Claudel (P.). — * P. C. — *Le Soulier de satin*, version pour la scène. *L'Otage*. Édition établie par Pierre-Aimé Touchard (Club des libraires de France. Théâtre. 12). — Club des libraires de France, 1959.

— * Antoine (Gérald). — Les Cinq grandes Odes de C. ou la poésie de la répétition (« Langues et styles »). — Minard, 1959.

— Babilas (Wolfgang). — Zur interpretationen von C^s *Personnalité de la France*. — *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, Juli.

— Babilas (Wolfgang). — C. R. de : A. Maurocordato, *L'Ode de P. C...* (Genève-Lille, 1955). — *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, November.

— Barrault (Jean-Louis). — La leçon de *Tête d'Or*. — *Cahiers de la C^ie M. Renaud-J.-L. Barrault*, n° 27, octobre.

— Blanchet (André). — *Tête d'Or* est-il païen ? — *Études*, décembre.

— Espiau de la Maestre (A.). — P. C. und Richard Wagner, oder Eros, Musik, und christliche Glaube. — *Wort und Warheit*, Juni-Juli.

— Farabet (René). — La diction claudélienne : du texte écrit au texte parlé, l'action verbale. — *La Revue des lettres modernes*, n^os 44-45.

— Fumet (Stanislas). — C. lutteur réfléchi. — *Cahiers de la C^ie M. Renaud...*, n° 27.

— Garapon (Robert). — P. C. ou l'abondance du cœur. — *Vie enseignante*, septembre-octobre.

— Guyard (Marius-François). — De Patmore à C. Histoire et nature d'une influence. — *RLC*, octobre-décembre.

— Jamet (Dominique). — Chronique dramatique : *Tête d'Or*.... — *Écrits de Paris*, décembre.

— Madaule (Jacques). — C. est un classique. — *E*, novembre-décembre.

— Madaule (J.). — Un portrait de jeune homme. — *Cahiers de la C^ie M. Renaud...*, n° 27.

— Morisot (Jean-Claude). — *Tête d'Or* ou les aventures de la volonté. — *La Revue des lettres modernes*, n^os 44-45.

— Petit (Jacques). — La *Trilogie* dans l'œuvre de C. Le thème du sacrifice. — *Recherches et débats du C. C. I. F.*, cahier n° 28, septembre.

— Riffaterre (Michael). — The art criticism of P. C. — *The American Society Legion of honor Magazine*, n. 3.

— Simon (Alfred). — *Tête d'Or*. Pour un théâtre barbare. — *Esprit*, décembre.

— Waters (Harold A.). — P. C. and the sensory paradox. — *MLQ*, September.

— Lettre [de Paul C.] à Florent Schmitt, Tien-Tsin, 28 février 1909 [extrait de : Yves Hucher, *F. Schmitt*, Plon, 1953]. — *Cahiers de la C^ie M. Renaud..*, n° 27.

— Voir : *Copeau (J.)*.

Colette. — Houssa (Nicole). — Au pays de C. — *Marginales*, décembre.

Copeau (J.). — * Anders (France). — Jacques C. et le Cartel des Quatre. — A.-G. Nizet, 1959.

— J. C. et P. Claudel. — *Cahiers de la C^ie M. Renaud...*, n° 27.

— Touchard (Pierre-Aimé). — Où en est l'héritage de C. ? — *Le Monde*, 17 octobre.

— Werrie (Paul). — C. et l'art de la lecture. — *Écrits de Paris*, janvier 1960.

Coulon (M.). — Rouverand (E.-J.), Stéphan (Raoul). — Marcel C. — *Le Christianisme au XX^e siècle*, 30 avril.

Deubel (L.). — Lettres inédites de Léon D. à Eugène Chatot. — *Société des amis de L. D. Bulletin*, n° 34, septembre.
— Chevalier (Octave). — Les origines helvétiques de L. D. — *Société des amis de L. D. Bulletin*, n° 34, septembre.
— Dreyfus (Jean-Charles). — Francis Carco et L. D. — *Société des amis de L. D. Bulletin*, n° 34, septembre.

Donnay (M.). — Pour le centenaire de M. D. Lettres inédites présentées par Albert Dubeux. — *FL*, 10 octobre.

Du Bos (Ch.). — Juin (Hubert). — Pour un portrait de C. D. B. — *LF*, 15-21 octobre.

Dullin (Ch.). — Anouilh (Jean). — Il y a dix ans, mourait C. D. — *Le Figaro*, 12-13 décembre.
— Images de C. D. [par B. Albane, V. Tessier, M. Jamois, A. Arnoux, J.-L. Barrault, J. Vilar, A. Barsacq, L. Arnaud]. — *NL*, 10 décembre.
— C. D. au travail. Souvenirs recueillis par Guy Verdot. — *FL*, 28 novembre.

Eluard (P.). — * P. E. — Poésies, choisies et présentées selon l'ordre chronologique par Claude Roy. Iconographie de Jean Hugues. Dessins de Picasso. (Club du meilleur livre. Poésies.) — Club du meilleur livre, 1959.

Ghéon (H.). — H. G. — La Complainte de Pranzini et de Thérèse de Lisieux. Quatre actes. Inédit. — *Nos Spectacles*, n^os 66-67.
— Reynaud (Jacques). — Le 15^e anniversaire de la mort de H. G. (1875-1944). Suivi d'une lettre d'A. Gide à H. G. [fin janvier 1921]. — *Nos Spectacles*, n^os 66-67.
— Bibliographie dramatique de H. G. [publiée dans *Jeux, tréteaux et personnages*, n° 104, juillet 1945, complétée]. Ouvrages critiques d'H. G. — Ouvrages sur H. G. ou parlant de lui. — *Nos Spectacles*, n^os 66-67.

Gide (A.). — Burckhardt (Carl J.). — Un dîner avec G. chez Léon Blum. — *FL*, 19 décembre.
— Paulhan (Jean). — Sur un écrivain curieux. — *Les Essais*, n° 1, décembre 1958-janvier 1959.
— Voir : *Ghéon (H.)*, *Valéry (P.)*.

Giraudoux (J.). — * Lesage (Laurent). — J. G., his life and works. — University Park, Pennsylvania, The Pennsylvania State University Press, 1959.
— Mann Burdick (Dolores). — Concept of character in G.'s *Electre* and Sartre's *Les Mouches*. — *FR*, December.
— Sudreau (Pierre). — G. et l'esprit de l'urbanisme. — *RDM*, 1^er janvier 1960.

Gregh (F.). — Bauër (Gérard). — Mort de F. G., le survivant de la fin de l'autre siècle. — *Le Figaro*, 6 janvier 1960.
— C. B. [Bourdet]. — F. G. — *France-Observateur*, 7 janvier 1960.
— A. B. [Bourin]. — Adieu à F. G. — *FL*, 9 janvier 1960.

— Chabaneix (Ph.). — La voix d'un poète. — *NL*, 7 janvier 1960.
— Figueras (André). — *In memoriam* F. G. — *La Nation française*, 13 janvier 1960.
— Romains (Jules). — F. G. — *NL*, 7 janvier 1960.

Guillaumin (E.). — * E. G. — *Le Syndicat de Baugignoux*. Préface de Jean Giraud [lettres inédites de G., documents rassemblés par Mme Souchon-Guillaumin et René Serre]. — Éd. de La Fenêtre ouverte, 1959.

Jacob (M.). — M. J. — Récit de ma conversion [écrit en juillet 1939]. — *Réalités secrètes*, V, 1959.
— Andreu (Pierre). — Adieu à M. J. — *La Nation française*, 12 août.

Jammes (Fr.). — Parent (M.). — Un exemple d'impressionnisme littéraire : la technique descriptive de Fr. J. dans *Jean de Noarrieu* (1902). — [In] * Centre de philologie romane et de langue et littérature françaises contemporaines. Programme de l'année 1958-1959. Université de Strasbourg, Faculté des lettres, 1958.

Jarry (A.). — * A. J. — *Ubu Roi*... avec vingt dessins originaux d'André François (Club du meilleur livre. Théâtre). — Club du meilleur livre, 1958.
— Arnaud (Noël). — La vie nouvelle d'A. J. — *Critique*, décembre.

Labèque (L.). — Violaines (René). — Loys L., poète landais (1869-1941). — *Bulletin de la Société de Borda*, 2e, 3e trimestres.

Larbaud (V.). — Aronstein (Georges). — V. L. — *Le Flambeau* (Bruxelles), novembre-décembre.

La Varende (J. de). — * [Herbert (Michel)]. — Adieu à J. de La V. — Les Amis de J. de La V., 1959.
— La V. — Armand Godoy. — *La Revue de l'Université Laval*, septembre.
— Guissard (Lucien). — La V., personnage du passé. — *La Croix*, 15-16 novembre.
— Hommage à La V. [par Léon Derey, Hermann Quéru]. — *Le Cerf-volant*, nº 27, octobre.

Léautaud (P.). — * P. L. — Journal littéraire. Tome VII (juin 1928-juillet 1929). — Mercure de France, 1959.
— Piroué (Georges). — Marie Dormoy et la publication du *Journal* de L. — *MF*, janvier 1960.

Le Dantec (Y.-G.). — Chatot (Eugène). — Souvenirs sur Y.-G. Le D. — *Société des amis de L. Deubel. Bulletin*, nº 34, septembre.

Leroy (M.). — Bonnefous (Édouard). — Maxime L. (1873-1957). — *Le Contrat social*, septembre.

Martin du Gard (R.). — R. M. du G. — Projets de préface pour *Jean Barois*. — *NRF*, décembre.

Martineau (H.). — Hommage à H. M. [M. Garçon : Le stendhalien. — Jacques Nanteuil : L'enfant du Poitou. — Charles Cartron : Le Coulongeois]. — *La Revue du Bas-Poitou*, juillet-août.

Milosz (O.-V. de L.). — Lebois (André). — Les poèmes de M. — *Littératures*, VII, fasc. 1.

Pergaud (L.). — Lettre inédite de L. P. à Otto Grantoff, 6 septembre [1913, présentée par E. Chatot]. — *Société des amis de L. Deubel. Bulletin*, n° 34, septembre.

— Hugonnot (Jean). — L. P., instituteur. — *E*, octobre.

Pourrat (H.). — Debidour (V.-H.). — H. P. vivant. — *Le Bulletin des lettres*, 15 octobre.

— Folliet (Joseph). — Poète et paysan : H. P. — *Chronique sociale de France*, 1er octobre.

— Voir : *Divers* (Folklore).

Proust (M.). — * Bonnet (H.). — M. P. de 1907 à 1914 (essai de biographie critique), avec un supplément bibliographique. — A.-G. Nizet, 1959.

— * Cattaui (Georges). — M. P., précédé de : Vie et survie de M. P., par Pierre de Boisdeffre (« Classiques du xxe siècle ». 3). — Éditions Universitaires, 1958.

— * Köhler (Erich). — M. P. (« Kleine Vandenhoeck Reihe ». 66). — Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1958. [Voir C. R. de Roger Bauer, *Romanische Forschungen*, 1959, H. 1-2.]

— * Pierre-Quint (Léon). — P. et la stratégie littéraire, avec des lettres de M. P. à René Blum, B. Grasset et L. Brun. — Firmin-Didot, 1959.

— M. P. — Lettre à Max Daireaux. — *BMP*, n° 9.

— Lettre de M. P. au duc de Guiche (12 août 1912). — Lettre (inédite) de M. P., s. d. [à un éventuel secrétaire]. — *BMP*, n° 9.

— Une narration de M. P. lycéen [1883-1884, M. P. en 4e, au Lycée Condorcet], présentée par André Ferré. — *BMP*, n° 9.

— M. P. au Japon [extraits de la causerie de Mme Mante-Proust et de la conférence de M. Yodono, Tokyo, Institut franco-japonais, 6 décembre 1958]. — *BMP*, n° 9.

— Altgelt (Erika). — Kritik der Übersetzung : M. P. und die wiedergefundene Zeit. — *Antares*, Juni.

— Aschkenasy-Lelu (Paule). — Les sens mineurs chez P. — *BMP*, n° 9.

— Bianco (José). — El sentido del mal en la obra de P. — *La Torre* (Puerto Rico), n° 25, enero-marzo.

— Bonnet (Henri). — Bergson et P. — [In] * Bergson et nous.... — *Bulletin de la Société française de philosophie*, n° spécial, 1959.

— Cattaui (Georges). — Formation de P. — *Critique*, octobre.

— Costil (Pierre). — La construction musicale de la *Recherche du temps perdu* (II). — *BMP*, n° 9.

— Graham (Victor E.). — Water imagery and symbolism in P. — *RR*, April.

— Pasquali (Costanza). — Personaggi proustiani : Mme Swann e i suoi vestiti. — *Studia neophilologica*, n° 1.

— Piroué (G.). — P. et la musique. — *Gazette de Lausanne* (Gazette littéraire), 7-8 février.

— Pugh (Anthony R.). — Le séjour à Venise, propos sur le texte de « la Fugitive ». — *BMP*, n° 9.

— Ruyssen (Monique). — Comment ils en parlent [de la musique, émissions à Paris-Inter]. — *BMP*, n° 9.

— Sarasola (Alberto P.). — Le vocabulaire de M. P. [d'après *Du côté de chez Swann*, 1er volume]. — *Lenguas vivas* (Buenos Aires), mayo 1958.

— Smithner (Eric). — Les poupées intérieures de M. P. — *FR*, May.

— Suzuki (Michihiko). — Le « Je » proustien. — *BMP*, n° 9.

— Tadié (Jean-Yves). — Invention d'un langage. — *NRF*, septembre.

— Uematsu (Takeshi). — L'image poétique de *Jean Santeuil* [en japonais, résumé français]. — *Regards*, n° 3, 1958.

— P. et la peinture [C. R. des réunions des 10 mai et 31 août 1958, à Illiers. — Introduction, par R. Charmet. — Michel Drucker : Le sentiment de l'espace chez M. P. — Pierre Jacquillard : P. et la peinture. — Louis Védrines : A propos de P. et la peinture italienne]. — *BMP*, n° 9.

— Notre centre de documentation proustienne. — *BMP*, n° 9.

Régnier (H. de). — Cassagnau (M.). — H. de R. et Hermann Hesse. Un rapprochement. — *RLC*, octobre-décembre.

— Juin (Hubert). — Relire H. de R. — *LF*, 14-21 janvier 1960.

Rolland (R.). — * Chère Sofia. Choix de lettres de R. R. à Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga. Préface de Umberto Zanotti-Bianco. Tome I. 1901-1908 (« Cahiers R. R. ». X). — A. Michel, 1959.

Saint-Denys-Garneau. — * S.-D.-G. — Poésies complètes. Regards et jeux dans l'espace. Les Solitudes. Introduction de Robert Élie. Édité par Jean Le Moyne et R. Élie. 2e éd. (« Collection du Nénuphar ». 12). — Montréal-Paris, Fides, 1956.

Saint-Exupéry (A. de). — * A. de S.-E. — *Citadelle*. [Lettre au général X.] Édition établie par Pierre Chevrier et Léon Wencelius (Club des libraires de France. Livres de toujours. 39). — Club des libraires de France, 1959.

— Devaux (André-A.). — Solitude et communion chez S.-E. — *TR*, septembre.

— Dyserinck (Hugo). — Zu A. de S.-Es *Le Petit Prince*. — *Die neueren Sprachen*, November.

— Joffroy (Pierre). — Ces images retrouvées font revivre S.-E. — Lettre à John Phillips. — *Paris-Match*, 1er août.

— Roger (Juan). — La obra literaria de Antonio S.-E. — *Revista de literatura*, julio-diciembre de 1958.

Sée (Edm.). — Gautier (Jean-Jacques). — Mort d'Edmond S. [1875-1959]. — *Le Figaro*, 13 novembre.

— Marcel (Gabriel). — E. S. — *NL*, 19 novembre.

— Verdot (Guy). — La mort d'E. S. — *FL*, 21 novembre.

Valéry (P.). — * P. V. — Cahiers. Tome IX. 1922-1924. — Tome X. 1925-1926. — Éditions du C. N. R. S., 1959.

— * P. V. — *Charmes*, précédés d'extraits en prose relatifs à la poétique de V. Avec une notice biographique..., par Robert Monestier (« Classiques Larousse »). — Larousse, 1958.

— * Noulet (E.). — Suite valéryenne, suite mallarméenne. — Bruxelles, Éditions des Artistes, 1959.

— Douze poèmes inédits de P. V. Note par Octave Nadal. — *MF*, novembre.

— Bémol (Maurice). — A propos du « grand silence » valéryen. — *RHLF*, avril-juin.

— Berne-Joffroy (André). — « La marquise sortit à cinq heures ». — *NRF*, septembre.

— Charney (Hanna). — Le héros anonyme : de *M. Teste* aux *Mandarins*. — *RR*, December.

— Cohen (Gustave). — V. expliqué devant V. — *AUMLA*, May.

— Eliot (T. S.). — L'art poétique de V. — *Preuves*, décembre.

— Frye (Northrop). — Interior monologue of M. Teste [C. R. de : *The art of poetry*, by P. V., translated by Denise Folliot, with an intr. by T. S. Eliot, Pantheon Books]. — *Hudson Review*, Spring.

— Garapon (Robert). — V. ou la tentation de l'intelligence. — *Vie enseignante*, février, juin.

— Garapon (R.). — L'intelligence, objet essentiel de la poésie de P. V. — *Vie enseignante*, septembre-octobre.

— Grubbs (Henry A.). — Pour corriger une erreur du lexique d'A. Henry : le *Poème abandonné* de P. V. — *FM*, octobre.

— Guitton (Jean). — Journal. Conseils pour les jours stériles. Valensin et V. — *TR*, novembre.

— Lang (Renée). — Ein Fruchbringendes Missverständnis : Rilke und V. — *S*, Spring.

— Lang (Renée). — Rilke, Gide e V. nel carteggio inedito (V-VIII). — *Amor di libro*, aprile-dicembre 1959, gennaio-marzo 1960.

— La Rochefoucauld (Edmée de). — Cahiers de P. V. (Tome III, 1903-1906). — *RP*, novembre.

— Lawler (J. R.). — A reading of V.'s *Palme*. — *AUMLA*, May.

— Muller (Marcel). — P. V. lecteur de Léon Bloy. — *RR*, October.

— Seylaz (Jean-Luc). — Fabrication de *Monsieur Teste*. — *Études de lettres*, juillet-septembre 1958.

Viane (Ch.). — Rosy (Léopold). — Mort d'un fondateur du *Thyrse* : Charles V. [Suivi de : Pol Stiévenart : Ch. V (1876-1959)]. — *Le Thyrse*, mai.

René Rancœur.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin de la Société des Amis de Montaigne. *BAM.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Information (L') littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) françaises. *LF.* — Lettres (Les) romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — La Nouvelle Revue française. *NRF.* — Nouvelles (Les) littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences. *RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne e comparate. *RLMC.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studi Francesi. *SF.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

Le Gérant : Gérald Mignot.

Imp. en France à l'imp. Willaume-Egret à Saint-Germain-Les-Corbeil en Juin 1960.
O. P. I. A. C. L. 31.1152. Dépot Légal effectué dans le 2e trimestre 1960.
N° d'ordre dans les travaux de la Librairie Armand Colin : n° 2277.
N° d'ordre dans les travaux de l'Imp. Willaume-Egret : n° 1200.

1548. Nohant, jeudi matin [9 ou 16 mars 1848 : d'après le texte G. S. travaille depuis son arrivée en Berry à établir des listes de candidats pour les élections d'avril ; d'autre part nous savons qu'elle n'a séjourné à Nohant que du 8 au 21 mars 1848, entre ces deux dates se placent deux jeudis, les 9 et 16 mars ; le compte rendu de ses activités permet de penser qu'il s'agirait plutôt du jeudi 16 mars]. A Henri Martin. *Cat. Vente au 10 déc. 1881, Charavay expert*, n° 153-p. 25 (frag.) ; *GA*, 15 déc. 1881, 331 (frag.). — Aut., Lov., E 914, fol. 383-385.

1549. S. d. [Nohant, 16 mars]. A Charles Poncy. *K*, IV, 29-30 (sous la date du 16 mars 1848) ; *RDM*, 15 août 1909, 904. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 194 (non daté) ; copie, Lov., E 921, fol. 365 (sous la date du 16 mars).

1550. Nohant, 17 mars. A Pauline Viardot. *K*, III, 597 (frag.) et IV, 36-37 (incompl.) ; *RR*, avril 1944, 128 (court frag.) ; *Hommes et mondes*, juin 1948, 237 (frag.) ; *Biblio*, nov. 1954, 11 ; *S.-Viardot*, 246-247. — Aut., coll. Alfred Dupont ; copie, Lov., E 921, fol. 367.

1551. S. d. [vers le 17 mars 1848]. A Louis Viardot. *S.-Viardot*, 246, note 9 (frag.).

— 18 mars. A Maurice. Voir n° suivant.

1552. Mercredi matin [22 mars, c. p. Paris,... 3 mars 1848]. Au même. *Corr.*, III, 13-15 (incompl. sous la date fausse du 18, la fête de Nohant dont il est question a eu lieu le 19 mars, donc cette l. est bien postérieure au 19) ; *K*, IV, 40-41 (long. frag.). — Aut., BHVP, G 1404.

1553. Jeudi soir [23 mars, c. p. d'arr. La Châtre, 24 mars 1848]. Au même. *NR*, 15 sept. 1881, 230-232 ; *Corr.*, III, 15-19 (sous la date du 24 ; texte mélangé à des frag. de la l. du 28 mars) ; *K*, IV, 45-47 (long frag. sous la date du 23, indique le mélange des textes). — Aut., BHVP, G 1405.

— 23 mars. A P.-J. Hetzel. Voir n° 1649.

— 23 mars. A Maurice. Voir n° suivant.

1554. Mardi [28 mars 1848, d'après le texte]. Au même. *Corr.*, III, 18-19 (frag. mélangé au texte de la l. du 23, faussement datée du 24 dans la *Corr.*) ; *K*, IV, 48-50 (frag. inédit sous la date fausse du 25, l'aut. porte : mardi, or d'après le texte cette l. est postérieure à celle du 23, le mardi suivant est le 28) ; *Hommes et mondes*, juin 1948, 238-239 (frag. sous la date fausse d'avril, l. donnée à tort comme inédite). — Aut., BHVP, G 1408 ; copie, Lov., E 921, fol. 368-370 (sous la date du 25 mars).

1555. Paris, jeudi [c. p. Paris, 28 ...48, c. p. d'arr. Toulon, 31 mars 1848. Cette date pose un problème : le jeudi serait le 30, or le c. p. de départ porte lisiblement 28 et celui d'arr. mars, faut-il penser que la lettre écrite jeudi 23 n'a été mise à la poste que le 28 ou que G. S. s'est trompée de jour et a écrit jeudi pour mardi ?]. A Charles Poncy. *RDM*, 15 août 1909, 904-905 (incompl. et s. d.) ; *D. Fahmy, Ch. Poncy*, 81-82 (frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 196-197.

1556. S. d. [fin mars 1848, d'après le texte]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 249-250.

1557. S. d. [fin mars ou début avril 1848, d'après le texte et celui de la l. précédente]. A Ledru-Rollin. *Cat. Vente du 10 juin 1905, Charavay expert*, n° 148 (court frag.) ; *S.-Viardot*, 250, note 5 (même court frag.). — Aut., Lov., E 914, fol. 222-224.

— Avril. A Maurice. Voir n° 1554.

1558. 1er avril [1848]. A Maurice. *S.-Viardot*, 250, note 6 (court frag.). — Aut., BHVP, G 1406 ; copie, Lov., E 921, fol. 372-373.

1559. S. d. [c. p. 5 avril 1848]. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 1er déc. 1896, 566-567 ; *S.-Sainte-Beuve*, 206-207 ; *J. Bonnerot, Corr. de S.-B.*, VII, 259. — Aut., Lov., E 899, fol. 117-118.

1560. S. d. [début avril (?) 1848]. A Lamartine. *NR*, 15 sept. 1881, 232-236 ; *Corr.*, III, 19-24.

1561. S. d. [c. p. Paris, 8 avril 1848]. A Maurice. *K*, III, 598 (frag.) ; *S.-Viardot*, 72 (court frag. inédit). — Aut., BHVP, G 1407 ; copie, Lov., E 921, fol. 376-377.

1561 *bis*. 8 avril. Au directeur du journal. *La Réforme*, 9 avril 1848 ; *VR*, 10 avril 1848.

1562. S. d. [Paris, 13 avril 1848, d'après une mention postérieure sur l'aut.]. A Charles Delaveau. *NR*, 15 sept. 1881, 236-239 ; *Corr.*, III, 25-30 (lacunes et variantes). — Aut., BHVP, G 1409.

1563. Paris, 15 avril. A Maurice. *K*, IV, 87 ; *Hommes et mondes*, juin 1948, 238 (donnée à tort comme inédite et datée seulement : Paris, avril 1848). — Copie, Lov., E 921, fol. 378.

1564. Paris, 15 avril. A Eugénie Duvernet. *K*, IV, 87-88. — Copie, Lov., E 921, fol. 379.
— 16 avril. A [Étienne Arago]. Voir nº 1578.

1565. S. d. [c. p. Paris, 16 avril, c. p. d'arr. La Châtre, 17 avril 1848]. A Maurice. *K*, IV, 88-89. — Aut., BHVP, G 1410 ; copie, Lov., E 921, fol. 380-381.

1566. S. d. [17 avril 1848, d'après une mention postérieure sur l'aut.]. Au même. *NR*, 15 sept. 1881, 239-246 (incompl., texte modifié) ; *Corr.*, III, 30-41 (incompl., texte modifié). — Aut., BHVP, G 1411 ; copie des passages supprimés dans la *Corr.*, Lov., E 921, fol. 282.

1567. Mardi [18] à mercredi [19] dans la nuit [c. p. Paris, 19 avril ...8, c. p. d'arr. La Châtre, 20 avril 48]. Au même. *NR*, 15 sept. 1881, 246-249 (incompl.) ; *Corr.*, III, 41-45 (plus incompl. que dans la publ. précédente) ; *K*, III, 598 (frag. inédit). — Aut., BHVP, G 1412 ; copie des passages supprimés dans la *Corr.*, Lov., E 921, fol. 282.

1568. S. d. [c. p. Paris, 2[0] avril ...8, c. p. d'arr. La Châtre, 21 avril 48]. Au même. *K*, IV, 39-40, note 3 (long frag.). — Aut., BHVP, G 1413 ; copie, Lov., E 921, fol. 383.

1569. Vendredi, 21 avril 48. Au même. *NR*, 15 sept. 1881, 249-250 ; *Corr.*, III, 45-47 (texte modifié, erreurs de lecture). — Aut., BHVP, G 1414.

1570. S. d. [c. p. Paris, 23 avril 1848]. Au même. *K*, III, 95-96 ; *Hommes et mondes*, juin 1948, 240 (frag. donné à tort comme inédit). — Aut., BHVP, G 1416 ; copie, Lov., E 921, fol. 386.

1571. Vendredi soir[28 avril 1848], P. S. daté : 2 h. du matin, donc du 29 avril. Au même. *K*, IV, 76, note 1 (court frag.) ; *Hommes et mondes*, juin 1948, 239-240 (frag. avec erreurs de lecture, P.S. *in-extenso*). ,— Aut., G 1415 ; copie, Lov., E 921, fol. 384-385.

1572. Paris, 8 r. de Condé, 29 avril [1848]. A Eliza Ashurst. *R Berry*, janv. 1902, 27-29. — Aut., Lov., E 912, fol. 151-152.

1573. 30 avril. A Ferdinand François. *ICC*, 30 sept. 1901, col. 445 (frag., erreur dans le prénom du destinataire). — Aut., Lov., E 775, fol. 65-66.

1574. S. d. [avril (?) 1848]. Aux membres du Comité central. *G. Sand, Souvenirs et idées*, 19-38 (inachevée).

1575. S. d. [1er mai (?) 1848]. A Théophile Thoré. *VR*, 2 mai 1848 ; *K*, IV, 99.

1576. S. d. [c. p. Paris, 2 mai 1848]. A Solange. *RDM*, 1er mars 1905, 195

(frag.) ; *Rocheblave, G. S. et sa fille*, 134-135 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 61-62.

1577. 5 mai. A Charles Poncy. *RDM*, 15 août 1909, 905-907 (incompl.) ; *K*, III, 598 (court frag.) ; *Hommes et mondes*, juin 1848, 238 (court frag. s. d.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 199-201 ; copie, Lov., E 921, fol. 387-388.

1578. Mardi 16 [mai 1848]. A Étienne Arago. *R 1848*, n° 25, mars-avril 1908, 403 (sous la date du 16 avril, mais le commentateur dit que le texte la date du 16 mai, ce qui est confirmé par l'indication du jour, en 1848 le 16 mai est bien un mardi).

1579. Nohant, mardi [après le 17 mai 1848, le texte indique qu'elle est à Nohant, or elle y est revenue le 17 mai]. A Frédéric Degeorge. *L'Intransigeant*, 13 août 1884 (sous la date 1848) ; *Sp. de Lov., G. Sand, Étude bibliographique sur ses œuvres*, n° 485, dit que cette l. date de 1843.

1580. Nohant, 18 mai. A Théophile Thoré. *K*, IV, 109. — Copie, Lov., E 921, fol. 389.

1581. Nohant, 18 mai. Au même. *K*, IV, 110. — Copie, Lov., E 921, fol. 390.

1582. Nohant, 20 mai. A René de Villeneuve. *Fig.*, 16 janv. 1881 (frag.) et 18 sept. 1881 (longs frag.). — Aut., Lov., E 906, fol. 95-97.

1583. S. d. [Nohant, 20 mai 1848, d'après une mention postérieure sur l'aut.]. A Caussidière. *NR*, 15 sept. 1881, 251-252 ; *Corr.*, III, 48-51. — Aut., BHVP, G 1417.

1584. 21 mai. A Jules Boucoiran. *K*, III, 598-599 (frag.). — Copie, Lov., E 921, fol. 391-392.

1585. Nohant, 24 mai. A Charles Poncy. *RDM*, 15 août 1909, 909-911 (incompl.) ; *K*, IV, 110-111 (frag.) ; *Hommes et mondes*, juin 1948, 237 (deux frag. publ. s. d.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 203-204 ; copie, Lov., E 921, fol. 393-395.

1586. Nohant, 24 mai. A Théophile Thoré. *Corr.*, III, 51-52.

1587. Nohant, 28 mai. A Ledru-Rollin. *NR*, 15 sept. 1881, 253-254 ; *Corr.*, III, 52-54.

1588. S. d. [Nohant, 28 ou 30 (?) mai 1848]. A Théophile Thoré. *NR*, 15 sept. 1881, 254-260 (sous la date du 30 mai) ; *Corr.*, III, 55-64 (sous la date du 28 mai). — Aut., BHVP, G 1418.

1589. Nohant, 2 juin. A René de Villeneuve. *Fig.*, 16 janv. 1881 (court frag.) et 18 sept. 1881 (incompl., le début manque). — Aut., Lov., E 906, fol. 98-99.

1590. S. d. [après le 16 mai et avant le 7 juin, d'après le texte]. A Étienne Arago. *Fig.*, 15 mai 1926. — Aut., BHVP, G 2555.

1591. S. d. [après le 16 mai et avant le 7 juin, d'après le texte]. A l'abbé Rochet. *NR*, 15 janv. 1897, 238-239 (publ. s. d.). — Aut., BHVP, G 264 [1].

1592. 10 juin. A Armand Barbès. *NR*, 1er oct. 1881, 449-451 ; *Corr.*, III, 64-68.

1593. Nohant, 10 juin. A Pauline Viardot. *K*, III, 599 (frag.) ; *S.-Viardot*, 252-254. — Copie, Lov., E 921, fol. 396-397.

1594. 11 juin. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 105 (frag. sous la date : été 1848). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1595. 15 juin. A Joseph Mazzini. *NR*, 1er oct. 1881, 452-459 ; *Corr.*, III 68-79 ; *Bollettino della Domus Mazziniana, Pisa*, n° 1, 1958, 22-23 (frag avec erreurs de lecture, publ. d'après le cat. de vente de la collection Alfred Dupont, 2e partie, et indiqué à tort comme inédit).

1596. Nohant, 16 juin. A Marie Dorval. *Amic, En regardant..., 1903*, 263-267 ; *RDM*, 15 oct. 1952, 653-655 ; *S.-Dorval*, 249-251. — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

1597. Nohant, 18 juin [1848]. A Solange. *Cat. Blaizot*, 1942, no 6013 (frag.) ; *Maurois, Lélia*, 392 (même frag.).

1598. S. d. [fin juin (?) 1848, paraît être la réponse à la l. de Gilland du 18 juin]. A Jérome-Pierre Gilland. *Maintenant*, nos 9-10, juin 1948, 297 (sous la date : Nohant (?) 1848). — Copie, Lov., E 921, fol. 404 (sous la date vraisemblablement fausse du 22 juillet).

1599. Nohant, 4 juillet. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 103-104 (incompl.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1600. Nohant, 9 juillet. Au même. *Hetzel*, 104 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1601. Nohant, 14 juillet. A Augustine de Bertholdi. *S.-Viardot*, 264, note 9 (frag.). — Copie, Lov., E 921, fol. 401.

1602. La Châtre (Indre), 20 juillet. A Karl Marx. *Neue Rheinische Zeitung*, 3 août 1848 ; *K*, IV, 136 (publie cette l. retraduite de l'allemand).

1603. Nohant, 22 juillet. A Jérôme-Pierre Gilland. *Maintenant*, nos 9-10, juin 1948, 303. — Copie, Lov., E 921, fol. 405-407.

1604. Nohant, 25 juillet. A Chaix d'Est Ange. *Maurois, op. cit.*, 391 (frag.). — Aut., BHVP, G 1424 ; copie, Lov., E 921, fol. 408-419.

1605. Nohant, 27 ou 28 juillet. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 104 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1606. S. d. [c. p. La Châtre, 29 juillet, c. p. d'arr. Paris, 30 juillet 1848]. Au même. *Hetzel*, 105 (frag.) ; *La Petite Fadette, éd. Salomon et Mallion, 1958*, p. III (frag. inédit). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1607. Nohant, juillet. A Charlotte Marliani. *NR*, 1er oct. 1881, 459-460 ; *Corr.*, III, 79-81. — Aut., BHVP, G 1420.

1608. Nohant, 1er août [c. p. La Châtre, 2 août 1848]. A Charles Poncy. *RDM*, 15 août 1909, 912-915. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 206-210 ; copie, Lov., E 921, fol. 422-425.

1609. Nohant, 6 août. A Frédéric Girerd. *NR*, 1er oct. 1881, 460-462 ; *Corr.*, III, 81-84 ; *Pailleron*, III, 108-109 (frag. sous la date fausse du 9 août). — Fac.-sim. photo., Musée G. Sand et de la Vallée Noire, La Châtre.

1610. Nohant, mardi [8 août]. Au même. *NR*, 1er oct. 1881, 462-464 (sous la date : mardi 8) ; *Corr.*, III, 85-88 (sous la date : mardi 7, ce qui est impossible, en 1848, le 8 août est un mardi).

1611. Nohant, mardi [8 août 1848]. A P.-J. Hetzel. *R Paris*, nov. 1950, 29-30 (incompl.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

— 9 août. A Frédéric Girerd. Voir no 1609.

1612. Nohant, 26 août. A Solange. *RDM*, 1er mars 1905, 195 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 135-136 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 63-64.

1613. Nohant, 27 août. A M. le rédacteur de La Réforme [Ribeyrolles]. *La Réforme*, 30 août 1848 ; *Le Spectateur républicain*, 30 août 1848. — Minute aut., BHVP, G 1421 ; copie, Lov., E 921, fol. 428.

— Nohant, 4 sept. A Luigi Calamatta. Voir no 1615.

1614. Nohant, 6 7bre. A René de Villeneuve. *Fig.*, 16 janv. 1881 (frag.) et 18 sept. 1881 (long frag. mélangé à un frag. d'une l. du 4 janv. 1849) ; *Vincent*, I, 407-408 (frag.). — Aut., E 906, fol. 100-101.

1615. Nohant, 6 sept. A Luigi Calamatta. *K*, III, 599-600 (frag.) ; *RSH*, oct.-déc. 1959, 515 (frag. inédit sous la date du 4 sept.) [1]. — Copie, Lov., E 921, fol. 429-430 (sous la date du 6 sept.).

1616. 8 sept. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 105 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1617. Nohant, 15 7bre. A Charlotte Marliani. *K*, III, 600 (frag.). — Aut., BHVP, G 1422 ; copie, Lov., E 921, fol. 432-433.

1618. Nohant, 24 sept. A Edmond Plauchut. *Corr.*, III, 88-92.

1619. Nohant, 30 sept. A Joseph Mazzini. *NR*, 1er oct. 1881, 465 ; *Corr.*, III, 93-99.

— Sept. A Eugénie Duvernet. Voir no 1624.

1620. Nohant, 2 8bre. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 111 (long frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1621. Nohant, 7 8bre. Au même. *Hetzel*, 111-112 (long frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1622. Nohant, 14 oct. A Edmond Plauchut. *Corr.*, III, 99-101.

1623. Nohant, 26 oct. A Charles Duvernet. *K*. III, 601 (frag.). — Copie, Lov., E 921, fol. 438-440.

1624. Nohant, oct. A Eugénie Duvernet. *K*, III, 601 ; *Hommes et mondes*, juin 1848, 234 (incompl. sous la date vraisemblablement fausse de sept., en effet, cette l. semble bien avoir été écrite à la même époque que la précédente ; donnée à tort comme inédite). — Copie, Lov., E 921, fol. 441.

1625. Nohant, 1er nov. A Armand Barbès. *Corr.*, III, 102-104.

1626. Nohant, 3 9bre. A Solange. *K*, III, 602-604. — Aut., BHVP, G 1423 ; copie, Lov., E 921, fol. 442-444.

1627. Nohant, 4 9bre. A Félicie Gilland. *Maintenant*, nos 9-10, juin 1948, 305-306. — Copie, Lov., E 921, fol. 445.

1628. Nohant, 12 nov. A Charles Duvernet. *K*, III, 605-606. — Aut., archives Jacques Girerd ; copie, Lov., E 921, fol. 446-447.

1629. Nohant, 17 9bre [c. p. La Châtre, 18 nov. 1848, c. p. d'arr. Paris, 19 ... 1848]. A Louis Jourdan. *Cat. Privat*, no 158, nov. 1928 (frag.) ; *RHLF*, avril-juin 1930, 314 (même frag.) ; *La Petite Fadette, éd. Salomon et Mallion, 1958*, p. v (frag.). — Aut., B. N., n. a. fr. 24839, fol. 543-544.

1630. 20 9bre. A Charles Poncy. *RDM*, 15 août 1909, 917-919 (incompl., publ. s. d. précise). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 212-214 ; copie, Lov., E 921, fol. 448-450.

1631. Nohant, 22 nov. A Joseph Mazzini. *NR*, 1er oct. 1881, 469-471 ; *Corr.*, III, 104-108 ; *LF*, 23-30 juin 1955 (frag. inédit). — Copie, Lov., E 921, fol. 451.

1631 *bis*. Nohant, 1er déc. Au rédacteur du journal « Le Peuple » (P.-J. Proudhon). *Le Peuple*, 6 déc. 1848.

1632. Nohant, 8 Xbre. A Pauline Viardot. *Le Monde*, 9 mai 1951 ; *Marix-Spire, Le Cas G. S.*, 591, note 6 (frag.) ; *S.-Viardot*, 259-263.

1633. Nohant, 8 déc. A Armand Barbès. *NR*, 1er oct. 1881, 471-473 ; *Corr.*, III, 108-110.

1. Ce numéro de la *RSH* consacré à G. Sand a paru tandis que nous établissions la tranche du Répertoire commençant en mars 1848, De nombreuses lettres inédites sont publiées dans ce numéro ; nous relevons celles qui sont postérieures au 15 mars 1848, réservant celles qui sont antérieures à cette date pour un supplément à paraître à la fin de notre Répertoire.

1634. Nohant, 18 Xbre A Hortense Allart. *Const.*, 18 mars 1850 (frag.) ; *Sainte-Beuve, Causeries du Lundi*, éd. 1851, I, 448-449 (même frag. ; s. d. et sans nom de destinataire dans ces deux publ.). — Aut. incompl., Lov., E 912, fol. 28-30 ; copie incompl. Lov., E 917, fol. 17-19.

1635. 22 déc. A Louis Viardot. *S.-Viardot*, 265, note 14.

1636. S. d. [22 déc. 1848]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 265-266 (le début manque).

1637. Nohant, 27 déc. A Charles Duvernet. *K*, III, 618, note 1 (incompl.). — Copie, Lov., E 921, fol. 459-460.

1638. Nohant, 28 Xbre. A Théophile Simonnet. *K*, III, 618-619, note 1 (incompl., lui attribue Henri comme prénom). — Aut., BHVP, carton G 5921 [4] ; copie, Lov., E 921, fol. 461.

1639. S. d. [déc. 1848]. A Augustine de Bertholdi. *Maurois, op. cit.*, 413 (frag.). — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

1640. Nohant, je ne sais pas la date [fin déc. 1848 ou début 1849 d'après le texte]. A P.-J. Hetzel. *Maurois, op. cit.*, 406 (frag.) ; *Hetzel* 115-116 (frag. inédit). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

— 1848. A Pierre Bocage. Voir nº 1814.

1849

1641. Nohant, 4 janv. A René de Villeneuve. *Fig.*, 16 janv. 1881 (court frag. s. d.) et 18 sept. 1881 (même frag. rattaché à tort à la l. du 6 sept. 1848). — Aut., Lov., E 906, fol. 102-103.

1642. Nohant, 9 janv. A Charles Poncy. *RDM*, 15 août 1909, 920 (frag.) ; *Maurois, Lélia*, 393 (frag. inédit). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 216-217 ; copie, Lov., E 922, fol. 2-3.

1643. Nohant, janv. A Hortense Allart. *Const.*, 18 févr. 1850 (court frag.) ; *Sainte-Beuve, Causeries du Lundi*, éd. 1851, I, 279 (même court frag. ; s. d. et sans nom de destinataire dans ces deux publ.). — Aut. incompl., Lov., E 912, fol. 31 ; copie incompl., Lov., E 917, fol. 20-21.

1644. Nohant, 13 févr. A Edmond Plauchut. *Corr.*, III, 111-118.

1645. 5 mars [1849]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 120-121 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1646. 5 mars. A Pauline Viardot. *Le Monde*, 18 août 1954 (court frag.) ; *Marix-Spire, Le Cas G. S.*, 591, note 6 (frag.) ; *S.-Viardot*, 83 (frag. inédit) et 267-269 (*in-ext.*).

1647. Nohant, 5 mars. A Joseph Mazzini. *NR*, 15 oct. 1881, 689-691 (sous la date du 5 mars) ; *Corr.*, III, 132-134 (le texte est publ. sous la date du 5 mars, la table l'indique à tort sous la date du 15 mars). — Aut., BHVP, G 1427.

1648. Nohant, 14 mars. A Armand Barbès. *NR*, 1er oct. 1881, 473-481 ; *Corr.*, III, 119-131.

1649. 23 mars [1849, d'après le texte et le ton désabusé de la l.]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 93-94 (frag. sous la date : 1848, ce qui est impossible, le 23 mars 1848 G. S. est à Paris, or elle écrit : « je suis donc à Nohant »). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1650. Nohant, 29 mars. A Théophile Thoré. *Corr.*, III, 135-136.

1651. 30 mars. A Louis Viardot. *S.-Viardot*, 271, note 2 et 274, note 4 (frag.).

1652. 6 avril. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 271-272.

1653. S. d. [19 ou 20 avril 1849]. A la même. *S.-Viardot*, 274-275.

1654. S. d. [19 ou 20 avril 1849]. A Louis Viardot. *S.-Viardot*, 75 (frag.) et 275, notes 1 et 4 (courts frag.).

1655. Mardi soir [24 avril 1849]. Au même. *Cat. Tautsky*, avril 1957, liste 47 (décrite comme adressée à Pauline Viardot) ; *S.-Viardot*, 276, note 3 (frag.). — Aut., coll. Georges Lubin.

1656. Nohant, samedi soir [28 avril 1849]. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 276.

1657. S. d. [début mai 1849 (?), d'après le texte cette l. est écrite de Paris, or, en 1849, G. S. n'est allée à Paris qu'au début mai et au début déc., puisqu'il y serait question de la composition de la pièce *François le champi* ce ne peut être qu'en mai, la 1re représentation ayant eu lieu le 25 nov. 1849 ; mais le tutoiement employé peut faire douter de l'identité du signataire ou du destinataire, G. S. ne tutoyait pas Bocage]. A Pierre Bocage (?). *Le Temps*, 15 oct. 1912 ; *F. Duquesnel, Souvenirs littéraires*, 1922, 35 (sous la date : 1849).

1658. S. d. [début mai 1849, d'après le texte où il est question du *Prophète* que vient de créer P. Viardot]. A Augustine de Bertholdi. *RR*, avril 1944, 127 (frag.) ; *S.-Viardot*, 15 (même frag.) et 278, note 1 (plus long frag.). — Aut., coll. Joseph Pierre.

1659. S. d. [c. p. La Châtre, 6 mai, c. p. d'arr. Paris, 7 mai 1849]. A Maurice. *S.-Viardot*, 277, note 1 (court frag.) et 282, note 3 (court frag.). — Aut., BHVP, G 1428 ; copie, Lov., E 922, fol. 17.

1660. 6 mai. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 277.

1661. Nohant, 6 mai. A la même. *Le Monde*, 18 août 1954 (frag.) ; *S.-Viardot*, 278.

1662. S. d. [Nohant, 9 mai 1849]. A Maurice. *S.-Viardot*, 277, note 1 (court frag.). — Aut., BHVP, G 1429 ; copie, Lov., E 922, fol. 19.

1663. Nohant, 10 mai. A Pauline Viardot. *Le Monde*, 18 août 1954 (frag) ; *S.-Viardot*, 279-280.

1664. 12 mai. A Louis Viardot. *S.-Viardot*, 278, note 2 (frag.).

1665. S. d. [Nohant, 13 mai 1849]. A Maurice. *Corr.*, III, 137-139 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1431.
— 18 mai. A René Luguet. *H. Amic, En regardant*, 267-268, lettre faussement attribuée à G. S.

1666. 19 mai. A Louis Viardot. *Le Monde*, 18 août 1954 (frag.) ; *S.-Viardot*, 280-281, note 2 (même frag.).

1667. Nohant, 22 mai. A René de Villeneuve. *Fig.*, 16 janv. 1881 (court frag.). — Aut., Lov., E 906, fol. 104-105.

1668. S. d. [26 mai 1849, d'après une mention postérieure sur l'aut., confirmée par le texte]. A Maurice. *RDM*, 15 oct. 1952, 656 (frag.) ; *S.-Dorval*, 141 (même frag.). — Aut., BHVP, G 1439 ; copie, Lov., E 922, fol. 36-37.

1669. Nohant, 26 mai. A Caroline et René Luguet. *Amic, En regardant*, 271-272 ; *S.-Dorval*, 256-257.

1670. Nohant, 26 mai. A Théophile Thoré. *Corr.*, III, 139-142.

1671. Dimanche soir [27 mai 1849]. A Maurice. *Le Monde*, 18 août 1954 (frag.) ; *S.-Viardot*, 282, note 1 (frag.). — Aut., BHVP, G 1440 ; copie, Lov., E 922, fol. 38-39 (sous la date du 28 mai, mais en 1849 le 28 mai est un lundi, ce qui contredit l'indication du jour donnée par G. S.).

1672. 27 mai et 3 juin [1849, d'après le texte ; cette l. est datée : 3 juin *in fine*, mais au fol. 1 vo la phrase : « voilà huit jours que cette lettre est commencée » permet de déterminer la 1re date]. A P.-J. Hetzel. *R*

Paris, nov. 1950, 31 (court frag.) ; *Hetzel*, 123 (frag.). — Archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1673. Nohant, dimanche [début juin (?) 1849, d'après le texte cette l. a été écrite peu de temps après la mort de Marie Dorval]. A René Luguet. *Amic, En regardant*, 280-283 ; *S.-Dorval*, 262-265. — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois.

1674. Dimanche soir [10 juin 1849, d'après le texte]. A Maurice. *Corr.*, III, 143-145 (sous la date impossible du 12 juin, en 1849 le 12 juin était un mardi). — Aut., BHVP, G 1445.

1675. S. d. [c. p. La Châtre, 14 juin 1849, c. p. d'arr. Paris, 15 juin 49]. Au même. *S.-Viardot*, 284, note 1 (court frag. sous la date du 15 juin). — Aut., BHVP, G 1446 ; copie, Lov., E 922, fol. 43 (sous la date du 15 juin).

1676. Nohant, 18 juin. A Pauline Viardot. *Le Monde*, 18 août 1954 (court frag.) ; *Marix-Spire, op. cit.*, 273 et 591, note 6 (courts frag.) ; *S.-Viardot*, 283-284. — Copie incompl., Lov., E 922, fol. 44-45 (sous la date : fin juin).

1677. S. d. [c. p. La Châtre, 20 juin 1849, c. p. d'arr. Paris, 21 juin 1849]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 123 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1678. 23 juin. A Joseph Mazzini. *NR*, 15 oct. 1881, 691 ; *Corr.*, III, 145-146. — Aut., BHVP, G 1447.

1679. 4 juillet. A Louis Viardot. *S.-Viardot*, 272, note 2 (frag.).

1680. S. d. [5 juillet 1849, d'après une mention postérieure sur l'aut.]. A Joseph Mazzini. *NR*, 15 oct. 1881, 692-697 (sous la date du 11 juillet) ; *Corr.*, III, 146-155. — Aut., BHVP, G 1448.

1681. Nohant, 12 juillet. A Charles Poncy. *Corr.*, III, 158-161 (sous la date : juillet 1849) ; *D. Fahmy, Ch. Poncy*, 105 indique à tort cette lettre comme inédite. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 222-224.

1682. Nohant, 18 ou 19 (?) juillet. A Mme de Beuzelin. *Fig. sup.*, 2 juillet 1927 ; *E. Ganche, Souffrances de F. Chopin*, 230-233 (incompl., ces deux publ. sous la date du 18 juillet) ; *Hommes et mondes*, mars 1949, 417-420 (sous la date du 19 juillet).

1683. Nohant, 24 juillet. A Charles Poncy. *RDM*, 15 août 1909, 921. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 225 ; copie, Lov., E 922, fol. 46.

1684. Nohant, 24 juillet. A Joseph Mazzini. *Corr.*, III, 161-163. — Aut., BHVP, G 1449 (porte un P. S. de Ch. Poncy, daté du 31 juillet) ; copie, Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 226.

1685. 26 juillet. Au même. *Corr.*, III, 164-166. — Aut., BHVP, G 1450.

1686. S. d. [juillet 1849 (?)]. A Manoël Marliani. *REI*, janv.-juin 1957, 177 (frag. publ. s. d.). — Aut., Lov., E 914, fol. 375-376.

1687. Samedi soir [Nohant, juillet]. A Ernest Périgois. *Corr.*, III, 156-158. — Aut., archives de Mme Bourrut-Lacouture.

1688. 4 ou 14 août (?). A Étienne Arago. *S.-Viardot*, 85 (court frag. sous la date du 14 août) et 287, note 5 (frag. sous la date du 4 août).
— 5 août. A P.-J. Hetzel. Voir nº 1693.

1689. Nohant, 1er sept. [1849, d'après le texte]. A Louise Jedrzejewicz. *M. Karlowicz, Pamiatki po Chopinie*, 225-226 ; *C. Wierzynski, Vie de Chopin*, trad. française, éd. du Club du livre du mois, 1958, 444 (publ. retraduite du polonais). — Aut., coll. Ciechomska, Varsovie.

1690. Nohant, 1er sept. A Mme de Beuzelin. *Fig. sup.*, 2 juillet 1927 ; *Hommes et mondes*, mars 1949, 420.

1691. Nohant, 21 sept. A Armand Barbès. *Corr.*, III, 167-169 (une faute d'impression la date du 21 sept. 1840).

1692. S. d. [sept. ou oct. (?) 1849, d'après le texte où il est question du choix d'une actrice pour *François le champi*]. A Pierre Bocage. *Le Gaulois*, 20 juin 1901 (frag.).

1693. Nohant, 5. 8. 49 (l. ainsi datée par G. S.). A. P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 124-125 (frag. sous la date du 5 août, or en désignant le mois par 8, G. S. entendait octobre et non août ; de nombreux exemples pris dans sa correspondance confirment cette lecture ; de plus, il est peu probable qu'Hetzel, parti après le 25 juillet pour faire un voyage d'étude en Allemagne, soit revenu le 5 août ; enfin le texte de cette lettre est à rapprocher de celui de la lettre suivante datée avec certitude d'octobre). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1694. 5 8bre. A Pierre Bocage. *R. mus.*, 1er juillet 1926, 39 (court frag.). — Aut., Lov., E 879, fol. 50-51.

1695. Nohant, 10 oct. [c. p. La Châtre, 11 oct. 49, Genève, 14 oct. 49]. A Joseph Mazzini. *NR*, 15 oct. 1881, 698-701 ; *Corr.*, III, 169-174. — Aut., BHVP, G 1451.

1696. S. d. [Nohant, oct. 1849]. A Mlle H[éloïse] L[e Louterel]. *Corr.*, III, 174-175 (sous la date : oct. 1849 et les initiales : H... L...). — Aut., BHVP, G 1452.

1697. Nohant, 20. 8. A Charles Poncy. *RDM*, 15 août 1909, 921 (frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 232-233.

1698. 5. 9. [novembre]. A P.-J. Hetzel. *R Paris*, nov. 1950, 31 (frag. s. d.) ; *Hetzel*, 125-126 (incompl., publ. s. d.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1699. Nohant, 5. 9. [novembre]. A Joseph Mazzini. *Corr.*, III, 176-178 (incompl.) ; *Letterature moderne*, Bologne, 6e année, no 5, 603, note 51 (frag. inédit). — Aut., BHVP, G 1453 ; copie du frag. supprimé dans la *Corr.*, Lov., E 922, fol. 51.

1700. S. d. [début nov. 1849, d'après le texte]. A Clarence. *L'Intransigeant*, 4 août 1934 (court frag.).

1701. Nohant, 22. 9. [novembre]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 126. — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1702. 8 déc. A Lassus. *Fig. lit.*, 4 janv. 1947. — Aut., B. N., n. a. fr. 24030, fol. 290-291.

— Déc. [1849]. A Lise Perdiguier. Voir no 1269.

1850

— Janv. A Eugène de Mirecourt. Voir no 2004.

1703. Nohant, 2 janv. A Augustine de Bertholdi. *K*, III, 626 (frag.) et IV, 140 (frag.). — Copie, Lov., E 922, fol. 59-60.

— 2 janv. A Maurice. Voir no 1756.

1704. Nohant, 9 janv. A Lise Perdiguier. *Le Compagnonnage*, avril 1944, 2, l. XXII. — Aut., archives de M. Anfos-Martin.

1705. 10 janv. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 126 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1706. S. d. [11 ou 12 (?) janv. 1850, d'après le texte]. Au même. *Hetzel*, 126-128 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1707. 12 janv. Au rédacteur du National. *Le National*, 21 janv. 1850.

1708. Nohant, 13 janv. A l'abbé Rochet. *Mém. S H C*, 1916, 237-249 (faute d'avoir pu examiner la publ. citée, nous renvoyons ici aux pages de l'article dans lequel figure cette l.).

1709. S. d. [janv. 1850]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 128 (long frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1710. Nohant, 15 janv. A Augustine de Bertholdi. *Maurois, Lélia*, 404 (frag.). — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois ; copie, Lov., E 922, fol. 61.

1711. Nohant, 17 janv. A René de Villeneuve. *Le Voltaire*, 8 mai 1882 (long frag.). — Aut., Lov., E 906, fol. 106-107.

1712. Nohant, 28 janv. A Lassus. *Fig. lit.*, 4 janv. 1947. — Aut., B. N., n. a. fr. 24030, fol. 292.

1713. Nohant, le 30 janv. [1850]. A Joseph Mazzini. *Mario Menghini, Quattro lettere inedite di George Sand*, 11 ; *K*, IV, 112, note 1. — Aut., BHVP, G 1455 ; copie, Lov., E 922, fol. 62.

1714. Nohant, 3 févr. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 128-129 (long frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1715. Nohant, 3 févr. A Pierre Bocage. *Marix-Spire, Le Cas G. S.*, 509, note 105 (frag.). — Aut., Lov., E 879, fol. 82-85.

1716. 23 févr. A Pauline Viardot. *RR*, avril 1944, 128 (frag.).
— [févr. 1850]. Au général Guglielmo Pepe. Voir no 1466.

1717. Nohant, 28 févr. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 129-130 (incompl.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1718. Nohant, 28 févr. A Sainte-Beuve. *R Paris*, 1er déc. 1896, 567-568 ; *S.-Sainte-Beuve*, 207-209. — Aut., Lov., E 899, fol. 119-121.

1719. Nohant, 2 mars [1850]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 130 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1720. 4 mars. Au même. *Hetzel*, 130 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1721. 4 mars. A Charles Poncy. *D. Fahmy, Ch. Poncy*, 94, note 1 (court frag. sous la date fausse du 6 mai). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 238-239.
— 10 mars. A Joseph Mazzini. Voir no suivant.

1722. Nohant, 19 mars. Au même. *Corr.*, III, 184-187 (sous la date fausse du 10 mars). — Aut., BHVP, G 1457.

1723. Nohant, 19 mars [1850, d'après le texte et celui de la l. d'Hetzel au vo de laquelle celle-ci est écrite]. A Charles Poncy. *Hetzel*, 131 (court frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 241 vo.

1724. Nohant, 20 mars [1850]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 131-132 (frag). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1725. Lundi [25 (?) mars 1850, d'après le texte et celui d'une l. inédite du 22 mars qui précède de peu celle-ci]. A Pierre Bocage. *L'Événement*, 29 avril 1850 (frag. publ. s. d., mais le contexte la date de 1850). — Aut., Lov., E 879, fol. 93-94.

1726. S. d. [fin mars (?) 1850, d'après le texte]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 132 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1727. S. d. [fin mars ou début avril (?) 1850, d'après le texte]. Au même. *Hetzel*, 132-133 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1728. S. d. [fin mars ou début avril (?) 1850, d'après le texte]. Au même. *Hetzel*, 133-134 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1729. S. d. [c. p. La Châtre, 9 avril 1850]. A Michel Accursi. *RSH*, oct.-déc. 1959, 516. — Aut., coll. Georges Lubin.

1730. 15 avril. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 134 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1731. Samedi soir [avril (?) 1850]. Au même. *Hetzel*, 134-135 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1732. S. d. [avril (?) 1850]. Au même. *Hetzel*, 135-136 (long frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1733. Nohant, 30 avril [1850, d'après le texte et celui de la l. suivante]. Au même. *Hetzel*, 136 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1734. 3 mai. Au même. *Hetzel*, 137 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1735. Nohant, 3 mai. A Jules Michelet. *R Paris*, 1er déc. 1904, 545-546. — Aut., BHVP, fonds Michelet, K 3. 3. 81, A 4832 (6).

1736. 5 mai. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 137 (frag). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.
— La Châtre, 6 mai. A Charles Poncy. Voir no 1721.

1737. S. d. [c. p. La Châtre, 24 mai 1850, c. p. d'arr. Paris, 25 mai 50]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 137 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1738. S. d. [2 juin 1850, d'après le texte qui annonce l'envoi de la l. à Michelet datée par G. S. 2 juin, voir no suivant]. A Michel Accursi. *E. de Mirecourt, G. Sand*, éd. 1854, fac.-sim. hors texte.

1739. Nohant, 2 juin. A Jules Michelet. *R Paris*, 1er déc. 1904, 547. — Aut., BHVP, fonds Michelet, K 3. 3. 81, A 4832 (3).

1740. 5 juin. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 137 (frag. publ. s. d.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1741. Nohant, 13 juin. A Jules Michelet. *R Paris*, 1er déc. 1904, 548. — Aut., BHVP, fonds Michelet, K 3. 3. 81, A 4832 (4).

1742. S. d. [juin (?) 1850, d'après le texte, elle annonce que Poncy a trouvé un éditeur pour son recueil qui parut pendant la 1re quinzaine d'août]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 138 (court frag. publ. s. d.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1743. S. d. [peu après le 5 juillet 1850, d'après le texte, G. S. raconte les réjouissances de son anniversaire]. Au même. *Hetzel*, 138 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1744. 12 juillet [1850, d'après le texte et celui de l. datées qu'il complète]. Au même. *Hetzel*, 138 (très court frag. s. d.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1745. 14 juillet. Au même. *Hetzel*, 138 (très court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1746. 1er août. Au même. *Hetzel*, 138 (très court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1747. Nohant, 4 août [1850, d'après le texte]. A Joseph Mazzini. *Corr.*, III, 187-191. — Aut., BHVP, G 1492.

1748. S. d. [août 1850, d'après le texte qui fait état d'événements de cette époque]. A Pagnerre. *RR*, avril 1944, 126 (frag. sans nom de destinataire, sous la date : 1849-1850). — Aut., Lov., E 915, fol. 3-4.

1749. Nohant, lundi matin [5 août (?) 1850, d'après le ton de la l. et le texte où il est question de représentations à Nohant qui semblent être celles de *Claudie*, pièce jouée le jeudi 8 août pour la 1re fois]. A Fulbert Martin. *L'Événement*, 17 juin 1876.

1750. 7 août [1850, d'après le texte où il est question de la mort de Charlotte Marliani]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 138-139 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1751. 10 août [1850, d'après le texte et celui de la l. précédente]. Au même. *Hetzel*, 139 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1752. S. d. [Nohant, 13 août 1850, d'après le texte : « je reçois aujourd'hui 13 août »]. A David Richard. *R hebd.*, 30 juillet 1927, 533-534 (sous la date du 14 août).

— 14 août. A Alexandre Dumas fils. Voir nº 1824.

1753. 25 août. A Charles Poncy. *D. Fahmy, op. cit.*, 100, note 2 (court frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 252-253.

1754. Nohant, 27 août. A Armand Barbès. *NR*, 15 oct. 1881, 701-703 ; *Corr.*, III, 193-196.

1755. Nohant, août. A Charles Duvernet. *K*, IV, 140 (court frag.). — Copie, Lov., E 922, fol. 71.

1756. S. d. [Paris, 7 7bre 1850, d'après une mention postérieure sur l'aut. que confirment les dates du séjour de G. S. à Paris du 5 au 17 sept. et celles de l'excursion de Maurice dans la Creuse]. A Maurice. *K*, IV, 139 (frag. sous la date fausse du 2 janv.). — Aut., BHVP, G 1458 ; copie, Lov., E 922, fol. 74.

— 22 sept. A Charles Poncy. Voir nº 1830.

1757. Nohant, 25 7bre. A Joseph Mazzini. *Corr.*, III, 196-203. — Aut., BHVP, G 1461.

1758. S. d. [26 sept. 1850, date attribuée dans la *Corr.*]. A Charles Poncy. *Corr.*, III, 203-207. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 255-257.

1759. Nohant, 15 8bre. A Joseph Mazzini. *NR*, 15 oct. 1881, 703-707 ; *Corr.*, III, 207-213. — Aut., BHVP, G 1465.

— Nohant, 21 oct. 1850. A Fulbert Martin. Voir l. du (21 oct. 1860).

1760. 25 8bre. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 140 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1761. S. d. [d'après le texte pourrait se placer entre les deux lettres de Marie d'Agoult des 23 et 28 oct. 1850 publ. par Maurois, *op. cit.*, 398-400]. A Marie d'Agoult. *RSH*, avril-sept. 1951, 242 (frag. publ. s. d.) ; *Marix-Spire, op. cit.*, 567, note 139 (frag.) ; *J. Vier, La Comtesse d'Agoult, 1955*, I, 265 et 407, note 93 (frag., l'auteur pense à tort que cette l. date de 1852, l'écriture et l'encre noire la situent avant 1851).

1762. Nohant, 28 oct. A Armand Barbès. *Louis Ulbach (Ferragus), Nos contemporains, éd. 1871, Armand Barbès*, 134-135 (sous la date du 28 oct.) ; *Corr.*, III, 215-217 (sous la date du 28 nov., ce qui ne paraît pas possible, cette l. répond à celle de Barbès du 24 oct. et une l. de Barbès du 1er nov. répond à celle-ci).

— Nov. 1850. A Joseph Mazzini. Voir nº 1511.

— 11 nov. A Adolphe Vaillant. Voir nº 1766.

1763. 18 nov. A Pauline Viardot. *S.-Viardot*, 16-17 (frag.).

— 18 nov. A Sully-Lévy. Voir nº 1836.

— 28 nov. A Armand Barbès. Voir nº 1762.

1764. S. d. [début déc. (?) 1850]. A Pierre Bocage. *Marix-Spire, op. cit.*, 583, note 212 (frag.). — Aut., Lov., E 879, fol. 155-156.

1765. S. d. [10 déc., d'après le texte : « ce soir nous avons fait un paquet d'airs berrichons... que nous envoyons à Bocage », et celui de la l. suivante : « j'ai envoyé ce matin à M. Bocage plusieurs airs que j'ai retrouvés ou recueillis »]. A Maurice. *Corr.*, III, 224-228 (sous la date fausse du 24 déc.). — Aut., BHVP, G 1476.

1766. Nohant, 11 Xbre. A Adolphe Vaillant. *R mus.*, 1er juillet 1926, 40-42 (longs frag. sous la date du 11 nov. 1850). — Aut., Lov., E 777, fol. 113-114.

1767. Nohant, déc. [le texte et celui de lettres inédites à Maurice permettraient de dater : jeudi 12]. A Charles Duvernet. *Corr.*, III, 220-221.

1768. Nohant, le 17 au soir [déc. 1850, d'après le texte]. A Maurice. *Les Œuvres libres*, oct. 1951, n° 291, 40-41 (frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 352, (même frag.) et 402 (frag. inédit). — Aut., BHVP, G 1469 ; copie, Lov., E 922, fol. 92-98.

1769. 20 X^bre [1850]. Au même. *K*, IV, 140 (court frag. sous la date fausse du 22 déc.). — Aut., BHVP, G 1471 ; copie, Lov., E 922, fol. 100.

1770. Samedi 21 [déc. 1850]. Au même. *Maurois, op. cit.*, 401-402 (frag.). — Aut., BHVP, G 1472 ; copie, Lov., E 922, fol. 101-104.
— 22 et 24 déc. Au même. Voir n^os 1765 et 1769.

1771. 24 X^bre [1850, d'après le texte]. Au même. *Maurois, op. cit.*, 404 (frag.)· — Aut., BHVP, G 1473 ; copie, Lov., E 922, fol. 105-107.
— 24 déc. A Joseph Mazzini. Voir n° 1521.

1772. Nohant, 25 déc. A Jérôme-Pierre Gilland. *La Presse*, 31 déc. 1850.

1773. Nohant, 25 X^bre. A Charles Poncy. *Corr.*, III, 228-230 ; *D. Fahmy, op. cit.*, 101 (l'indique à tort comme inédite). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 260-261.

1774. S. d. [1850 (?)]. A Arsène Houssaye. *A. Houssaye, Les Confessions*, V, pl. XII, fac.-sim. s. d. ; *Sp. de Lov., G. Sand, Études bibliographiques sur ses œuvres*, n° 527, la date de 1850.

1775. S. d. [le texte ne permet pas de dater cette l., l'écriture et l'encre noire la situent avant 1851. Le poème à la gloire de G. S. dont il est question peut aussi bien avoir été écrit en 1841 après *Le Compagnon du Tour de France*, qu'en 1842 après les articles sur les poètes prolétaires ou qu'en 1848]. A Barillot, ouvrier typographe. *RHLF*, oct.-déc. 1901, 685-686 (publ. s. d. et donne comme destinataire : Barillet). — Aut., B. N., n. a. fr. 1308, fol. 29-30.

1851

1776. 2 janv. A Maurice. *K*, III, 607-609 (incompl.) ; *Maurois, Lélia*, 402-403 (frag. inédit) et 427 (frag. d'après *K*). — Aut., BHVP, G 1479 ; copie, Lov., E 922, fol. 112-115.

1777. Nohant, 5 janv. A Alphonse Fleury. *RNC*, mars-avril 1929, 43.

1778. 9 janv. A Maurice. *Corr.*, III, 231-232 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1482 ; copie des passages supprimés dans la *Corr.*, Lov., E 922, fol. 118.

1779. 11 janv. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 141-142 (frag.). — Aut., archives de M. et M^me Bonnier de La Chapelle.
— 22 janv. A Joseph Mazzini. Voir n° 1528.

1780. Nohant, 24 janv. A Augustine de Bertholdi. *Corr.*, III, 237-239.

1781. Nohant, 30 janv. A l'éditeur Gervais Charpentier. *Livre*, 10 août 1888, 244-245. — Aut., Lov., E 864, fol. 21-22 ; copies, Lov., E 854, fol. 5-7 et E 917, fol. 241-242.

1782. Nohant, 7 févr. [1851, d'après le texte où il est question de la correction des épreuves du *Château des Désertes* qui parut en déc. 1851]. A Michel-Lévy. *L'Univers illustré*, 9 août 1884, 501 (fac-sim. sous la date fausse de 1853) ; *Le Gaulois du dimanche*, 2-3 juillet 1904 (fac-sim. s. d.).

1783. Nohant, 13 févr. A Solange. *RDM*, 1^er mars 1905, 198 (court frag.) ; *Rocheblave, G. S. et sa fille*, 142-143 (même court frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 67-68.

1784. Nohant, 17 févr. A Augustine de Bertholdi. *Corr.*, III, 239-241.

1785. S. d., le P. S. est daté : jeudi [20 févr., Buloz a inscrit sur l'aut. : 21 févr., ce qui pourrait être la date d'arr.]. A François Buloz. *Pailleron, Dern. rom.*, 10-11 (frag.) ; *Pailleron*, III, 189-190, 191 (courts frag.). — Aut., Lov., E 861 *ter*, fol. 12-13.

1786. Nohant, 24 févr. A Augustine de Bertholdi. *K*, IV, 272 et 276 (frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 414 (même frag. que *K*, 272) et 426 (long frag. inédit). — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois ; copie, Lov., E 922, fol. 126.

1787. 26 févr. [1851, G. S. date par erreur 1850, le texte relatif à *Claudie* exclut 1850, c'est donc 1851 qu'il faut lire]. A Solange. *Débats*, 4 juillet 1904 (frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 69-70.

1788. Nohant, 27 févr. [c. p. La Châtre, 27 févr., c. p. d'arr. Paris, 28 févr. 1851]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 142 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1789. S. d. [févr. (?) 1851]. A Pierre Bocage. *S.-Viardot*, 278, note 2 (court frag. sous la date : 1851). — Aut., Lov., E 879, fol. 183-184.

1790. 2 mars [1851, G. S. date à tort 1850, le texte relatif aux représentations de *Claudie* exclut 1850, c'est donc 1851 qu'il faut lire]. A Solange. *Débats*, 4 juillet 1904 (long frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 71-72.

1791. Lundi [10 ou 17 (?) mars 1851, antérieure à celle du 23]. A la même. *Débats*, 4 juillet 1904 (court frag., P. S. sous la date de 1re quinzaine de mars 1851). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 73-74.

1792. Nohant, 16 mars [c. p. de l'enveloppe jointe : La Châtre, 17 mars 51]. A Charles Poncy. *Corr.*, III, 241-244. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 263-265.

— 20 mars. A Jules Michelet. Voir nº suivant.

1793. Nohant, 23 mars. Au même. *R Paris*, 1er déc. 1904, 549 (sous la date fausse du 20 mars). — Aut., BHVP, fonds Michelet, K 3. 3. 81, A 4832 (5).

1794. Nohant, 23 mars. A Solange. *ICC*, 30 juin 1904, col. 1000 (frag.) ; *Débats*, 4 juillet 1904 (frag. inédit) ; *RDM*, 1er mars 1905, 198 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 143-144 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 75-77.

— Printemps 1851. A la même. Voir nº 1999.

1795. 3 avril [1851, d'après le texte relatif à la pièce *Molière*]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 142 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1796. Nohant, 10 avril. A. J. Dargaud. *Le Pays*, 20 avril 1851 ; *Const.*, 10 mai 1851 ; *J. Dargaud, Histoire de Marie Stuart*, 2e éd., 1859, 464-467.

1797. Nohant, 11 avril [c. p. La Châtre, 12 avril 51, c. p. d'arr. Paris, 13 avril 51]. A Edmond Plauchut. *E. Plauchut, Un naufrage au Cap vert, 1865*, 135-137 (incompl.) ; *E. Plauchut, Le Tour du monde en 120 jours, 1872*, 255 (incompl.) ; *Corr.*, III, 244-247. — Aut., BHVP, G 2757.

1798. 13 avril. A Solange. *RDM*, 1er mars 1905, 198 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 144-145 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 78-79.

1799. S. d. [avril (?) 1851, cette l. et les deux suivantes traitent de la même affaire qui aboutit début mai, on peut donc dater ces trois l. d'avril]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 142-143 (court frag. s. d.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1800. S. d. [avril (?) 1851]. Au même. *Hetzel*, 143 (court frag. s. d.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1801. S. d. [avril (?) 1851]. Au même. *Hetzel*, 143 (court frag. s. d.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1802. 28 avril. A Augustine de Bertholdi. *K*, IV, 272 et 276 (frag.) ; *Maurois, op. cit.*, 415 (même frag. que dans *K*, IV, 272). — Aut., coll. de Mme Simone André-Maurois ; copie, Lov., E 922, fol. 130.

1803. 28 avril [1851, d'après le texte]. A Pierre Bocage. *Marix-Spire, Le Cas* G. S., 508-509 (frag.). — Aut., Lov., E 879, fol. 247-248.

1804. Nohant, 1er mai. A Eugène Delacroix. *E. Delacroix, Corr. gén.*, III, 67. — Aut., coll. de M. Van Dyck, Eindhoven, Hollande.

1805. 2 mai. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 143-144 (longs frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1806. S. d. [vers la mi-mai 1851, d'après le texte relatif à la préface de *Molière*]. Au même. *Hetzel*, 144 (frag. sous la date : vers la mi-mai). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1807. S. d. [4 juin 1851, d'après le texte : « je lis ce matin dans un feuilleton du *Pays*, qu'on a repris *le Philosophe sans le savoir* », ce feuilleton est celui du 4 juin]. Au même. *Hetzel*, 144 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1808. Nohant, 5 juin. A Augustine de Bertholdi. *Corr.*, III, 247-250 (incompl.).

1809. Nohant, 6 juin. A Caroline Cazamajou. *Corr.*, III, 250-252 (incompl.). — Aut., BHVP, G 1490.

1810. Nohant, 6 juin. A Charles Poncy. *Corr.*, III, 253-255. — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 267-268.

1811. Nohant, 6 juin. A Jules Canonge. *J. Canonge, Lettres choisies*, 68-70. — Aut., Bibl. municipale, Nîmes, ms. 492, fol. 246-247.

1812. S. d. [9 juin 1851, d'après une mention postérieure sur l'aut.]. A Solange. *RDM*, 1er mars 1905, 201 (frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 152-153 (même frag.) ; *L'Éclair*, 23 juillet 1906 (frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 94-95.

1813. Mardi soir [10 juin (?) 1851, d'après le texte et celui de la l. suivante]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 144-145 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1814. S. d. [vers le 10 juin (?) 1851, d'après le texte qui complète celui de deux l. inédites à Bocage datées 5 et 7 juin 1851]. A Pierre Bocage. *Maurois, op. cit.*, 372 (frag. publ. s. d. mais le commentateur laisse supposer qu'elle est de 1848) ; *Europe*, juin-juillet 1954, 190 (même frag. s. d.). — Aut., Lov., E 879, fol. 270-271.

1815. 12 juin [1851]. A Solange. *RDM*, 1er mars 1905, 201-202 (incompl.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 153-155 (incompl.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 96-97.

1816. Jeudi [12 ou 19 juin (?) 1851, d'après le texte relatif aux représentations données à Nohant]. A P.-J. Hetzel. *Hetzel*, 145 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1817. Nohant, 27 juin [c. p. La Châtre, 27 juin 51 (?)]. A Eugène Baillet. *RHLF*, oct.-déc. 1901, 684-685. — Aut., B. N., n. a. fr. 1308, fol. 26-28.

1818. Nohant, 30 juin. A P.-J. Hetzel. *Revue et Gazette des théâtres*, 6 juillet 1851 ; *Le Siècle*, 7 juillet 1851.
— Fin juin ou début juillet. A Solange. Voir no 1820.

1819. Nohant, 19 juillet. A Augustine de Bertholdi. *K*, IV, 273 (frag.). — Copie, Lov., E 922, fol. 140.

1820. Lundi [21 juillet 1851, d'après le texte et celui d'autres l. de la même époque]. A Solange. *RDM*, 1er mars 1905, 202-203 (long frag.) ;

Rocheblave, op. cit., 157-158 (même frag., ces deux publ. sous la date : fin juin ou début juillet 1851) ; *RDM*, 15 oct. 1950, 669-670 (frag. sous la date : fin juin ou début juillet 1852). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 100-101.

1821. S. d. [23 (?) juillet 1851]. A LA MÊME. *RDM*, 1er mars 1905, 203 (court frag.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 159-160 (même court frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 105.

1822. Vendredi soir [1er ou 8 (?) août 1851, d'après le texte et celui de la l. suivante datée par G. S.]. A P.-J. HETZEL. *Hetzel*, 146 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1823. Nohant, 11 août. AU MÊME. *Hetzel*, 146-147 (long frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1824. Nohant, 14 août [1851, date rétablie par *K*, III, 630]. A ALEXANDRE DUMAS FILS. *Corr.*, III, 191-192 (sous la date fausse du 14 août 1850) ; *K*, III, 631.

1825. Nohant, 30 août. A EUGÈNE DELACROIX. *Maurois*, *Lélia*, éd. du Club du meilleur livre, appendice non paginé. — Aut., coll. Alfred Dupont.

1826. 8 7bre. A P.-J. HETZEL. *Hetzel*, 147 (frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1827. 15 7bre. AU MÊME. *Hetzel*, 147-148 (courts frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1828. 15 7bre. A SOLANGE. *RDM*, 15 juin 1904, 926-927 (long frag. sous la date : 1851) ; *RDM*, 1er mars 1905, 204-205 (long frag. en partie inédit) ; *Rocheblave, op. cit.*, 163-166 (même frag.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 115-118.

1829. 22 7bre. A P.-J. HETZEL. *Hetzel*, 148 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1830. 22 7bre. A CHARLES PONCY. D. *Fahmy*, *Ch. Poncy*, 106 (très court frag.) et 114, note 1 (frag. sous la date fausse du 22 sept. 1850). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41188, fol. 272-273.

1831. Jeudi [24 sept. 1851, d'après le texte à rapprocher de la l. du 22 sept. au même]. A P.-J. HETZEL. *Hetzel*, 148 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.
— 27 sept. A CHARLES PONCY. Voir n° 1946 *bis*.

1832. Nohant, le 6 oct. A P.-J. HETZEL. *Hetzel*, 148 (court frag.). — Aut., archives de M. et Mme Bonnier de La Chapelle.

1833. 7 oct. A ALEXANDRE DUMAS FILS. *RDM*, 1er mars 1905, 190-191 (incompl.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 121-123 (incompl.). — Copie, Lov., E 882, fol. 11.

1834. Nohant, 11 oct. A MAXIME BION. *RNC*, mars-avril 1929, 43.

1835. 14 8bre. A SOLANGE. *RDM*, 1er mars 1905, 205-206 (long frag. publ. s. d.) ; *Rocheblave, op. cit.*, 166-167 (même long frag. s. d.). — Aut., Br. Mus., Add. mss 41190, fol. 122-123.

1836. S. d. [15 oct. 1851, d'après le texte. On joue *Nello* à Nohant ce qui est confirmé par la l. précédente à Solange ; G. S. joint une l. de recommandation à Rachel datée : 15 oct. 1851]. A SULLY-LÉVY. *Corr.*, III, 213-214 (sous la fausse date du 18 nov. 1850).

1837. Nohant, près La Châtre (Indre), 15 oct. A Mme DE VOISINS. *Fig. sup.*, 18 juin 1876. — Aut., Lov., E 913, fol. 361-362.

1838. Nohant, 16 oct. A PAULINE VIARDOT. *K*, IV, 273-274 (incompl.) ; *Marix-Spire, op. cit.*, 405 (court frag. inédit). — Copie, Lov., E 922, fol. 145-146.